



MÉMOIRE PRÉSENTÉ

À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

# **Nouveau genre: le Progrès est-il possible?**

Par Rébecca Potvin-Gravel

Automne 2018

## RÉSUMÉ

### Partie création

À l'instar du mouvement dada, le présent mémoire vise à déconstruire les fondements et certitudes de l'Art afin de créer à partir de « rien ». C'est notamment le cas dans la partie création qui prend place avant le commentaire d'accompagnement. Le récit qui suit est à propos de personnages, mais avant tout à propos d'une ville entière. Vaccaville est une bourgade sans histoire dont la renommée et l'économie reposent essentiellement sur le Festival Bovinois Film D'amour ainsi que sur la grande Pailletterie. La Ville se voit cependant chamboulée à jamais lorsque le Progrès arrive et modernise l'usine de paillettes. Au même moment, Guy B., un Docteur-Comptable de trente-neuf ans à la mémoire défaillante décide de tout lâcher afin de devenir le plus grand clown que la Ville ait jamais connu. Sa rencontre avec Loucy, une jeune Tatoueuse-Anarchiste au sang plus chaud que la moyenne, l'embarque presque malgré lui dans un plan consistant à mettre le Festival à feu et à sang dû à la cruauté animale qu'il prône, mais pour ce faire, Loucy a besoin du Progrès. En parallèle, l'Officière Bluequiche, une austère policière à la poitrine comminatoire et à l'oeil (le gauche ou le droit) gigantesque, entreprend une chasse à l'homme contre le Progrès, et donc, contre Guy B. et Loucy. Et puis il y a la Mairesse-Psychologue, une snob suivant la mode grecque avec attention, qui tente d'esquiver la possibilité de se faire jeter dans l'arène aux taureaux au terme du Festival. Il y a Grace, une ancienne Ballerine-Pompière au chignon parfait, qui attend que son mari Docteur-Comptable revienne vers elle. Il y a le vieux William... le vieux William, lui, veut simplement que sa vache Lilas remporte le grand ruban rouge sang. Et il y a Henrietta Welldone, une Scientifique-Chanteuse Pop, qui cherche désespérément à prouver le lien entre l'épilepsie et la quatrième dimension afin de gagner en crédibilité aux yeux de la communauté scientifique. C'est avec ces personnages, des personnages polyphoniques remplis de fausses logiques et d'absurdes idéaux, que la relativité s'installe. La relativité du Temps, de l'Art et du Progrès.

### Partie théorique

La seconde partie vise à éclairer la démarche artistique retenue dans la première et entreprend d'explorer le paradoxe et la difficulté de créer un anti-mouvement.

# Table des matières

RÉSUMÉ.....	ii
REMERCIEMENTS.....	v
<b>PARTIE CRÉATION.....</b>	<b>vi</b>
PROLOGUE .....	1
PARTIE I : GUY B.....	2
PARTIE II : TOTO.....	55
PARTIE III : LE PROGRÈS.....	100
PARTIE IV : L'OFFICIÈRE BLUEQUICHE.....	136
PARTIE V : LOUCY.....	151
ÉPILOGUE.....	168
<b>PARTIE THÉORIQUE.....</b>	<b>173</b>
INTRODUCTION.....	174
CHAPITRE 1 : les attentes contournées .....	176
1.1 La distorsion des conventions.....	176
1.2 L'humour comme inducteur d'ambiguïtés et moteur du récit.....	181
CHAPITRE 2 : les personnages déstructurés.....	188
2.1 Guy B. l'enfant ou l'idiot utile.....	189
2.1 Les doublons et les antithèses.....	192
CHAPITRE 3 : Le Progrès dépassé.....	198
3.1 Le titre et l'absent dans l'absurde.....	199
3.2 Henrietta et la critique sous-jacente du Progrès.....	203
CONCLUSION .....	206
BIBLIOGRAPHIE.....	208

## DÉDICACE

*À Taz, le diable de Tasmanie colérique qui finit toujours en tornade.  
J'imagine qu'il saura quoi en faire, lui, de cette maîtrise.*

## REMERCIEMENTS

Avant tout, je tiens à remercier Cynthia, ma copine, ma meilleure amie et ma première (et souvent unique) lectrice. Merci de m'empêcher de jeter mes écrits dans la rue parce que je m'accuse d'être d'une stupidité proche de la déficience. Merci pour tes belles images, un peu glauques, mais chargées d'une émotivité et d'une intelligence enviables. Merci de ton rire facile, mais franc, de tes pratiques de ukulélé dans le salon et de tes conseils que je finis, après quelques heures d'air bougon, par appliquer à coup sûr. Merci à mon directeur de maîtrise, Luc Vaillancourt, qui jamais n'a cherché à me pointer une direction. Sa tâche ne fut assurément pas facile. En effet, comment insuffler de la structure quand la personne en demande le démantèlement? Je le remercie de ses conseils justes, de sa patience et de sa confiance. J'ignore comment, mais il a compris rapidement qu'il fallait me laisser aller; une chose que mes parents ont également eu à comprendre. En parlant des loups! Merci à mes parents qui ont approvisionné, et ma folie, et mon réfrigérateur. Leurs encouragements et leur compréhension sont véritablement sans bornes. Merci aux pharmacies de me fournir ma dose journalière d'hydrocortisone, car j'ai littéralement le fond de tête qui se détache à force de manque de sommeil. Merci à l'industrie de l'humour (l'ENH, ComediHa!) et merci à l'Unité d'enseignement en études littéraires (UQAC). Deux mondes qui comportent chacun leurs lots de qualités et de défauts, mais qui ont forgé la pointe de ma plume. Combiner les deux institutions me sera, je l'espère, favorable pour les années à venir. Merci à Véro, Vincent et Coralie à qui j'ai laissé entrevoir exactement douze pages du récit avant de retourner cacher le cartable noir dans notre demi-sous-sol. Sachez, chers amis, que c'est un début. Merci à mes deux grands-mamans qui sont bien portantes, toujours ricanieuses et, encore à quatre-vingt-six ans, de ferventes lectrices. Merci à Léo, Pat et Lexie. Merci à vous puisque j'écris ces lignes en ce moment dans le bureau de Pat pendant que Léo tente de calmer les pleurs de Lexie. Merci de m'accueillir lorsque j'arrive en terre natale à l'improviste avec de la venaison et un éternel feu de foyer. Merci à Sigourney Weaver, à Porco Rosso, à l'empereur chinois dans le conte d'Andersen, à mes huit anneaux uniques du Seigneur des anneaux commandés sur eBay, à Don Quichotte, à l'Idiot, à la reine Margot brûlante d'amour dans le carrelot, à Fraulein Maria qui dévale les collines en chantant, à l'ambiguïté sexuelle de Xena la guerrière, au café en général, à ma cafetière à piston en particulier, aux trames sonores de films épiques, aux expositions mensuelles du Musée des beaux arts de Montréal, aux cuillerées de beurre d'amande dans la nuit, aux tapis toujours libres au ProGym, aux cartouches manquantes de Spiderman en 1997, à mes vieux dessins d'enfant déjà soucieuse du détail, aux gentils bénévoles chez Héma-Québec qui me demandent encore à quand mon bal de finissante, à mon costume d'Halloween de Sinbad le marin qui n'était en fait qu'un vulgaire costume de pirate et, finalement, merci à la première personne de ma lignée, ne fusses-tu qu'un microbe préhistorique, je suis bien contente que tu ailles un jour exister.

# LE PROGRÈS

partie création

*Si 1% de mes rêves se réalise, ce sera toujours 1% de plus que celui qui n'aura pas rêvé du tout.*

—Un rêveur qui ne négligeait pas le calcul élémentaire

**Prologue**  
*Le réveil du Progrès*

Une mésange fonce sur la fenêtre. Le Progrès s'éveille. Il s'étire dans son lit simple, trop court pour le bout de ses orteils. Les rayons du soleil délimitent la moitié de son visage, obliquement, comme ces vedettes des années quatre-vingt. Ses cheveux charbons lui sont restés collés sur le front, il les remet en place avec le dos de son pouce terreux.

Il saute dans ses espadrilles *Nike* issues d'usines qui lui sont redevables, l'une de ses bonnes idées, se flatte-t-il dans le sens contraire de son *imberbité* amérindienne. Les lacets, par contre, il peut trouver mieux.

Il fait quelques étirements, agrippe une barre tendre énergétique au chocolat noir et un café de la même teinte. Huit grammes de protéines en poche et une haleine de Wall Street en bouche, il claque la porte.

Dehors, il dévisage la mésange à tête *noirouge*; elle gît sur la rosée, les orbites *décarquillés*, le petit cou cassé.

Le Progrès plisse les yeux bridés en pensant aux maladies microbiennes dont elle est factrice. Du bout du pied, il repousse l'oisillon jusqu'au pissenlit le plus près. La lisière blanche de sa semelle droite en reste marquée, tout comme ces serviettes empreintes de rouge à lèvres.

Il contemple son œuvre: « Oiseau et fleur ». Les bestioles la mangeront plus efficacement, se dit-il en caressant sa mâchoire d'or.

L'un des deux éléments tressaille, mais le Progrès a déjà le regard tourné vers l'avant. Il présente son visage à l'astre brûlant. Il n'a pas de chapeau. Tant pis, se dit-il en sautillant sur place, j'inventerai un machin chouette en chemin! Une crème à brûlures... verra-t-on ?

Il se languit de cette journée radieuse offerte aux Hommes. Réfléchissant toujours, il hausse les épaules et entame sa longue course.

Il est attendu.

\*\*\*

## PARTIE I: GUY B.

### Chapitre I

#### *Description du Festival FBFD et du fonctionnement de la Pailletterie*

Vaccaville, bourgade réputée pour son Festival cinématographique-carnivore.

Chaque année, le FBFD, Festival Bovinois Film D'amour, recense plus ou moins cent milles paires de pantalons, moitié moins de shorts et une poignée de robes seulement.

Est-ce parce que les demoiselles se tournent progressivement vers le végétarisme ou si elles sont tout bonnement complexées par leurs propres jarrets?

Durant huit jours, la viande est sur toutes les lèvres et tous les menus. Quartiers, gigots, côtelettes, côtes levées, filet mignon, bavette, cervelle, foie, couenne, fesse, cul, couille! Le gazon de la ville rougit devant la boucherie. « L'herbe est toujours plus rouge chez son voisin » et « fais attention aux os de veaux quand tu passes la tondeuse » sont les phrases en lice pour la devise du Festival.

Les deux premiers jours, les natifs Vaccavillois décorent leur bétail de médailles et de lumières de Noël. Ils les exposent attriqués de la sorte sur le perron. Si les passants apprécient le spectacle, ils doivent applaudir. Sinon, les propriétaires s'accordent le loisir de les tirer à blanc.

Une fois les muscles coquets et enorgueillis, il suffit d'attendrir le cœur et la cervelle des bêtes avec des films de Nicolas Sparks. Au Ciné Sparks, à la nuit tombée, on corde les vaches en rang d'oignons, de la plus petite à la plus massive, par souci de visibilité, et, juste avant la scène du baiser au bord du lac, SLAM ! Un petit coup de massue sur la nuque des vachettes larmoyantes. On les place ensuite sur des centaines de civières poussées par l'équipe olympique de Bobsleigh louée par la Ville chaque année à ces deux dates fixes, dates où l'Hôpital se débrouille avec des draps contour tendus pour le transport des malades, dates où les lits des habitants ne sont pas protégés contre les fluides.

Puis, en cuisine, on sort le hachoir. On sort la berceuse, le poussoir, le couteau tranche-lard. On fait briller et cliqueter les outils métalliques. C'est tout gris, tout brillant, miroitant! On sort le séchoir et le fumoir. On fait d'une carcasse pleine de mouches, une toile de Francis Bacon! Une Vénus sanguinolente! Une bonne pièce de Madone!

Les génisses aboutissent dans la chambre froide, empalées aux crochets qui leur chatouillent l'estomac, se balançant comme des pendules complices chez l'horloger, se frôlant légèrement pour se taquiner.

L'odeur de chair morte ne gêne personne ici, on dit simplement que cela sent le congélateur, car tous les congélateurs dégagent un fumet de boudin glacé.

Il n'y a qu'à Vaccaville que vous puissiez commander un *burgernotebook* ou un *tarta-reunebouteilleàlamer*. C'est écrit sur la brochure.

Aux quelques veaux maladifs dont on estime la capacité à passer l'hiver de moindre à nulle, on projette des courts-métrages animés en après-midi avant d'en faire du steak à hachis.



Au troisième jour, on ressort cette jolie bannière rouge velours « Les femmes et les enfants d'abord... dans nos assiettes! », juste au-dessus des marches de l'Hôtel de Ville. Jours, quatre, cinq, six, sept, c'est dégustation complète!

Les gloutons touristes dévorent de la viande AAA matin, midi, soir. Les familles comme les couples plantent leurs fourchettes dans l'Angus, dans la Gasconne, la Charolaise, dans la Blanc Bleu, et ce, avec un verre de rouge local.

En fin de parcours, on réserve aux géniteurs leur petit moment. On ne mange pas les taureaux, bien sûr, non. On a trop besoin de leur sperme pour enfanter les espoirs de l'an prochain. Ces mauvaises langues de Pullaville vous diront qu'on les conserve pour concocter la célèbre sauce secrète « cari et gamètes ». Que nenni! Ils sont tout juste complexés par leur maigre FVFMB (Festival de Volailles et Films de Michael Bay).

Le huitième jour, pour clore les festivités, on clôture le stationnement du Centre-Ville transmué en gigantesque enclos. Les mâles cornus y sont relâchés en même temps que les Clowns-Cowboys de la Ville. Les Clowns-Cowboys représentent les héros du Festival, ils vivent aisément toute l'année sur le salaire du huitième jour. Leur chèque est si extravagant qu'il faut les empêcher de le manger ou de le brûler par réflexe.

Chaque été, des vedettes mondiales de partout dans le monde, connues au point tel que vous les connaissez déjà, achètent leur siège pour parier sur leur Clown-Cowboy favori.

Il y a toujours des blessés et un mort. Si toutefois personne ne décède, le Maire, en bon capitaine, doit se jeter lui-même dans l'arène.

Tous les maires de Vaccaville furent un jour Clown-Cowboy, mais aucun Clown-Cowboy ne fut jamais maire plus de trois minutes!

Outre la viande, divertissement lucratif pour la sauce au poivre, l'industrie de la paillette est ce qui fournit le pain et le beurre aux habitants pour les trois cent cinquante-sept jours restants.

Vaccaville est le plus gros producteur de paillettes. Il produit 102% du marché mondial. Le 2% supplémentaire c'est parce que les astronautes aussi ont besoin de célébrer leur anniversaire en orbite.

Si vous assistez au concert pop de S\*\*\*<sup>1</sup> et que, par la bouche d'un canon en germination tantrique, votre crâne se retrouve saupoudré de paillettes, —célébration collective de la grande libido de « l'artiste », —eh bien, vous le devez à l'expertise de Vaccaville et sa Grande Pailletterie.

La confection de paillettes requiert une précision chirurgicale. Au microscope, vous y verriez des milliers d'oeufs de Fabergé<sup>2</sup> qui bâtit sa renommée par la gigantisation des paillettes de Vaccaville.

L'ouverture de l'usine remonte à la Seconde Guerre mondiale. À l'origine, on y fabriquait des rubans de papier d'étain utilisés par l'armée pour brouiller les ondes radar. Ce

---

<sup>1</sup> Suggestions de performances vocales (à prendre ou à laisser): Serge Gainsbourg, Shakira, Sacha Distel, Serge Lama, le cast de Sister act, Simple Plan, Sœur Sourire, Selena Gomez, Shania Twain, Sir Edward Elgar, Sylvain Cossette, S club 7, Snoop Dog et Star académie 2003.

<sup>2</sup> Pierre-Karl Fabergé (1846-1920) joaillier russe n'a copié aucune paillette et même que cette insinuation est d'un anachronisme aberrant!

n'est qu'en 1945, célébrant la fin des hostilités, que les employés sortirent leurs bras par les fenêtres, du haut de l'usine, pour y lancer les filaments métalliques désuets. On perpétua cette tradition associée aux joyeux événements : mariages, surprise-party, couronnement de Miss Vaccavache.

Contaminées par les cousins et cousines en visite, témoins du phénomène qui rapportèrent tous un échantillon dans leurs poches et dentelures, les villes voisines se mirent à en réclamer. Ainsi que les villes voisines des villes voisines. Sans oublier les villes voisines des villes voisines de ces villes voisines. Nous nous arrêterons ici, car juste après les dernières villes voisines évoquées, se trouve un grand précipice.

Enfin! La renommée de la Grande Pailletterie s'étendit dans l'industrie des festivités comme une goutte d'essence égaye une flaque d'eau bistrée.

Aujourd'hui, pour faire rouler la production, au moins un membre par famille doit s'employer à la confection de ces particules de bonheur.

Jamais modernisée, la technique de fabrication demeure la même depuis 1946. C'est que, Vaccaville est une ville plutôt conservatrice. Il ne faut pas lui en vouloir, les maires s'y succèdent trop rapidement pour instaurer le moindre changement.

C'est donc, jour après jour, même les weekends qu'il faut recréer la bonne magie. Et il y a là toute une équipe de magiciens!

D'abord, la taille. Il n'existe pas d'autre taille pour une paillette qu'un carré parfait de 0.01 millimètre par 0.01 millimètre. Ceux qui ont voulu changer cette formule pour des rectangles ou des losanges se sont fait remercier le jour même.

Les *trancheurs* tranchent soigneusement les feuilles métalliques à l'aide d'une machine coupe-papier. On reconnaît facilement les *trancheurs* aux quelques doigts manquants lorsqu'ils vous saluent dans la rue.

Une fois les petits carrés bien coupés et bien rincés (pour enlever le sang), on envoie la production aux *limeurs*.

Les *limeurs* sont essentiels. Voyez-vous, les coins parfaitement tranchés sont si coupants qu'ils peuvent sectionner un gros sanglier en quartier. Une poignée mal intentionnée peut devenir une arme blanche ou bleue ou verte, tout à fait meurtrière!

Le président Kennedy mort *empaillété*? Il y a une théorie dans un bouquin qui l'affirme. Et une trentaine qui l'infirme.

C'est pourquoi le travail des *limeurs* est vital. Qui veut lancer une poignée de paillettes sur son beau-fils, nouvellement gradué, pour ensuite devoir le ramasser en morceau dans le hall d'entrée?

Leur tâche peut paraître simplette; elle consiste à arrondir les coins en les limant à la main. On use en moyenne une lime à ongles pour cinq paillettes. C'est pourquoi une mini usine connexe se charge de fournir toutes ses limes à la Pailletterie.

La plus jeune chef limeuse du département se nomme Po Lyne. Elle a dix-huit ans (c'est ce qui est inscrit sur ses papiers). Po Lyne est de loin la meilleure limeuse que Vaccaville n'ait jamais accueillie. Elle travaillait dans un centre de manucure en Chine. La Ville l'importa expressément pour son aptitude particulière à limer plus vite qu'une polisseuse électrique. Elle fut votée à l'unanimité et inscrite au budget municipal. Elle pourrait vous limer

des barreaux de métal à une fenêtre en moins de deux, mais elle dit qu'elle les aime bien tout de même, les barreaux à la fenêtre de sa chambre.

Il n'y a pas à redire, ses doigts de fée chinoise valent leur pesant d'or. Une fois que Po Lyne en a fini avec une malheureuse paillette, même un grain de sable, érodé, affiné durant des millions d'années par la nature, n'est pas plus fin! Po Lyne offre un produit complètement fini. Plus fini que ça, c'est la mort ! Un Sociologue-Croquemort aurait d'ailleurs observé l'étonnante parenté entre le travail de Po Lyne et les cendres humaines...

À ce jour, le plus gros contrat de Po Lyne est la commande d'une plage privée de paillettes qui existe toujours à Dubaï. On parle d'une lubie d'adolescente. La fille d'un riche Émirati producteur de pétrole, qui se trouva mal pour les crabes devant supporter tout ce beige à longueur de journée, voulut leur offrir cette ridicule coquetterie. On dit que les coquillages de cette plage extravagante sont des rubis taillés en colimaçon. Ces ouï-dire suffirent à convaincre les immigrés indiens et pakistanais à dresser des albatros pour rapporter lesdits joyaux. Malgré leurs efforts, ils ne virent jamais que l'éclat d'une canette de boissons énergisante ou la face narquoise d'une pièce de Dirham.

Ensuite, le poids. Chaque paillette doit atteindre son poids santé de 1 milligramme, soit le poids d'un pollen de pissenlit. La salle de pesée recèle les balances les plus délicates au monde. Une seule poussière dans l'air suffit à faire pencher la nacelle. Même un soupir trop lourd d'un employé cafardeux peut en modifier l'équilibre. C'est pourquoi, dans cette pièce, la joie de vivre y est obligatoire.

Lors des entrevues, les personnages simples d'esprit, voire idiots, sont préconisés pour le poste. On ne cache plus cette tangente ni à l'usine ni dans les foyers où les parents encouragent l'attardé de la famille à devenir peseur. Si, toutefois, une dépression saisonnière ou un amour non réciproque vient empoisonner leur légèreté de cœur, les employés sont relocalisés à la maintenance jusqu'à ce que l'été vienne les guérir tout à fait.

Leur uniforme de travail a l'avantage d'être le plus joli. Initialement, il s'agissait d'un bonnet d'âne et d'une paire d'ailes en plume d'oie. Allez savoir pourquoi, le bonnet d'âne fut perçu négativement à partir des années soixante. Notre époque contemporaine remplace donc le bonnet d'âne par une coiffe scandinave, casque cornu, tresses de Viking, et des ailes en plumes synthétiques.

À l'opposé des *peseurs*, il y a les *testeurs*. Ces grosses têtes de l'industrie doivent posséder à la fois un baccalauréat en génie physique et un diplôme d'esthéticien. On reconnaît les *testeurs* à leurs lunettes de protection, leur sarrau blanc, leur chronomètre, leur calepin noirci et leurs sourcils en arc. Ce sont eux qui testent la vitesse des paillettes coupées, limées et pesées. Un *testeur* jette une poignée en l'air pendant que son collègue calcule le temps mis par chaque paillette à atteindre le sol. On sélectionne ensuite les défectueuses, celles qui heurtent le carrelage à rebours, avec une pince à cil puis, sans cérémonie, on les brûle dans un four à pizza. Et ainsi de suite!

Pour les paillettes élues qui ont réussi à passer tout ce fatras, c'est à l'étape de la coloration que leur destin se précise véritablement.

Toutes les paillettes sont gris métallique à la base. C'est aux *coloristes* que revient la tâche cruciale de les personnaliser uniformément. On plonge les pépites argent dans d'énormes cuves remplies de peinture lustrée. Une cuve moyenne a la dimension d'un tri-

cératops adulte, un tricératops adulte a la dimension d'un éléphant adulte. Avec des cuillères en bois longues comme des rames de Drakkar, les *coloristes* brassent le fond de la soupe tiède, formant des remous naturels qui enveloppent chaque paillette. Cette technique fut dérobée aux chocolatiers qui jadis enrobaient leurs bleuets de chocolat fondu mi-sucré de la sorte.

Ce n'est bien sûr que superstition, mais pour chaque couleur, une chanson fut associée avec le temps. Selon le tempo, les *coloristes* mettent la vigueur qu'il faut:

OR: *Old is gold* (1964)

ARC-EN-CIEL: *Somewhere over the rainbow* (1939)

ROSE: *La vie en rose* (1945)

BLEU: *Blue Christmas* (1968)

VERT: *Green green grass of home* (1967)

NOIR: *That old black magic* (1959)

JAUNE: *Yellow submarine* (1966)

TURQUOISE: *Turquoise mon id-île* (1961)<sup>3</sup>

ROUGE: *Little Red Rooster* (1964)

VIOLET: *Purple Haze* (1967)

ORANGE: *Orange Blossom Special* (1965)

Vous aurez deviné que les *coloristes* se relaient continuellement aux cuves pour ne pas perdre la raison ou le goût de la musique.

Un malheureux incident survenu dans la cuve bleue fait de celle-ci la plus payante de toutes; un dollar de plus l'heure!

La cause est fort simple. En 1992, une coloriste en burn-out (sous médication) crut voir le King lui chanter la pomme au fond de la cuve. La pauvre mère célibataire se jeta sur l'hallucination comme Ulysse sur une sirène...une sirène avec des favoris et un bon coup de bassin.

Un simple réflexe respiratoire et ses canaux nasaux s'inondèrent, formant deux grosses bulles à la surface brillante. Sa bouche engorgée de peinture ne put émettre qu'un son, — ses collègues affirmèrent que ce bruit ressemblait au couinement d'un bouc saigné au cou-teau, —avant de disparaître à jamais sur *that's when those blue memories start calling...*

L'autopsie fut magnifique et le Coronaire-Photographe vint remercier personnellement le Président de l'usine pour le plus beau spécimen de sa carrière. Les photos confirmant le décès par « asphyxie corrosive pulmonaire » furent offertes au *Musée Nationale de la Paillette*, laminées, exposées, sérigraphiées et vendues comme cartes postales. Les enfants de la Ville, véritables initiateurs de comptines grivoises, néologismes combinards ou expressions bistournées, eurent vite fait de populariser cette maxime néo-latine: « les pou-mons plus funky que ça, tu meurs<sup>4</sup>! »

---

<sup>3</sup> Chanson méconnue d'un chanteur encore plus méconnue de la vague yéyé.

<sup>4</sup> L'inscription *Funkier quam pulmones, non morietur* fût ajoutée au fronton de l'église par le Tailleur de pierre-Fumiste.

Ne vous inquiétez pas trop pour les trois orphelins de la *coloriste*, la compagnie les dédommagea largement en leur accordant une visite guidée de l'usine accompagnée d'un ami de leur choix, huit kilos de paillettes chacun (prenant soin d'enlever les bleues) et un bonnet d'âne original.

Dernier arrêt avant commercialisation; le triage. Le triage est l'ultime étape avant l'emballage dont on ne parlera pas, pas plus que des retours de marchandises qui sont pratiquement inexistantes.

Dans ce département, on revérifie toutes les étapes au peigne fin; si chaque paillette est bien teinte, bien lisse, bien identique à ses consœurs. Il faut un œil de lynx et une loupe de lion pour accéder au poste très convoité de *trieur*. S'il devait y avoir une erreur répertoriée, un rappel, une paillette délavée ou légèrement affûtée, la faute tomberait automatique sur le chef des *trieurs*.

Si cela se produisait, la procédure exige que le sous-chef humilie publiquement son supérieur avant de prendre sa place. Dans *le guide du parfait employé*, la forme que doit prendre l'humiliation demeure suggestive. On cite toutefois en exemple la destitution de 1976:

« Rapport. 8 février 1976. Retour d'une paillette rouge. L'analyse confirme la plainte du client. La paillette rouge est orange. Le chef Rob T. nie la responsabilité de son département et accuse les emballeurs pour la méprise chromatique. Il jure que « *toutes les paillettes rouges sont rouges!* » Son jeune sous-chef réagit à l'épineuse situation en abaissant les culottes de Rob T. devant tous les employés. »

Grace était la sous-chef au triage. Elle occupait le poste depuis quatorze ans. Cette responsabilité venait avec un filet à cheveux turquoise, un porte-voix chromé, deux petites poches farcies de fatigue au-dessus de chaque joue, pareil à ces dumplings au porc congelés dont son mari raffolait, et une tristesse mal dissimulée. Surtout lorsqu'elle sanglotait dans son mégaphone.

\*\*\*

## Chapitre II

### *Le dernier souper entre Grace et Guy B.*

Le couple habitait le quartier Delime. Un coin tranquille où les maisons plus que convenables sans être toutefois pittoresques, se ressemblaient toutes puisqu'elles avaient toutes le profil de la reine Élisabeth II. La jeune Élisabeth. Vous savez, lorsque celle-ci avait encore un menton? Vous savez, sur l'estampe des vieilles piastres? Enfin, vous savez ou vous ne savez pas.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Grace occupait le poste de sous-chef *trieuse* à la Pailletterie.

Quant à Guy B., son mari, il était Docteur-Comptable. Son métier consistait à compter les organes, les vitaux et les obsolètes. Les os, ce n'était pas son département, c'était celui des praticiens de l'Halloween. Ce n'est pas sans rapport. Tout le monde sait que les confiseries sont faites avec la moelle et l'inverse est aussi vrai: Nous sommes tous de gélatine sucrée composés.

Mari et femme mâchaient leur souper en silence depuis plus d'une demi-heure. Face à face, perdus dans leur commune réflexion, réverbération médiocre de leur nature casanière.

C'est ainsi que Guy B. s'apprêtait à annoncer « la » nouvelle à sa femme.

Il réfléchit à la meilleure prémisse; il pensa emprunter l'incipit de Melville et son cachalot: « Appelez-moi Ismaël. » Mais ayant trop peur que Grace perçoive la référence comme une insulte à sa récente prise de poids, celui-ci se rétracta.

C'est que, voyez-vous, Guy B. avait tenté d'aborder « le » sujet au déjeuner ce matin-là. La force lui avait cependant manquée devant son gruaux figé. C'est qu'il s'était imaginé « l' » annoncer avec autre chose qu'un bol de flocons détremés dans l'estomac.

Il lui « en » parlerait au souper en revenant du travail, s'était-il promis alors. Mais ce souper-ci s'avéra infect. Trop infect, se dit-il encore en repoussant une fois de plus l'échéance jusqu'au lendemain matin. Il se ferait des pains dorés et du bacon, s'encouragea-t-il. Oui, il pourrait encaisser sa réaction avec une quantité non négligeable de sirop de table.

L'annonce de « la » nouvelle, cela faisait deux ans que Guy B. tentait de la lui faire. Mais jamais, sauf une fois à Noël l'année d'avant, le repas ne fut assez bon. Et qui annonce autre chose que des fiançailles à Noël?

Pourtant, Grace avait tout pour être une bonne cuisinière; un bon poêlon en fonte émaillée, un livre de recettes ayant appartenu à une grand-mère, peut-être même la sienne, et un tablier fleuri assorti aux couleurs de leur cuisine.

Comment diable la viande pouvait-elle sécher dans une cocotte canari à la mode? Pourquoi les soufflés, retirés du four par les mitaines frangées de petites marguerites, s'écrasaient-ils comme le World Trade Center? Le pilote portait-il, lui aussi en septembre 2001, des mitaines avec de semblables petites marguerites?

Ce n'étaient pas là les seules énigmes qui tracassaient Guy B.

Il faut savoir que leur cafetière était neuve, immaculée à l'intérieur comme à l'extérieur et d'un rouge vif à faire rougir une bouteille de ketchup. Cette merveille pouvait faire des

lattés à l'infini avec la couche de mousse et la pincée de muscade. Elle lui avait coûté six cents dollars sans les coupons.

Guy B. l'avait acheté pour que Grace cesse de rouspéter chaque fois qu'il sortait le percolateur de camping. Il aimait son bec verseur, celui-ci lui rappelait les pélicans du Maine.

Rien ne semblait clocher avec cette cafetière, mais, à savoir pourquoi, dès que Grace appuyait sur le bouton de la machine, le café goûtait le cadavre de Colombien. Peu importe la quantité de sucre et de lait (avec parcimonie) que Guy B. y ajoutait, l'infusion de fèves demeurait imbuvable. Très peu de leurs convives demeureraient après le dessert pour siroter le breuvage empoisonné.

« Peu importe le menu! se dit Guy B. Demain, troisième vendredi du mois, je parlerai à Grace. Je mettrai mes tripes sur la nappe, j'exposerai ma calotte glacière, j'ouvrirai mon cockpit...et je me lancerai dans le vide. »

Il se félicita de cette décision, posa les coudes sur la table et reprit une bouchée; le goût du *roast-beef* trop cuit au vin d'épicerie lui roula sur la langue comme une meule de foin en grande sécheresse. Le papuleux morceau se détacha péniblement, passant « d'infecte » à « fade » à « atomes » avant d'être avalé par le trou noir de sa gorge.

Grace regardait son mari. La plupart du temps, elle avait l'impression de manger avec l'hologramme d'un homme perdu en mer. À quoi pouvait-il bien songer? Avec son sourire de Koala et ses manières du sauvageon. Qu'est-ce qui occupait ses pensées? Une maîtresse? Non. Ce serait trop facile. Elle savait au fond d'elle-même que la réponse était mille fois plus ridicule. Mille fois plus dangereuse...

Après toutes ces années, Guy B. demeurait ce bout de parchemin secret, frustrant et fuyant. Grace la cherchait encore, la clef de sa tête, la Pierre de Rosette qui lèverait le rideau opaque où son mari disparaissait, soir après soir, comme un prestidigitateur dépourvu de dextérité manuelle. Puis, comme toujours, soudainement et sans raison apparente, le voile se dissipait et le magicien se trouvait dans la salle, sur le siège juste à côté; vous adressant la parole en dévoilant les dents par unique souci de banalité:

« Alors, le boulot? demanda Guy B. en déposant ses ustensiles.

—Bien, répondit Grace. Po Lyne combat encore sa grippe.

—C'est qu'elle s'adapte! »

Il sourit et reprit une ration de viande tendineuse. La virulence du goût sur ses papilles le fit grimacer malgré lui.

« Rien de bizarre avec ses dix doigts? reprit-il en donnant trois petits coups sur son torse. Ils sont tous les *dix* fonctionnels? »

« Les doigts de Po Lyne sont très corrects, affirma Grace dans un soupir. Pourquoi tu me poses la *même* question tous les soirs?

—Pour rien, pour rien, répondit-il avec une gaminerie qui exaspérait sa femme au plus haut point. »

Et le silence plana à nouveau sur leur tête comme une raie papillon.

À dire vrai, le Docteur-Comptable avait eu une aventure, une aventure strictement professionnelle, entendons-nous, avec Po Lyne.

C'est que, le lendemain de son arrivée à Vaccaville, Po Lyne fut soumise aux tests généraux de qualités particulières: résistance de la langue à l'éthanol, extension capillaire (avec

et sans coiffe), réflexes aux attaques répétées d'une gélinotte furibonde et, bien entendu, inventaire d'organes.

Guy B. exerçait son métier avec un boulier, car il n'existe pas plus d'organes dans le corps humain que de billes de bois. Il fit donc asseoir Po Lyne sur le grand fauteuil de son cabinet, il lui prit les mains et se mit à glisser, de la gauche vers la droite, une bille pour chaque doigt.

Nul doute, sa main gauche avait cinq doigts, mais lorsqu'il examina la droite, un trouble s'empara de lui.

Il courut chercher sa loupe et jeta un regard hypertrophié à la menotte. Guy B. sourit affectueusement à sa jeune patiente; la lentille ronde élargit sa bouche devenue banane. Po Lyne ne put s'empêcher de rigoler. Elle avait toujours trouvé la forme curviligne de la banane inadaptée pour un fruit, passable toutefois pour un légume et complètement de circonstance pour une arme de combat.

Guy B. lui tapota paternellement les jointures et signa son papier de conformité, cachant ainsi à la Ville entière que celle-ci avait un onzième doigt, un « poriculaire ». Il le dissimula même à la jeune fille qui obtint sa citoyenneté de justesse. Il se trouva que la langue de Po Lyne réagissait mal à l'éthanol; soumise à une importante quantité, celle-ci devenait toute molle.

Guy B. regardait Grace dévorer son assiettée; sa fourchette se chamaillait avec un nerf depuis un moment. Le couteau vint séparer la querelle.

Il ne la trouvait plus belle. Il constata la chose comme l'on constate un globe brûlé dans le grenier.

Il avait épousé Grace au départ parce qu'il aimait son prénom: « Grace... » Autant dire, tout ce qui lui avait toujours fait défaut! À force de le répéter chaque jour, peut-être finirais-je par m'en imprégner? se disait-il à l'époque.

Mais ils ne s'imprégnaient plus l'un de l'autre depuis des années. Le corps, comme le prénom de Grace avait fini par se déformer jusqu'à devenir: « Grâwsse ».

Seulement trente-huit ans et les cheveux blonds cendrés de Grace avaient presque tous tourné au blanc. Un phénomène courant à l'usine.

Son patron immédiat, le chef du département de triage, âgé de vingt-six ans à peine, avait la tête aussi blanche qu'un jour d'hiver. Sans parler d'un début de parkinson qu'il tentait de dissimuler en saluant constamment ses employés. Tout le monde devinait son trouble, mais la dynamique leur était agréable.

Par ailleurs, ce que Guy B. appréciait, c'était les folles paillettes qui se glissaient entre les mailles du filet à cheveux de Grace. Celles-ci venaient se coller au gel de son chignon, rendant ainsi sa coiffe moins austère, féérique, presque.

En regardant le vieux calendrier affiché sur le frigidaire, Guy B. se remémorait la glorieuse Grace de vingt-deux ans.

La photo de « juillet 94 » montrait une Grace épique; elle portait un tutu enflammé, avait un chat sous l'aisselle et tenait un boyau crachant des gouttelettes d'eau entre ses paumes vierges. C'est la seule chose dans la maison qui déclenchait encore chez lui une érection.



Elle était alors la meilleure Ballerine-Pompière de la profession. Tout le monde en Ville pouvait vous raconter ce Mardi gras où elle éteignit, à elle seule, une école primaire en dansant *Le Lac des cygnes*. Les manchettes raffolèrent de l'histoire et en firent la coqueluche du bulletin.

Guy B. conservait précieusement une vidéocassette du *téléjournal de 18h*. Sur la bande hoquetante de vieillesse, on pouvait voir Grace, les joues couvertes de suie, défoncer la porte du gymnase avec une demi-pointe impeccable.

L'année de la diffusion de l'exploit était également l'année où Guy B. terminait ses études en médecine-comptabilité. Il n'avait guère le temps de penser au sexe opposé à l'époque, sauf s'il fallait lui comptabiliser les ovules. Mais le souvenir de cette Ballerine-Pompière qui tournoyait dans son magnétoscope le poussait irrémédiablement jusqu'à cette fièvre qui gagne parfois les capitaines ivres et obsédés par quelques trésors damnés.

C'est pourquoi, les jours qui suivirent le reportage, son estomac se serrait toujours plus devant chaque borne-fontaine sur sa route. C'est pourquoi, tous les matins, il fit brûler ses toasts exprès pour en humer l'odeur, s'imaginant ainsi que la chevelure de Grace dégageait ce même parfum carbonisé. Et c'est pourquoi, tous les soirs, il laissait les volets de sa chambre entrebâillés pour étudier à la lueur des bougies, espérant secrètement que sa feuille de note s'embrase dans un coup de vent. Il lui arrivait même de faire frire des bâtonnets de poisson dans l'huile en tenant un fanal, ne sait-on jamais...

De toute évidence, Guy B. ne pouvait supporter que la dernière vision qu'il eut de ce monde ne soit ce doux visage noirci.

Il se jura alors, en passant devant la caserne-conservatoire pour la millième fois de la journée, que s'il n'épousait pas cette déesse au buste ignifiable d'ici un an, il s'immolerait dans une station-service, mourant ainsi comme le plus malheureux des hommes.

Une semaine après ce pacte passé avec lui-même, Guy B. sécha un examen final pour se rendre sur les lieux d'un brasier insignifiant déclaré dans la décharge à côté de l'Université, et ce, dans l'unique espoir de voir débarquer sa Yseult en collants ininflammables.

Le feu avait probablement été déclenché par une bande d'adolescents qui n'avait pas de voiture où vider leur bidon d'essence et pas d'intérêt pour les pages du journal de la veille.

Guy B. fut désappointé de constater que les flammes détenues dans la benne rouillée se maîtrisaient toutes seules. Il se retint pour ne pas l'alimenter, car après deux minutes seulement, l'avorton était mort. Tout comme ses espoirs d'apercevoir Grace.

Elle n'était peut-être pas venue ce jour-là. Cependant, sans trop savoir pourquoi ni comment, Guy B. avait fini par l'épouser l'année même.

La cause du soudain changement de carrière de Grace demeurait encore un mystère pour lui. Sa pyrophobie, peut-être?

« L'amour est comme le feu, constata Guy B. en mâchouillant un morceau coriace, il carbonise la viande... »

Il déglutit, convaincu que cette dernière bouchée venait de lui écorcher l'oesophage. Il reconnut le goût ferreux de son propre sang qui, tout compte fait, améliorait la recette.

Lui aussi avait perdu des cellules en chemin. À trente-neuf ans, la ride du lion s'était inscrite au-dessus de son sourcil gauche, lui donnant une allure grave et continuellement pensive. Sur la cuvette, Grace lui trouvait des airs de penseur de Rodin aux portillons de

l'Enfer. Bien entendu, le plus gros dilemme moral auquel celui-ci fut jamais confronté dans cette pièce se limitait à couler un bronze silencieux ou tapageur lorsque sa belle-mère leur rendait visite.

Ses tempes pâlissaient et pas seulement parce que Guy B. confondait, à l'occasion, revitalisant et eau de javel. Son dos se voûtait également un peu plus chaque année. Son Chiropraticien-Ébéniste lui disait toujours à la blague que « s'il continuait de se dégrader avec autant de précision, à soixante-dix ans, il deviendrait table basse! » Et Guy B. commençait à le croire.

Il plongea sa fourchette dans la flaque de patates pilées qui lui rappelait drôlement cette colle utilisée pour le papier peint.

« Elles ne sont pas bonnes? demanda Grace sur un ton réprobateur.

—Quoi donc?

—Mes patates, répéta-t-elle sèchement, tu les retournes depuis une demi-heure. C'est quoi, tu ne les aimes pas? »

Pour toute réponse Guy B. étira la bouchée qui fit le trajet de l'assiette à son menton sans que la mixture grumeleuse ne se rompe une seule fois.

« Si tu ne l'aimes pas mon souper, reprit-elle moins acerbe, il reste du chinois dans le frigo. »

Sans plus se faire prier, Guy B. se rua à la cuisine et alla se saisir de la petite boîte cartonnée sur la première tablette du réfrigérateur. Il revint et dévora les entrailles froides du contenant, un morceau après l'autre, sans apparence de mastication. Il avalait tout rond comme les mangas japonais.

« Mes patates sont un peu liquides, mais elles ont le mérite d'être chaudes! s'indigna Grace. »

C'est alors que Guy B. se mit à rire; il s'égosillait la bouche pleine de riz frit, incapable d'articuler quoi que ce soit.

« Quoi? s'étonna Grace qui regardait son mari s'empourprer, les yeux pleins d'eau, les deux mains sur la gorge. Bonté divine, Guy, réponds-moi! On aura tout vu, il s'étouffe et il est heureux comme un Saint au Ciel! s'exclama-t-elle, moitié inquiète et l'autre moitié plus inquiète encore.»

Grace s'alarma à voir la grosse veine bleue en centre du front de Guy B. gonfler de vitalité. Son mari allait exploser d'une joie absurde. C'était trop pour un souper du jeudi.

Il fit « non » de la tête et avala avant d'ouvrir la bouche:

« Je panse donc chop suey!

—Il est débile, marmonna Grace et elle reprit une bouchée toute prête sans lui accorder plus d'attention.

—Je panse, je panse avec un « a », tu comprends Grace? Je panse donc chop suey! C'est une blague qui parle de ceux qui se définissent par ce qu'ils mangent...tu comprends? »

Elle daigna interrompre son relais alimentaire pour le dévisager. Peut-être qu'elle aussi venait de se rendre compte du goût abject du bouillon.

« Je ne suis pas sourde, j'ai compris, répondit Grace sèchement. Et si tu te définissais *vraiment* par ce que tu manges ici, tu serais bien vide...ajouta-t-elle en regardant l'assiette

qu'il avait à peine touchée. C'est ta troisième blague cette semaine, reprit-elle sans entrain, tu nous montes un numéro ou quoi?

—Trois? s'étonna Guy B. C'était quoi mes deux autres?

—Quelque chose avec un poing américain, rien de bien malin...

—Ah oui! Il se racla la gorge douloureuse. Deux amis au bar. Le premier regarde l'autre et s'exclame: « Ouch, tu as reçu un sacré coup de poing américain mon ami! » L'autre lui dit en retour, assez surpris: « Comment sais-tu que c'était un poing américain?! » Le premier lui répond: « à cause de l'accent! Et aussi parce que tu es immigrant mexicain... »

Grace sourit à peine.

« L'autre blague, elle parlait de quoi déjà? demanda Guy B. »

—Tu l'as sûrement noté dans ton carnet, dit Grace négligemment.

—Ah oui, bien vue! Mon carnet! s'exclama Guy B. en se levant de table.»

Il resta cependant planté droit comme un piquet devant sa chaise. La raison, à la fois fort simple et plutôt complexe, était qu'il ne se souvenait plus de l'endroit exact où il avait laissé son carnet. Il balaya la cuisine du regard, se rappelant vaguement l'avoir rangé dans un tiroir creux à poignées multiples.

C'est qu'il possédait une très mauvaise mémoire à moyen et long termes. Il souffrait de ce qu'on appelle « une mémoire sélective télévisuelle ». Cela signifie qu'il se souvenait essentiellement de ce qu'il voyait à la télévision. Il pouvait vous réciter par cœur, dans l'ordre, avec la bonne tonalité et les gestes succincts, les répliques de tout Tarantino. Cependant, n'allez pas lui demander la couleur des yeux de sa mère, furent-ils bleus ou acajou, rien à y faire!

Il y avait bien, quelque part dans la maison, une petite boîte remplie de vieux Polaroids où se trouvaient les iris maternels en bribes, derniers souvenirs de sa défunte mère...ou sa mère bien portante? Mais bien évidemment, Guy B. ignorait son emplacement.

Grace ne croyait pas une seconde à la maladie de son mari, et ce, même s'il avait reçu son diagnostic par commande postale l'an passé. Elle lui disait que la seule maladie dont il était atteint était le « nombrilisme stade cinq ».

« Le meuble de l'entrée, dit Grace en regardant son benêt de mari perdu dans l'espace. »

Guy B. se précipita sur le tiroir et ramena, d'un coup sec, les deux poignées vers ses hanches. Triomphateur, il brandit le carnet chiffonné et mis le doigt sur sa trouvaille.

« Voilà! dit-il joyeusement. Ma cousine est tellement nulle en ski que sa pointe de tarte ressemble à un renversé à la rhubarbe! »

Guy B. guetta la réaction de Grace. Celui-ci lui quémandait, de toute évidence, un résidu de risette.

« Tu n'as pas de cousine, lui fit-elle remarquer en évitant de croiser le regard mendiant.

—Et après?

—La blague c'est que t'as pas de cousine?

—Oublie ma cousine, se défendit-il. Ce pourrait être n'importe qui en ski!

—Comme ta sœur?

—Oui, par exemple.

—Mais ta sœur ne fait pas de ski, raisonna-t-elle malicieusement.

—Non, mais ce n'est pas bien grave, personne ne le sait ça, Grace.

—Pourquoi tu ne prendrais pas un autre sport? Ta sœur elle nage si bien.

—Une pointe de tarte en natation c'est plus rare, s'impatienta Guy B.

—Ils font autre chose, comme la godille ou le crawl.

—Ma sœur, elle nage *si* bien que son crawl ressemble à un renversé à la rhubarbe? »

Grace étouffa un petit rire.

« Sérieusement? s'insurgea Guy B. »

Grace haussa les épaulettes.

« Elle me fait toujours rire ta sœur. Et pourquoi la rhubarbe? Tu sais que je préfère la framboise. »

Guy B. demeura debout, le carnet dans les mains, les sourcils froncés. On eut dit un gamin devant une leçon ratée. Connaissant l'amour-propre de son mari, Grace se dit qu'elle y était allée un peu fort.

« Grand enfant, va! dit Grace avec un soupçon d'entrain. Assieds-toi et tâche d'épargner mon dessert de tes niaiseries.

—On a du dessert? demanda candidement Guy B. en reprenant place.

—Dans le four, oui. »

Elle repoussa péniblement sa chaise vers l'extérieur, laissant échapper malgré elle un « Iiiaarrrr » de matelot qui largue les amarres.

« Un pudding chômeur, ajouta-t-elle en enfilant ses mitaines bourgeonnantes et en retirant le plat fumant du four. »

Plat qui, malheureusement, lui glissa entre les doigts et atterrit sur le carrelage. Le gâteau éclaboussa les moulures comme ces plongeurs qui, en rencontrant la surface de l'eau, arrosent la table des Juges en costumes étanches.

C'en fut trop pour Guy B.

« Pouah! Grace, dis-moi, comment appelle-t-on un pudding que l'on échappe et que l'on n'a pas l'intention de manger? »

Elle regardait son plancher garni de pâte friable et de verre morcelé; elle lui aurait bien fait bouffer.

« Un pudding chômeur! s'exclama-t-il. »

Grace releva la tête vers son mari:

« À mon avis, Guy, tu es l'homme le plus ennuyeux du quartier. Et nous avons le plus gros quartier! »

—Tu dis ça parce que tu ne comprends pas mon *genre* d'humour, répondit Guy B. en se renfrognant sur sa chaise.

—Ah oui? Vraiment!

—Hum. Oui.

—Je ne suis pas assez intelligente pour les blagues raffinées de *Monsieur*, c'est ça? constata-t-elle, les poings sur les hanches, la fissure sur le bord des lèvres depuis trop longtemps. *Monsieur* voudrait une femme qui lui sert du caviar sur une crème brûlée pour dîner? Qui pèse vingt livres de moins et qui s'esclaffe dès que *Monsieur* dit « édredon »! *Monsieur* voudrait, que sais-je encore? Une héroïne? De l'action dans son quotidien? Des arabesques sensuelles dans la douche? Oui, je vois, une femme qui lit la musique et qui cite

Pouchkine! vociféra-t-elle en piétinant son dessert sans trop faire gaffe. Tu flottes dans ta maudite tête, dit-elle encore, tu flottes ou tu te noies...je ne sais plus. »

Elle se radoucît quelque peu.

« Mon pauvre petit mari, tu ne connais rien du vrai monde...

—Ton poids est très correct, affirma Guy B. un peu largué. »

Grace pouffa. Son rire glacé, par cryogénie cynique, tétanisa Guy B. sur place. Impuisant, celui-ci ne pouvait que la regarder; elle était toute liquéfiée, écarlate de rosacée et d'une laideur insoutenable.

Doucement, le rictus acariâtre de Grace se mua en pleurs. Ces jérémiades évoquèrent à Guy B. le meuglement des vaches séparées de leurs veaux en prévision du Festival, —les bouchons d'oreilles connaissaient alors des ventes fulgurantes! Il imagina Grace avec des cornes et quelques bibittes autour des mamelles. Ce n'est pas sa faute, avec sa sensiblerie d'enfant, Guy B. fuyait d'instinct la détresse humaine. L'anthropomorphisme de cette grosse vache au chignon branlant lui rendait ainsi la fable supportable, quasi rigolote. Et, malheureusement pour Grace, la morale de son histoire irait mourir dans le cœur de Guy B. avec la chèvre de Monsieur Seguin.

Grace s'agitait dans la cuisine comme une poupée de chiffon dans la gueule d'un chien, lui-même contrôlé par un maître vaudou, se trouvant, par un infortuné hasard, dans de torrentueuses montagnes russes.

C'était là la danse la plus ressentie qu'elle n'avait jamais exécutée; les deux pieds dans le pudding chômeur, le talon lacéré par un éclat, les orteils légèrement sucrés, elle offrait *la danse de la femme brisée*.

Guy B. dénota une inspiration *Fluxus*<sup>5</sup> dans l'anti-maîtrise du corps de Grace. Celle-ci se roulait dans le gâteau, faisant l'ange et la possédée. Il fut tout effrayé de voir dans quelle maison d'horreur il vivait et avec quelle femme pleurnicheuse il s'allongeait toutes les nuits.

Il en avait marre des représailles! Marre de la viande indigeste! Marre d'être Sonia la canne dans *Pierre et le Loup*! Il était et Pierre ET le Loup et Jekyll ET M. Hyde et Crime ET Châtiment. Il ne se souvenait plus du tout s'il aimait Grace et malheureusement pour lui, sa vidéo de mariage demeurait introuvable depuis 1995.

« Je veux devenir clown, Grace, avoua Guy B. en regardant ses pieds...où se trouvait Grace en position foetale. »

—Quoi encore? Tu es Docteur-Comptable! cria-t-elle dans une rage écumeuse. Tu ne peux pas ne plus l'être juste comme ça par envie d'une cravate à gros pois! l'accabla-t-elle en se relevant péniblement.

—Oh si, si, je peux ne plus l'être, souffla-t-il d'un trait. Et je veux en effet une cravate à gros pois... »

Guy B. voyait la bouche de Grace articuler, mais plus aucune syllabe ne l'atteignait. Il n'avait qu'une envie: fuir cette furie à tout prix. Essayer de raviver la moindre flamme

---

<sup>5</sup> Non-mouvement artistique des années 1960 autant musical que performatif, reconnu pour son caractère indescriptible. L'auteure tentera toutefois d'en figurer l'essence au lecteur par la vision d'un groupe d'individus nus se couvrant le corps de truites semi-rigides sur la pièce *In a landscape* de John Cage.

entre eux lui semblait désormais aussi utile que de lancer un sac de sable contre un muret en espérant voir celui-ci rebondir.

« Eh bien, si c'est si facile pour toi de tout abandonner, dit Grace en relevant le menton barbouillé de larmes et de sucre granuleux, tu pourrais aussi ne plus être mon mari?

—C'est possible...répondit-il de manière inaudible. »

Guy B. se leva de table pour la seconde fois, il contourna Grace sans la toucher, il sentait que s'il la frôlait seulement, elle exploserait telle une mine très très personnelle. Ses bras se détacheraient de leur socle, le poignet droit frapperait Guy B. de plein fouet, le gauche serait propulsé vers la fenêtre et briserait un carreau. Le berger allemand du voisin l'attraperait comme un journal du dimanche matin. Ensuite, sa tête criarde serait éjectée au salon, pareille à ces pilotes qui abandonnent leur bolide en chute libre sauf qu'aucun mini parachute ne pourrait se déployer dans le gel de sa coiffe. La tête de Grace se fracasserait donc sur la table centrale et, avec un peu de chance, atterrirait directement dans le plat à bonbons pour visiteurs en voie d'extinction. Guy B. pourrait toujours faire appel à un Taxi-dermiste-Décorateur et conserver le regard accusateur de Grace pour remplacer l'étoile juive réservée à la cime du sapin. Il prendrait bien soin de faire vernir ses joues jusqu'au chignon déjà luisant. Ironie suprême puisqu'elle avait toujours refusé d'avoir une tête de taureau empaillé avec un anneau (argent, cuivre, ou or), décoration supra en vogue à Vaccaville dans les années quatre-vingt. Ça et les toits de tôle pastel.

Grace demeura immobile sous sa toiture vert tendre. Elle n'avait pas prévu cette éruption dans son quotidien, ressenti aucune secousse annonciatrice de chamboulement, rien lu de catastrophique dans son horoscope. Ce n'est qu'en voyant Guy B. dans le hall d'entrée, avec sa petite valise à roulettes et les clefs d'auto dans son cou, qu'elle réalisa que son monde se couvrait de cendres.

Elle porta d'instinct la main à la balayeuse et pointa la brosse du tuyau vers son mari comme un avertissement de film treize ans et plus avec violence. Elle tremblait.

Guy B. enserra la rosette de la poignée. Ses pensées s'empilaient les unes sur les autres telles les fourmis d'un nid inondé. C'est une question de survie, se dit-il, de civilisation sous l'Atlantide, de naufragé en radeau. Il devait dépasser l'aplomb de la *Vague-Grace*. Il deviendrait clown, un grand clown. Il le sentait. C'était une certitude certaine. Il devait simplement accepter son destin. Ne pas galvauder son talent ici. Ne pas végéter dans cet emploi, prestigieux aux yeux de certains, certes, mais dénué d'intérêt pour lui. Grace le comprendrait elle aussi. Plus tard. Elle verrait bien en l'apercevant sur scène qu'il n'avait pas eu le choix. Peut-être même éprouverait-elle de la fierté.

Il était toujours planté-là, debout devant l'entrée, le regard appuyé sur cette femme anéantie qui pleurerait sous le faîte de son chignon indestructible.

« Ton silence fait un vacarme, dit-elle simplement en essuyant quelques larmes basses. »

C'est ainsi, porté par notre évanescence présence, que Guy B. poussa la porte et quitta le tableau numéro un.

Grace nous y attendrait. Figée dans le temps comme les moules à glaçons du Vésuve; le cœur dans l'eau, le chignon dans la gorge, les deux mains couvrant chaque tympan crevé de tristesse et le plancher immaculé de grenailles.

\*\*\*

### Chapitre III

*Guy B. tente de se souvenir du nom de son seul ami*

La ceinture rouge vin de Guy B. lui brûlait la peau. Les bancs rouge vin de sa Chrysler Dynastie rouge vin absorbaient la chaleur des premiers rayons d'avril. La banquette rouge vin suçait le soleil comme les rase-mottes pétulants vident les tétons rouge vin de leur nourricière.

Cette voiture était monochrome à un point tel qu'il aurait pu y déverser une bouteille de Pinot entière sans que l'on y décèle la moindre trace. Du moins, c'est ce que leur avait affirmé le Vendeur-Sommelier chez le concessionnaire-commission des liqueurs.

Le Vendeur-Sommelier semblait effectivement prouver ses dires puisqu'en quittant, Grace et Guy B. le virent renverser un verre complet de curaçao sur une Toyota *Camry* décapotable bleue.

C'est Grace qui avait eu le coup de cœur pour cette uniformité mystique. Guy B., lui, il préférait la sobriété.

Il roulait dans son quartier depuis vingt bonnes minutes déjà. Piteux, il prenait soin de ne pas s'éloigner de plus d'une centaine de mètres de chez lui. On eut dit l'un de ses enfants fugueurs, révolté pour un « non » devant la machine à dragées, mais fort soucieux de garder le contact visuel avec ses parents.

Avait-il eu raison?

Grace guettait son manège cyclique par l'entrebâillement de la porte, un tantinet attendrie par la dissidence de son mari. La situation lui rappelait ce hamster qu'ils avaient eu jadis.

Le rongeur se baladait dans sa bulle de plastique, en liberté et pourtant toujours dans une cage amovible, heureux de s'évader vers nulle part. Le manque de surveillance de Guy B., occupé à lire l'un de ses obscurs romans traduits, avait cependant condamné l'animal à finir en éboulis au bas des marches.

Le monde est un escalier, songea Grace en regardant son mari tourner le coin pour la sixième fois.

Il reviendrait.

Après tout, où pouvait-il aller? Il s'excuserait en regardant le plancher reluisant pendant qu'elle irait lui préparer un brownie avec du café. Il serait préférable de brancher la cafetière tout de suite. Guy aimait son café tiède avec deux sucres, un chouïa de lait, servi dans sa tasse souvenir des rocheuses, pensa Grace. Elle se souvint que la tasse était dans l'évier et s'y précipita.

Au même moment, la voiture passa devant l'entrée et franchit les deux cents mètres de distance...

\*\*\*

Dans le rétroviseur, le soleil chatouillait déjà le panorama. Guy B. jeta un oeil au cadran; la jauge du réservoir d'essence affichait le niveau critique. Il décida de se rendre à la station-service-pizzeria la plus près avant la dégringolade totale du jour.

L'odeur de gazoline et de pepperoni lui monta agréablement à la tête. Il se mit à fouiller dans les recoins de sa mémoire pour y dénicher quelqu'un susceptible de l'héberger pour la nuit.

N'y avait-il pas, sur les formulaires de demande de passeport, deux noms à joindre en cas d'urgence? Guy B. possédait un passeport. Quels étaient donc ces noms? Pas Grace, car s'il avait eu à voyager cela aurait été avec elle assurément.

Il se souvint de sa sœur Benjamine. Elle vivait à l'extérieur de la Ville avec son mari Ingénieur-Mineur et son fils multiplié deux fois. Aux dernières nouvelles, Guy B. était le parrain de la première copie d'Alexandre. Mais si, encore une fois, il avait eu à partir en safari, il est fort à parier que Grace aurait invité sa belle-sœur et les doublons avec eux.

« Voyons voir, se dit-il en démarrant le moteur, il y a sûrement deux personnes susceptibles de ne pas préparer leur valise si je gagne un aller-retour à Aruba, mais qui tout de même, feraient l'effort de m'envoyer une carte ou un bouquet de tournesols en maison de fin de vie? »

Comme il n'avait pas eu d'enfance, il n'avait pas d'amis d'enfance. Mais il avait eu, et avait encore, —jusqu'au lendemain du moins, —un travail.

Après douze ans de métier, il devait bien y avoir une porte où aller cogner. Un collègue? Une maîtresse? Une collègue-maîtresse?

Un collègue! Oui, ça lui revenait. Un homme balaise, plus jeune d'une dizaine d'années, avec les yeux de jais et les dents blanches comme la chair pierreuse des poires. Il se souvint également que depuis son récent divorce, l'homme en question dégageait une odeur permanente de crème de menthe.

Comment se nommait-il? Avec le poing, Guy B. exerça une grande pression sur son crâne. Son nom? Voyons voir...son nom...Étienne? Il augmenta la résistance en enfonceant ses jointures dans son arcade sourcilière. Camil? Paul-Marie? Jean-Soccer?

Il avait eu, avec ce mystérieux collègue, assez récemment, une conversation fort intéressante à propos de sport. Ils étaient seuls dans la salle de repos, salle où l'on travaillait quatorze minutes à se vider la cervelle pour une minute de réel répit:

« ...faire tomber les glaçons en lançant des bouquins, c'est une vraie de vraie discipline, assura Guy B. un café à la main. Les Olympiques d'hiver perdent un tas de supporteurs en refusant son officialité.

—Absolument de ton avis mon vieux! Et extrême, en plus! Mon cousin s'est déjà transpercé un doigt en lançant du Hemingway sur la gouttière d'un drugstore.

—Combien de centimètres?

—Je dirais au moins sept centimètres, répondit-il en relevant l'index.

—Le glaçon, pas le doigt.

—Un gros! Un gros! quatre-vingts centimètres minimum! On a voulu le peser, mais une fois sur la balance, il n'en restait plus que trois gouttes à 0.02 kilogramme.

—Pas de chance, répondit Guy B, le plus gros glaçon que j'ai jamais traqué faisait un mètre et demi. C'était au baptême de mon filleul avec un « s ». Au printemps dernier... ou bien était-ce avant-hier? »

Il regarda sa montre et déposa la tasse sur l'établi.



« La dernière giboulée de l'hiver n'avait pas encore fait fondre la neige et les bourgeons étaient tous recouverts de frimas, dépeignit Guy B. avec des étoiles dans les yeux. C'est lui qui a volontairement attiré mon oeil; il voulait que je le cueille. Les rayons du soleil se reflétaient sur la pointe de la stalactite de glace qui pendait du toit d'Église. Tu sais, ces toitures en métal argenté? On aurait dit le prolongement naturel de l'architecture baroque. Enfin! poursuivit-il en voyant que son interlocuteur s'y perdait. Conformément à la règle, je me suis empressé de le pointer qu'on sache bien qu'il était mien. Un cousin à moi, sorti pour griller une cigarette, m'a ainsi vu marquer mon territoire. Lui aussi, il pratiquait la discipline, en amateur, au même titre que moi. Je glissais donc la main dans ma poche de manteau. J'étais pauvrement armé; une nouvelle d'Henry James, une plaquette! Rien de taille contre un tel colosse...

—Thésée contre le Minotaure en demi personne! s'exclama son collègue.

—J'ai quand même voulu tenter ma chance, reprit Guy B. en mimant la scène. J'ai sorti la nouvelle et je l'ai lancée de toutes mes forces sur le glaçon, expliqua-t-il en reproduisant le mouvement avec ses bras. Par une malchance quasi divine, une bourrasque emporta la nouvelle au loin. *Woov!* Volatilisé dans les bois! Je n'ai jamais su le secret caché dans *Le Motif dans le tapis...*

—Oh! Je crois le connaître, intervint son collègue, fais-moi penser de te le dire tout à l'heure. »

Guy B. n'accorda aucune attention au commentaire et poursuivit:

« Le glaçon était là, reprit-il en pointant le coin du mur en haut de la photocopieuse. Il me narguait! Le narquois! Le...le...

—Le filou!

—Oui exact, le filou. Et il y avait toujours mon lointain cousin qui rôdait aux alentours, ajouta Guy B. en désignant l'évier devant eux. Il en était rendu à sa sixième cigarette. Il restait là, une main à sa bouche, l'autre dans sa poche sur je ne sais quel roman. Il avait une tête à lire du policier de qualité, Paul Auster peut-être bien... Je savais qu'il ne bougerait pas ou, du moins, qu'il réclamerait son tour si jamais je ne réussissais pas en trois lancers francs.

—C'est la règle, il me semble.

—C'est la règle. Mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Je pointais encore une fois le glaçon pour clamer ma position. Je crois, il me semble, l'avoir vu effectuer un rictus narquois en écrasant son septième mégot. Il me suivit du regard jusqu'à me voir disparaître à l'intérieur de *Notre-Dame du Rossinante* où j'allais récupérer... »

Guy B. fit une pause et reprit d'une voix grave:

« La sainte Parole.

—Pas possible! s'exclama son collègue. Comment ? »

Guy B. prit une grosse pile de feuilles blanches sous le scanner.

« Ce fut très facile de m'en emparer. Elle était là, offerte à tous, ouverte au verset de Luc 18:15-16: *Laissez venir à Moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas; car le royaume de Dieu est à ceux qui se fouillent dans le nez...* ou quelque chose du genre. Je suis chrétien, certes, mais pas à cent pour cent. Tu vois?

—Je te comprends à cent pour cent-dix, vieux!

—Hum...où en étais-je? demanda Guy B. qui s'était un peu égaré dans son récit.

—Alors, tu es partie avec? Avec la Bible? demanda son collègue.

—Oui, oui. Je l'ai glissée dans mon manteau; elle devait peser une tonne!

—C'est normal, intervint le collègue. La Parole de Dieu pèse trois fois plus lourd qu'un dictionnaire, affirma celui-ci en adoptant le ton scientifique. C'est que les mots sont davantage chargés, il arrive même que les paraboles comptent jusqu'à quatre histoires en une!

—Tu veux connaître la suite? trancha Guy B. en regardant le cadran de sa montre *Breguet* annoncer la fin de la pause.

—Qu'un peu que je veux connaître la suite!

—Donc, reprit-il en se raclant la gorge, je me suis précipité au-dehors avec la Bible cachée sous mon parka. Je pouvais sentir le *figuier stérile* me chatouiller l'aisselle. Ce n'est qu'une fois au grand air que je réalisai l'ampleur de la donne. Une foule de curieux attendait, les yeux rivés sur ma proie cristalline. Mon rival avait fait de la publicité en mon absence. Je le sais parce qu'il y avait un tract par terre « Guy B. VS la glace, devant l'église Notre-Dame de Rossinante, dès maintenant! » Mais je ne comptais pas me laisser intimider pour autant. Mes nerfs devaient tenir bon... pour un lancer encore. »

Guy B. souleva le gros paquet de feuilles au-dessus de sa tête.

« La reliure or, reprit-il, attira non seulement l'oeil jaloux du fumeur compulsif, mais également les yeux horrifiés de ceux qui constituaient ma proche famille. Je ne me souviens pas avoir déjà lancé un livre devant plus d'une ou deux personnes, et encore, ce n'était là que des passants sans visages. Il y avait, attroupés sur les saintes marches givrées, mon cousin, sa femme qui distribuait le reste des tracs, ma sœur, quelques amis de la famille, le Curé-Gymnaste sorti fumer, car il n'y avait rien entre mes mains qui le lui interdisait et Grace. Celle-ci me foudroyait du regard, la main crispée sur le saint garde.

—Et puis? s'impatientait le collègue.

—C'est comme ces gens qui accomplissent des choses extraordinaires sur l'adrénaline, tu vois? On eut dit que le livre ne pesait pas plus lourd qu'un soulier. Il alla effleurer la pointe du glaçon, tout doucement, tel un Lord qui ferait le baisemain à une débutante. »

Guy B. lança les feuilles qui virevoltèrent dans une magnifique tempête de papier. Son collègue en saisit une avec sa langue puis la recracha aussitôt.

« Tu l'as attrapé avant qu'il tombe? s'enquit celui-ci.

—Je le tenais de mes deux mains tremblantes, les genoux enfoncés dans la neige...triste à dire, mais je ne pense pas avoir jamais tenu mon filleul avec autant de soin, réfléchit-il tout haut.

—Incroyable! Tu l'as gardé? Je connais un gars qui les suspend dans une grande salle réfrigérée.

—Non, avoua Guy B. penaud, Grace m'a tellement engueulé après. Il m'a fallu acheter une Bible toute neuve. J'ignorais même qu'on pouvait en trouver de fraîchement imprimées! De toute façon, je ne suis pas bon collectionneur. À la maison, je n'ai réussi qu'à amasser trois coléoptères avec des épingles à couche et quatre timbres encore sur leur enveloppe. Je préfère l'éphémère, tu vois? Le biodégradable, les cuves d'acide, les mouirs...

—Exactement comme tante Agathe! Tu es dans une équipe?

—Encore moins, je trouve les livres faits pour les solitaires comme les touaregs dans les dunes, par exemple.

—Ah ça, pareil à tante Agathe! Tu ne serais pas elle, par hasard? Parce qu'on la cherche depuis qu'elle a fugué au brunch de Pâques l'an dernier.

—Non, Jaro, je ne suis pas tante Agathe... »

Jaro, oui! C'était bien cela! Jarorick S. quelque chose, se rappela Guy B. qui avait lui-même arrêté son nom à la lettre B, ayant oublié la suite.

Il connaissait son prénom, mais n'avait ni adresse ni numéro de téléphone où le joindre. Il se résigna à dormir dans la voiture. Il irait se stationner au travail pour la nuit et aborderait, dès le lendemain matin, ce cher Jarorick.

\*\*\*

## Chapitre IV

### *L'Officière Bluequiche découvre un feu de circulation*

À l'aube, l'Officière-Plâtrière Bluequiche enfourcha sa mobylette, une Yamaha Bw's à motifs de camouflage *dazzle*, ces zigzags noirs et blancs entremêlés qui étaient autrefois utilisés afin de tromper les bateaux ennemi en brouillant la vitesse ou en dissimulant l'identité du vaisseau. Mais la mobylette de l'Officière ne trompait personne en Ville.

Elle fit vrombir l'engin, nouvellement remis à neuf, appuya trois fois sur le pédalier puis ramena le guidon vers sa poitrine comminatoire.

L'Officière-Plâtrière n'exerçait que très peu sa seconde fonction. Bouchant de temps à autre les anfractuosités causées par les scènes de ménage nocturne ou colmatant les éclats de balles au plafond des suicidaires ratés. C'est pourquoi on ne l'appelait ici qu'Officière Bluequiche.

L'Officière Bluequiche était sur une piste. Un signallement en provenance de la campagne, à une trentaine de minutes de la Ville. La femme avait couiné dans le combiné le lieu où elle se trouvait et échappé un « faites vite! » hystérique. Cette histoire sentait bien mauvais, l'Officière pouvait flairer l'odeur du danger mélangée aux quelques rares fermes en bordure de route.

Elle arriva au coin de l'intersection liant les rues *Montaigne* et *La Boétie*.

Au bord de la chaussée, elle aperçut la Brigadière-Joaillière. Celle-ci lui fit de petits signes avec ses bras courtauds.

« You-hou! Officière Bluequiche! cria-t-elle en levant son panneau d'arrêt. You-hou! Par ici, Officière! »

L'Officière Bluequiche relâcha l'accélérateur et se gara à quelques pas de la vieille dame qui sautillait sur place. Le sol était recouvert d'une fine couche de sable; conséquence naturelle de la fonte des neiges. Si l'Officière Bluequiche avait été un tant soit peu pieuse, elle aurait remercié le Ciel, car son premier indice poireautait dans le gravillon.

« Dieu soit loué! cria la dame en s'accrocha au bras de l'Officière. Bouddha aussi, qu'il soit loué! Je l'aime bien ce bonhomme tout gras.

—Holà, madame! Calmez-vous! ordonna l'Officière en écarquillant son gros œil. »

Elle avait l'œil droit deux fois plus gros que l'autre. C'était de naissance. Elle compensait ce gigantisme en maquillant sa paupière gauche de phare bleu très foncé et de plusieurs couches de mascara. L'effet était d'autant plus comique que vous ne saviez plus trop sur quel globe reporter votre attention. Alors vous regardiez le sol. Et c'est précisément ce qu'elle désirait.

« C'est vous qui m'avez appelée? demanda-t-elle en sortant son calepin de poche et un stylo.»

La pauvre Brigadière-Joaillière enfilait un rang de perles sur un fil de nylon; ses mains tremblaient. Elle refusa d'établir tout contact visuel.

« Madame! trancha l'Officière d'une voix forte. Est-ce vous qui m'avez appelée?

—Oui, oui, couina la femme en refermant le double nœud de son bracelet, je voulais vous prévenir.

—Me prévenir? répéta l'Officière défiante.

—Je me suis levée pour faire passer les enfants ce matin, comme tous les matins, cinq fois sur sept, dit la vieille dame avec une voix chevrotante. Quand j’ai vu, se tenant debout à mon emplacement habituel, un étrange!

—Un étrange?

—Oui, un étrange. Un jeune homme. Il était en train d’admirer cette drôle de chose derrière nous. »

L’Officière remarqua le poteau d’acier.

« Il a voulu traverser la rue, continua cette dernière, mais je lui ai collé mon « stop » à deux pouces du visage. Je lui ai fait courageusement barrage. Et vous savez ce qu’il a osé faire, le petit impertinent?

—Il a rigolé?

—Il a rigolé! Il a dit que personne ne pouvait l’arrêter.

—Moi je peux! s’emporta l’Officière. Je peux arrêter qui je veux! »

L’Officière s’approcha de la drôle de machine. Elle s’attarda autour de la boîte rectangulaire où s’alignaient trois ronds, dont un seul, le dernier en bas, était coloré. Elle scruta la structure de haut en bas. Elle prit ses mesures, sa température, la renifla et l’embrassa sans affection.

« Il m’a parlé de... feu et de circulation, si je me souviens bien, déclara la Brigadière-Joaillière en tortillant ses doigts. Ensuite, ensuite il a parlé du parc! Et d’un *abuveur*, il me semble!»

L’Officière Bluequiche nota tout dans son calepin, fit un croquis à main levée de la machine ainsi qu’un portrait de la vieille dame tressant un collier de suède.

« C’est une bombe! Vous y croyez, Officière? Que c’est une bombe? Et les enfants qui repassent dans une heure pour la première cloche! réalisa-t-elle avec effroi.

—Elle est verte, constata l’Officière, selon mon expérience, le vert est une couleur qui n’explose pas.

—Et que dites-vous du jaune ? demanda la dame en pointant la lumière qui venait de tourner au chrome.

—J’en dis que la Ville est en alerte... »

Le feu s’éleva encore d’un cran. La lumière du cercle rouge vint se refléter dans l’œil de l’Officière.

\*\*\*

Sur la Terre, il y a de ces gens d'action, ceux qui frétilent sur leur chaise, impatients d'aller frapper une balle ou escalader un mur. Ce type de personne prend généralement un *espresso* à sept heures le matin et du sexe après minuit. Et entre les deux, entre le grain torréfié et l'acte charnel, ils se tapent un jogging, été comme hiver. Ils ont toujours le visage un peu reluisant, des protéines aviaires dans le frigo et le dos droit parce que leur matelas est dur. Ils ont une grosse bouteille de désinfectant dans leur pharmacie pour soigner toutes sortes de plaies, car ceux qui s'ouvrent les genoux sont ceux qui sautent par-dessus les barrières à clous. C'est ainsi que Guy B. se les imaginait.

Il aurait voulu être de la trempe de cette catégorie, mais il avait toujours su qu'il appartenait à une autre catégorie. Plus fangeux. Plus apathique. Les tire-au-flanc aux désirs lancinants. La catégorie des personnes qui tiennent les parapluies. Ces objets mouillés, filiformes et veules qui rappellent qu'il y eut un mauvais temps à passer.

La spontanéité l'avait bien frôlé une fois. C'était leur l'anniversaire de mariage avec Grace. Il avait réservé deux places dans un centre de parachutisme. Grace avait adoré l'expérience et lui, il avait adoré l'enthousiasme de sa magnifique femme qui n'avait pas encore renoncé à sa carrière de Ballerine-Pompière. Sa crinière dans la bourrasque, son hurlement aigu avant de sauter dans le vide comme une voltigeuse sans trapèze, le petit chien du propriétaire se précipitant sur elle, arrivée fesses premières, sa bouche qui embrasse l'herbe et celle de Guy B. Il avait acheté le vidéo et les cent cinquante photos souvenirs, car jamais, il ne voulait oublier cette Grace qui tombe du ciel.

Guy B. se réveilla tôt. Il s'étira jusqu'au coffre à gant et en sortit sa lettre de démission. Il l'écrivait depuis deux ans. Il se souciait de la drôlerie et du raffinement de celle-ci. Il désirait que l'on se souvienne de son esprit plus que de ses huit années consécutives sans fautes d'organes supplémentaires ou manquants (outre le cas méconnu de Po Lyne). Il comptait la punaiser sur le babillard dès que le Patron-Concierge viendrait débarrer les portes.

Le coffre à gant regorgeait de brouillons raturés, de cocottes écrasées à un point tel qu'elles ne se déplaient que sous les ongles très habiles, de lambeaux déchirés sous l'émotion et de crayons vidés de leur sève noire et bleue. Ce bazar était le seul espace qui lui appartenait complètement et où il pouvait tasser ses projets cupides. Guy B. déplia son premier jet et se mit à le déclamer pour lui-même:

*Vous ne me connaissez pas tous. Et ceux qui me connaissent parmi vous ne me connaissent pas bien ou si peu... Je crois en fait que ce sont ceux qui ne m'ont jamais vu qui ont deviné mes secrets. Et j'ai la prétention, la quasi-certitude, oui c'est cela, la certitude de deviner les leurs.*

*Comme la grande blonde à la photocopieuse qui suce encore son pouce. Je le sais, car toutes les feuilles imprimées par cette dernière sont humectées de son empreinte ovale.*

*Ou encore Bernard notre Cardiologue-Éclairagiste. Attendez, était-ce bien Bernard son nom? Bernard ou Woody. Non Claudia! Oui, Claudia qui ne peut s'empêcher de redémarrer les cœurs des patients en même temps que le sien, pour se sentir moins seule la nuit,*

*dans son appartement où l'image de ses poissons rouges d'enfance vient encore lui demander des flocons à téter.*

*Et que dire de notre grand Patron-Concierge, dont je n'ai jamais retenu le nom, mais qui pleure tous les matins en vidant les corbeilles à papier où nos post-its de la veille, petites missives haineuses à son endroit, vont échoir, chiffonnées comme un poing refermé sur une pierre précieuse. C'est pourquoi ils nous engueulent dès notre arrivée à neuf heures, la vadrouille mal-en-point, la tête chargée de vilaines cocottes:*

*« M. \*\*\* est un tortionnaire, il m'a encore refusé une grossesse...et pourtant, il m'en a fait trois. »*

*« Avez-vous vu la nouvelle moumoute de M. \*\*\*? L'ancienne, toute beige et reluisante, lui allait mieux. »*

*« Si j'étais la femme de M. \*\*\*, je m'arrangerais pour ne plus être la femme de M. \*\*\* »*

*Mais sachez, collègues et autres collègues, que ce n'est pas vous qui êtes la cause de ce prompt départ.*

*J'ai, voyez-vous, moi aussi un secret qui, je le crains, fut découvert par Sonia, la Réceptionniste-Olympienne, il y deux ans de cela.*

*J'étais dans mon bureau, passez dix-huit heures, je fignolais les comptes de la journée. Inscrivant le nombre exact d'organes pour chaque patient au nom indiqué sur les chemises olives à cet effet. Quand Sonia, ayant obtenu la permission de pratiquer son lancer du javelot après le travail, pourfendit la fenêtre de mon bureau.*

*Le javelot me frôla l'oreille avant d'aller se planter sur l'affiche géante des organes vitaux et non vitaux, deux mètres derrière moi. Heureusement, elle n'atteignit que l'appendice.*

*Sonia, comme une harpie, accourut vérifier mon état. J'allais bien, lui assurai-je en épongeant avec un dossier le sang de mon croquant. J'avais évité une sérieuse estocade.*

*Elle me jura que ce n'était que la troisième fois qu'un pareil incident se produisait! Je compris mieux pourquoi Léonard, notre Chirurgien-Statisticien, était devenu borgne le printemps passé et pourquoi Agnès, ma voisine de droite, avait demandé un transfert.*

*Sonia jeta un œil à sa montre, un cri aigu s'échappa de sa bouche, de ses yeux, de ses aisselles en l'air; elle hurlait de tout son corps. Elle venait d'établir un record mondial, une improbabilité prédite par un petit nécromancien bien jeune du nom de Norsau, il y a de cela mille ans: « L'arme de jet sera lancée sur une distance de cinquante-et-une toises et ira se planter dans la petite excroissance du cæcum ». La prophétie était inscrite de la main de Norsau, juste au-dessus de celle qui parle « d'une reine taradée par Belzébuth dans ses quartiers ». Si vous le désiriez, vous pouviez aller consulter, le dimanche uniquement, les conjectures originales archivées dans le grimoire disponible à la bibliothèque de la Ville. En plus de retrouver à l'annexe l'âge de votre mort, la cause et le lieu de celle-ci.*

*De l'eau salée suinta de sous les paupières de Sonia, elle tomba à genoux et tendit les bras vers moi. Elle me quémandait d'urgence une médaille à embrasser. N'étant pas un grand sportif, je n'avais rien de tel sous la main, sauf le pavillon de mon stéthoscope. Elle colla sa bouche déjà inondée de larmes sur l'objet froid et métallique destiné ordinairement à flirter avec les dos et les poitrines.*

*Sa joie fut telle que ma tristesse se manifesta pour regarder le spectacle. Je n'avais jamais jubilé ainsi pour la détection de trois poumons, et pourtant, l'exploit avait été répertorié dans un gros livre médical, avec mon nom sous la photo des triplets roses.*

*Une fois ressaisie, Sonia m'intima de lui commander un somptueux bouquet de pivoines pour la féliciter. Ce que je fis avec plaisir puis nous refîmes ensemble le parcours de mon bureau à la réception. Mes qualités de Docteur-Comptable confirmèrent la distance indéniabie entre les deux lieux de cinquante-et-une toises (unité de mesure au Moyen-Âge) ce qui équivaut à cent mètres et quelques poussières.*

*La presse (avertie par Sonia) débarqua vers vingt heures. Ils prirent des milliers de photos de la nouvelle championne avec mon stéthoscope autour du cou et son bouquet de pivoines à la main.*

*Ensuite, ils se dirigèrent dans mon bureau pour immortaliser le javelot solidement enfoncé dans le plâtre. On voulut enregistrer mon témoignage. Je n'avais jamais fait cela auparavant. Un homme en veston me tendit un micro et me posa une question dont je n'ai, à mon souvenir, pas écouté un traître mot. La bouche collée sur la tête de l'engin amplificateur, je répondis simplement ceci:*

*« Par chance qu'elle ne pratiquait pas le lancé du javelot à tête chercheuse. »*

*Les journalistes, les caméramans, Sonia et quelques membres de sa famille venus à la hâte se bidonnèrent. Je les regardais tous, stupéfait.*

*« Dis donc, vous êtes un sacré clown vous! s'exclama un Perchiste-Dentiste en me tapant dans le dos, engendrant ainsi une collision entre mes palettes et le micro.*

*—Clown...dis-je pour moi-même. »*

*Le simple fait de prononcer ce mot, d'aller le chercher au fond de ma gorge pour le propulser vers l'avant, me remplit d'une joie indicible. Je voulais un bouquet d'épervières. Je voulais embrasser un public froid et dur.*

*En arrivant à la maison, je convainquis ma femme Grace de s'installer avec moi devant le téléviseur. Elle se surprit de mon agitation plus que de l'heure tardive de mon arrivée et ne remarqua ni le bout manquant de mon oreille ni mes dents cassées.*

*Comme celle-ci travaille à cinq heures tous les matins à la Pailletterie, elle ne voit jamais le tailleur cuisse de nymphe de la lectrice de nouvelle de vingt-deux heures. Elle ne comprit pas pourquoi, ce soir-là uniquement, je la suppliai de rester jusqu'à la fin du bulletin. Pourquoi je lui tenais la main devant les déluges, les explosions et les lancements d'albums de Chanteurs-Caissiers populaires.*

*Le reportage sur Sonia dura à peine une minute. Ils avaient de toute évidence coupé ma ligne au montage. Après l'heure écoulée, ma femme se leva en silence pour aller rejoindre notre lit d'eau mouvant.*

*Le lendemain, Grace revint du travail avec un sac de plastique indigo au travers des habituels sacs transparents d'épicerie; le bleu attira mon attention. À l'intérieur, j'y trouvais un tailleur blanc cuisse de nymphe.*

*Cet incident me turlupina sur ma qualité d'homme et de mari. J'étais un bon Docteur-Comptable, certes, j'avais même acquis une petite réputation. Mais, quant au reste? Guy B. l'homme vivant. Guy B. l'homme mortel. Que restera-t-il de Guy B. outre une photo de trois poumons pressés sur son nom complet?*



*L'homme est bon, mais suis-je un bon homme? Je ne grille pas de cigarette après l'amour, suis-je bon amant? Ce qui est certain c'est que je suis un mauvais fumeur. Mais encore, pourrais-je accéder à autre chose que « docteur » et « comptable », l'attribution que mes parents m'ont donnée respectivement avec mon premier boulier?*

*Enfin! Me voilà logicien! Logicien, mais pas encore clown. Quoiqu'un trait d'union pourrait arranger facilement cette dichotomie. Je me suis légèrement écarté du but premier de ce mémo qui n'était que de vous transmettre mes dernières salutations.*

*Deux fois Adieu (incluant celui-ci).*

*Adieu.*

*Je pars serin.*

*Guy B.*

Il déchira la lettre qui faisait cinq pages. Puis, il sortit une petite fiche jaune aux coins repliés. Il avait raturé tout ce qu'il considérait superflu dans ce texte, à chaque relecture, et ce, depuis les deux dernières années. Tous les superlatifs, les dialogues et même les pré-noms (sauf le sien) avaient été coupés de la version finale.

Après deux ans d'épuration, soit cent cinquante-six lectures et une trentaine de brouillons, il ne resta, sur ce petit rectangle cartonné, que : « *Je pars serin.* » *Guy B.*

Il avait choisi une fiche jaune au fond ligné bleu. Pas par hasard. Eh non! Voyez-vous, ce n'était pas une faute que Guy B. parte « serin » comme l'oiseau et non « serein » comme l'état d'âme des vieux maîtres chinois.

Donc, « serin l'oiseau » comme jaune serin, jaune comme le papier de la note, le papier ligné bleu, bleu comme le ciel et l'encre noire du crayon comme les yeux de l'oiseau tournés vers ce ciel. Le ciel des lignes bleues du papier jaune...

« Quelle métaphore parfaite! L'envol dithyrambique! L'apostille coruscante!» songeait-il fiévreux, les mains en proie à un léger tremblement.

Il relut les trois mots en lettres moulées.

« N'est-ce pas que c'est brillantissime, Grace? » ajouta-t-il tout bas dans un accès de folle félicité.

Guy B. devint triste en pensant à sa femme. Son cœur se serra un peu, mais c'était la dernière fois qu'il aurait une véritable pensée pour elle. Du moins, avant le chapitre cinq de la troisième partie.

Il avait fait son choix. Il était promis à un avenir de géant, d'océan, de comète rare! Il lut une autre fois le bout de carton, convaincu qu'on crierait au génie.

Il ignorait que trois jours après, on punaiserait sur sa missive la recette du potage aux courges de Lucie Laflamme, la Cantinière-Directrice adjointe. Recette délicieuse, mais sournoise, puisqu'elle recélait, elle aussi, une métaphore de sa détresse psychologique.

En effet, celle-ci se suiciderait un mois plus tard. La tête chauffée par convection, les oreilles légèrement dorées. Croustillante Lucie! Retrouvée dans le four par son mari, à quatre cents degrés comme l'indiquait l'étape huit. En se précipitant vers elle, le mari de Lucie aura une pensée aussi risible qu'effroyable. Habité d'une hystérie nerveuse, il se mordillera la joue jusqu'au sang. Puis, il téléphonera aux Ambulanciers-Traiteurs pour leur vociférer d'un rire explosif qu'il fallait faire vite, sa femme était à point!

Ils l'enrouleront de pellicule plastique avec de petits cure-dents et l'apporteront à l'hôpital sur un grand plateau argent.

Les Ambulanciers-Traiteurs ne comprendront jamais pourquoi Lucie conserva ses mitaines de four jusqu'à la fin. Le rapport conclura que « ce n'était là qu'une bien bonne habitude de cuisinière avenante ».

La vérité, puisque nous la savons, est que Lucie avait trop honte de sa manucure de la veille. Jaune moutarde alors qu'elle avait précisé un ocre cireux. On exposera le corps mi-cuit avec les mitaines et la veillée ressemblera davantage à un succulent méchoui.

Et par-dessus la recette cryptée de Lucie, Bruno, le Cantinier-Gardien de sécurité, viendrait punaiser à son tour la vente de sa Gibson électrique qui n'avait pas de sous-texte particulier sinon que Bruno n'avait aucune oreille musicale et sa femme aucune patience.

On cogna à la fenêtre. Guy B. sursauta et sortit de sa rêverie.

« Toc, toc, fit une voix assourdie. »

Guy B. tourna la manivelle. La fenêtre résista quelque peu avant de s'abaisser jusqu'à la lisière du gros visage lustré de Jaro.

« Bonjour, Jarorick fit Guy B. avec une dignité absurde. »

Le genre de politesse employée lorsqu'un Duc fait teinter sa tasse de porcelaine en demandant un soupçon de sucre à son majordome.

« Jarorick? s'amusa Jaro en tapotant la joue de Guy B. à travers la fenêtre. Sacré Guy, tu me feras toujours rire! »

Jaro remarqua la valise entrouverte sur la banquette arrière. Son sourire d'ivoire s'évanouit dans sa barbiche d'ébène.

« J'embarque? demanda-t-il avec gravité. »

Guy B. acquiesça en fronçant les sourcils. Jaro était-il un Jarorick? Jaro fit le tour de la Dynastie et vint s'asseoir côté passager.

« Comme ça, Grace t'a mis dehors, hein? »

—Disons que je me suis mis dehors tout seul, par la peau du cou...je me suis sauvé... comme un matou pas fait pour le salon.

—Ouais, j'imagine que c'est mieux par la peau du cou que ma Mireille qui me sort à grands coups de pied au cul!

—Hum. Assurément...

—Je sais ce qu'on va faire! s'exclama Jaro, pareil comme si une bouteille de cidre venait de lui tomber sur la tête. On va aller s'acheter de la bière à l'épicerie! Après, on va aller se faire une bouffe chez nous. Tu ne comptais pas aller travailler aujourd'hui de toute façon?

—Non. J'ai comme qui dirait démissionné...dans deux minutes. Mais toi? »

Jaro haussa les épaules.

« Meh. Il me reste encore six jours de maladie, deux de formations sans compter les vacances de Noël.

—Il faut les prendre à Noël les vacances, tu sais?

—Faux. Je les garde dans un compte de congés pour prendre ma retraite deux ans avant tout le monde!

—Je pense que je n’ai pas pris un seul congé depuis...Guy B. réfléchit en se raclant le cuir chevelu puis leva les yeux vers Jaro. Depuis jamais, réalisa-t-il.

—Exact, jamais. Le lendemain de tes nocces, tu avais encore ces petites paillettes blanches dans les cheveux! »

Jaro attacha sa ceinture, solennellement, comme s’il venait de signer un pacte de suicide avec son congénère.

« Allez démarre.

—Avant, je dois aller porter ma, eh... »

Il serra le petit bout de carton contre son torse.

« Ma lettre de démission, acheva-t-il.»

Guy B. ouvrit la portière et courut vers la porte d’entrée avec l’image du grand babillard en tête. Il ne pouvait tout de même pas les priver d’un tel prodige.

\*\*\*

## Chapitre VI

*Guy B. et Jaro trinquent au président*

La cuisine de Jaro était étonnement circulaire, lavande avec de petits rideaux en mousseline blanche. Le comptoir formait un arc afin d'épouser son environnement en tourniquet et la table se logeait dans une alcôve discrète.

On voyait que Jaro n'avait pas décoré depuis le départ de Mireille. Si ce n'est ce trou de la grosseur et de la profondeur d'un poing en haut du micro-onde qu'il désignait comme « son présentoir à grosses cuillères ».

Un masque au mur attira l'attention de Guy B.; il s'agissait là d'un exemplaire appartenant aux arts premiers du néo-primitivisme. Le masque n'était pas plus gros qu'un petit sac de pignons de pin. Les couleurs terreuses, contrastantes avec les penchants pastel de la Ville lui rappelèrent l'art mycénien ou crétois. Comme plusieurs artefacts de l'Afrique Centrale, dont le masque Wobé, les éléments de la figure de bois étaient tordus, certaines parties paraissaient enflées et les creux des orbites lui parurent inhumainement cylindriques.

« C'est quelque chose, ce masque, siffla Guy B. retourné. »

Jaro l'informa qu'il s'agissait d'un truc familial et que l'artiste *demeurerait* anonyme. Il jeta un rapide coup d'oeil au petit visage déformé puis grimaça.

« Cette babiole...elle a toujours effrayé Mireille, et ce, même avant sa dépression. Je me souviens, lors de l'un de nos derniers soupers, quelques jours avant qu'elle ne me quitte pour de bon, elle m'a dit: ce masque, c'est lui qui gruge mon âme, il est chargé d'une magie malveillante. »

Les entrailles de Guy B. jouèrent de l'orgue à l'évocation du mot « souper ». Il n'avait pas mangé depuis...depuis quand au juste? Il n'en était plus trop certain. Ce dont il était sûr, par contre, c'était que cette musique liturgique mêlée à ce gri-gri de l'art pré-colonial remuait son intérieur d'une étrange façon. Des choses viscérales résonnèrent en lui...dans un chant commun et ancestral.

« Tiens, mange, ordonna Jaro d'un ton léger qui fit revenir Guy B. de sa rêverie transcendante. J'ai fait la recette avocat et crevette de Mireille, mais je l'ai modifiée légèrement pour ajouter ma touche personnelle. Dans la mienne, on dit de mettre un doigt de cognac. Un doigt de cognac dans un verre pour le cuisinier! s'esclaffa-t-il. »

Jaro se tourna vers Guy B. avec ce qui ressemblait à deux petits calices dorés. L'estomac de Guy B. lui récitait déjà un requiem regrettable, mais comme Jaro était son hôte et seul ami du moment, il saisit le verre du bout des ongles et, pour imiter Jaro tout souriant, le porta à son front.

« Longue vie! scanda Jaro. »

Guy B. se souvint de Jaro se signant avec la ceinture et eut presque peur qu'il s'agisse de la suite de ce pacte de suicide. Pour donner quelques minutes de répit supplémentaire à son estomac ou à sa misérable vie, Guy B. décida d'étirer la tringue.

« Longue vie à qui? demanda-t-il.

—Au président pardi!

—Le premier ministre tu veux dire?

—Non. Je veux dire le président des États-Unis, répondit-il sèchement en portant le verre à ses lèvres.

—Lequel?

—Le douzième!

—Cela m'étonnerait qu'il aille une longue vie, mais buvons à la santé de ce cher douzième président!

—À lui! À Zachary Taylor, dit Jaro un peu bourru. »

Ils vidèrent leur verre d'une lampée; la brûlure à la gorge fut instantanée.

« Et pour dessert, reprit Jaro qui n'avait pas même grimacé au goût vodka-caramel du cognac, je t'ai fait du pain perdu. »

Il lui présenta un plat encore tout chaud.

« Ça m'a tout l'air d'un gâteau.

—C'est ça la recette, j'ai perdu le pain en chemin. Goûte! »

Guy B. ne se fit pas prier. Il prit une fourchette et piqua la base du gâteau comme s'il s'agissait d'un poisson qui aurait pu lui échapper. La communion entre sa bouche et la chair spongieuse l'apaisa un peu. Il ne prit même pas le temps d'avaler sa bouchée qu'une autre venait d'arriver.

« C'est un très bon pain perdu, merci, Jaro. »

Jaro dévisagea Guy B. qui mangeait avec avidité, tantôt une bouchée d'avocat et de crevettes, tantôt un morceau de gâteau, tantôt une graine non identifiée sur le comptoir.

« Tu sais de quoi tu as besoin, lança Jaro.

—De lait?

—D'un tatouage. Ma petite sœur est tatoueuse. Je peux t'organiser un rendez-vous à moitié prix. »

Il souleva sa manche.

« Regarde, c'est pas beau ça? »

Guy B. fronça les sourcils, il n'y vit qu'une pâle rainure pas assez définie pour être le corps écaillé, bien que carné, d'une couleuvre et pas assez épaisse pour être la verge d'une ancre.

« Je ne vois rien, avoua-t-il après un temps.

—Exact, j'avais une tache de vin blanc de la grosseur d'un mulot! Complètement envolé! Alors?

—Alors, quoi? demanda Guy B.

—Un tatouage? »

Guy B. répondit « oui-oui », distraitement, mais il devait déjà l'oublier. Jaro prit le téléphone et composa.

« Loulou! Besoin tatou [...] Non, pas pour moi. Pour Guy. [...] Guy! Tu sais bien, mon pote Guy du travail. [...] Trois mois? C'est quoi, t'es rendue Tatoueuse-Chirurgienne! C'est une urgence, il se meurt le pauvre pitou. Si on n'a pas de rendez-vous dans une semaine, c'est l'euthanasie sûre. [...] Le vingt avril?

Jaro se retourna vers Guy B., couvrit le microphone du combiné avec sa main et attendit une réponse. Guy B. hocha positivement la tête en avalant sa bouchée qui goûtait le « gâteau avocat, crevette et flocons d'avoine ».

La conversation semblait se poursuivre à l'écouteur:

« [...] Guy, ma sœur veut savoir si tu veux te débarrasser d'un angiome ou autre malformation. »

Guy B. opina négativement de la tête en recrachant un poil de provenance inconnu.

« Rien d'anormal, non, répondit Jaro. [...] Oui, le vingt avril c'est parfait. Merci, Loulou! »

Jaro raccrocha et soupira comme si cet appel venait de le vider de son énergie. Il se resservit un verre de cognac. Guy B. crut voir ses muscles bander légèrement lors de la déglutition. Il en but deux autres pareillement. Jaro semblait de plus en plus assoiffé comme un Tantale qu'on aurait condamné à boire des phalanges de cognac pour l'éternité.

Jaro mit le disque *Oedipe: la comédie musicale* dans le mégaphone.

« Tu aimes Sophocle? s'étonna Guy B.

—Soph'qui? Ah! Ça? demanda Jaro en pointant la pochette. Non, moi je suis un passionné d'inceste, rectifia-t-il en remplissant son verre à nouveau. Père et fille, père et fils, mère et fille, mère et fils, les oncles et tantes peuvent s'en mêler, cousins, cousines, tous ensemble quoi! Tous les genres d'incestes. Personnellement, je ne pratiquerais jamais. C'est comme le jazz, j'adore en écouter, mais je n'ai jamais touché à un saxophone de ma vie. Mais je ne parle jamais de ma passion en public; le jazz c'est encore très mal vu. »

Jaro se pencha vers la porte du frigo, il l'ouvrit et, avec un regard assombri, se tourna vers son ami :

« Il n'y a plus de bières... »

\*\*\*

## Chapitre VII

*Sur sa route, Guy B. rencontre Lilas et le Retraité-Errant.*

Guy B. avait confié la Dynastie à Jaro qui lui jura, avant de s'installer au volant, de ne pas dépasser la limite d'une bière à l'heure.

Guy B. désirait faire ses emplettes à pied. La Ville était toute petite et en forme d'infini (ou de « 8 », tout dépendant de la vue aérienne du pilote de chasse). Il pouvait donc aisément se rendre de l'épicerie aux boutiques, puis des boutiques au salon de coiffure-acupuncture, et du salon de coiffure-acupuncture à la bibliothèque en moins d'une journée.

De plus, le Festival Bovinois Film D'amour était en pleine monstration des bêtes. Les bannières ne tarderaient pas à flotter devant l'Hôtel de Ville. C'était sa période préférée.

Guy B. calcula qu'il ne restait que trois semaines et deux jours avant de voir les rues assiégées par les charognards. Et il n'était pas mauvais en calcul, même sans son boulier et sans pouvoir compter sur ses doigts de pieds.

Il avait les mains chargées de sacs contenant: maquillages professionnels, quilles pour débutants, ballons ronds et ballons de sculpture. Ainsi qu'une paire de souliers un point trop grand, en cuir italien rouge vif. « Les mêmes que le clown Rince-Crème », lui avait assuré la Détective-Vendeuse de souliers en lui refilant sa carte d'affaires sous la semelle de sa godasse gauche. « Au cas où, car on ne sait jamais quand sa femme est ou n'est pas fidèle... », lui avait-elle susurré à l'oreille.

Elle avait décalé les jambes de Guy B. d'un millimètre avec sa carte, mais c'était ce qu'il voulait: une nouvelle démarche.

Guy B. ressentait une joie inespérée lui chatouiller le sternum. La légèreté! songea-t-il. Il pensait s'envoler à tout instant. Il inspira l'asphalte brûlé. À ce bref instant d'ivresse, il n'aurait pas trouvé qu'un Lys fraîchement éclos dégageait un meilleur parfum que le bitume cassé et grillé. Les sacs poubelles remplis de déchets sur le bord de la rue sentaient le plastique cuit et un mélange bien particulier. Une concoction propre aux déchets, car, personne ne peut contester le fait, qu'une fois mis ensemble, tous les déchets finissent par dégager le même fumet. C'est le principe de la conformité de masse qui veut cela. Les humains n'y échappent guère plus.

Guy B. regardait les gros sacs verts comme des frères. Il lui sembla que, lui aussi, débordait. Il le sentait sous sa peau. Son corps devenait trop étroit. Il prenait de l'expansion comme les aérostats Zeppelin allemands ou les aéronefs en polyester, souvent en forme de palerons de boeuf à Vaccaville.

« Toi! »

Le « cric » d'une carabine braqué sur lui le figea sur place. Un vieillard debout sur son perron menaçait de descendre l'aéronef heureux qu'était devenu Guy B. Il leva les mains en l'air comme le veut la coutume. Les sacs tombèrent à ses pieds. Il se félicita de ne pas avoir acheté les quilles de porcelaine chinoise pour expert jongleur.

L'homme mâchait sa propre langue, les mains toutes tremblotantes sur la crosse de sa Winchester Magnum.

« Comment tu la trouves ma Lilas? »

Le vieil homme désigna du bout de sa carabine une vache adulte attachée à un bébé peuplier. La noiraude avait une espèce de couronne d'épines orange brûlé sur la tête. Les mouches partageaient allègrement leur itinéraire de vol entre les déchets chauds et l'arrière-train de Lilas. Elle ne bronchait pas, le garrot courbaturé, les yeux humides et harassés. Guy B. ne put soutenir son regard, il lui rappelait trop quelque chose. Il savait très bien ce qui rendait la bovine aussi légume. Le vieux lui avait administré un anesthésique local, lidocaïne probablement.

Au bureau où Guy B. comptait les organes, ils en utilisaient pour endormir les patients. Il soupçonna également l'ajout d'un sédatif comme du xylazine. Les éleveurs en réclamaient pour écorner leurs bêtes, mais bizarrement, toutes les vaches de la ville avaient leurs deux excroissances osseuses et le regard aussi vide que celle-ci.

« Bien grasse et avec une robe noire somptueuse, monsieur, répondit Guy B. le plus courtoisement du monde.

—C'est une Jean-Paul Gogol sur mesure. J'essaie de l'empêcher de chier sur la crinoline, grommela-t-il en assénant un coup de canon sur la tête de Lilas qui courba légèrement l'échine. » Puis il reporta le fusil sur Guy B.

« J'ai mes chances cette année alors? demanda l'homme en relevant le menton défiant. »

Guy B. savait que la carabine braquée sur lui avait de fortes chances d'être chargée à blanc, mais tout le monde en ville savait également que le vieux William avait, cachées dans sa maison centenaire, deux femmes et deux carabines. L'une chargée pour la chasse aux cerfs et l'autre pour les passants du Festival. Et malheureusement pour tout le monde, il lui arrivait de confondre l'une et l'autre.

« Si j'étais vous, cria Guy B. pour bien se faire comprendre, j'irais tout de suite faire de la place dans mon salon pour le *Grand ruban rouge sang*. »

William se détendit quelque peu, il cracha par terre et releva sa casquette pour le remercier.

Guy B. ramassa ses sacs qui, avec la chaleur inhabituelle, avaient presque fusionné aux granulats noirs. Il ne fit pas trois pas sur la chaussée qu'un homme le héla encore.

Un clochard glanait les poubelles sur le chemin. Il avait les yeux vitreux, épais et grossissant, comme s'il avait des verres de lunettes intégrés dans chaque paupière. Il n'avait plus un poil sur le caillou et trois dents gâtées. On pouvait lire sur sa figure sale, des réseaux, des boulevards, et des ruelles de rides à faire pâlir une carte routière. Son corps était d'une maigreur extrême, il avait la peau très blanche au niveau des côtes et le visage pratiquement brûlé par le soleil.

« Ha! J'veux pas vous démanger m'sieur, mais j'cherche un peu d'menues monnaies? J'en avons t'y pas dans les poches ou la sacoche? Juste pour une carafe! Un café? Un pauvre sans habits! »

En effet, il est tout nu, constata Guy B.

« Hum, fit Guy B. en cherchant dans son portefeuille, non, pas un rond.

—Ha! Mais, on prend les rectangles aussi! assura-t-il en se léchant les babines.

—Je suis pressé...

—Ha! On l'attend quelque part?



—Non, je m’attends moi-même et c’est encore plus fâcheux si je me manque, répondit Guy B. de mauvaise humeur.

—Qu’est-ce qu’on a là dans les sacs? demanda l’homme en reniflant, du chocolat?

—Du plastique.

—Similaire.

—Pas du tout, dit Guy B. qui s’impatiait.

—L’odorat s’développe dans la rue, c’est comme les limiers. Il ne s’est jamais demandé pourquoi les limiers domestiques se sentent le trou d’cul plus que les limiers de chasse? »

Guy B. ne répondit rien.

« Ha! Ha! Il est tout sérieux! Et il ne le sait pas! Je vais le lui dire... pour gratis en plus. C’est que les limiers domestiques, par le parfum de leur maîtresse, par l’odeur de produits ménagers, par le mi cuit au four, les cendres du foyer, la poudre de bébé, ne sentent qu’une seule et même effluve, on l’appelle « confort ». Il n’y a que leur trou d’cul ou celui des autres pour leur rappeler leur sauvagerie. Pour réparer leur castration. Pareil pour la bourgeoisie. Il faut sentir mon popotin pour comprendre!

—Eh bien...merci de la leçon.

—J’prends mon travail très par cœur!

—Votre travail? »

Guy B. regretta de l’avoir questionné.

« Je suis Retraité-Errant. On m’a déculotté il y a quarante ans de cela, mis au placard, remercié sans même tenter de me réusiner! Il va s’imaginer pour quoi? Pour une question de carnation, de demi-teinte mal tournée. Depuis, j’erre...à gauche le mercredi, à droite le samedi...et au milieu de la rue, entre les deux zones, ici et là, le restant de la semaine. Sinon, je quête par-ci et par-là pour un peu de café que je vais ensuite jeter dans les puisards. Je fais travailler les Baristas-Plombiers. Je suis nécessaire, comme le puceron dans la chaîne alimentaire! Il n’y a qu’un poste dans toute la ville, alors il comprend que je suis très assidu. Pas pleutre pour un sou! La nuit, je remplace les ratons laveurs en perforant les sacs avec mes ongles. Je triture. Je tripote. Je malaxe et je gruge. À l’aube, je croque les graines, la pourriture et les détritiques que j’ai moi-même éparpillés. Je recrache en prenant soin d’y laisser ma bave, ma signature. Je picore et graille comme les corneilles, ainsi, personne ne remarque que les animaux se font rares dans le coin. Je suis essentiel, comme la pluie pour engraisser la terre! Il veut entendre mon cri? demanda-t-il visiblement tout excité.

—Sans façon, merci... déclina Guy B. en évitant de regarder l’anatomie éloquente du Retraité-Errant.

—Il le sait p’t-être pas, mais j’économise pour me payer un petit logement à revenus fixés. Un loyer trois étages! Si ça l’intéresse de s’associer...

—Ça ne l’intéresse pas et *il* est très pressé!

—Bien sûr! Bien sûr! Il doit vraiment y aller. Alors qu’il y aille! »

Guy B., honteux pour l’homme, de sa nudité recroquevillée, de sa quéquette rabougrie, de son sourire écoeurant, détourna les yeux et reprit sa pérégrination. Ses sacs pesaient dix tonnes chacun au moins. Le ciel s’était assombri et Lilas ne gagnerait pas le concours; elle avait le museau beaucoup trop plat, sa photo de profil la trahirait...

Il entendit, déjà loin derrière, l'oiseau de malheur cracher:  
« Kraaaaaa! Kraaaaaa!

\*\*\*

Il n'avait pas pris rendez-vous, mais puisque c'était vendredi après-midi, l'établissement comptait surtout des vieilles dames venues rafraîchir leur permanente et soulager leur nerf sciatique.

Une petite femme bronzée se rua vers lui; c'était la propriétaire et patronne invétérée des lieux. Milieu quarantaine, estima Guy B. qui ne pouvait détacher son regard de sa tignasse violine asymétrique et touffue.

Elle faisait, et voulait paraître plus jeune. Elle avait les fossettes percées et un tatouage à motifs léopard qui parsemait sa peau mate. Au lieu des rosettes jaune pâle et marron chamois, habituelles chez ledit félin, le « pelage » en question se trouvait constitué de taches vert grisâtre. Elle en était ravagée de l'épaule gauche jusqu'à la lisière du coude. Pour être honnête, Guy B. trouva que cela ressemblait davantage à une mycose cutanée.

« Vous désirez mon beau monsieur? »

Elle battit des cils difficilement, le mascara les avait en quelque sorte figés.

« La même chose qu'elles, répondit-il en pointant les dames alignées au mur. »

Elles avaient toutes l'air paisible avec la tête à demi cachée sous le casque séchoir et leur papier d'aluminium qui dépasse.

« Je vois... »

La Patronne fronça les sourcils, elle se demandait si c'était bien là la coupe qui conviendrait à ce « beau monsieur ».

Elle était très calée en physionomie; c'était une physionomiste réputée qui donnait beaucoup de conférences lors des congrès annuels. D'ailleurs, cet été, la tendance serait aux visages en forme de diamant en forme de cœur.

Elle maîtrisait également la géométrie. Pour ces coiffures en pics qui faisaient fureur chez les jeunes, il était essentiel de connaître au moins les trois principaux triangles: isocèle, équi et latéral. Elle pouvait aussi bien réaliser n'importe quelles formes quadrangles; du parallélogramme au damier à la pointe de flèche. La chimie, par contre, ce n'était pas trop sa tasse de teinture.

Pour tous les colorants, il y avait Daniel. Véritable magicien! Il mélangeait chaque flacon avec une précision d'alchimiste. Il pouvait transformer, dans la matinée, une serpillière grise et crépue en magnifique coupe au bol doré.

Elle détailla Guy B. encore un instant puis se cacha pour écrire quelque chose dans son bloc-notes. Décidément, la physionomie de celui-ci lui plaisait: mâchoire découpée, visage cubique, cheveux fournis, un peu rêches au toucher, mais naturellement ondulés, fine barbe grisonnante de deux jours, peut-être trois, et un irréfragable front expérimenté.

Elle lui saisit le bras pour l'inviter à la suivre sur la chaise des shampoings. Guy B. remarqua l'intérêt de la dame pour sa personne. Il se souvint, en rencontrant son reflet dans les grands miroirs, qu'il était un bel homme de trente-neuf ans, ni trop rachitique ni trop ventru. Pas comme ces hommes de la Pailletterie ou comme Jaro qui avait le giron rempli de bière à longueur de journée. Il lisait et pas juste la *Gazette de Vaccaville*. Il avait un penchant pour les romans russes et sud-américains. Son air de chien battu, un peu voûté, un

peu docile, le rendait des plus appétissants pour la hyène tachetée qui, en passant sa langue sur la paroi de ses gencives, lui intima de s'asseoir, —ce qu'il fit.

« Je te laisse aux soins de Sébastien, mon stagiaire Shampouineur-Acuponcteur, expliqua-t-elle à contrecœur. »

Elle lui promit toutefois qu'elle se chargerait de lui *personnellement* pour la suite. Guy B. relâcha ses muscles et pencha la tête vers l'arrière. Sébastien ne lui fit pas la conversation inutilement. Celui-ci se contenta de lui décrire, exactement et en direct, les étapes de son *traitement spécial* commandé par la Patronne. Il commença par enduire son dos d'huiles essentielles à base d'eucalyptus et de menthe poivrée. Il vaporisa ensuite un peu de ce parfum chimique dans l'air et planta deux aiguilles sous la plante de ses pieds « pour détendre son côlon et faciliter ses selles » lui assura-t-il. Puis quelques autres aiguilles ici et là pour ceci et cela. Il lui demanda de baisser un peu son pantalon. Il lui enfonça une aiguille dans l'aine « pour... » il hésita. Guy B. comprit, en voyant Sébastien fixer sa verge diligemment, que c'était « pour la Patronne ».

Une fois les cheveux de Guy B. odorant l'extrait de papaye et les aiguilles retirées une à une de son épiderme, Sébastien l'accompagna devant le plus prudhommesque des miroirs; une imitation victorienne, une copie industrielle dotée d'une bordure en stratifié plaqué or dont l'orle émaillé ne faisait que trahir sa piètre qualité.

Il lui fit prendre place sur une chaise en simili cuir rouge; c'était la seule chaise de cette couleur, les autres étaient soit noires ou soit blanches. Il remarqua que tous les accessoires de cette place étaient rouges également; séchoir, fer à lisser, brosse à cheveux, ciseaux, prise de courant, etc.

Sébastien entoura le torse de Guy B. avec une cape de plastique zébrée noir et rouge puis lui demanda de patienter quelques minutes.

Guy B. détestait aller chez le Coiffeur-Acupuncteur. Premièrement, parce que ces bourreaux vous confrontent avec vous-même dans la glace et pas sous votre meilleur jour, ça non! Ils vous forcent à vous rencontrer: cheveux mouillés, mèches collées, teint pâle nordique et yeux irrités par le savon. C'est comme si vous portiez des écarquilleurs grands ouverts sur votre intérieur. Votre laideur tout exposée sur la table d'opération. Vive. Palpitante. Sans filtre déridant, sans argile vivifiant, sans masque d'argent forgé dans le four hautement réfractaire du capitalisme. Sans *persona* et sans lauriers.

Deuxièmement, parce que la liquette lui rappelait la housse des morgues et qu'à son travail, autrefois, il lui arrivait de compter les organes de cadavres. Il était surtout sollicité dans les enquêtes d'assassinats pour voir si la vésicule biliaire n'était pas manquante ou si, au contraire, il n'y avait pas un organe en forme d'arme du crime en trop. Et, chaque fois, les victimes lui étaient livrées enveloppées dans ce même plastique léger.

Évidemment, il n'avait jamais reçu de housse à pareilles rayures. Quoiqu'il se rappela bien d'une housse fuchsia. Le landau mortuaire recouvrait le corps d'une célèbre Chanteuse-Preneuse de son, une travestie qui animait les soirées karaoké du jeudi *Aux deux Pierrots*, le cabaret préféré de Guy B. Celle-ci fut molestée dans une ruelle malfamée en revenant du travail; l'enregistrement de ses côtes brisées retrouvé sur les lieux servit d'ailleurs de tempo à un excellent Remix .

En ouvrant la housse, clandestinement remplie par ses amis de milliers de paillettes roses, Guy B. nota en marge du rapport « qu'il y avait un organe en trop chez cette grande dame du spectacle. »

Et troisièmement, il détestait venir au salon de coiffure-acupuncture pour les questions insipides qu'on vous pose:

« Sébastien n'a pas été trop rude avec toi, j'espère? demanda la Patronne, outrageusement près de son oreille.

—Non, je dirais qu'il a été parfait...parfaitement convenable, assura-t-il. »

Il venait d'embarquer malgré lui dans le train d'engrenages du moulinet à paroles.

« Il est un peu gêné...susurra la Patronne en enfouissant ses mains dans la chevelure humide de Guy B. »

Le pétrissage de son crâne n'était pas désagréable, mais le silence lui était encore plus attrayant. Elle stoppa son massage lascif juste en haut de la nuque puis reprit son « blabla ».

« Je lui ai dit pourtant que je ne mordais pas...à Sébastien. Pas les jeunes freluquets comme lui en tout cas! »

Elle s'esclaffa et, honteusement, Guy B. ne put s'empêcher d'associer son rire aux grouinements du verrat. Il la voyait à peine humaine avec ses cordes vocales en tire-bouchon et son nez de goret rehaussé. Ce n'est pas que Guy B. ne comprenait pas l'urgence de certains à communiquer, au contraire, il concevait parfaitement le besoin de se faire regarder pour exister, d'ouvrir la bouche, de sortir la langue comme un aimant afin d'attirer, par une force attractive biologique, les yeux ou les oreilles ferromagnétiques d'autrui. Sinon, comment tester la force de chacun? Comment trouver son pôle contraire? Et comment arriver à le marier un jour?

Mais Guy B. était de ceux qui brûlent d'amour en silence. Il se considérait d'ailleurs comme le supraconducteur qui repousse tous les aimants. Il préférait s'asseoir dans un coin et observer. Il était à l'image des enfants dans les soupers d'adultes, c'est-à-dire, trop jeune pour comprendre leurs blagues salaces; mais assez clairvoyant toutefois pour deviner leur souffrance. Et la Patronne souffrait comme si on la saignait à chaque instant.

« Tu veux que je te fasse vibrer? lui demanda-t-elle.

—Hum. Pardon? »

Elle activa un bouton sur la chaise de Guy B. Le dossier se mit à lui castagner le dos.

« J'ai vu ça dans un congrès au Japon! J'en ai tout de suite commandé six pour le salon! C'est *crazy* quand même?

—C'est hum. C'est très surprenant...déconcertant même... »

Le bruit du micro mécanisme écrabouillant les noeuds de Guy B. allait le rendre dingue. Il décida donc de lui offrir le genre de soliloque qu'il réservait auparavant aux sempiternels soupers de Grace.

« Vous aimez le rouge, constata-t-il en référant à ses outils de travail. La passion si je ne me trompe? La luxure sans doute... Mais tout au contraire, la mort et le danger. La chaleur extrême! Le bout du tisonnier... La teinte de la gêne, mais encore une fois aux antipodes de celle-ci, car il s'agit aussi bien de la teinte de l'ardeur et du cran. Et on s'y perd une fois

de plus, car c'est tout autant le pigment de l'interdiction. Du danger! C'est vraiment la plus ambiguë des couleurs... le rouge.

—Oui oui. C'est ma couleur ici, tout le monde le sait, —elle regarda une jeune coiffeuse de biais avec du venin dans les yeux, —comme ça personne ne me vole mes broses! »

Elle se radoucît au contact de la nuque aux vertus aromatiques et calmantes de Guy B.

« Je les achète blanches, poursuivit-elle, et je les peins ensuite moi-même. Si tu connaissais la différence de prix entre le rouge et les autres couleurs! Ici, par exemple, une teinture rouge vaut quatre fois plus qu'une teinture blonde. Une teinture blonde deux fois plus qu'une brune. La teinture rousse est encore abordable, si elle tend plus vers le brun que l'orange. Et les teintures blanches sont données! »

Elle divisa la chevelure de Guy B. en mèches éparées. Il reconnut qu'elle savait y faire. Elle ajouta ensuite une pince pour retenir chaque nouvelle section. Il avait l'air d'un oursin. Il ne put réprimer un sourire.

« Ça ne restera pas comme ça très longtemps, lui jura-t-elle avec une volupté reflétée jusque dans le miroir. »

Elle prit le premier rouleau chauffant et enroula une mèche.

« Et toi? demanda-t-elle superficiellement.

—Moi?

—Ta couleur. »

Les mains de la Patronne s'activaient comme les membres d'un banc de harengs argentés; précis et unis dans un seul but commun. Son adresse avait quelque chose de prodigieux. Ces articulations auraient pu appartenir à une grande Pianiste-Pâtissière. Elle plongea ses jointures dans les mèches de Guy B. Une symphonie lui montait à la tête. C'était rudement chouette.

« Noir, répondit-il au bout d'un temps silencieux.

—Noir... ce n'est pas un peu déprimant?

—Cela dépend.

—De quoi ça, que ça dépend?

—Cela dépend de si la personne trouve que le noir est une couleur déprimante, en somme.

—Et ce n'est pas ton cas? s'impatienta-t-elle.

—Je pense que le noir est la couleur la moins déprimante qui soit. C'est qu'elle peut cacher n'importe quoi. Comme une fête inopinée. Ou encore...des constellations. »

Elle haussa les épaules et continua sa besogne de moine sans plus l'écouter.

« Une teinture noire c'est beaucoup d'ouvrage, réfléchit-elle tout haut, et ça rend très sévère au bout du compte.

—Vos mains, articula Guy B. comme hypnotisé, elles sont vraiment rapides.

—Je ne fais pas juste des cheveux dans la vie, tu sais? Je fais de l'art miniature aussi, de la peinture sur grain de riz surtout. J'adore reproduire de grands paysages sur un tout petit grain...pour diversifier un peu, j'ai commencé à suivre des cours de sculptures la semaine passée. Il y en a qui en font de si petites, des sculptures, qu'elles peuvent tenir debout dans le trou d'une aiguille! J'ai vu ça dans une revue; des danseurs de Flamenco pas plus hauts qu'une chenille. La fille avait une robe rouge à pois blancs, des talons minces comme des

cheveux et un chignon bas sur la nuque. Je te jure, je n'avais même pas mes lunettes et j'ai vu distinctement la fleur qu'elle avait dans les cheveux, un oeillet rouge de la taille d'une poussière. Ce serait bien, un jour, si j'arrivais à refaire ce couple de danseurs...

—Ça ne doit pas coûter trop cher louer un espace dans une galerie, fit remarquer Guy B. »

Elle rigola fort. Ses mains tremblèrent un peu. Il le ressentit jusque dans ses racines. Il hésita entre l'encourager à tout lâcher dès maintenant pour se consacrer à son art exclusivement, ou, au contraire, à lui signifier son désir croissant de quitter au plus vite.

Après tout, elle était peut-être heureuse la Patronne? Avec ses choses rouges et son passe-temps d'artisanat riquiqui.

Comme il avait très envie qu'elle termine d'enrouler sa tête, il jeta un oeil inquiet à sa montre suisse. Son stratagème fonctionna. La Patronne redoubla d'ardeur.

Elle travaillait si vite à présent que ses gestes devinrent flous pour l'oeil humain, imperceptible pour l'oeil d'une taupe et en moins de deux minutes, Guy B. se retrouva aussi enguirlandé que Médusa.

Après sa permanente frisottée, lorsqu'elle lui demanda de quelle couleur il désirait ses bouclettes, il répondit sans hésiter: « Toutes ».

Elle lui sourit et se retourna pour gueuler: « DANIEL! »

\*\*\*

L'Officière rangea sa motocyclette au *Parc de la Gueule de Bois*. Elle n'avait aucune idée de ce à quoi un « abuveur » pouvait bien ressembler, mais elle connaissait chaque recoin du parc. Si quelque chose, une feuille de travers ou une gorgone tentaculaire, ne devait pas y être et y était tout de même, l'Officière Bluequiche le saurait immédiatement.

Elle s'enfonça dans le labyrinthe de pétunias. Elle ferma un oeil et sortie la langue pour goûter l'air âpre. Il était encore tôt. La journée avait une saveur de mort et de sexe; elle s'annonçait mirifique.

Elle ouvrit ensuite son oreille droite avec petite clef bénarde au panneton compatible avec ses canaux osseux. La cochlée craqua sous le mouvement centrifuge, du cérumen s'échappa de son oreille qui demeurait verrouillée la plupart du temps. Ainsi, les rares fois qu'elle l'ouvrait, son ouïe s'en trouvait quintuplée. Le sens inouï pouvait alors capter le battement des ailes d'une libellule ou le bruissement des pois de senteur à des kilomètres. Malheureusement, son oreille droite ne comprenait que la langue basque.

L'Officière Bluequiche sut immédiatement le nombre d'oiseaux qu'il y avait dans le parc. Elle pouvait, à entendre leur chant, distinguer leur race également. Il y avait deux Tourterelles tristes, douze Goélands, quatre Orioles, deux grosses Dindes gloussantes et un Colibri à gorge rubis.

Le Colibri, son bec cognait contre une surface métallique quelconque. L'Officière se rapprocha doucement de la source du « tong-tong-tong ». Elle ne voulait pas effrayer l'oiseau et ainsi perdre la piste sonore. Elle savait très bien qu'il n'y avait rien d'industriel dans cette zone. Il n'y avait que de la tourbe et des herbes folles.

Lorsqu'elle arriva, le Colibri sirotait nerveusement dans une espèce de réceptacle cuivré. La chose avait une base angulaire, cela ressemblait à une grosse enclume qu'un barbare aurait laissée là.

L'Officière Bluequiche sortit sa matraque et la brandit au-dessus de sa tête; son aura devint couleur assassine. Le volatile, sensible aux chakras, le ressentit immédiatement, mais il était trop tard. Celle-ci le frappa en plein vol: « Paf! » Le malheureux n'eut pas le temps de fuir avec le nectar inconnu dans le gosier.

L'Officière ramassa la *dépouillette* avec des forceps et la déposa soigneusement dans un sac en plastique pour l'autopsie. Le Colibri pouvait être mort à cause de l'impact avec la matraque, il est vrai, mais il pouvait tout aussi bien avoir succombé à un empoisonnement alimentaire ou une crise cardiaque. Quoi qu'il en soit, il faut toujours faire une autopsie.

L'Officière Bluequiche fit quelques pas en direction de la truculente machine. Une odeur nauséabonde flottait dans l'air; un mélange d'oeufs pourris et de patchouli. Elle se tint sur le qui-vive en scrutant les alentours. Elle s'avança assez pour donner une pichenette sur le bouton puis recula en se couvrant les tympans. À croire qu'elle venait de tirer l'anneau d'une goupille! Un peu de liquide avait jailli du bec. De l'acide, peut-être bien? Elle recommença. Plus longtemps cette fois. Elle eut tout juste le temps de tremper ses doigts dans le sérum doré comme le miel. Elle les porta à ses narines expertes. Du vinaigre? Du



vinaigre de cidre de pomme. Ce n'était rien de plus qu'une petite fontaine de vinaigre. Pour quoi faire? Se laver les mains? Assaisonner ses chips de pique-nique? Quelle incongruité!

L'Officière Bluequiche revêtit son monocle et griffonna une esquisse dans son calepin racorni. Elle releva quelques traces de doigts sur la base et une fine poudre rougeâtre qui lui rappelait le désert du Nevada qu'elle avait jadis traversé en moto. Elle ferma les yeux, trempa son pouce humecté et y goûta.

« Cumin » dit-elle sans hésité, et ce, même si la dégustation n'était pas son sens le plus développé. Elle se gargarisa la bouche avec le vinaigre qu'elle expectora dans une roseraie. Elle préleva ensuite un échantillon de vinaigre dans une éprouvette en verre taillé. Puis elle forait quelques trous aux alentours dans l'espoir de trouver les tuyaux d'irrigation. Mais il n'y avait que du chiendent, des fougères sporulantes, de la terre et des asticots.

C'est alors que son oreille bionique entendit quelque chose. Elle tira sur son lobe pour ajuster l'acoustique: « Flip-flip! Flip-flap! Plic-plic! » De l'eau, se dit-elle. Quelqu'un remuait la fontaine près de la place centrale. Elle courut à vive allure. Si vive qu'elle en échappa l'oiseau mouche!

La source du bruit était communément décevante; un Junkie farfouillait dans la fontaine à souhaits municipale. Elle se clapit derrière le taillis pour ne pas effaroucher le truand.

La pièce maîtresse de la fontaine représentait un immense taureau à trois cornes plaquées or avec, sur chaque corne, un angelot accroché par les ailes. Deux des angelots portaient une soutane et lisaient un livre de Kant. Le troisième, lui, était tout nu. Il tenait une coupole et se couvrait la tête avec un magazine *People*. Douze jets (quatre respectivement) provenaient de leur dos et retombaient en arcure dans la base circulaire de la sculpture. L'eau cascadeuse était verdâtre à cause du colorant alimentaire qu'on pouvait y verser faute de monnaie.

« Holà! Punk? interpella l'Officière. Peux-tu me dire qui est venu installer ce machin illégal, tout là-bas? »

Celui-ci ne se retourna pas. Il continuait à se remplir les poches.

« Fiche-moi la paix vieille chouette ou je te pique dans les yeux avec ma seringue. »

L'Officière soupira. Le vol d'argent est soumis à la peine de travaux communautaires, se rappela-t-elle. Mais le vol de souhaits, lui, est passible de peine capitale. Elle dégaina donc.

« C'est ta dernière chance de coopérer, Punk!

Le Junkie se retourna au son de cran de sûreté retiré. Il leva les mains en l'air.

—Officière Bluequiche, je... »

Il fit tourner les pièces argentées entre ses doigts. Avec le soleil, il réussit à diriger un rayon dans l'oeil de l'Officière.

« ...vous emmerde! »

Le Junkie était déjà retourné, prêt à déguerpier quand l'Officière, qui pouvait atteindre n'importe quelle cible les yeux fermés, tira cinq coups très sûrs dans sa colonne.

Le corps tomba à la renverse dans le bassin. La tête en brosse du Junkie heurta le rebord du ciment. Vue d'en haut, on eut dit un morceau de gruyère dans un potage aux poireaux. Vue de l'Officière, on eut dit une journée de travail comme les autres.

Quel gâchis! pensa-t-elle. Mon témoin est désormais aussi utile que les soldats de terre cuite! Et il faudra filtrer l'eau pour l'assainir à nouveau, se dit-elle en introduisant sa main dans la poche trempée du Junkie.

Une à une, elle lança les pièces dans la fontaine. L'Officière Bluequiche ne fit aucun souhait. Elle avait beaucoup trop à faire pour cela.

L'eau était toute violette.

\*\*\*

Guy B. sortit du salon de coiffure-acupuncture la chevelure et le cœur gonflés. Ses cheveux arc-en-ciel étaient parfaits, se disait-il en marchant vers la bibliothèque municipale. Les daltoniens ne se méprendront jamais sur ladite coloration, se conforta-t-il. Ils diront: « Ces cheveux sont bleus! » et ils auront raison. Ils pourront tout aussi bien déclarer: « Quelle jolie coiffe rose bonbon! » et ils taperont dans le mille, pensa Guy B. dont la jovialité ne faisait que croître.

Il arriva devant la bibliothèque; une ancienne cathédrale convertie en lieu saint pour érudits. Il poussa la grande porte jaune à la peinture défraîchie. Le carillon émit un tintement cristallin à peine audible. Comme le voulait la tradition, il trempa ses doigts dans le bénitier rempli d'encre et se signa le front.

Il y avait déjà une dame d'un certain âge qui s'entretenait avec une Bibliothécaire-Lesbienne derrière le comptoir:

« Je cherche le livre sur la fille séquestrée? demanda la dame.

—Celui où le gars lui coupe la langue avant de l'abuser?

—Non, celui où le gars l'abuse et lui coupe ensuite un orteil par mois.

—Je ne l'ai pas non, répondit-elle en faisant la moue dédaigneuse, mais en revanche, j'ai celui de la fille abusée sans bras; c'est une histoire écrite pour vraie, pas loin de chez nous.

—Oui, mais, est-elle séquestrée?

—Une minute, fit la préposée embêtée en se retournant vers ses collègues, les filles!

—Non, dirent-elles d'une même voix cassante.

—Je vais le prendre quand même, dit la dame en remplissant la fiche de location à la main. »

Guy B. s'approcha du comptoir où les deux autres Bibliothécaires-Lesbiennes semblaient en grande discussion. Elles se querellaient sur la signification du mot « vœu ».

« Eh bien, moi je crois que le mot « vœu » désigne quelque chose de secret, quelque chose que l'on a au fond du cœur et que l'on ne dit à personne. Personne sauf à ses bougies d'anniversaires ou à une étoile filante ou, à la limite, aux cadrans digitaux indiquant onze heures onze.

—Et moi, je crois au contraire qu'un vœu peut, ou ne pas, être partagé. Nous n'avons qu'à penser aux vœux de mariage ou vœux de chasteté. Il faut les PRONONCER. Pour ça, il faut ouvrir la bouche. Faire acte de foi publique.

—Et vous? »

Guy B. regarda derrière lui.

« Oui vous, le monsieur avec le cercle chromatique sur la tête?

—Moi?

—C'est vrai ça, vous en pensez quoi, du mot vœu?

—Eh bien, dit Guy B. en regardant le sol, cela dépend. Dans quel contexte vouliez-vous l'utiliser exactement?

—On ne se souvient plus.

—Cela fait trois jours que nous sommes sur le sujet.

—Les dictionnaires se chamaillent comme nous. Robert dit *blablabla*. Larousse répond *blublublu*.

—*Bliblibli*, c'est le Multi ça.

—Ouais, mais tout le monde s'en fout du Multi ma chérie.

—Et que dit l'ONU ? demanda Guy B. de plus en plus intéressé par la question.

—N'importe quoi ! Et en toutes les langues en plus !

—Je vois, dit Guy B.

—Vous allez nous aider ou pas ? demanda la blonde en tapant du pied, à croire que c'est elle qui était venue solliciter les services de Guy B.

—Un instant... »

Il fronça les sourcils et mis les mains dans ses poches de pantalon. Il donna une forte impression d'effort mental. Il avait surtout un mal de tête tenace depuis sa permanente.

« Ça y est, annonça-t-il en déridant son visage, hum... »

—Et alors ?

—Hum...

—Il est cassé, tu vois bien !

—Vous n'avez pas entendu ? demanda Guy B.

—Entendu quoi ? Vous ne faites que marmonner.

—Je viens de formuler le vœu d'obtenir tous les livres, films, chansons sur les Clowns, Mimes et Comiques. Ainsi que l'ouvrage de la physicienne Henrietta Welldone, *Les voyages de l'Univers*.

—Rien entendu. Toi ?

—Que le frottement de son pantalon.

—Bien sûr, vous n'avez rien entendu. C'est explicable, car j'ai adressé ce vœu à l'intérieur même de mon ventre. C'est pourquoi, prononcé à voix haute ou non, un vœu est toujours formulé ici, au ventre. Tandis qu'un souhait, comme je m'appête à vous le soumettre à l'instant, s'exprime du sternum à la lnette. Voyez ! Je souhaite obtenir tous les livres, films, chansons sur les Clowns, Mimes et Comiques ainsi que l'ouvrage *Les voyages de l'Univers*. Vous voyez, sternum, —il fit le trajet imaginaire avec son doigt, —et lnette ! »

La brunette et la blondinette ne semblèrent pas impressionnées le moins du monde.

« Donc, dit la brunette en soupirant, vous voulez tous les ouvrages sur les Clowns, Mimes et Comiques ?

—Hum, oui. Et l'essai de madame Welldone s'il vous plaît.

—Vous êtes clown ou quoi ? demanda la blondinette avec entrain.

—Si on veut.

—Mais nous voulons ! s'exclama-t-elle.

—Clown-Jongleur ? demanda la brune en farfouillant dans son registre.

—Oh ! On adore la jonglerie, surtout avec un verre de blanc ! affirma la blondinette en humectant ses lèvres pincées.

—Non, je ne suis pas très bon jongleur.

—Clown-Cowboy ! s'écria la blondinette en tapant des mains, avec une bière blonde, bien froide, je ne connais rien de mieux !

—Tu vois bien qu’il n’a pas la carrure d’un monteur de taureaux, trancha l’autre.

—Clown-Pitre? Clown-Saltimbanque? Clown-Noir? demanda la blondinette sur un temps parfait de métronome.

—Non à tous, malheureusement. »

La blonde fit une moue exaspérée puis se désintéressa passablement de lui. Même que la mauvaise humeur de tout à l’heure se muait en tension sexuelle entre la brunette et la blondinette.

« C’est qu’en fait, je ne suis pas encore à proprement parler « un clown », reprit-il.

—Nous voyons, oui, répondit l’une, mais Guy B. ne savait déjà plus les différencier avec leurs corps ainsi entrelacés.

—Alors, vous les voulez tous, les ouvrages? demanda l’autre.

—Tous, mais en particulier ceux sur Rince-Crème et Margarine. Le duo, précisa-t-il.

—On connaît, oui. Vous les voulez plus que les autres, alors en double?

—C’est ça. »

La blondinette se décolla de sa compagne. Elle s’activa derrière le comptoir pour tout rassembler tandis que la brunette alla chercher une brouette rouge. Elle arriva pliée en deux, le visage écarlate puis se redressa.

« Vous louez les livres, mais vous achetez la brouette! affirma-t-elle en lui refilant les poignées.

—Hum, je n’ai pas vraiment le choix?

—Si si, vous l’avez! Mais faites vite. »

À ce moment, la blondinette arriva avec des piles monstrueuses de livres qu’elle jeta dans la brouette.

« Et hop! Et hop! »

Elle avait un rythme surnaturel. La brouette se remplit à mesure que Guy B. clignait ses paupières.

« Je vais la prendre! dit-il prestement en ouvrant les yeux au maximum, pensant ainsi stopper le remplissage.

—Carte ou comptant?

—Carte, carte! »

Il déboursa vingt dollars pour les livres et cent trente pour la brouette. Il se massa la nuque en se demandant si Grace vérifierait son compte. Peut-être devrait-il lui bloquer l’accès?

C’est alors qu’il sentit quelque chose de froid se glisser entre ses doigts. Il tira doucement et extirpa de sa chair...une aiguille! Il avait une aiguille plantée dans le cou.

La brunette, à califourchon sur le comptoir, donna un coup de coude à sa compagne qui lui dévorait la fourche: « Tu vois, c’est un Clown-Magicien! »

Guy B. regarda l’aiguille de plus près. Il y vit un numéro de téléphone soudé sur le manche. Il crut même percevoir dans le chas de l’aiguille, le portrait de la patronne gauchement sculpté dans l’argile. Il papillota des paupières et la jeta dans la brouette.

En quittant, il entendit gémir derrière lui, l’une ou l’autre des filles pantelantes: « Un clown magicien, c’est tellement démodé... » Et l’autre de lui répondre: « Trop. Trooooooooooui! »

Il était heureux qu'elles s'accordent sur quelque chose.

\*\*\*

## Chapitre XI

*Guy B. s'arrête au Parc de la gueule de bois pour lire « Les voyages de l'Univers », le chapitre premier*

Guy B. fit basculer le contenu de la brouette au *Parc de la Gueule de Bois*.

Les ouvrages tels que *L'Histoire des grands clowns, de 6 pieds à 7 pieds*; *L'Anthologie des succès de Rince-Crème et Margarine: de 1976 à aujourd'hui même*; *Tartuferies et Pantalonnades sur le traversier*; *Paraboles de brebis blondes par Pierre l'apôtre, premier clown de l'humanité* et *83 recettes de tartes et meringues faibles en gras, pour un entartage plus sain*, pour ne nommer que les plus connus, s'ouvrirent comme des pétards du Nouvel An en heurtant le sol.

Les bouquins s'empilèrent en glissade au pied d'un noyer; celui-ci semblait s'être noyé dans la fontaine en voulant récupérer les pièces tout au fond. Il avait la parti supérieure du corps qui baignait dans l'auge vert-mauve tandis que ses jambes, molles et pendantes comme la vigne suivant la treille, s'enroulaient à l'extérieur de la borne à goulot jusqu'aux cartouches taquinant le pâtis où venait parfois brouter les vaches.

Guy B. le détailla; il ne le trouvait pas assez beau et trop jeune. Et, à bien y penser pas assez bleu et trop jaune. Le jeune noyé ne dormait pas dans le soleil, la main sur la poitrine, il avait le visage plutôt tordu par la douleur et le bras gauche coincé sous ses omoplates. Ses traits fins traduisaient son caractère androgyne, mais Guy B. n'était pas assez observateur pour se rendre compte que « son jeune noyé » était en réalité « une jeune noyée ».

Il estima sa mort à huit heures moins le quart le jour même. Il ne remarqua pas les trous rouges dans son dos, mais remarqua tout de même que ses souliers manquaient en totalité. En effet, le compte habituel de deux n'y était guère. Peut-être qu'un resquilleur plus fin les lui avait dérobés?

« Le cœur de celui-ci a probablement cessé de battre lors de la phase d'anoxie, se dit Guy B. en regardant ses chaussettes presque sèches. Son corps a probablement été repêché au petit matin par un plaisancier costaud. Et sa mort clinique, probablement signalée depuis plusieurs heures déjà. Si jeune..., déplora Guy B. qui, par le pan de ses pantalons troués, tira le corps du Junkie tout à fait hors de l'eau. La Ville ne tarderait pas à venir nettoyer le parc de sa présence, songea-t-il en constatant les dizaines de Vaccavillois venu profiter de la radieuse matinée. »

Guy B. prit une grande bouffée d'ambiance; il respira la sueur d'un couple d'adolescents venue faire l'école buissonnière, l'odeur de lavande d'une jeune mère qui crémaît son bébé au couteau, le ventre poreux du crapaud à sa droite, le désir de reproduction des pissenlits qui diffusaient leurs nacelles, le papier jauni des ouvrages en orgie à ses pieds et la pisse du clochard ivre de la veille qui cuisait sur le banc de bois. Il sentit jusqu'à son propre corps, la teinture fraîche de ses cheveux et la mélanine en perdition dans ses pores de peau.

C'était de ces journées marivaudes de printemps où, pour célébrer la première dégelée, les filles dévoilent la lisière de leur cuisse, brûlant leurs bas collants pour ensuite les lancer dans les rues à la nuit tombée. Dès la première semaine d'avril, elles s'échappent de leur chambre en douce et laissent se consumer derrière elles leur mue d'ancienne vierge. Les

parents les regardent luire sur la pelouse comme des feux follets d'enfants morts sans baptême. Il va sans dire que les spas-cliniques d'avortement sont hyper achalandés durant la saison des fontes!

Il se coucha à plat ventre, il étendit ses jambes sur le thorax du noyé et disposa le livre dans l'herbe.

L'essai avait été écrit il y a moins de dix ans. Guy B. se souvint qu'il avait fait tout un tollé dans le monde populaire et scientifique à sa sortie. Principalement, à cause de ses théories farfelues, sa forme journalière (parfois exclamative!) et surtout, ses méthodes peu orthodoxes qui soulevaient la discorde.

Certains Physiciens-Conférenciers très sérieux dirent du travail de Madame Welldone que «celui-ci relevait plutôt de la science-fiction que de véritables faits quantifiables». Ils lui reprochèrent également de n'avoir mis aucun graphique, diagramme ou colonne Excel en table des matières. Si ce n'est un dessin en trois dimensions représentant la trajectoire ascendante d'un cube en rotation versus ce même cube vu de haut, assurant au lecteur que, perçu ainsi, celui-ci n'y verrait qu'un carré statique.

Et à cela, comme le rapporte l'endos de l'ouvrage accompagné de la photo en noir et blanc de Madame Welldone, celle-ci répondit:

« Qui peut dire, que cela est ou n'est pas? Je me méfie des chercheurs qui brandissent leur papier en criant « cela est! » Moi, je préfère vous montrer mes recherches en vous affirmant du plus profond de mon être que « cela pourrait bien être ». Que des chercheurs suisses à Genève arrivent à calculer le poids de l'âme d'un homme, cela pourrait bien être. Que cet homme sain neurologiquement quitte son corps, qu'il perde 45 grammes à tout coup, qu'ils les récupèrent en réintégrant son enveloppe charnelle, cela pourrait être également. Qu'une fillette de dix ans arrive à percevoir la quatrième dimension en crise d'épilepsie, je vous le dis aujourd'hui, cela pourrait être... »

*Discours de lancement médiatique de « Les voyages de l'univers », Bruxelles, 19\*\*.*

Il parcourut le premier chapitre avec un léger hérissément.

### ***L'Autre dimension (le temps)***

*Il ne sera pas question ici de trou de ver reliant une partie de l'espace-temps avec une partie plus ancienne ni même de la vitesse de la lumière outrepassée par un corps plus rapide ni même de machine à voyager dans le temps. Quoique, depuis toute petite, je dois l'avouer, je rêve d'ouvrir ma propre agence de voyages dans le temps!*

*Offrir aux familles américaines un vrai dépaysement; des vacances à Versailles au dix-septième siècle, lorsque la France et sa langue, le françois, dominait l'Europe, voire, tout le globe! Ou encore, envoyer un jeune couple de musulmans en Grèce, goûter à la volupté des bains publics, manger le raisin et boire le raisin jusqu'au vomitoire. Et m'envoyer moi-*



*même. Toute seule, car je préfère voyager ainsi. Seule avec mon passeport de citoyenne du temps fourgué dans une pochette de cuir attachée à ma taille. Où irais-je? Au Tibet, au sixième siècle, prendre le thé avec le troisième Dalai-Lama? En Russie, quelques jours avant le Dimanche rouge, danser avec le dernier Tsar? À Woodstock, sur le pouce, entre le 15 et le 18 août 1969?*

*Mais ce ne sont là que les rêveries d'une écervelée! Sachez bien que je n'ai nullement la prétention de déplacer un corps physique dans la trame temporelle. Trame qui, je le crois, se présente moins linéaire qu'on nous le dit. Je ne parle pas, dans cet ouvrage, de « voyage » dans le temps, mais bien de perception d'un ensemble. Cette facette secrète que l'humain n'arrive pas à percevoir outre la largeur, la profondeur et la hauteur. Cette dimension manquante, la quatrième, c'est le Temps.*

*Ma seule prétention est, qu'en refermant ce livre, vous arriviez à voir le passé-présent-futur comme un tout indissociable: le passésentur<sup>6</sup>.*

*Mais Henrietta, à quoi cela sert-il « de savoir ? » À quoi cela sert-il exactement de savoir que je suis morte à trente-cinq ans d'une maladie incurable si je n'ai aucun moyen de guérir? Pourquoi regarderais-je dans l'œil de la sorcière? Sans garantie! Sans chimère sectaire! Sans filet existentialiste!*

*Alors donc, à quoi bon savoir que la Terre est ronde? Que notre soleil est en péremption? Pourquoi nous intéressons-nous à l'arithmétique? À l'art? Pourquoi donc aller au Cinéma? C'est vrai ça! Pourquoi fixer une toile avec des étrangers? Dîtes-moi, pourquoi regarder d'autres étrangers jouer entre eux une histoire, et ce, probablement dans une langue étrangère?*

*À cela, je ne vois qu'une réponse certaine et satisfaisante: pour faire passer le temps. Le meubler de connaissances jolies, selon le style et le désir de chacun. Pas avec des meubles suédois, mais avec de fugaces passe-temps.*

*Voyez-vous, l'espace et le temps ne sont rien de plus que des vides que nous nous évertuons à remplir. Et ces pages sont, en quelque sorte, mon vide à moi.*

### ***Je suis déjà morte***

*Effrayant n'est-ce pas? Une voyante m'a d'ailleurs prédit, il y a de cela quelques années, que j'allais mourir piétinée. Depuis, j'attends trois ou quatre jours avant d'aller me procurer ce nouveau bidule dernier cri. Et je ne vous dis pas ô combien j'évite le Boxing Day!*

*Évidemment, j'espère ne pas être morte renversée par un chauffard, terrassée par le cancer ou, comme prévu, piétinée par une fanfare en justaucorps lorsque vous lirez ces lignes. Ce que je crois, tout au contraire, c'est que je suis peut-être bien déjà morte et, paradoxalement, pas encore née. J'explique.*

*Dans la trame du temps, nous nous accordons pour dire qu'il y a un avant moi (un avant vous) et qu'il y a un après moi (après vous). Imaginez cependant qu'il n'y ait pas UN avant-moi et pas UN après moi. Mais qu'ils sont plutôt, en ce moment même, en train de coexister ENSEMBLE dans le continuum espace-temps.*

---

<sup>6</sup> Le mot « passésentur » est passésenturement étudié par l'Académie française afin de figurer bientôt parmi notre vocabulaire scientifique. Délogeant ainsi dans le dictionnaire le terme argotique « crapahutage ».

*Imaginons qu'il n'y ait aucune différence entre passé, présent et futur. Aucune segmentation, seulement l'illusion d'une continuité d'un point A à un point B. « L'illusion », car le temps n'est pas unidirectionnel.*

*Nous quantifions le temps qui passe par la répétition. La répétition de la Terre qui tourne sur elle-même, jour après jour. Cette même Terre qui tourne autour du Soleil, année après année. Et puis il y a le lever et le coucher du Soleil, les cycles de Lune, les gâteaux d'anniversaire, etc. La répétition N'EST PAS le temps. La vue d'ensemble d'une succession EST le temps.*

*Prenons, par exemple, le story-board d'un dessin animé étalé sur un mur. Le dessinateur arrive à voir toute l'action en même temps. Tandis que le spectateur lui, ne parvient qu'à voir la succession des images dans un sens, une après une, de manière répétitive.*

*Le seul point A connu, —notre première image du monde si on veut—, est le Bing-Bang. Le seul point B, la seule finalité que j'y vois, est évidemment lorsque l'explosion sera terminée. Notre story-board serait donc une lente implosion, et la fin de notre temps, le tout dernier battement de cette implosion.*

*Où sommes-nous rendus entre A et B? Suis-je la dernière version immédiate de l'implosion? C'est ce que je crois. Mais je n'en ai aucune certitude...*

### ***Les étoiles crevées***

*Quand j'étais petite (et peut-être maintenant encore qui sait?) je regardais souvent les étoiles dans le firmament. En réalité, j'observais des explosions vieilles de centaines d'années. Sans le savoir, je contemplais le passé. Le passé d'une étoile dans mon présent. Pourrais-je faire de même avec le passé de quelqu'un d'autre ou, encore mieux, mon propre passé?*

*Si, —je le répète—, TOUT SE PASSE EN MÊME TEMPS, alors tout comme l'explosion d'une étoile, nous ne percevons qu'à retardement. Rien ne disparaît tout à fait, c'est vrai.*

*C'est comme lorsque, en regardant par la fenêtre d'une voiture en mouvement, on dépasse un arbre. L'arbre continue d'exister bien qu'il échappe à notre perception, mais nous ne pouvons le voir comme nous ne pouvons percevoir les ultrasons des fourmis. Il faut penser autrement l'univers, aborder le temps avec une certaine logique poétique comme certains le firent pour la musicalité des planètes...*

*Imaginons encore que, dans un corridor très étroit (étroit comme la largeur d'un mouton, mais pas assez pour me permettre de me pencher) je tente de regarder une fresque couvrant le bas du mur au plafond. Italienne la fresque. Giotto, pourquoi pas? Quelque chose comme la vie du Christ. Voilà, oui! Disons-nous que la chapelle de Scrovegni n'est qu'un couloir où mes épaules peuvent à peine passer. Je suis trop près. Je ne peux admirer l'œuvre dans son entièreté. Je dois la segmenter en multiples parties sans jamais pouvoir connaître le réel sujet. Peut-être ne verrais-je jamais la cime de celle-ci? Mon cerveau tentera toutefois de trouver la logique, logique reposant sur un déterminisme social propre à chacun, idiosyncrasique certes, mais étroitement liée tout de même. Si, à mes chevilles, j'entrevois le bas des tuniques chetoneh de quelques apôtres dans des proportions raisonnables alors j'imaginerai probablement leurs figures, un toit ou un ciel recouvrant le dernier tiers de la représentation. Car même si je ne peux le voir, je sais qu'il existe. L'espace est trop restreint, mes capacités trop faibles, mais l'ensemble existe tout de même.*

*Mais attention, rien ne me dit qu'à la place du visage de Saint-François, ne se trouvent pas des flammes ou des coquelicots...nos sens sont si confortés qu'ils se limitent par tant de certitudes.*

*Ils deviennent paresseux.*

### **Tout se tasse**

*Une légende hondurienne raconte qu'un homme de la ville d'El Progreso aurait, au petit matin, réveillé sa femme en hurlant (en espagnol): « Tout se tasse! »*

*Celle-ci, après avoir pris sa température et lui avoir servi son petit déjeuner, une crêpe de maïs frite, lui demanda de lui en dire plus. Il lui expliqua, sans même toucher à son repas préhispanique, qu'il n'y avait qu'une certitude en ce monde: TOUT SE TASSE.*

*Il prit la salière sur la table et, avec son doigt, la poussa d'un côté à l'autre de la table afin de prouver sa théorie. Évidemment, sa femme ne fut pas bien impressionnée. Il reprit alors son explication à plus grande échelle:*

*« Si cette salière se tasse, c'est que ma main se tasse, mon bras se tasse, mon corps se tasse... et la table...la table se tasse! Le chien se tasse! Les murs se tassent! Même l'Eve-rest et le Machu Picchu, ne fût-ce que d'un centimètre par cent ans, se tassent également! Que dire des continents? Que dire du vent? Sinon qu'ils se tassent tout autant! Et notre planète, ne se tasse-t-elle pas autour du Soleil? Ce fait est tellement irrévocable ma chérie que cela voudrait dire que l'Univers lui-même se tasse. D'un côté ou de l'autre, car on peut forcer une montagne, avec un nombre considérable de bulldozers, à se tasser du côté opposé à son inclination naturelle. La résistance n'est donc qu'illusion... »*

*L'homme en question est mort quelques jours plus tard. Un camion volailler se serait « tassé » sur lui en reculant pour décharger sa cargaison. Ce qui est bien dommage puisque celui-ci s'apprêtait à mettre sa théorie par écrit.*

*Je tiens cette histoire de sa femme elle-même. Celle-ci me la raconta en me servant cette fameuse crêpe de maïs alors que je séjournais dans sa maison transmuée en jolie « posada » à touristes (elle avait bien retenu que « les murs se tassent »).*

*Bref, si cet homme dit vrai, si « tout » se tasse effectivement dans un sens comme dans l'autre, alors **le temps se tasse**. En théorie, en déployant une force X, on pourrait donc le déplacer autant vers l'avant que vers l'arrière, vers le haut ou vers le bas! Celui-ci est quadridimensionnel. La résistance irrémédiable du temps n'est qu'une autre des illusions que l'on entretient à tort.*

*Fallait-il qu'un homme se réveille en sueur en Amérique du Sud pour redéfinir le sens de notre temporalité?*

### **Réflexion sur le futur**

*C'est la seule réflexion qu'il y aura sur le sujet. Et elle sera brève. Dans ma **théorie de l'ensemble**, le futur et le passé sont relatifs. Tout dépend où le point C(moi) se situe entre le point A(explosion) et B(fin de l'implosion).*

*Évidemment, pour l'Antiquité romaine, le siècle des Lumières est le futur. Mais pour l'Ère jurassique, l'Antiquité romaine est le futur également. Donc, pour ces gens du passé, ne suis-je pas le futur? Bien sûr, tout le monde ignore ses futurs comme j'ignore les miens. Au même titre que les lilliputiens furent pour Gulliver l'infiniment petit et les géants de Broddingnac le paroxysme du démesuré.*

*Si ces continents inexplorés ont existé, c'est un voyage tout aussi exaltant que nous entreprenons entre l'infiniment passé et le futur très éloigné. Peut-être que l'homme, avec sa prétention naturelle, se croit si important qu'ils pensent habiter le SEUL présent. Comme il croit (majoritairement) être la seule forme d'intelligence dans l'Univers. Nous ne sommes pas la flèche qui avance sur la ligne du temps inflexible. Cette ligne est molle. Malléable. Coulante. Cette ligne est mouvante: ELLE SE TASSE. Nous ne sommes qu'une image, qu'une seconde dans le « Blockbuster » mettant en vedette une explosion digne d'Hollywood...*

\*\*\*

## PARTIE II: TOTO

### Chapitre I

#### *Guy B. rencontre Loucy pour son tatouage*

L'endroit était suréclairé. Les murs peinturlurés d'un bleu clinique presque poudré, comme les défunts exposés dans leur bière ou le roi Louis \*\*<sup>7</sup> et sa maîtresse \*\*<sup>8</sup> à genoux dans le boudoir. Guy B. remarqua tout de suite les imperfections des moulures et le vieux plancher de bois maculé de taches de peintures. Il flottait dans l'air une odeur d'urine mélangée à quelque chose qui lui rappelait la colle des vieux romans. Cette odeur s'était incrustée dans les lattes de frêne; elle semblait même s'être infiltrée entre les mailles du manteau de Guy B. Il détailla les affiches de groupes rock aux coins déchirés à force d'être collés puis décollés. Ces gens-là doivent bouger souvent, conclut-il.

Une jeune fille en camisole noire se lavait les mains dans un évier encrassé. Celui-ci aurait mieux fait de se faire nettoyer par ses mains à elle et non l'inverse, pensa Guy B. fort dédaigneux.

De biais, il pouvait percevoir qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Elle se retourna brusquement:

« Bonjour! »

De face, c'était indéniable.

« Hum. Je suis un ami de Jaro, je suis là pour le...

—Le tatouage? »

Il acquiesça sans trop savoir ce qu'il faisait dans un endroit pareil. Où donc porter le regard?

« Bien sûr, on va vous faire ça mon bon monsieur! dit-elle avec une ironie teintée d'enthousiasme.

—C'est Guy B. répondit-il promptement. »

Les Bibliothécaires-Lesbiennes de la veille l'avaient irrité malgré lui. Il revendiquait donc son droit au service à la clientèle et peut-être bien à une menthe fraîche pour suçoter sur le chemin du retour.

« Mon nom, répéta-t-il, c'est Guy B.

—OK, pas de trouble Guy B. »

Elle riait de lui comme un enfant rit de vous lorsqu'il vous surprend à dire « cul ». Il se sentait ridicule. Elle sécha ses mains avec un chiffon imbibé d'encre.

« Moi c'est Loucy, dit-elle en abandonna la guenille usagée. »

Elle avait l'air sûre d'elle, mais son manque de manière, cette fraternité juvénile, et peut-être bien cette date de naissance tatouée dans le cou, trahissait son âge de dix-neuf ans.

---

<sup>7</sup> Choisissez votre monarque pâlot.

<sup>8</sup> Choisissez la maîtresse de votre monarque pâlot. Je vous propose toutefois Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, pas pour sa discrétion (eh non!), mais pour l'agencement de son corps baleiné en taffetas rose lilas avec son jupon de satin blanc. Sans parler de son himalayen postiche cendré!

Elle avait le teint laiteux, tout comme ces filles mortes qui sortent des tapisseries antiques pour vous envoûter et vous empoisonner la raison.

Le blanc de ses yeux, conforme à son apparence, épousait parfaitement la continuité de sa peau livide. Noyés dans cette blancheur cireuse, Guy B. distingua deux iris bleus incandescents légèrement rapprochés. Leur couleur absente lui rappelait ces vieux oracles qui communiquent avec l'au-delà.

Elle avait l'air physiquement décédée et, à la fois, d'une vitalité dangereuse. Guy B. se demanda s'il fallait la bercer ou la désamorcer.

Au milieu de sa figure, trônait un né fort et pointu. Une chevelure d'un roux éclatant venait encadrer cette pâleur fantastique. Ceux-ci n'atteignaient pas sa gorge en longueur et se délimitaient par une marque de teinture fraîche à la lisière du front, comme si quelqu'un venait de l'achever d'un trait de pinceau. À l'avis de Guy B., ce roux détonnait avec le reste. Lui qui avait toujours trouvé l'orangé fait pour les agrumes ou les putains vénitiennes, aurait souhaité y voir un blond polaire.

Elle avait les extrémités des doigts roses, le bout des lobes d'oreilles également. Une extrémiste, se dit-il.

Elle paraissait grande et elle l'était. Grande comme une échelle déployée, comme une grue ou le bras canadien. Et lui, bien que de taille moyenne pour un homme, se sentit tout petit. Aussi négligeable que la couche de poussière par terre ou que les acariens sur la moquette.

« Assis-toi là. Si tu le veux bien, Guy B. ? demanda-t-elle prudemment. »

Son front diabolique se plissa gravement. Elle conserva toutefois son sourire mutin. Guy B., sous une emprise divine ou satanique, se laissa guider par ses indications.

« Regarde le cartable à ta droite, lui dit-elle. Uniquement si tu n'as pas ton idée en tête... »

Guy B. ouvrit le cartable couvert d'autocollants à l'effigie des mêmes groupes que sur les affiches. Celui-ci contenait des dessins accompagnés de blagues de mauvais goût.

« Qui voudrait d'un beignet avec l'inscription *Prêt à être fourré* ? demanda-t-il choqué. »

Elle le regarda, cet homme mature tout indigné dans sa droiture. Elle le regarda vraiment puis se mordit la lèvre en cachette pour ne pas rire.

« Voyons voir? La deuxième femme de l'ancien maire, sur sa fesse. Je ne te dis pas laquelle, ce serait trahir le secret professionnel.

—C'est la droite, affirma-t-il.

—Comment le sais-tu?

—J'ai déjà calculé ses artères pancréatiques. J'étais Docteur-Comptable, expliqua Guy B., j'exerçais encore ce métier il y a tout juste quelques jours avant de changer de branche pour...

Loucy regarda la coiffe de Guy B. puis baissa les yeux.

« Clown, han? »

Elle soupira.

« Un homme et une femme sur deux veulent devenir clowns dans cette ville, constata-t-elle.

—Donc, selon vous, Guy B. calcula la probabilité qu'elle venait d'énoncer, tout le monde à Vaccaville veut devenir clown, et ce, tous sexes confondus?

—C'est exact mon très cher monsieur B., répondit-elle en adoptant la mimique professorale de celui-ci.

—Et vous, non? poursuivit-il sans se douter qu'il était la cible d'une secrète moquerie. Seriez-vous la marge d'erreur?

—Je dirais plutôt que je suis... attends, attends. »

Elle mit sa main ouverte devant elle, réprimant des paroles que Guy B. n'aurait jamais eu l'intention de prononcer de toute façon. Elle leva ses pupilles transparentes pour mieux réfléchir.

« OK, je l'ai! Je suis Tatoueuse-Illustratrice-Anarchiste.

—Vous vous trompez sûrement. On ne peut pas être trois choses! Et comme vous êtes visiblement Tatoueuse, alors vous pouvez être Tatoueuse-Illustratrice, ou encore, Tatoueuse-Anarchiste, mais cette dernière option est très mal vue. Vous savez, le tatouage et le dessin sont bien plus visibles que l'anarchie. »

Elle déploya ses longs bras lisses, comme des ballons d'anniversaire, pour lui reprendre le cartable des mains. Ses bras-ballons étaient eux-mêmes tatoués aléatoirement de figures grotesques, d'hommages aux peintres surréalistes et d'un fleurdélisé sur chaque coude. Guy B. eut peur de voir l'aiguille à tatouage passer si près d'elle. Il n'aurait pas été étonné de la voir éclater et disparaître.

Il huma son parfum; elle sentait son environnement et sa sueur. Il se surprit à trouver cela agréable, lui qui détestait chaque recoin de la pièce.

Elle feuilleta les pages du cahier avec empressement puis, après quelques secondes à farfouiller, figea son expression dans un sourire satisfait.

« Te voilà toi, dit-elle faussement réprobatrice à l'endroit du dessin. Là! Je pense que tu devrais te faire tatouer ça. »

Elle rendit le cartable grand ouvert à Guy B., qui lui, se sentait un peu moins enclin à l'ouverture.

« Un urinoir, celui-ci plissa les yeux et releva un sourcil, avec un médaillon de veau... habillé en clown?

—Oui. C'est inspiré d'une œuvre de Marcel Cherboeuf. C'est une critique satirique. Une double critique doublement satirique. Pour dénoncer les dangers encourus par les Clowns-Cowboys chaque année. Avouons-le, ce n'est ni plus ni moins qu'un meurtre! Un meurtre collectif rempli de témoins qui se gavent d'un crime encore plus odieux... »

Guy B. ne voyait pas du tout où cette fille s'en allait, mais il lui aurait volontiers prêté un porte-voix et une bande de jeunes survoltés.

« La viande, Guy! Je ne connais rien de plus dégoûtant que le Festival Bovi-GARGL, elle fit semblant de gerber dans ses mains. Mon père m'y a emmenée une fois. Il y travaillait. Cela n'a rien de bien étonnant puisque la moitié de la Ville cesse de respirer durant la totalité des festivités. Huit jours d'apnée collective! Si tu savais le nombre de bénévoles qui abandonne leur feuilleton pour venir poinçonner les entrées. S'il y avait autant de dévotion communautaire pour nettoyer les plages, alors peut-être que mes futurs enfants auraient la chance de voir la défense torsadée d'un narval! Et l'autre moitié de la Ville, la

caste fortunée, se retrouve compactée dans les gradins à demander plus de rouge dans le gobelet en carton et plus de rouge encore dans l'enclos principal. Savais-tu, et je n'invente rien, ce n'est pas pour magnifier ma cause ou quoi que ce soit... savais-tu que les hôpitaux réduisent leur effectif durant les rodéos? Pas besoin, qu'ils disent! Que disent-ils encore? Ah oui! Pourquoi gaspiller temps, énergie et solutés quand ceux qui seront blessés mourront de toute façon? C'est la tradition. « Du vin et des boeufs » c'est bien ça, han? La tradition, Guy? La tradition! Je t'entends penser Guy...je t'entends. Tu es sage, réservé, certes, mais tu penses comme un fou et là tu te dis: « Cette jeunette, tu emploies sûrement ce terme, cette jeunette, elle s'emporte pour un rien. Elle rêve. Elle vomit des songe-creux. Elle brandit des mots d'adultes ratés, des mots comme « utopie » et « ambroisie ». L'économie, voilà ce qui compte! Elle ne pense pas au tourisme, aux centaines que dis-tu, aux milliers d'emplois assurés au mois de mai, et encore moins aux revenus bruts générés année après année...

—Ce n'est pas du tout ce que...

—As-tu déjà vu un veau, Guy? coupa Loucy. L'innocence même courir dans les champs? Regarder le ciel, brouter l'herbe, digérer sa moulée. Le vois-tu? Il est là, couché sans rien demander sauf peut-être un lopin de terre. Il y avait, l'année où j'y suis allé avec mon père, et toutes les autres années suivantes, je présume, l'enclos réservé aux veaux. Mon père s'est penché à mon oreille, il m'a pointé les bêtes heureuses et m'a dit: « va s'y ma cocotte, choisis celui qui te plaît, on le rapportera chez nous ». Je l'ai rapporté, ça oui! En pièces détachées, dans deux immenses sacs de plastique. J'ai vu mon père les mettre dans le grand congélateur au sous-sol; confinés avec les croquettes de poulets congelés. Les trois jours qui ont suivi, je n'ai réussi à avaler que de l'eau et des graines d'oiseaux. J'allais les voler dans la mangeoire du voisin. Aussi, je n'osais plus ouvrir le congélateur chez mon père. J'ai donc arrêté la crème glacée le même été. Depuis, je ne mange ni viande ni gelato, plutôt mourir. Tu comprends, Guy? »

Il eut envie d'être d'accord. Il eut envie de brûler son doigt en mousse géant « côte de porc #1 » qu'il adorait brandir chaque année au rodéo. Il ne fit qu'acquiescer honteusement.

Elle appliqua le calque sur l'avant-bras de celui-ci sans même lui demander son avis sur l'emplacement. Il la laissa faire.

Au même moment, un jeune homme, —jeune pour Guy B. et vieux pour Loucy—, fit son entrée. Sans savoir pourquoi, cette intrusion frustra Guy B.

Ce type avait l'air épouvantablement flemmard. Tout ce que Loucy n'était pas! Il la salua de sa voix carabinée. L'indolence de celui-ci ne sembla cependant pas affecter la jeune femme qui se leva si promptement de sa chaise à roulettes que celle-ci s'en trouvât projetée au mur! Sa prosodie changea instantanément; ses cordes vocales s'électrisèrent et son intonation devint très haut perchée:

« *Allomonbété! Commentvamonbété!* s'exclama-t-elle sans égard pour son client. »

Guy B. fut très déçu de cette transformation. Il aimait sa gravité. Cette exubérance infantile l'horripilait. Il détourna le regard lorsqu'elle sauta au cou de l'intrus qui ne fit même pas l'effort de lever ses bras atrophiés pour l'enlacer. Guy B. toussota. Quelle ridicule scène il faisait! Loucy le remarqua tout de même au travers de ses minauderies.



« Ah oui! Excuse-moi. Je reviens tout de suite OK, hum... Guy, c'est ça? »

Il ne répondit que par un grommellement sourd.

« Deux minutes, Guy. »

Elle lui fit un clin d'œil avant de disparaître derrière un rideau hippie, entraînant par la main le pauvre aboulique qui ne ressentait visiblement pas le besoin d'utiliser ses pieds. On eut dit un gladiateur condamné par le pousse-pied, attaché au char par les pieds et remorqué comme Hector à travers l'hippodrome.

Cette fille ne pouvait pas le laisser comme ça, se dit Guy B. Il était client payant après tout! Froissé jusque dans le cœur, il consentit à se lever et partir. Mais le chuintement du rideau le rappela à l'ordre. Il se rassit automatiquement. Loucy fit son entrée; seule. Elle avait l'air furieuse.

« Guy, on finit pas ton tatouage ici. »

Il se releva. Loucy sortit un gros sac à dos qu'elle se mit à remplir avec la délicatesse d'un pont roulant; fusil, bandages, nécessaire de stérilisation, quelques encres...

« Du rouge?

—Pardon? demanda Guy B.

—Du rouge dans ton tatouage?

—Hum. Peut-être.

—Merde. Il n'est pas à moi...

—Pas de rouge, ça va aussi.

—OK. Au pire, on te fera un médaillon bleu comme une orange!»

Elle lui sourit laissant présager qu'une chose trépidante était sur le point de leur arriver.

« Je suis prête! »

Le gars ressortit de derrière le rideau. Un œil à la fois. Il ressemblait aux escargots apeurés dans les cours d'école. Lorsque la cloche de récréation sonne leur mort imminente.

Il avait l'air encore plus défait que tout à l'heure, ce que Guy B. trouva impensable. Il fixait les bras de Loucy chargés de couleurs. Ceux-ci s'agitaient dans un tourbillon bigarré.

« C'EST MON FUSIL, JE L'AI PAYÉ, JE PARS AVEC, dit fermement Loucy en arrachant un poster au mur. »

Le gars acquiesça sans rognonner.

Guy B. ressentit soudain un peu de compassion pour lui. Il sentait qu'un jour, aujourd'hui peut-être, elle le quitterait également. Et ils seraient tous deux aussi misérables. Une gomme sous la semelle de l'impétueuse écolière prête à étourdir les cordes à danser et piler les marelles.

« Terminus...ailleurs qu'ici! annonça Loucy qui effectuait des mouvements de mains en direction de la porte. On ne passera pas la nuit ici, n'est-ce pas, Guy? demanda-t-elle avec un sourire à fendre les cœurs, tous les cœurs, sans exception. »

Guy B. se pressa derrière elle, abandonnant sans remords ce cloaque à tristesse.

\*\*\*

## Chapitre II

### *L'Officière Bluequiche enquête « Aux deux Pierrots »*

Depuis le matin, l'Officière Bluequiche ne cessait de se demander, comme une devinette de chapelier toqué: « Pourquoi donc, du vinaigre dans un parc? »

Elle fit des photocopies de ses croquis, des *trois lumières* et de l'*abuveur*. Elle y inscrivit « OBJETS 100% INTERDITS » puis les agrafa un peu partout dans la Ville. Tapissant ainsi quelques minets perdus et les dates de concert d'un chanteur folk, perdu lui aussi.

Elle arriva *Aux deux Pierrots*, le seul cabaret spectacle de la région. Elle n'y venait jamais sauf lorsque le travail l'y conduisait pour des descentes surprises ou des bagarres organisées.

« Officière Bluequiche! s'exclama Meunier, le propriétaire de la place. C'est là toute une visite, et en pleine journée!

—Vous vous doutez bien, monsieur Meunier, que si je suis là, c'est pour enquêter, lui assura l'Officière sans équivoque.

— Si vous avez besoin de voir mes alibis, j'en ai une caisse toute neuve dans le garde-manger!

—Je suis plutôt en filature.

—Sûr, sûr! Alors, qui est-ce que je dois balancer? chuchota-t-il en se frottant les mains.

—Une bande.

—Une bande?

—Voyez-vous, j'ai relevé plusieurs empreintes de pieds, au parc et dans le rang. Des pointures variantes entre neuf et treize. Regardez par vous-même. »

Elle montra les croquis à l'échelle. Elle avait tracé sur un papier calque les empreintes laissées dans la terre et le sable.

« Vous cherchez donc une bande d'hommes? demanda Meunier.

— Ou des femmes à grands pieds, précisa l'Officière.

—Il y a bien un groupe qui vient ici, réfléchit-il tout haut. Ils sont souvent deux, parfois trois, une fois quatre, jamais onze. Ils ne commandent rien à manger. Ils prennent un pichet de Poupoune et ils le fixent durant des heures.

—Ils ne consommeraient pas du vinaigre par hasard?

—Maintenant que vous le dites, c'est vrai! De petits cornichons vinaigrés. Ceux qu'on pique généralement avec une aile de poulet pour notre Clamato. Ils peuvent en enfiler un pot entier en une soirée.

—Autre chose? demanda l'Officière. »

Meunier sembla fort embarrassé.

« Oui... ils...ils puent.

—Pardon?

—Ils puent! C'est infernal! répéta Meunier. Même le plus chevronné de mes Serveurs-Gardiens de but n'arrive pas à les servir sans rechigner. Et franchement, qu'est-ce qui pue plus qu'un Gardien de but?

—Je commence à comprendre la vicissitude de cette histoire...tout s'emboîte, oh oui, chuchota l'Officière Bluequiche qui avait toujours un mini orgasme lorsque la résolution se profilait. »

Elle fit remplir un rapport de confidentialité à Meunier, enregistra sa déposition et colla, avec du ruban adhésif et un dédain non dissimulé, une affiche sur chaque fenêtre crottée. Elle se dirigeait vers la porte battante quand celui-ci l'interpella:

« Officière! Pas que j'ai la prétention de vous apprendre votre métier, mais pour faire évaluer vos empreintes, vous n'avez pas penser à allez voir votre...

—Holà! Est-ce que je vous dis comment gérer votre établissement, moi? s'emporta l'Officière.

—Précisément. Vous ne venez ici que pour me dire comment gérer mon établissement, répondit Meunier calmement.

—Et comment faut-il le gérer?

—Dans les règles...

—Exact. Dans les règles, répéta l'Officière avec satisfaction. »

Et elle se retourna pour prendre la porte.

Au même instant, un homme aux cheveux arc-en-ciel et une femme, trop belle et trop jeune pour lui, entrèrent dans le cabaret.

Ce genre de coiffure devrait être interdite, se dit l'Officière en fronçant les sourcils.

Et elle en fit un croquis.

\*\*\*

### Chapitre III

*Description du cabaret « Aux deux Pierrots », Loucy devient l'assistante de Guy B. et lui dégote sa première soirée.*

Guy B. et Loucy s'assirent l'un en face de l'autre. La table avait la forme de deux demi-lunes collées au pistolet. Elle était si petite qu'il était tout à fait impossible pour une personne de placer une assiette et un breuvage. Il fallait donc choisir entre le poulet et la bière. L'une des nombreuses légendes vaccavilloise<sup>9</sup> raconte que c'est *Aux deux Pierrots* que le Poulet à la bière fut inventé.

Un voyageur en sac à dos, un jeune libertin à la peau calcinée qui avait de l'ingéniosité et l'habitude des espaces restreints, exigea, après avoir constaté la largeur de la table, qu'on lui serve son poulet entier baignant dans le pichet de *Poupoune ambrée*, la bière locale.

Les gens attablés autour de lui, qui le fixait déjà comme une curiosité, ont vite fait de commander leur poulet semblablement présenté.

D'autres, frappés par l'ange de la nouveauté, exigèrent leurs quenelles piquantes dans leur coupe de merlot, leur chipouillette entortillée autour de leur cuillère d'absinthe, et leur hamburger à l'effiloché d'agneau juteux au fond d'un verre de whisky sec.

Mais il n'y a que la recette du poulet à la bière qui eût un retentissement mondial et son propre Festival outremer.

Ironiquement, le poulet à la bière de Vaccaville ne s'est jamais classé plus haut qu'au douzième rang. Le poulet est exquis, c'est indéniable. Le hic c'est que la *Poupoune ambrée* est coriace à la digestion. Sans doute à cause des paillettes au fond.

Toutefois, celle-ci rafle tous les prix internationaux dans la catégorie « présentation », car aucune robe de bière au monde n'est plus plaisante à l'œil que la *Poupoune ambrée*, fraîchement servie dans un ballon en verre poli, soigneusement nettoyé avec un chiffon de microfibres. Lorsque ses paillettes sont saisies par le ressac du choc avec l'air extérieur, lorsqu'elles se mêlent aux bulles pour monter dans la mousse et former une alluvion encore dansante à la surface; il n'est pas rare de voir les juges fondre en larmes devant la définition même de l'élégance.<sup>10</sup>

Son slogan: *Goûtez-la avec vos yeux*, est plus une recommandation qu'une métaphore. Le rituel habituel est de se la faire servir, de la regarder verser et de la jeter quand les paillettes ont cessé leurs cabrioles. Aussi éphémère et désaltérante qu'un feu d'artifice!

Et aux sceptiques, sachez qu'il est très possible de se trouver ivre sur la *Poupoune*. Car la beauté grise tout autant, sinon plus, que la fermentation (elle est moins calorique également).

---

<sup>9</sup> Si les légendes vous intéressent, l'auteur recommande *L'histoire extra du clavecin peint par Claude Monet* ou encore *La journée d'octobre où il a neigé du BBQ* (plausible, car c'est en octobre que les Vaccavillois font un énorme BBQ, le dernier de l'année, pour faire fondre le gras de leur grille). Toutes deux sont disponibles dans le vieux livre du vieux Marcel: *Les contes de mononcle Sodium*, aux éditions de Minuit moins le quart.

<sup>10</sup> Les cruciverbistes amateurs à la recherche d'un synonyme se souviendront peut-être avoir vu le mot *élégance* directement rattaché à celui de *Poupoune*, et ce, dans au moins un dictionnaire breveté.

L'Officière est très alerte. Elle vous arrête si vous avez trop vu de *Poupoune* et avez pris le volant tout de même. Elle le sait rapidement, car le conducteur est lunatique, sa pupille trois fois plus dilatée que la normale et sa voiture enfoncée dans un fossé.

Guy B. connaissait bien l'endroit. Il y venait régulièrement durant ses années d'Université pour boire une bière après les examens. Il avait eu son lot de *Poupoune* et de gerbes étincelantes dans la cuvette du campus! Et, surtout, il y venait pour mater les spectacles des Chansonniers-Équilibristes.

Le contrôle du corps humain, cela l'avait toujours fasciné. Que ce soit la Roue Cyr, la Roue allemande, l'échelle ou la boule, il adorait voir des hommes et des femmes dépouillés se présenter sur la saynète sans casque ni genouillère, sans coquilles ni épilation laser, combattre leur propre faiblesse musculaire et réussir là où nous échouons tous au buffet chinois, c'est-à-dire, dans la mesure et l'accord des proportions.

Son numéro préféré demeurait cependant le monocycle sur fil de fer. Le dernier numéro du genre qu'il avait vu était loin d'être une réussite.

Un novice en représentation à quatre mètres du sol jouait *Edelweiss* à la clarinette, il faut le reconnaître, d'une manière assez juste. La fortune de celui-ci l'abandonna cependant quand, en amorçant le mouvement de recul pour clôturer le numéro sur le dernier couplet, ses lacets s'entremêlèrent dans le pédalier. La chute fut vertigineuse, sans filet et sans *fleur si blanche*.

On demanda vite un médecin-*quelquechose*! Il va sans dire que Guy B. et ses congénères étaient déjà attroupés autour du malheureux. Ils comptèrent ses os brisés. On les calculait ainsi: tout d'abord, avec le doigt, le majeur si vous en possédiez un sous la main, sinon, avec un petit bâtonnet de bois on arrivait sensiblement au même résultat. Avec le majeur, donc, on venait soumettre aux os, tour à tour, une forte pression; si le patient criait, cela comptait pour un os cassé, s'il gémissait seulement, alors on le considérait comme fracturé.

Guy B. n'y avait plus remis les pieds depuis sa noce. Mais il fut stupéfait de constater que pas une fenêtre, pas une chaise, pas une ampoule n'avait changé (cela expliquait sans doute la noirceur qui régnait dans la place). Il crut même apercevoir une vieille gomme lui appartenant à l'endos d'un menu.

La seule chose rafraîchie était le plancher de chêne rouge qui se voyait ciré trois fois par jour. C'est pourquoi il fallait se prévaloir de crampons; ceux-ci étaient disponibles dans un gros caisson en bois à l'entrée. Si vous le loupiez, alors les chutes s'en trouvaient quasi mortelles et très certainement douloureuses.

À gauche du vestiaire, il y avait un très long bar en granite saumoné et tacheté. Le propriétaire le conservait à une température de quinze degrés, car il aimait garder ses coudes au frais. La scène du cabaret se trouvait au centre de la pièce. Tout comme les tables, celle-ci était constituée de deux demi-lunes assemblées. Elle était assez large pour accueillir trois artistes à la fois ou, comme ce fut précédemment le cas, neuf Clowns-Majorettes en formation pyramidale.

Les fenêtres à guillotine avaient les carreaux si crasseux que le Jour lui-même, grand blond capricieux, refusait de pénétrer dans l'établissement. Les châssis étaient jaunâtres et ternis; ils n'ouvraient plus à cause de la peinture qui avait soudé l'ouvrant et le dormant.

Il n'y avait aucun rideau, car aucune draperie ajoutée ne pouvait réellement plonger la salle dans une obscurité plus sordide qu'elle ne l'était. Mais il faut dire que cette rusticité un peu gauche, un peu champêtre, lui conférait un petit cachet. Suffisant pour payer le loyer du moins.

Sur les six murs, d'une hauteur de onze pieds, —hauteur minimale pour accrocher trapèzes ballants et cordes volantes, —quatre étaient recouverts d'un papier peint carmin et or. La tapisserie, à cause d'une infiltration d'eau, avait boursouflé avec les années, rendant ainsi la répétition des rosettes perses imparfaites. Si on la regardait longtemps, sous la mezzanine et sur la mescaline, la fresque revêtait alors un effet psychédélique, comme si un boa constrictor zigzaguait, éternellement prisonnier entre le mur et la toile.

L'isolation était bien mauvaise. Pour stopper le problème de courants d'air, il avait fallu calfeutrer les craques avec des bourrelets.

Les deux autres murs, près de l'entrée, exposaient fièrement les *gargantuesquissimes* tableaux, irréels et pourtant très réalistes, représentant les deux Pierrots; premier duo de l'histoire clownesque Vaccavilloise.

Les portraits en acrylique de six pieds de large par huit pieds de long, possédaient un superbe cadrage doré. Les boiseries du pourtour étaient ciselées à la main. Les fioritures dorées en forme d'ours brun, d'otarie, de tigre blanc et d'éléphant, représentaient, certes, un ouvrage considérable, mais n'existaient que pour venir appuyer la magnificence de la peinture!

Le premier Pierrot, Pierrot Ferdinand, était un Clown-Chansonnier. Sur le tableau, sa silhouette se découpait du fond noir, un non-lieu scénique, incarné par la toile tissée de lin. Il était représenté plain-pied, avec sa mandoline brandit au corps, sa cape de satin vert de vessie et une somptueuse boucle rouge serrée à la pomme d'Adam.

Son auguste présence captivait l'auditoire dès qu'il mettait un pied sur la scène et lorsqu'il en mettait deux, alors c'était l'émeute assurée! Les femmes en étaient folles. Elles s'arrachaient les cheveux et se piétinaient sans vergogne dès que Pierrot Ferdinand lançait un lacet dans la foule. Il portait du dix-sept de pointure. Toutes ses chaussures étaient faites sur mesure et importées d'Europe, mais la véritable longueur de ses pieds demeurait méconnue. Même sa mère, qu'on avait interviewée à plusieurs reprises, affirmait que les mères arrêtaient de regarder ce qui pousse chez leur fils dès leur treizième anniversaire.

La pointure des pieds de Pierrot Ferdinand demeure l'un des plus grands mystères de l'industrie et une amère déception pour les Paparazzis-Podiatres.

En effet, après sa mort du sida à quarante et un ans, celui-ci exigea dans ses arrangements funéraires qu'on lui coupe les pieds pour les incinérer. Ceux-ci sont enterrés à part, au Père-Lachaise, pour que les gens de partout viennent se recueillir sur ses défuntes plantes.

Sur l'épithaphe, on peut y lire, gravés dans le marbre vert de mer, les mots suivants: « deux pieds sous terre » et plus bas, ajoutés par la canette aérosol d'un vandale malin: « des oignons risquent de pousser ».

Le reste de la dépouille est demeuré à Vaccaville et, encore une fois, sa mère refusa de dire où, car les mères arrêtaient de visiter la tombe de leur fils dès qu'ils s'avèrent être des grandes pédales.

Le second Pierrot, Pierrot Gregor, était un Clown-Poète. On le reconnaissait surtout par la fraise qu'il portait sur le coco. Son pourpoint azur clair et argent reflétaient la lourdeur et la tristesse de son âme. Guy B. lui trouva un air de parenté avec Henri. La couleur de ses yeux était incertaine, la plupart du temps, ils étaient fuyants, humides et légèrement entrouverts. Il avait un long nez fuselé, celui-ci ressemblait à une péniche et faisait pencher son corps vers l'avant. De quoi rendre François d'Orléans jaloux! Son portrait s'arrêtait au buste, car il ne portait pas toujours de pantalon. Il avait une dépendance à la poudre blanche, celle qu'il étalait sur ses paupières et sur son nez avant chaque représentation. En coulisse, à l'entracte, on lui volait très souvent son ceinturon et son pantalon pour retourner ses poches et rembourser les dollars qu'il promettait de vous rendre la semaine suivante. Il terminait donc presque chaque spectacle en caleçon!

Le public crédule pensa qu'il s'agissait de sa signature jusqu'à la parution de sa biographie posthume: *L'homme au déficit pantalon*. Le romantique poète ne vécut pas bien plus longtemps que son partenaire de jeu. Sa détresse se voyait dans les coups de pinceau névrotique qui l'avaient défini, ses dettes financières étaient tout autant visibles, car un huis-sier était peint juste derrière lui.

Il récitait toujours ses poèmes en hoquetant à cause du chagrin, les derniers vers de sa carrière demeurent les plus populaires:

***Plouf!***

*Ma proue fend la lame o-o-odorante  
remplissant les cales de mes na-na-narines  
des parfums de ma chère a-a-a-mante  
dans le flot, j'ai le nez qui vo-o-ogue*

*Adieu! Pour toujours mon A-a-a-line  
car ceci est mon épilo-o-o-gue  
ça y est, de partout je fui-i-i-s*

*j'ai le cœur qui cou-ou-ou-le  
et je m'écrit-i-ie :  
à moi la hou-hou-houle!*

Trois jours après la publication du poème, on le retrouva au fond du fleuve; il avait deux grosses pierres enfoncées dans les voies nasales. Il fallut quatre heures et huit passoires à piscine pour le sortir de l'eau. Par réflexe, le Coroner-Cuisinier commença sa meringue française et l'autopsie en vidant les poches du défunt (car celui-ci lui devait encore deux cents dollars). Il découvrit la facture délavée de son tout dernier pantalon acheté la veille; il y avait un mot inscrit sur celle-ci: « O-o-o-revoir. »

L'autopsie et la pâtisserie furent complétées toutes deux en moins d'une heure. Toutefois, l'une manquait légèrement de sucre.

« C'est drôle, dit Loucy. C'est ici que nous nous sommes rencontrés, Henri et moi... Loucy balaya les lieux du regard puis grimaça devant Pierrot Gregor. C'est plus joli de nuit.

—Est-ce que ça faisait longtemps avec eh...

—Pas vraiment, non. Et puisque tu es trop poli pour demander la raison, sache que lui aussi, il aimait trop sucer. »

Loucy sortit un récipient en plastique de sa sacoche. Il y avait, à l'intérieur, des petits carrés de tofu tiède assaisonné de cumin et de cardamome. Pour la digestion, précisa-t-elle. Elle se mit le bout des ongles en bouche afin de mordiller les cubes gros comme des dés. Guy B. remarqua son verni dépareillé.

Le Serveur-Gardien du but s'avança pour prendre leur commande. Il était jeune, énergique et insupportablement sportif:

« Alors, qu'est-ce qu'on apporte ici? Un rouge? Un blanc? Une noire? Une blonde? Une rousse? Une ambré de la maisonnée?

—Un vert, thé ou tisane, fit Guy B. qui préférait la tempérance.

—Parfait mon petit monsieur!

—C'est Guy B., précisa Loucy. Son nom, c'est Guy B. répéta-t-elle en lançant un discret clin d'œil au mal nommé.

—Pour nos sortes de thé, mon cher Guy B., reprit le Serveur-Gardien de but avec une bonne humeur toute sincère, nous avons des sortes très variées de thé vert oolong chinois, ainsi qu'une gamme de tisanes naturelle sans colorant provenant d'une dame retraitée qui les fait sécher au soleil, sur le comptoir de sa cuisine. Cela lui prend six jours pour obtenir cinq cents grammes. Ici, on appelle ça notre « thé dur labeur! »

Loucy et Guy B. ne réagirent pas. Le Serveur-Gardien de but ne perdit pas son focus pour autant.

« Sinon, voyons voir... nous avons aussi une sélection plus fruitée, que les femmes adorent, avec des parfums de papaye, de mangue, de baies sauvages...

—Je n'aime pas le thé aux fruits, coupa Guy B. qui trouvait le jeunot un peu débile, et mon sexe n'a rien à y voir. Apportez-moi quelque chose aux agrumes, un thé à l'orange ou juste un peu d'eau chaude avec trois tranches de citrons. Cela fera tout aussi bien l'affaire.

—Bien parfait, mon Guy *Boy*! »

Le Serveur-Gardien de but reporta son attention sur Loucy. Il attendit qu'elle daigne le regarder pour lui sourire de toutes ses dents cassées. Malheureusement, le grillage de sa visière le dissimulait partiellement.

« Apportez-moi juste de l'eau dans un pichet et un verre à part, dit-elle avant de se tourner vers Guy B. »

Elle ne remarqua pas le trouble du serveur qui fonçait en cuisine; celui-ci manqua déra-  
per.

« Tu devrais boire de l'eau aussi, Guy. C'est bon pour le cerveau.

—Je vais me contenter de mon infusion qui, je l'imagine, sera composée d'un peu d'eau... »

Loucy haussa les épaules et commença à aligner les encres et à stériliser son aiguille. Le serveur réapparut avec les commandes et de l'enthousiasme à revendre:

« Il restait de l'eau chaude dans ma bouilloire!

—Quelle chance! dit Loucy non sans ironie. »



Elle fit couler le contenu du pichet dans le verre vide. L'eau s'accumulait trop vite et en trop grande quantité; la cascade eut vite fait de remplir tout le verre. L'excédent débordait autour et se répandait sur la minuscule table. À aucun moment, Loucy n'interrompit son mouvement. Elle se contenta de regarder la crue qu'elle venait de créer. Le tsunami s'épandait vers le rebord, la marée affluait vers Guy B en rigoles sinueuses.

Celui-ci dégustait son eau citronnée en suivant des yeux la vague qui déferlait d'amont en aval vers ses cuisses océaniques. Il interrogea la jeune femme du regard. Celle-ci le dévisagea gravement:

« Tu sais, parfois Guy, il faut savoir tout laisser couler... »

Le Serveur-Gardien de but épongea le dégât avant que les coulées ne viennent tremper le pantalon de Guy B.

Il resta planté là à patiner sur place, le torchon mouillé à la main et le front humecté de transpiration. Guy B. le toisa, non sans une secrète envie. Le jeune homme n'avait sûrement pas atteint le quart de siècle. Il avait les épaules si symétriques qu'on eut dit qu'elles étaient le moule sur lequel on avait fabriqué toutes les équerres du monde. Il avait l'air nerveux. Ses mains croisées derrière le dos et son allure faussement solennelle révélaient une grande préoccupation. Ce jeune premier connaissait beaucoup de sortes de thé, mais il ne savait, de toute évidence, pas comment aborder une femme, constata Guy B.

« Si vous me permettez de vous inviter, il s'adressait uniquement à Loucy, à la soirée découverte de talents comiques, notre saison estivale débute ce soir et sera animée par les excellents Rince-Crème et... »

—Margarine! s'exclama Guy B. qui, sous l'émotion, accrocha une bouteille d'encre. »

Le Serveur-Gardien de but l'attrapa de justesse et la déposa sur la table, bien en évidence devant Loucy.

« Ce n'est rien. J'ai toujours eu ces réflexes! Selon ma mère en tout cas... La pauvre femme m'échappait très souvent lorsque j'étais bébé. Elle avait les mains glissantes à cause du Crisco. Heureusement que j'arrivais à agripper un pan de sa robe ou un bord de comptoir avant de m'écraser... la plupart du temps. Dans ma famille, on me surnomme l'intuable parce que j'ai survécu à trente-trois commotions, dit-il en cognant impétueusement son casque. »

Guy B. sursauta. Loucy ne broncha même pas, elle semblait préoccupée par quelques pensées étrangères.

« Et de trente-quatre..., ajouta *l'intuable* à la blague. »

Il attendait une réponse qui, de toute évidence, ne venait pas chez la jeune femme.

« Très bon instinct! le félicita Guy B. »

S'avouant vaincu, le Serveur-Gardien de but inclina la tête et jeta ses gants. Il se donna un grand élan et patina très habilement, —Guy B. dû le reconnaître, —vers les nouveaux clients qui venaient de pousser la porte battante. Peut-être y trouverait-il un terrain moins glissant? Guy B. le lui souhaita.

Loucy se pencha vers lui avec un sourire flamboyant:

« On t'inscrit pour ce soir.

—Hum, Loucy, dit prudemment Guy B. qui ne voulait pas lui déplaire, je pense que le jeune homme ne nous, et par « nous » j'entends « toi », invitait pas à y participer, mais bien

à y assister sur ses cuisses musclées. Et puis il est bien trop tard, l'horaire doit être réglé depuis des semaines, voire, des mois, voire...

—Non, c'est ce soir ton soir. Je le sens... Je vais en parler à Meunier. Je vais lui négocier ta place contre un tatouage de geisha, il les collectionne sur son torse.

—C'est très gentil, Loucy, mais vraiment... »

Elle ne l'écoutait plus.

« Oh, et je vais faire ton maquillage de scène! J'en faisais tout le temps quand j'étais jeune. »

Guy B. sourit. À l'entendre parler, elle avait cent ans. Loucy saisit le sens de cette facétie qui lui était souvent accordée, mais ne s'en formalisa guère et poursuivit:

« Je n'en ai pas fait depuis dix ans au moins, mais c'est comme la bicyclette, ça ne se perd pas, han? Sauf que j'ai moi-même perdu pas moins de trois bicyclettes cette année, réfléchit-elle tout haut. Enfin! Tu as quelques bonnes blagues en réserve? »

Guy B. toucha nerveusement le carnet qui dormait sur sa poitrine. Loucy lui présenta sa main avec fermeté.

« Donne l'os et la moelle. »

Il tendit le paquet de feuilles tremblantes à la jeune femme qui lui arracha d'un coup, comme un diachylon. La douleur ne fut pas moins vive.

Elle tourna les pages en silence, ricana par endroit, fronça les sourcils, fit quelques hochements de tête approuvateurs, et puis, après ce qui lui parut une éternité, le redonna à son propriétaire en proie à la crise de nerfs. Le temps sembla véritablement s'écouler au compte-gouttes pour Guy B. qui attendait le verdict.

« Eh bien, Guy...je crois que tu viens de te trouver une assistante. »

Il traduisit « gérante », mais il en fut tout de même soulagé.

« Tu as sûrement pensé à ton nom de clown? Je sais que tu y as pensé, affirma Loucy en prenant une tranche de citron dans la tasse bouillante, et ce, sans broncher. »

Elle fit glisser l'agrume sur l'avant-bras de Guy B. ce qui n'était pas pour lui déplaire.

« J'aime..., il réprima un frisson, j'aime beaucoup Toto.

—Toto comme dans Tolstoï-Tautologie?

—C'est exact, oui, dit-il véritablement bouche bée.

—Tu es tellement logique. »

Elle lui donna un des citrons restant pour qu'il le mette dans sa bouche, puis approcha l'aiguille de la zone désinfectée. Guy B. tourna de l'oeil.

« Ça va faire mal? demanda-t-il en mordant dans la pulpe acide.

—Logiquement, oui. »

\*\*\*

## Chapitre IV

### *La Mairesse-Psychologue s'entretient avec l'Officière Bluequiche*

« Il faut plus d'effectifs, dit l'Officière Bluequiche à la Mairesse-Psychologue. »

L'Officière se tenait debout dans le bureau de la Mairie. La Mairesse-Psychologue était calée dans son fauteuil capitonné et écoutait ses revendications d'une oreille distraite.

L'Officière Bluequiche avait demandé cet entretien avec la Mairesse-Psychologue depuis deux mois déjà. Elle l'avait obtenue uniquement parce qu'elle avait accusé de « négligence criminelle » le Secrétaire-Animateur de foule. Celui-ci avait perdu sa cause au tribunal, mais avait réussi à faire la vague à tous les jurés.

La Mairesse-Psychologue, qui était en service depuis vingt-deux semaines déjà, cherchait désespérément le moyen de laisser sa trace dans la collectivité (avant le Festival imminent et sa mort possible).

La Mairesse-Psychologue portait une toge de laine épaisse, complexe à enfiler, forte en plis et lourde en tissus. Si lourde, qu'elle se plaignait de ne pas pouvoir se lever de sa chaise de toute la journée. Son bras gauche était couvert par la draperie, ce qui ne lui laissait que le droit pour répondre au téléphone. Un cerceau or venait encercler son front, soutenant sa natte couronne et faisant ressortir la moitié de ses yeux vairons; l'un chrysolite et l'autre presque noir.

« Faux, répondit la Mairesse-Psychologue en joignant les mains, ce qu'il faut ici c'est plus d'affection. Cette ville manque cruellement d'amour! Mes électeurs sont si froids...si froids que mes bijoux restent collés à leur chair glacée lors de nos poignées de mains officielles.

—Je vous dis qu'un mauvais coup se prépare, réitéra l'Officière. Mon œil ne se leurre jamais. Je lorgne à des lieux d'ici les criminels qui se rapprochent! Les terroristes!

—Ha! Les terroristes, grand Dieu que vous êtes drôle! Les terroristes, c'est pour les grandes villes modernes comme Chicago ou Catelli. Ici, nous en sommes encore au braquage de banque en voiture et à l'individuel cambrioleur de maison. La chose la plus dérangeante qu'il y ait ici ce sont ces asociaux sur la rue Carroll.

—Et pourtant, je vous jure, répéta l'Officière Bluequiche en serrant les dents, *Il* est de retour. Des fermiers l'auraient aperçu dans les villages... Depuis son passage en campagne, paraît qu'il ne se touche plus une mamelle pour extraire le lait! Croyez-moi, s' *Il* passe par ici, rien de ce que nous chérissons ne sera à l'abri! R-rien!

—Ma chère, du calme! Je vous entends. Pas la peine de brandir votre arbalète pour un crissement de feuille au vent! Alors que nous suggérez-vous?

—Plus d'unités!

—Ou plus de cœurs à l'ouvrage? suggéra la Mairesse-Psychologue d'une voix douceâtre.

—Un mandat clair! clama l'Officière Bluequiche le poing en l'air.

—Ou des mandalas colorés?

—Des munitions, une caravane truquée, du matériel d'espionnage parabolique!

—Ou de l'écoute sincère, du bouillon de poulet chaud, de la franche communication?

—Holà! Je ne vais pas arrêter un réseau de malfrats avec de la soupe! »

La Mairesse-Psychologue soupira en regardant l'horloge au mur.

« Très bien...combien d'hommes êtes-vous?

—Aucun, madame.

—Combien de femmes?

—Une. Ici. Tout entière et devant vous. Votre unique garnison.

—C'est presque trop! »

Le gros oeil de l'Officière Bluequiche se révolta. Elle espéra presque qu'aucun Clown-Cowboy ne soit tué dans l'arène aux taureaux cette année...elle se chargerait elle-même de l'exécution, comme le voulait la tradition, avec une flèche sortie tout droit de son carquois en bandoulière.

La Mairesse-Psychologue la dévisagea avec un sourire béat.

« Ma pauvre...vous avez l'air complètement surmenée...dites-moi, comment était votre relation du côté paternel? Laissez-moi deviner. Alcoolique? Violent? Patoches baladeuses sous la couette? »

Le téléphone sonna. La Mairesse-Psychologue décrocha. Elle acquiesça en fronçant les sourcils, produisit quelques sons génériques et remis l'appareil en place sur son socle.

« C'était pour vous, dit-elle très calmement à l'Officière Bluequiche.

—Pour moi?

—Oui, un feu. Un gros feu déclaré au parc. Voilà qui va réchauffer un peu la Ville... Allez-y, filez! Et tâchez d'arriver avant que les Ballerins-Pompiers ne débarquent faire leur *Boléro*. »

\*\*\*

#### ***Le déjà-vu et l'épilepsie; portail vers la quatrième dimension?***

*Comment suis-je venue à cette corrélation? Ce lien entre le déjà-vu et l'épilepsie peut paraître saugrenu, car oui, je crois qu'il existe un pont, un passage du moins, entre l'épilepsie et la perception de la quatrième dimension.*

*Tout d'abord, le déjà-vu, cette découverte d'Émile Boirac que les anglophones prononcent dans un français morcelé, est peut-être plus complexe que son appellation le laisse présager.*

*Comme le lecteur le sait sûrement, le déjà-vu est l'impression de vivre une situation pour la deuxième fois. Cette brève expérience cognitive, vécue par la plupart des gens à différents degrés d'intensité, s'accompagne généralement d'un sentiment de dépersonnalisation, c'est-à-dire, cette sensation de ne plus être tout à fait soi-même; on a soudainement l'impression d'être plongé dans un présent flottant.*

*Un peu comme lorsque, en voyage, vous visitez un lieu pour la première fois; vous êtes certain de n'y avoir jamais mis les pieds auparavant, et pourtant, tout dans cet endroit vous semble familier. Vous possédez absolument le décor autour de vous et celui-ci vous habite également, si bien, que vous pourriez aisément dessiner la pièce dans les proportions exactes, et ce, sans jamais y retourner.*

*Mais qu'est-ce qu'est réellement le déjà-vu? Est-ce bien le cerveau qui perçoit l'évènement par deux fois, comme on nous le dit? Et si, au contraire, le cerveau ne traitait pas deux fois l'information, mais bien si, l'espace de quelques secondes, celui-ci percevait une bribe de la quatrième dimension, « l'image juste après celle en cours de lecture », le déjà-vécu traité en même temps que le présent? En d'autres mots: et si nous entrevoyions une parcelle du futur dans « notre » présent?*

#### ***Un peu d'Histoire***

*Maintenant, jetons un œil à l'épilepsie ou mal comitial, terme que l'on tient de nos amis les comices Romains. Ces assemblés de l'Antiquité qui s'exprimaient pour le peuple, et qui, lorsque quelqu'un se voyait frappé d'une crise soudaine, devaient interrompre leur discours pour secourir le malheureux. Ils percevaient alors cette manifestation violente, yeux révulsés, convulsions incontrôlables, comme un signe de mauvais auspice.*

*Par la suite, au Moyen-Âge, on qualifia la maladie de « mal de Saint-Jean » en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste qui fut emprisonné en s'interposant au mariage entre Antipas et Hérodiade qui se trouva être la femme de son frère, Hérode II.*

*Antipas avait promis à Salomé, la fille d'Hérodiade, se trouvant être sa nièce et belle-fille, d'accéder à l'une de ses demandes, quelle qu'elle soit, si elle voulait bien exécuter la danse frénétique et endiablée, connue sous le nom de « danse des sept voiles », en l'honneur de son anniversaire. Influencée par sa mère, Salomé dansa comme une folle pour demander qu'on tranche la tête de Jean-Baptiste, seul véritable interposant entre l'union de sa mère et de celui-ci.*

*Au quatorzième siècle, les malades exécutaient donc la « danse de Saint-Jean », une danse révoltante empruntée à Salomé, ayant pour objectif d'implorer la clémence de Jean*

Baptiste. Désespérés, et souvent dépressifs, les atteints attendaient impatiemment la veille du 24 juin, anniversaire de Jean Baptiste, pour se rassembler et danser devant l'hôtel de Saint-Jean (et Saint-Guy). Cette dansomanie s'accompagnait, évidemment, de musiciens qui jouaient de leurs instruments sans relâche. On leur servait cette bouillie musicale comme l'on sert les grains de maïs aux oies gavées; sans grande espérance de les voir vieillir.

Les sons stridents des rebecs, les percussions répétées des tambourins et autres sonorités plus grinçantes tels que la citole, ou encore les aiguës du frestrel, sans parler du son incomparable provoqué par les cornemuses (qui causent chez moi des crises de nerfs également) déclenchaient chez les malades la crise générale, mais avaient aussi, et surtout, pour but d'extraire définitivement le mal par la violence de l'attaque. Tout ceci dans l'espoir de leur éviter la décapitation, unique remède connu à l'époque, et encore à ce jour, le seul qui résilie la maladie complètement.

En plus d'être frappés de cette chorée rythmique, les épileptiques étaient également en proie au délire et à la paranoïa. De plus, ils entretenaient une peur viscérale et partagée envers les souliers pointus ainsi que la couleur rouge, qui éveillait en eux, tel qu'elle éveille chez le taureau, une pulsion d'agressivité.

Il n'y a pas cent ans de cela, on croyait encore à des formes de possessions maléfiques, de démons habitants le corps des enfants, souvent atteints plus que quiconque, car il est possible d'en guérir tout à fait en grandissant.

De nos jours, bien entendu, la science nous permet de voir et comprendre la maladie de l'interne (bien que j'évite encore les escarpins rouges). Mais que se passe-t-il réellement durant de telles crises?

### **Description du « grand mal »**

Je tenterai de vulgariser la chose au meilleur de ma connaissance. Je ne suis moi-même, après tout, qu'une Scientifique-Parolière, cumulant davantage les « hits » radiophoniques que les récompenses scientifiques.

Lors de la crise tonico-clonique, que nous appellerons ici le « grand mal », les neurones produisent anormalement une décharge électrique dans certaines zones du cerveau telles que le lobe temporal, l'hippocampe et le noyau amygdalien. Cette décharge cause alors un dysfonctionnement temporaire du cerveau ou, si vous préférez, un court-circuit. Ce qui nous intéresse tout particulièrement est la stimulation de la zone située sous l'hippocampe, car celle-ci déclenche une fois sur dix un déjà-vu chez l'épileptique. Il faut savoir que le déjà-vu se manifeste d'emblée chez les personnes qui **se questionnent sur les fondements de la réalité**, celles qui perdent parfois le contact avec les repères communs, qui voient plus loin que des rouages intrinsèques sous la carlingue tels que les hystériques ou encore ceux qui souffrent de troubles obsessionnels compulsifs, et j'ose avancer ici, les artistes.

Une fois cette décharge envoyée dans l'une ou l'autre des zones cérébrales, la perte de connaissance qui s'ensuit est brutale. C'est la phase tonique, phase où les membres se raidissent et où le visage se crispe. Il faut savoir que le mouvement d'un corps dans l'espace affecte l'écoulement du temps. En crise, lorsque le patient convulse, le temps se relativise.

*La deuxième phase, bien connue des exorcistes, prêtres et danseurs de rue, est la phase clonique, qui se trouve responsable des convulsions et contractions extraordinaires effectuées par le corps.*

*La troisième phase, la dernière avant récupération, est la phase stertoreuse ou perte de connaissance. Cet état de relaxation intense peut durer de quelques minutes à quelques heures. La reprise de connaissance est graduelle, souvent accompagnée de trous noirs, de confusion, et, dans les cas malheureux, de petites culottes barbouillées.*

*Il se peut que la personne épileptique ne ressente ni symptômes annonciateurs de la crise et ni séquelles postérieures; elle pourrait faire bouillir de l'eau, y plonger ses pâtes, et les retrouver « al dente » à son réveil. Sans témoin de ses crises, celle-ci pourrait croire toute sa vie que les spaghettis requièrent trente secondes de cuisson!*

*Outre les hallucinations et l'engourdissement post-crise, un phénomène peu connu, et trop peu étudié, du nom d'**ecmnésie** peut se produire. L'ecmnésie, de ce que l'on en sait, aurait pour effet de faire revivre à la personne ses souvenirs passés comme s'ils se déroulaient au présent. Tout ce stress physique et psychique libérerait donc le matériel mnésique ancien, la mémoire antérieure. Ce spectre visuel panoramique du temps, cette vision plus large, si vous voulez, est également observé chez les personnes en crise ou en danger extrême, mais surtout chez certains condamnés qui voient arriver la mort, d'où l'expression « voir le film de sa vie défiler ». Le mourant voit se succéder, en segment d'images, un peu comme sur une pellicule, les instants de sa vie passée.*

*On se contente d'expliquer ce phénomène comme un éveil momentané d'une ancienne capacité, dont certains oiseaux migrants se servent encore pour retrouver leur trajet à l'aide de souvenirs photographiques. C'est d'ailleurs de ce mécanisme phylogénétique que provient le texte de ma plus célèbre chanson « l'outarde tarde en août ». Mais si vous voulez mon avis, nous avons trop vite classé l'ecmnésie au rang de banal flashback, et aussi, « l'outarde tarde en août » aurait dû demeurer quelques semaines de plus au sommet du palmarès franco. Ce n'est que mon avis...*

*Qui sait? C'est peut-être cette ancienne capacité que les médiums ont développée. Imaginons un instant que Nostradamus n'a pas prévu tous ces événements. Eh bien, oui, mais peut-être a-t-il simplement pu faire un pas en arrière, avoir du recul sur le temps, et voir la toile en entier? Comme si celui-ci avait une bonne vue pour lire la ligne temporelle tandis que le commun des mortels demeure aveugle, ou alors, extrêmement myope. J'arrête ici ma réflexion, car j'entends déjà mes collègues hurler à « l'illuminée »! Nostradamus? Dans un essai scientifique financé par notre cher gouvernement! Autant jeter l'argent par les fenêtres du parlement! Autant déposer les fonds en liquidité dans une caisse en bois remplies de petits cailloux et la balancer dans le fleuve! Autant financer le premier album d'un groupe hindi pop, dont le leader se fait appeler Swing-gun, et dont la mère est la bassiste!*

*Mais, j'ose croire que des hommes comme Dostoïevski, auteur et épileptique, adepte de pluralité et de polyphonie, détenaient, sans le savoir, ce pouvoir de percevoir le déploiement du temps.*

\*\*\*

L'esclandre de la foule se fit entendre derrière la porte battante comme des millions de ronronnements dans la chatière. Les pensées de Guy B. épousaient le tintamarre. Il réalisa avec effroi qu'il ne se souvenait d'aucune blague.

Loucy l'avait maquillé au préalable chez Jaro. Guy B. avait le teint blanc cassé jusqu'au cou, un peu jaunâtre, comme la sauce aux oeufs de cafétéria. Ses cils bleus se recourbaient jusqu'à venir toucher ses arcades. Ses paupières avaient été bleuies à l'intérieur, mais viraient graduellement au mauve vers l'extérieur, et ce, jusqu'aux sourcils où commençaient les triangles dont la cime arrivait au centre de son front. Son nez était légèrement cramoisi. Loucy y avait sans doute passé un blaireau, mais l'effet demeurerait subtil. Plus bas, deux traits noir charbon venaient le cerner sous les yeux, comme un footballeur qui aurait trop pleuré, de victoire ou de défaite. D'ailleurs, et sans surprise, Guy B. découvrit les deux grosses larmes blanches qui s'étendaient en coulisse de la commissure de ses paupières jusqu'à ses joues colorées de cercles verts; un vert plutôt jaunâtre, pareil comme les feuilles d'été qui muent vers leur habit d'automne. La bouche, qui n'était pas encore tout à fait sèche, était bien rouge. Elle évoquait une cerise mûre et juteuse de la vallée d'Okanagan. Ses lèvres descendaient en arc, venant ainsi accentuer l'air grave que Guy B. arborait naturellement. L'ensemble dégageait une préoccupation indicible; une inquiétude d'agneau guettant la porte de la bergerie. Attendant fatalement son coyote.

Loucy, Guy B. et Jaro se suivaient à la queue leu leu. Loucy fut la première à entrer. Elle fit exploser les gonds avec ses bras de maître de cérémonie. Elle fendit la foule sans résistance, comme un coup d'épée dans l'eau. Les gens s'écartèrent devant son air de tigresse. Guy B. se voyait plutôt comme la carcasse traînée par la patte...

Il n'avait qu'une envie; s'arracher l'intérieur, s'évider comme une citrouille, sortir tous les filaments avec ses doigts tels des cheveux poisseux et filasse.

Il avait toujours pensé —considérant que celle-ci puisse ressentir la douleur— que les lamentations de la citrouille seraient les plus terribles jamais enregistrées<sup>11</sup>, pis encore que les grincements métalliques de la maman épaulard privée de son *orquinet*.

Bien sûr! Imaginez qu'on vous scalpe la tête pour ensuite racler votre chair avec une cuillère, et puis on fait bouillir vos entrailles et on assaisonne vos semences avec du gros sel, pour les rôtir sur une plaque, tout cela, bien entendu, dans l'unique but d'apprécier une saison morne et transitoire. Ensuite, on place vos restes devant l'entrée et on attend la décomposition lente; jour après jour, en entrant et en sortant sur la galerie, on voit la peau ramollir, les stigmates supputer, on sent le jus rancir... Et, au préalable, on a pris grand soin de vous découper les yeux pour être bien certain que vous regardiez la vie tout autour, mourir avec vous, se nourrir de vous...

À l'époque féodale, alors que la torture était au sommet de son art et les crânes au sommet de leurs fourches, un Suzerain cruel et avare réserva un sort semblable à une bande de

---

<sup>11</sup> Vous n'êtes pas sans savoir que c'est une courge musquée, dépecée au fjord d'Oslo, qui inspira à Munch son fameux *Cri*.



ses vassaux qui, voulant nourrir leurs familles privées de leur récolte par leur Seigneur, s'était fait prendre à voler dans le champ de potirons de celui-ci. La plus horrible fin jamais vue et le plus horrible potage jamais préparé! Potage qui fut grassement servi à leurs femmes et enfants crevant de faim.

Ils arrivèrent au vestiaire. Guy B. pouvait sentir les regards des deux Pierrots posés sur lui, invariablement prisonniers de leurs boiseries dorées, condamnées à épier malgré l'épuisement.

Pierrot Ferdinand avait toujours le sourire éclatant, mais Guy B. remarqua que son ruban rouge était dénoué. Son visage était différent également; il semblait ravagé sous les couches de maquillage.

Quant à Pierrot Gregor, jamais il n'avait paru si déconfit, avec son dos arqué et son absence de dignité outrepassant le tronc.

Cette carrière offrait difficilement autre chose que leurs funestes destins, Guy B. le savait, mais, esclave de ses ambitions, il enfila ses crampons tout de même.

Lorsqu'il passa devant le clown de gauche, celui-ci lui souffla que sa salopette lui faisait « une belle petite brioche ». L'autre, à sa droite, lui demanda s'il n'avait pas, « à tout hasard, dix dol-la-la-lars ». Une autre voix, plus familière encore, l'interpella:

« Pas possible? Et si pourtant, c'est mon beau monsieur! »

Guy B. aperçut la Patronne du salon de coiffure-acupuncture. Sans savoir pourquoi, il ne fut pas surpris de l'y voir.

« On parle encore de ton passage au salon! Regarde, —elle lui montra une petite mèche rouge et une autre fuchsia, —tu m'as un peu inspiré. »

Elle dégageait une forte odeur de fixatif qui lui donna envie d'éternuer. Guy B. chercha Loucy du regard comme une bouée dans l'Atlantique, mais celle-ci avait disparu. Probablement avec un beau marin.

« Sinon, tu as bien acheté le shampoing bleu pour conserver ton jaune? demanda la Patronne. Et le shampoing jaune pour conserver le bleu, et l'orange pour garder ton orange et ton rose? Le shampoing rouge et le shampoing vert, comme je t'ai dit, sont des attrapenigauds et ne servent à rien sinon à accentuer ton problème de pellicules. Sinon, tu peux toujours m'appeler en cas de questionnements, tu as mon numéro, je crois... »

Assis au bar, Jaro enchaînait les cocktails aux mini parasols, car cela le faisait sentir grand, disait-il.

Guy B. le héla pour qu'il vienne se présenter. Jaro avala tout le mousqueton de cerises au marasquin et s'avança en titubant légèrement.

Lorsque les gens s'adressaient à lui, Jaro fermait la lumière derrière ses yeux et accueillait tout au premier degré. Le premier degré c'est encore celui qui fait le moins mal, se disait-il en se remplissant de liquide à volonté. Le premier degré caresse la peau, c'est la politesse qui n'entre pas. L'amitié est le deuxième degré. L'amour, le troisième. Et le sexe? Le sexe c'est un baume universel.

« Bonsoir, dit Jaro en s'adressant à la Patronne négligemment. »

—Joli boubou, dit-elle en le dévorant des yeux, de haut en bas.

—Merci, répondit Jaro décontenancé et curieux de savoir s'il restait seulement une miette de lui.

—Je vais voir Édith Piaf en spectacle, reprit la Patronne à l'endroit de Jaro. C'est dans trois semaines, si ça t'intéresse?

—Elle est morte, répondit-il hébété.

—Tu veux contredire mon billet? »

Elle le lui tendit.

« C'est très impressionnant alors.

—Tu viens ou pas? s'impacienta-t-elle.

—Si, si impérialement. »

Le Serveur-Gardien de but vint se présenter au groupe; il reconnut Guy B.

« *Guy Boy!* »

Décidément, il devenait populaire.

« J'ai regardé notre liste d'artistes et je me suis dit: Carlos, tu connais ce nom...penses vite bonhomme! Et ça m'est revenu! s'exclama-t-il en se flanquant une taloche sur le casque. Moi, gros lourdaud, je t'ai invité. Et toi, petit cachottier, tu y participais! »

Il fouilla dans sa poche de sport et en ressortit un gros rouleau de tickets rouges.

« Pour ta consommation gratuite, expliqua-t-il. »

Il déchiqueta un billet de cagnotte qu'il tendit à Guy B. qui le remit d'instinct à Jaro. Le Serveur-Gardien de but leur confia ensuite deux grandes chaudières remplies d'abats de toutes sortes.

« Pour lancer à la figure des plus horribles, précisa-t-il. »

La première contenait de bien meilleurs abats: rognons de porc, langues et museaux de veau, cœurs de poulet, ris, rate et animelles (testicules) d'agneau. Bien âpretés, accompagnés d'un bon bouillon ou jus, cette chaudière avait le potentiel d'un cinq services gastronomiques!

La seconde était assez médiocre et offrait moins de possibilités culinaires que la précédente: tripes de boeuf, fraise et cervelle de veau, pied de mouton, oreille et tête de porc.

« J'imagine que celle-ci, avança la Patronne en pointa la seconde chaudière, est pensée en fonction d'être lancée aux pires d'entre tous?

—Vous avez tout faux, ma petite dame! répondit poliment le Serveur-Gardien de but. Les meilleurs abats, les abats rouges, sont faits, au contraire, pour être lancés aux pires d'entre tous, car il faut vraiment que quelqu'un soit épouvantable pour vouloir gâcher un mets auquel on tient tout de même! Tandis que ceux que vous tenez-là, les abats dont tout le monde se fiche, les abats blancs, iront dans la figure de ceux dont tout le monde se fiche également.

—Dans mon temps, c'était des os de cailles lavés ou, au minimum, rincés! s'indigna Guy B. en se pinçant le nez et en confiant le seau puant à la Patronne.

—Oui, mais les cailles sont devenues bien rares par ici. Il paraît que votre génération en avez abusées en papillote! Ma mère parle encore de cette mode, certains en firent même un trafic. Je crois qu'ils déguisaient des pigeons en cailles en intervertissant leurs jabots et en leur donnant des noms comme *Cocotte de Caille aux Flageolets*, *Aubergines et Chantrelles d'Automne* ou encore *Caille aux morilles et purée de cerfeuil*. Bon débarras, si vous voulez mon avis! En plus d'être rares et pompeux, leurs osselets sont trop pointus! Un ar-

tiste a porté plainte après avoir reçu un os de cuisse dans l'œil. Tu connais peut-être le Clown-Cracheur de feu, Bob The Borgne? »

Guy B. n'en avait jamais entendu parler.

« Ce qui est chouette avec les abats de veau et de porc, continua le Serveur-Gardien de but, c'est qu'ils sont plus mous, plus spongieux... il vous rebondissent presque sur le corps, comme...du gâteau des anges ou alors une gelée très dense comme celle qui entoure le foie gras...enfin! Tu trouveras bien un comparatif par toi-même. Il lui claqua une fesse au passage, puis releva la crosse. Je serai là pour couvrir tes arrières sur scène!

—Sur scène! s'exclama la Patronne extatique. »

Guy B. ne pouvait prononcer le moindre son. Horrifié par l'image de sa personne recouverte de triperies, il opina de la tête en déglutissant.

« Tu es Clown, mais bien sûr! réalisa-t-elle à retardement. Quel genre d'humour? »

Loucy, comme une apparition, lui asséna un coup de poing dans les côtes pour le décoincer.

« Engagé, articula-t-il mollement.

—Guy B. c'est la voix qui surplombe la masse dormante, affirma Loucy.»

Loucy se présenta et invita la Patronne à se joindre à leur table. La Patronne était seule, et ce, même si la moitié de ses employés se trouvaient dans le bar. Elle était la styromousse des amis. Elle s'accrochait, collait à tout; elle conglomérerait sur les comptoirs, dans les recoins, sur les gilets en laines. Une plaie impossible à balayer! Il y avait des particules de Patronne partout. Collante, on la retrouvait à des endroits insoupçonnés. Dans les bars les plus miteux, ceux que l'on choisissait expressément pour être seul. Elle vous y attendait avec un sourire en coin et un verre d'abricot brandy jus de canneberges. Et vous, vous ne pouviez que lui sourire en grinçant des dents.

Il fallut aligner quatre tables côte à côte pour accueillir tout le groupe. Loucy, Jaro et la Patronne s'assirent près de la scène. Guy B. demeura légèrement en retrait. Jetant de temps à autre un oeil nerveux à son carnet, grattant ses plis de coudes eczémateux jusqu'à l'os, souhaitant gratter assez profondément pour retirer l'humérus et s'empaler avec. À dire vrai, cela le confortait d'être près de la porte de sortie, au cas où...

Loucy ne lui avait pas accordé un mot depuis leur arrivée. La jeune femme opiniâtre semblait décidée à charmer chaque individu sur place, incluant la Patronne du salon qui lui expliquait sa technique de gravure sur aiguille à repriser. Elle feignait assez bien l'intérêt, Guy B. dut le reconnaître.

Loucy avait ramassé ses cheveux en coiffe folle, —Guy B. ne croyait pas qu'il exista un nom pour cela, —fardé ses yeux de noir, appliqué de l'orange sur ses lèvres, enfilée un jeans moulant et une camisole bleue échancrée aussi explicite que celle de la veille. Elle avait accroché de scabreuses boucles d'oreille, larges comme des cédéroms, à ses lobes. Les anneaux argent valsaient de chaque côté de sa tête. Joyeux comme deux escarpolettes de Fragonard, ils réalisaient trois grands tours à chaque fois que Loucy renversait sa nuque vers l'arrière pour offrir un rire spécieux à son auditoire. Elle aurait assurément éjecté toutes les petites filles du monde avec ces calembredaines.

Guy B. la voyait faire; tapageuse pour un rien, elle dansait sur sa chaise comme une enfant en surdose de sucrose.

Un autre Serveur-Gardien de but passa devant leur table au même moment. Il transportait une grosse pinte de bière noire sur un plateau. Loucy pointa aléatoirement le jeune homme et le verre plein. Celui-ci qui de toute évidence allait l'apporter à quelqu'un d'autre, lui tendit comme s'il répondait à un commandement sourd. *La reine des ouvrières a soif. La reine aurait son Nectar.* Puis, elle grelotta.

La Patronne lui offrit sa veste de tweed imprimé fauve. Sur Loucy, la redingote avait une allure sexy, jeune et rebelle. La propriétaire de la veste s'en aperçut et lui en fit cadeau sur-le-champ. Guy B. eut peur qu'un papier dans ses poches lui offrît également des parts de son établissement. *La reine les faisait déchanter ainsi, tour à tour...*

Guy B. réalisa qu'il n'était rien de plus que l'un de ses guillerets pantins. Pourquoi ne voulait-elle pas de lui? Elle joue si faux ce soir, pensa-t-il. Sa justesse l'avait quittée comme l'innocence quitte la putasse à la première passe. Il n'aimait pas cette Loucy. Il voulut fuir. Maintenant. Loin. Par-delà les Appalaches, les Apennins, Les Carpates, les Alpes japonaises. Il voulut jalonner toutes les crêtes de toutes les cartes du monde et se dissoudre dans un geyser tel un Icare aux ailettes palmées.

La bonne nouvelle était que Jaro et la Patronne semblaient se plaire mutuellement. Ils se chamaillaient gaiement sur le rang qu'occupait l'empereur Guangxu dans la dynastie chinoise. Jaro affirmait qu'il s'agissait de la dynastie Qing alors que la Patronne optait plutôt pour la dynastie Dove. Guy B. se demanda s'ils s'accouplaient ainsi par signal phéromonal ou parce que telle était la volonté émanante de Loucy; celle-ci les enlaçait, les câlinait pour les rapprocher. Guy B. se leva pour atteindre son oreille. Il prit garde à ne pas accrocher le cerceau argenté.

« Arrête de faire ça, lui chuchota-t-il sèchement. »

Loucy le foudroya du regard. Elle avait un caractère de cul de singe; au sens qu'on ne pouvait prédire quand celui-ci allait nous bondir au visage. Des éclairs noirs passèrent dans ses yeux puis s'estompèrent comme les graffitis de craie. Fort perturbé par le caractère disruptif de Loucy, Guy B. se demanda si les nouvelles étincelles qui brillaient dans ses yeux seraient de bonnes ou de mauvaises lueurs; puis la jeune femme le gratifia de l'un de ses clins d'oeil exquis, comme pour s'excuser, juste avant de se tourner vers la scène et sourire de nouveau à tous.

Quelle folle! se dit Guy B., elle pourrait me défier de mettre ma main au feu pour le salut de sa raison. Et lui-même, quel fou! se dit-il encore, car je le ferai sans hésitation! Dans quel théâtre était-il tombé? Il se rappelait...le premier acte...une cuisine...et une femme, si triste...et puis? Un chien noyé dans un parc...quoi d'autre? Deux clowns qui saluent... devant une marre délirante!

Une marre délirante applaudit.

« Ça commence! s'excita Jaro en cognant ses grosses paluches ensemble. »

Rince-Crème et Margarine arrivèrent sur la scène oblongue en sautant sur un mini tram-poline. Rince-Crème s'y prit par trois fois avant d'y parvenir, et ce, bien que le numéro fût chorégraphié au trois quarts de tour. Le pataud tomba sur le derrière au plus grand plaisir de la foule.

Margarine, lui, fit un superbe salto arrière avant d'atterrir les deux pieds en centre de la scène, les bras levés, en position de conquérant. Si ses genoux le faisaient souffrir, cela ne parut point.

Le duo fut accueilli comme des vétérans de guerre nucléaire ou des présidents ressuscités. Certains partisans agitèrent des pancartes au-dessus de leur tête. D'autres, comme Guy B., se contentèrent d'applaudir par intermittence, non sans réprimer quelques larmes du revers de la main.

Rince-Crème ne semblait pas avoir pris une ride. Il approchait la mi-cinquantaine, mais le coquin paraissait aussi allègre qu'à ses vingt ans, avec son habit de parachutiste en toile rouge et son chapeau Fez, un couvre-chef feutré rouge en forme de cône tronqué et orné d'un gland or. Il avait les lacets défaits, mais le contre-pitre pouvait se permettre bien des boutades. Il se coltinait d'ailleurs quelques accusations d'agressions sexuelles depuis les années quatre-vingt-dix, mais sinon rien de bien malheureux. Oh si! Guy B. se souvenait avoir lu dans la *Gazette* que le cabotin avait frappé un enfant, le sien. Une seule fois... peut-être trois. Il était si maladroit le fripon!

Quant à Margarine, le doyen, il était tout en blanc de la tête au pied, les cheveux y compris. À soixante-deux ans, le blanc-bec était encore fringant et rigide. Il personnifiait la pureté, l'autorité et la douance au sein du duo.

Ancien Gymnaste-Olympien, il s'était recyclé en facéties une fois la trentaine atteinte. Il ressemblait à un Dandy raffiné en retard pour le goûter avec Clarissa Dalloway avec sa médaille de bronze autour du cou, sa montre à gousset dont la chaînette dépassait de sa poche et sa canne au pommeau d'aigle à tête blanche duquel il se servait, en début de carrière, pour frapper ce gros balourd de Margarine. Il l'utilisait désormais pour combattre son arthrite.

Ils ne firent aucune cérémonie et commencèrent leur introduction *tout de go*:

« Alors Rince-Crème, toujours avec ta douce? demanda Margarine.

—Non, dit Rince-Crème en grimaçant, nous n'étions pas sur le même horaire.

—Pourquoi cela? demanda Margarine en faisant claquer son dentier en ivoire.

—C'était une Crème de Nuit, *hé hé!* »

Tous, excepté Loucy, s'esclaffèrent devant l'étourderie du ballot.

« Une autre folle à lier, j'imagine? enchaîna Margarine.

—Ça oui, les *ex-folles liées*, je connais, *hé hé!* »

Guy B. se boyautait comme un gamin.

« J'comprends pas ce que tu leur trouves, cracha Loucy avec dédain, tu es cent fois plus drôle que ces deux... dinosaures.

—*Chut!* fit Jaro qui voulait entendre la suite.

—L'autre jour, dit encore Rince-Crème, j'ai demandé à mon docteur: « Docteur, c'est un garçon ou une fille »? Tu sais ce qu'il m'a répondu?

—Non, Rince-Crème-Molle, je n'en ai pas la moindre idée...

—Il m'a répondu: « Allez lui demander vous-même, moi j'attends l'autobus! »

—Sacrée andouille! Il n'y a que ta femme et moi pour te supporter trente ans durant!

—Justement! La semaine passée, j'ai baissé mon pantalon devant la caissière de l'épicerie du coin et j'ai dit: « De quelle couleur sont mes testicules ? » La jeune fille bla-

sée m'a répondu « vertes, monsieur ». Je suis allé voir la surveillante de la piscine communautaire, j'ai baissé mon pantalon et je lui ai dit: « De quelle couleur sont mes testicules ? » La jeune fille blasée m'a répondu « vertes, monsieur ». Ensuite, je suis retourné chez moi, j'ai baissé mon pantalon devant ma femme non moins blasée et je lui ai dit: « De quelle couleur sont mes testicules » ? Ma femme fâchée, tu la connais, m'a répondu « T'es pas encore allé taquiner ces pauvres petites jumelles daltoniennes? »

—Ah ça! Tu es bien le maître du quiproquo et de l'exhibition! s'exclama Margarine, ricaner. Veux-tu bien présenter le premier poulain de la soirée, et ce, sans sortir tes sa-coches!

—Pour sûr! Pour sûr! Le premier jeune talent de la soirée est aussi notre dernier puisqu'il s'agit d'une adjonction de dernière minute! déclara Margarine. Faites aller vos paumes de paumés, *hé hé*, pour les bouffonneries de... Toto! »

Guy B. ne bougea pas d'un poil.

« Il est timide le sacripant, dit Margarine, ou c'est qu'il a pris la poudre d'escampette! »

Les hôtes survolèrent l'assemblée du regard. Guy B. ne respirait plus. Il imitait ces chèvres des montagnes paralysées par le danger. Loucy se leva brusquement et, portée par son caractère irascible, agrippa Guy B. par le col.

« C'est vous la belle, demanda Margarine, c'est vous Toto? »

Sans dire un mot, Loucy traîna Guy B. sur la scène comme une mère reconduit son vaurien de mioche à l'école. Elle l'abandonnait à l'abattoir.

« Oh! Oh! On comprend pourquoi Toto s'est ajouté à la dernière minute, jubila Margarine en tournant autour de Guy B. tel une hyène affamée. Il est mûr! Presque putréfié... »

Guy B. ne répondit pas.

« Il doit être dur de la feuille le barbon, dit Rince-Crème, laisse-moi faire. »

Il se rapprocha du visage de Guy B. avec le micro et hurla en prenant soin de détacher chaque syllabe:

« A-LORS, VOUS AL-LEZ BIEN TO-TO ? »

Guy B. bredouilla quelque chose de bien commun.

« C'est la soirée de « jeunes » talents ce soir, précisa Rince-Crème avec les doigts en guillemets anglais, c'est bien cela Margarine? »

—Espérons au moins, mon cher Rince-Crème, qu'il y aura du talent! renchérit Margarine à son partenaire de scène. »

Il sourit puis, en enfonçant le pommeau de sa canne dans les côtes de Guy B., lui susurra d'une voix beaucoup plus grave: « Les cinq prochaines minutes sont toutes à toi, pas une de plus, tu as déjà du retard ».

Il jeta un oeil à sa montre à gousset et se retira de la scène avec Rince-Crème qui sautillait derrière lui.

Guy B. regarda la foule silencieuse et s'éclaircit la gorge:

« Quel est le poète qui serait absolument sans défense à la guerre? »

Silence.

« Mallarmé, révéla-t-il. »

Le rire de Loucy résonna dans ses tympanes, mais ce fut le seul. Jaro et la Patronne lui sourirent en attendant toujours « la chute comique ».

« Ce sont des abrutis! affirma Loucy en désignant Jaro, la Patronne et tous les autres. Enchaîne!

—Hum. Oui, eh... Quelle est la soupe favorite des robots sous un régime totalitaire? »

Silence, toussotement et stridulation de criquets.

« La soupe automate! lança-t-il peu convaincu. »

Cette fois, il n'entendit que le bruit d'une pelle qui crève la terre; le son de l'enterrement de sa carrière.

« Change de formule, chuchota Loucy en tirant sur le bas de sa salopette courte.

—Ma sœur elle...elle est tellement nulle en ski que...attendez non. Il chercha à tâtons son carnet dans ses poches. Elle est tellement nulle en ski que son renversé...hum non pas ça, ânonna-t-il en regardant ses mots l'abandonner avec couardise, que sa tarte aux prunes ressemble à...elle ressemble à... »

Le premier projectile qui l'atteignit au visage lui fit l'effet d'un coup de poing. Ce n'était pas doux comme de la pâte à gâteau aéré, c'était dur et saisissant, comme un coup de fouet mouillé.

Rince-Crème et Margarine commentèrent le massacre en direct:

« Margarine! Ça y est! s'exclama Rince-Crème en regardant la foule complice, je viens de comprendre! To-to, c'est pour Torchon et Tocard.

L'audience se tordit de rire.

—Ha! Ha! Pas mal! J'en ai une, j'en ai une: Toc, toc, toc!

—Qui est là?

—Pas Toto en tout cas, parce qu'après ce soir, il ne remettra plus jamais les pieds ici! trancha Margarine en renvoyant d'un coup de canne un cœur de poulet vers le public. »

Une femme débridée attrapa le cœur avec son décolleté. Elle le pressa entre ses gros tétons jusqu'à ce que l'organe explose.

La foule lançait rates et boyaux avec de plus en plus de force et d'adresse. Guy B. recevait des tripes de porcs dans la figure, des pieds-de-mouton dans le dos, de la matière grise sur ses habits. Il était pris en souricière. La scène centrale le rendait vulnérable et découvert de partout; trois cent soixante degrés de souillure incessante.

Sous les huées de l'averse organique, Guy B. s'avoua vaincu. Il accueillait la critique viscérale avec résignation et avec la bouche fermée.

Le Serveur-Gardien de but, englué lui-même, tenta bien de protéger Guy B. avec ses gants et la crosse de son bâton, mais il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps:

« *Guy Boy, ouste! Dehors la mauvaise recrue!* »

\*\*\*

## Chapitre VII

### *Guy B. chasse le dernier glaçon de l'hiver et arrestation par l'Officière Bluequiche*

Guy B. regagnait sa voiture rouge vin à la hâte. Il avait de la cervelle de veau agglutinée dans ses frisettes visqueuses; il faisait partie de ceux dont tout le monde se fiche.

Loucy tenta de le rattraper, mais ses rotules la faisaient trop souffrir, son souffle se glaçait dans l'air à chaque nouvelle expiration.

« Guy! Attends, supplia-t-elle haletante. »

Guy B., qui avait déjà atteint la portière, interrompit son mouvement en entendant les supplications de la jeune femme.

« Tu es un génie de l'humour, lui assura-t-elle en reprenant haleine, oublie Rince *truc-muche* et Machin chouette gras.

—C'était Rince-Crème et Margarine...

—Personne n'a besoin de rince-crème et le beurre c'est meilleur!

—C'est drôle, constata-t-il calmement, tu devrais y retourner et la leur raconter. »

Il était las. Il voulait rentrer chez lui, peu importe où cela se trouvait. Il se présenterait au bureau lundi matin, peu importe où cela se trouvait, et il oublierait, cette fâcheuse histoire. Il ouvrit la portière d'un coup sec.

« Je le sais ce qu'on va faire, déclara Loucy qui avait les yeux en mode panique, mais le sourire confiant. On va boire! On va se gorger d'alcool, affirma-t-elle en enroulant son poignet délicat autour du cou de Guy B. Je te paye la tournée! Tout ce que tu voudras et sur mon bras! »

Puis, avec sa main dégagée, elle vint refermer la portière de la Dynastie, tout en douceur, comme on le ferait pour ne pas effrayer un tamia rayé.

« C'est moi qui te donne ton argent, répondit Guy B. sur un ton acrimonieux.

—Quel tatillon! Ton bras, mon bras! On se fichera de savoir *c'est le membre de qui* après une douzaine de verres! »

Elle l'entraîna vers la chaussée, en silence, tout comme elle avait commandé la bière et tout comme elle avait obtenu la veste qu'elle portait encore dans la nuit fraîche. Et lui, envoûté, suivit ce courant naturel qui l'attirait vers les bas-fonds. Inutile d'aller à contresens.

La main libre de Loucy errait maintenant dans sa chevelure afin de l'épouiller de son outrage gluant.

« Je suis son chien, pensa-t-il en frissonnant. Son fidèle quadrupède. Guy B. savait que si jamais quiconque en venait à faire du mal à Loucy, il mordrait l'intrus jusqu'à la perforation totale, car, après tout, lorsque quelqu'un qui semble détester tout le monde vous aime, c'est un peu comme si vous lui deviez toute votre vie. Elle sera mon fil d'Ariane, ma voie, conclut-il. »

Ils avançaient comme de vieux amants blessés, le corps efflanqué de Loucy appuyé sur les épaules busquées de Guy B. Ils marchèrent ainsi une centaine de mètres, bras dessus, bras dessous, jusqu'à ce que Guy B. se roidisse de tout son être.

« Stop, arrête-toi, chuchota-t-il en freinant brusquement.

—Pourquoi on chuchote? demanda Loucy inquiète.

— Juste là. Il y en a un gros. »



Il désigna un glaçon un peu grêle qui s'étirait sur un conifère. *De visu*, il estima la cible à plus d'une quarantaine de pieds.

« C'est le dernier...le dernier glaçon de l'hiver, affirma Guy B. d'un ton chevaleresque, la main dangereusement près du cœur.

—Tu chasses le glaçon? demanda Loucy dont le ton rieur contrastait avec la gravité de son comparse.

—C'est fragile, ajouta-t-il en pointant la branche où se balançait le glaçon. Je t'en prie... ne bouge pas. Aucun mouvement brusque, surtout, il est à nous! »

Guy B. rejoignit la voiture presque en flottant. Et puis, après une minute seulement, une minute où Loucy retint jusqu'à son souffle pour ne pas faire tomber cette joie subite; son compagnon revint vers elle les mains chargées de livres.

« Fais ce que je dis, ordonna-t-il en lui donnant un livre au hasard. Prends ça et vise bien en transférant tout ton poids d'une jambe à l'autre.

—Tu es sûr, Guy? On est hors saison de chasse et c'est ton anthologie de Rince-Crème et Margarine... il provient de la bibliothèque, en plus! protesta Loucy qui venait de remarquer l'étiquette *propriété de la Ville*.

—Au diable la bibliothèque! Au diable la Ville! Et au diable Rince-Crème et Margarine! »

Loucy ne savait trop comment réagir face à ce Guy B. inopinément vigoureux, mais quelque chose en elle lui dit que le sourire de cet homme valait quelque chose, quelque chose qu'elle ne pouvait plus se permettre de perdre.

« Très bien alors, déclara Loucy sans plus de réserves. Hum...voyons voir, reprit-elle en scrutant la première couverture; Adieu, *Anthologie du succès de Rince-Crème et Margarine: de 1986 à aujourd'hui même!* En plus, ils n'ont rien produit de potable depuis leur spectacle *Les-cons-fêtent-ils?* en 1993... »

Elle lança le livre de toutes ses forces et rata la cible de peu.

« Quoi d'autre ? demanda-t-elle en prenant un nouvel exemplaire. Ah oui, classique! Adieu, *Le guide mécanique du mini tricycle 2017!* En passant, c'est faux, le nouvel *Indiana 3-Cik* n'a pas une meilleure tenue de route que les modèles précédents... »

Elle balança le guide à deux mains, car il était très volumineux. Celui-ci frôla la branche avant de s'écraser au sol comme un papillon sur un pare-brise; le glaçon branla dangereusement.

« Tu t'y connais en clowneries, constata Guy B. plus impressionné par ses commentaires que par ses lancers francs.

—Disons que...mes parents ont flirté avec le milieu. »

Elle ouvrit le livre qui lui restait dans les mains: *Duos comiques; un c'est bien, mais deux c'est deux fois plus!* Son doigt rencontra une photo en noir et blanc.

« Tes parents se sont Mireille-Miel et Tapiocas! s'exclama Guy B. Ils n'ont pas flirté avec le milieu, ils l'ont pratiquement enculé!

—Guy, calme-toi la métaphore, s'il te plaît.

—Excuse-moi, je redeviens groupie...mais là, j'ai la fille de Mireille-Miel et Tapiocas avec moi depuis le début! Mireille-Miel et Tapiocas...

—Tu recommences, lui fit remarquer Loucy non sans être secrètement touchée par l'enthousiasme de Guy B.

—Pardon. Mais comment?

—Comment? Voyons voir... tout d'abord, ils ont fait l'amour sur une grosse pierre dans la tournée du *Sacristie de Show*. Ils m'ont eue très jeunes. Trop jeunes. Ils ont essayé de m'amener avec eux dans leur tournée européenne quand j'étais bébé. Ils se disputaient tout le temps, encore plus sur scène, mais tout le monde a cru que leurs chicanes faisaient partie intégrante du spectacle, alors...

—S'ils t'ont eue jeunes, calcula Guy B., Jaro, lui?

—C'est mon cousin. Ma tante s'est occupée de moi pendant que mes parents s'occupaient de leurs avocats. Un homme très bien élevé d'ailleurs, Maître Gaudreau. Ils ont finalement divorcé, mais tu dois le savoir c'était dans tous les journaux. Ils ont poursuivi leur carrière solo, chacun de leur côté, en pensant que l'autre avait ma garde. Tu imagines, faire ça à ton unique fille...

—Je ne saurais le dire, dit-il fort embêté.

—Ils venaient encore à mes anniversaires, reprit Loucy, mais séparément. Pas moyen de réunir Mireille-Miel et Tapiocas! L'émission *Les idoles d'avant-hier* a essayé. Je les avais prévenus pourtant du fiasco de mes onze ans...

—Oui, je me souviens avoir écouté la rediffusion, le décor n'avait pas survécu et l'animateur a bien failli y passer aussi. Oh et... navré pour ton père. J'ai enregistré le documentaire. »

Tapiocas était mort quatre ans auparavant lors d'une série documentaire de dix épisodes visant à le suivre dans la lune de miel de son troisième mariage; un safari en Afrique. La production ne s'était rendue qu'à sept épisodes. Tapiocas avait cru bon de débarquer de la Jeep pour caresser un lionceau errant. « Pour les cotes d'écoute! » avait-il lancé en sautant du véhicule. Il n'avait pas fait cinq pas que ses entrailles se prosternèrent dans la gueule d'une lionne sortie de nulle part. Il avait raison, les cotes d'écoute furent excellentes.

« Il était tellement... insouciant! dit Loucy en regardant l'air niais de son paternel immortalisé sur le cliché. »

Elle embrassa la couverture et se donna un élan qui fut interrompu par le bruit d'un moteur en approche.

« Holà! cria une voix. »

Une lampe de poche vint brûler la rétine de Loucy qui laissa tomber le livre à ses pieds.

L'Officière Bluequiche débarqua de sa mobylette.

« Holà! Holà! Monsieur, madame, héla l'Officière. Celle-ci releva la visière de son casque et dévoila son gros oeil révulsé. Levez les bras! ordonna celle-ci. Deux chacun... c'est ça. Mademoiselle Loucy, bonsoir, dit l'Officière en éclairant le visage blanc de la jeune fille. »

Elle leur tournait autour comme une voiture de formule 1 en piste. Guy B. crut l'entendre faire le bruit du moteur avec sa bouche.

« À quoi s'adonne-t-on ce soir? questionna l'Officière en s'adressant tout particulièrement à Loucy. Vandalisme habituel? Terrorisme, peut-être? Prostitution?

—Prostituée, vous-même, susurra Loucy.

—Nous ne faisons que nous balader, assura Guy B. pour couvrir l'impertinence de celle-ci.

—Vous vous baladiez ou...vous chassiez ce pauvre glaçon! accusa l'Officière en retournant la lampe vers le cyprès. »

Le faisceau lumineux fit miroiter le cône de cristal. Elle abaissa ensuite la lampe de poche vers les racines:

« ...des livres éparpillés. Vous chassiez! s'exclama l'Officière. Elle se pencha pour ramasser le livre des *Duos comiques* qu'elle éclaira à son tour. S'ajoutent à cela des dommages irréparables au matériel appartenant aux citoyens de la Ville. Les chefs d'accusation s'aggravent...

—Nous ne faisons vraiment rien de mal, jura Guy B.

—Ce n'est pas la saison. Ce glaçon a le droit de fondre comme tout le monde. Vous devez bien le savoir... à votre âge! »

Elle dirigea la lampe vers la figure de Guy B. puis sursauta à la vue de son maquillage bariolé par endroit.

« J'avais hum... une performance..., s'excusa-t-il. »

L'Officière remarqua son apparence générale couverte de pas si mauvaise viande. Elle lui lança un regard torve. Il se sentit comme un moustique sous une loupe en plein soleil, son front ruisselait et l'émotion le gagnait jusque dans la gorge.

« Un franc succès, apparemment, maugréa-t-elle avec un profond mépris, avez-vous bu ou vu de l'alcool ce soir? lui demanda-t-elle.

—Je n'en ai pas bu non, et presque pas vu. »

Elle n'écoula pas sa réponse et sortit un long cylindre de caoutchouc rouge.

« Monsieur, veuillez souffler la balloune. »

Il la gonfla en trois longues expirations puis la présenta à l'Officière comme l'on présente un très beau sabre japonais.

« Et maintenant? demanda-t-il.

—Maintenant, si vous êtes bien ce que vous dites être, faites-moi un chimpanzé, ordonna l'Officière en croisant les bras. »

Profitant de la pénombre, Guy B. exécuta quelques torsions avec le ballon de l'Officière et tenta de réaliser l'animal le plus simple: un chien saucisse. Il lui tendit le résultat.

« Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle en examinant la chose et en écarquillant son petit oeil au maximum.

—Un chimpanzé...hum...un chimpanzé saucisse, affirma mollement Guy B.

—Je ne suis pas aveugle! Je vois bien que c'est un genre de pouliche, constata l'Officière en sortant les pincettes et en le mettant dans un sac de plastique scellé. Confisqué! Et ça se prétend clown! »

C'en fut trop pour Loucy qui libéra son poing tout droit sur le nez de l'Officière, nez qui aurait assurément éclaté si Guy B. n'avait pas retenu le bras de la jeune femme six millimètres avant l'impact (ce qui deviendrait chez lui un geste machinal).

« On recule, jeune fille! ordonna l'Officière en sortant son revolver. »

Voilà donc ce qui se produit quand deux esprits belliqueux se rencontrent, pensa Guy B. fasciné par la verve de l'une et l'autre; il n'avait cependant toujours pas lâcher le bras de la

jeune femme. Malgré le fort clivage entre leurs idéologies, pensa-t-il encore, leur manière de procéder ne se différencie guère, car l'une sort le poing aussi promptement que le canon.

« C'est absurde! s'exclama Loucy encore plus furieuse d'être sous l'emprise de Guy B. Vous n'avez rien contre nous mis à part des livres un peu déchirés! cria-t-elle en se débattant féroce.

—Je vous embarque pour...complicité! Oui c'est ça...vous semblez trop complices... c'est louche. Ça sent la magouille, les manigances, la conspiration et...le boeuf faisandé, acheva l'Officière en regardant Guy B. couvert de charognes puantes. »

Loucy grogna de plus bel. Guy B. eut du mal à contenir cette championne prête à défendre l'honneur bafoué de celui-ci. Il resserra son étreinte sans grand succès; il se sentait comme une buse qui tient un jaguar en grippe.

« Madame l'Officière, excusez-moi, mais que cherchez-vous exactement? demanda Guy B.

—Jouons franc jeu, dit-elle en cillant ses paupières d'un air menaçant, je suis à la recherche du Progrès.

—On n'arrête pas le Progrès comme ça, s'emporta Loucy en levant les deux poings en l'air et qui, par conséquent, venait de recouvrer l'usage de ses bras. Cette arrestation est arbitraire et vous le savez! Ça prend un mandat!

—J'ai ici un mandala, signé de la main de la Mairesse-Psychologue en personne.

—Et alors? Elle a dépassé sur la ligne de gauche, fit remarquer Loucy, loin d'être impressionnée.

—Taisez-vous donc, sottel! s'enhardit l'Officière. Je crois que vous tentez de faire diversion, car j'ai tapé dans le mile!

—Ce n'est pas nous, vous le voyez bien. Nous ne pouvons être *le* Progrès, puisque nous sommes deux, intervint Guy B. d'un ton circonspect.

—Justement, je me méfie des groupes. Le Progrès ne vient jamais seul, vous savez, il se propage comme une peste bubonique, une arme bactériologique, une mode périodique! »

L'Officière demanda à voir leur pointure de souliers d'abord et le contenu de leurs poches ensuite puis elle saisit le carnet de Guy B.

« Qu'est-ce que c'est? interrogea-t-elle en éclairant l'intérieur.

—De l'humour...hum, je crois, répondit-il modestement.

—Laissez-moi en juger par moi-même. Et ne tentez pas de mouvement brusque, dit-elle en éclairant tour à tour le visage de Guy B. et de Loucy. Je vous ai à l'oeil. »

Loucy sourit et ouvrit la bouche pour répliquer, mais Guy B. opina négativement de la tête pour l'en dissuader.

L'Officière sortit son monocle et parcourut la première page sans sourciller:

## **REBUFFADE**

### ***(une histoire d'estomacs)***

*Il était une fois quatre amis très proches. Bonnet, Feuillette, Rumen et Caillette.*

*Bonnet à Feuillette : J'ai vraiment trop mangé.*

*Feuillette à Bonnet : Moi aussi je suis tellement plein, j'ai peur de renvoyer.*

*Rumen aux deux précédents: C'est la même chose à chaque fois. Faudrait apprendre à vous dompter.*

*Bonnet : Pas notre faute, ça rentre tout seul*

*Feuillette : T'es pas mieux non plus, t'es tout gonflé.*

*Rumen : Caillette, tu dis rien?*

*Caillette : Ça s'en vient les gars...*

*Et Madame Mille-feuille chia un bon coup dans les prés.*

L'Officière referma le calepin. Son front atrabilaire ne laissa transparaître aucune émotion particulière. Il faut dire que sa rate, à force de ne pas être chatouillée, demeurerait aussi catatonique qu'une huître.

« Cela ne me semble pas très conforme, dit l'Officière sans une ridule. Un nouveau système d'humour ? Un progressiste ?

—Un anarchiste, répondit Loucy dont le sang partisan bouillait à la vue d'une matraque, certains diraient même qu'il était un degré plus chaud que la moyenne.

—Un concept révolu en effet, affirma l'Officière en le refermant. Confisqué! »

Guy B. ne broncha pas.

« Ah, Guy, tu es trop mou, chuchota Loucy. Il m'arrive parfois de me demander si tu possèdes des os sous cette peau. »

Ils s'en seraient tirés avec une amende si Loucy, en voulant récupérer le carnet, n'avait pas craché dans le gros oeil de l'Officière. Guy B. se demanda si cela valait mieux de neutraliser le gros ou le petit? Il garda l'interrogation pour lui.

« Agression sur un agent de la paix, s'écria l'Officière en nettoyant son oeil avec un mouchoir. Félicitations, je vous embarque pour la nuit! Vous aimez les balades? Il y en a une longue qui vous attend jusqu'au poste, les poignets ligotés à ma mobylette!

—Chienne, dit Loucy en crachant à nouveau. »

Sur les bottillons luisants de l'Officière cette fois.

\*\*\*

## Chapitre VIII

*Guy B. passe la nuit en prison, il y fait la rencontre d'hommes singuliers*

Une fois arrivé au poste, Guy B., se voulant rassurant envers Loucy, lui promit, au travers de la cellule dans laquelle l'Officière l'avait enfermé, que tout irait bien. Il allait les sortir d'ici, assura-t-il en testant la solidité de la fonte cylindrique.

Elle se fâcha. Ce n'était pas sa première nuit en prison. C'était comme une soirée pyjama avec de vieilles copines. Mais lui, elle s'inquiétait plutôt pour lui, ses copains n'avaient pas l'air du genre à porter un pyjama satiné.

L'Officière Bluequiche sortit sa matraque et asséna un coup sur les barreaux. Guy B. recula comme un macaque élevé en captivité. L'Officière entraîna Loucy vers une pièce tout au fond. La cellule des femmes, déduisit Guy B.

Il se retourna pour examiner ses congénères; il y avait, à sa gauche, un homme dans la soixantaine. Celui-ci était visiblement perdu et agité. Il parlait seul ou alors à une créature invisible qui l'épouillait dans le dos.

Assis sur le plancher à sa droite, se trouvait un homme dans la quarantaine avec un chandail sale, des bermudas déchirés, de nombreuses lésions et contusions bénignes sur le visage et les bras, ainsi qu'une boursoufflure à la lèvre inférieure. Malgré la violence de son accoutrement, celui-ci avait l'air calme, paisible... habité d'une componction vertueuse.

Tout au fond, se tenaient bien droits deux hommes à l'allure distinguée et aux visages chafouins. Ils étaient habillés proprement avec de longues pelisses et des cravates assorties. Ceux-ci discourraient d'un sujet qui semblait les passionner. Ce n'était pas l'image que Guy B. s'était fait de dangereux criminels. Il les écouta à la dérobée et apprit qu'ils s'agissaient de deux Mathématiciens-Philosophes:

« Excusez-moi, intervint Guy B. qui profita de l'une de leurs pauses réflexives pour s'immiscer dans la conversation. Vous me semblez deux hommes tout à fait raisonnables. Puis-je savoir pourquoi l'Officière vous a enfermés?

—Nous? demanda le premier.

—Oh! Une brouille... dit le second.

—Une brindille... corrigea le premier.

—Que c'est bien dit! Une brindille, oui!

— Nous avons fait un très grand feu sans permis.

—Et quelques petits vols par-ci et par-là.

—Et par-là aussi!

—Oui, oui, c'est vrai, affirma le second en se tenant le menton.

—Mais pourquoi? insista Guy B.

—L'idée nous est venue lors d'une conversation révolutionnaire, amorça le premier.

—Je disais à mon collègue ci-présent, poursuivit le second, que « je pourrais passer les quatre prochaines heures de ma vie à lui expliquer pourquoi  $1.9999999999999999$  égale à 2.

—Et moi de lui répondre, dit le premier, que si cela était vrai alors,  $1.9999999999999999 + 2$  égalait à 4? Et si tel était le cas, alors assurément que  $2+2$  égalait à  $3.9999999999999999$ ! Et si tel était encore le cas alors...il fallait tout revoir l'arithmétique moderne! »

Guy B. trouva que l'homme s'emportait beaucoup pour quelques décimales. Celui-ci avait le visage rouge et la veine du front sur le point d'éclater.

« Je lui ai dit, repris le premier bouleversé, « Mon cher Bill, si vous avez raison, et je ne doute pas de votre raisonnement, alors...qu'allons-nous faire avec nos vieux bouliers? » Et ce brave Bill me répondit...

—Un brasier...un somptueux brasier! acheva Bill en se remémorant la scène qui leur sembla digne d'une révélation séraphique.

—Et nous le fîmes.

—Magnifique! Magnifique!

—Nous sommes allés dans tous les foyers durant la nuit pour ravir le boulier familial.

—Mon boulier? questionna Guy B. sceptique.

—Assurément le vôtre, nous sommes allés partout.

—Partout! Une razzia!

—Vous n'êtes pas allés partout si vous n'êtes pas allés en Chine, intervint Guy B. qui trouva le discours de ces hommes rempli de failles déductives.

—Partout moins la Chine alors.

—Et moins l'Église, car les évêques ne comptent que jusqu'à dix à cause des commandements et cela se fait très bien sur les doigts saints!

—Oui d'accord, tu as raison. Partout moins la Chine et l'Église.

—Vous n'avez donc rien à voir avec le Progrès? demanda Guy B. »

Ils s'esclaffèrent comme deux précieux au salon. Ils eurent peine à articuler:

« Balivernes et légendes!

—Foutaises et prophéties! »

Celui qui se nommait Bill reprit contenance le premier:

« Écoutez bien. C'est d'une simplicité, même un nouveau-né pourrait comprendre, dit-il à Guy B. en levant l'index. Je n'ai jamais vu Dieu.

—Moi non plus! s'exclama son collègue.

—Je n'ai jamais vu le Progrès, poursuivit Bill d'un ton égal.

—Moi non plus! fit encore son collègue exalté.

—Nous avons démontré, il y a bien des années de cela, par une formule mathématique, que Dieu n'existe pas. Qu'il n'est qu'élucubration.

—C'est vrai, appuya l'autre.

—Alors je n'ai jamais vu Dieu ET il n'existe pas. ET comme je n'ai jamais vu le Progrès alors...

—Le Progrès n'existe pas, déclara son collègue en pâmoison. Bill, tu es génial! »

Et ils furent saisis à nouveau de spasmes incontrôlables.

Ils sont malades, se dit Guy B., ou alors surdoués, ce qui est tout aussi déplorable. Il s'approcha prudemment de l'homme en génuflexion dans le coin droit. Celui-ci n'avait pas une tête de prix Nobel, pas plus que celle d'un tueur en série.

Guy B. mit un genou à terre puis s'accroupit avec précaution sur le ciment. Il ouvrit *Les voyages de l'Univers*. Le livre, resté dans sa poche arrière, avait échappé à l'inspection de l'Officière. Il allait entamer sa lecture quand une voix plaintive se manifesta:

« Ces grosses têtes de l'intelligentsia, les bourgeois nantis, ils ne connaissent rien! Han, mon frère? lui demanda l'homme aux enflures. »

Guy B. soupira; il était tombé dans la cage aux hurluberlus.

« Moi, continua l'homme sans attendre de réponse, je crois en Dieu mon frère! Je n'aurais jamais atterri dans ce taudis si j'avais entendu son appel avant! Quand j'avais dix ans, ma bonne grand-mère voulut me montrer la voie de l'Église, mais la pauvre est décédée au volant avant que l'on arrive à destination... Une fois adolescent, mon père trompait ma mère si ouvertement, qu'il a fallu dire à sa maîtresse de sortir de sous la table! Et ma mère...ma pauvre maman... elle, je ne la blâme pas si j'ai mal tourné. Tu vois, il existe trois femmes inspirantes dans ma vie: ma mère, ma meilleure amie, mon amante...Simone de Beauvoir et Marie Curie! »

Guy B. chercha une échappatoire. La seule chose qu'il vit fut un nom et une date crayonnés sur le mur en face. Il feignit d'être captivé par le barbouillage, à croire qu'il détaillait *Le sacre de Napoléon* au Louvre.

« Tu sais ce qu'on dit à propos de ce nom, mon frère? reprit l'homme en souriant. »

Guy B. opina négativement la tête.

« Adjutor Jarry 1929-1961, c'était un citoyen ordinaire, comme toi, comme moi. Sauf sur un point, c'est que l'homme faisait beaucoup de psoriasis. Il perdait une grosse quantité de peau morte chaque jour. Il n'était pas très populaire auprès des femmes, femmes qui acceptaient d'avaler le sperme d'autrui, mais qui refusait quelques flocons de chair morte entre leurs seins? Tanné de rebuter même les travailleuses du sexe, il décida de se composer une femme; sa Galactée de peau morte. Durant un mois, il rassembla sa propre chair détachée; il n'omit pas même une pellicule. Lorsqu'il eut terminé, le résultat était splendide! La femme de ses rêves était là, allongée sur son lit, mais il avait négligé un tout petit détail: avec de la peau morte, on fait une femme morte. Le lendemain matin, les policiers ont découvert le corps de la femme morte dans sa chambre.

—Et... ? demanda Guy B. décidément intrigué.

—Il fut accusé de créationnisme-meurtrier. Il écopa de la peine capitale et vint attendre le salut de la faucheuse ici même, où tu te trouves...curieusement, il avait un teint superbement hydraté ce jour-là.

—Curieux oui...

—Je ne t'importune pas plus longtemps frère, prends soin de toi. Je vais prier pour que nos chemins se croisent sur une route moins tumultueuse.

— Hum. Oui, espérons-le mon eh...frère. »

L'homme se retourna face contre mur et, avec les mains jointes, entama son « Jevoussaluemarie » taiseux avec résipiscence.

Guy B. ouvrit son livre et accueillit les paroles de Madame Welldone comme autant de *Salve Regina*...

\*\*\*



### **Prévision**

*Échafauder un tel projet arbitrairement est illusoire. Conformément à la méthode scientifique, il y a quatre étapes avant d'arriver à une conclusion ou, au contraire, à une nouvelle hypothèse, car la spirale du savoir est toujours en mouvance. Il y a, successivement: la théorie, les prédictions, l'expérience et l'observation. Nous avons vu, jusqu'à présent, la théorie. Qu'en est-il des prédictions?*

*Je vise à analyser l'activité neurale durant la crise et la décharge électrique qui court-circuitent, comme nous l'avons vue précédemment, la zone située sous l'hippocampe responsable du déjà-vu.*

*Avec l'utilisation combinée des techniques de "neuroimagerie" et d'"électrophysiologie" qui ont déjà fait la preuve d'une corrélation entre la fonction visuelle et certaines zones du cerveau, je compte démontrer à mon tour que cette zone sous-stimulée (baptisée « la Well-done Zone »<sup>12</sup>) serait à l'origine de la perception de la quatrième dimension au même titre que l'hippocampe à l'acquisition des connaissances spatiales et le lobe pariétal à celles de la perception spatiale.*

### **L'expérience (ou mon journal de bord intime)**

*Pour réaliser une expérience d'une telle envergure, il me fallait trois choses: une subvention, un lieu et des cobayes.*

*La subvention est toujours la chose la plus ardue à dénicher. Je dois avouer qu'entre les producteurs de disques et la communauté scientifique, je préfère de loin négocier avec les producteurs de disques. Ouvrir les cuisses devant la communauté scientifique est beaucoup moins facile; ils sont toujours là à vous ausculter et à vous demander à quand remontent vos dernières menstruations.*

*Pour ce qui est du lieu, j'ai décidé d'installer le laboratoire dans mon chalet au bord de l'eau. Celui-ci se situe dans le coin de Shédiac au Nouveau-Brunswick. Je me suis dit qu'il serait plus agréable pour mes cobayes de se promener sur la plage que de rester cloîtrés à longueur de journée dans un hôpital sinistre. Et plus discret pour moi.*

*Les cobayes, que je nommerai patientes (car le terme « cobaye » me fait penser à des rats), ont été l'élément le plus facile à trouver! Nous les appellerons patiente A et patiente B.*

*La première, la patiente A, est très fouguese. Elle a seize ans. Sa troisième famille d'accueil me l'a gentiment prêtée pour l'été. Non sans recevoir une certaine compensation monétaire.*

*L'autre de dix ans, la patiente B, est plus taciturne. Elle ne parle pas. Et pourtant, c'est d'elle que je me méfie le plus. Les gens qui ne parlent pas ou vous sourient en silence sont*

---

<sup>12</sup> La « Welldone Zone » se situe entre l'hippocampe et le gyrus fusiforme. Son allure s'apparente à celle d'une cacahuète salée. Son goût, selon un échantillon de goûteurs unanimement d'accord, combine les saveurs de formol, de bleu de méthylène, avec un arrière-fond de noix de coco.

*indubitablement en train de penser. Et à quoi d'autre, si ce n'est à vous? À vous ou à un mauvais coup...*

*La patiente A, tout au contraire, me livre ses pensées sans résistance. « Sort de ma chambre maudite folle! », voilà qui écarte tout soupçon d'une intelligence latente et dissimulée.*

*Les parents de la patiente B, nouvellement divorcés, cherchaient un endroit où placer la mesquine durant l'été: « un camp de vacances scientifique, pourquoi pas! »*

*Les parents ou tuteurs légaux ont signé une décharge nous déresponsabilisant de tous éventuels accidents, et ce, pour les quarante et un jours où les filles seront gardées en observation.*

### **Jour 1**

*Jérôme est arrivé ce matin.*

*Dans le chalet, avec les filles et moi, il n'y a qu'un jeune stagiaire pour m'assister. Jérôme dit préférer mes chansons à mes essais scientifiques. C'est à demi flatteur. Et complètement insultant.*

*La tâche de Jérôme est toute simple, il n'a qu'à regarder les moniteurs des caméras de surveillance et de me prévenir si jamais l'une ou l'autre des patientes entre en crise. La salle d'où Jérôme opère est aménagée au sous-sol, sa chambre également. Le reste du matériel est disposé au salon. Les filles et moi-même dormons au deuxième étage. Elles partagent une chambre avec vue sur la plage, celle-ci avoisine ma chambre avec salle de bain privée, balcon et vue similaire à la leur.*

*Les filles sont arrivées un peu après quatorze heures, leur enthousiasme n'était pas palpable, évidemment, mais Jérôme et moi avons préparé un goûteux banquet froid (pains fourrés homard mayonnaise, humus et biscottes, grappes de raisins verts, quartiers de melon d'eau sans pépins, galettes de riz soufflé) pour les recevoir ainsi qu'une petite chanson de bienvenue écrite de ma main, livrée par la guitare acoustique de Jérôme.*

*Ne reste plus qu'à se servir...*

### **Jour 8**

*Une semaine déjà; il ne s'est pas passé grand-chose.*

*Les deux patientes sont atteintes d'un mal chronique qui devrait se manifester tôt, ou j'en ai bien peur, trop tard.*

*Tout le monde peut être atteint d'une crise soudaine d'épilepsie, sans toutefois être considéré épileptique, à un moment donné dans sa vie. Même moi. Même vous. Cependant, leur jeunesse et leur lésion cérébrales devraient nous avantager quelque peu. Car, plus il y a précédé de crises, plus il a de lésions cérébrales, et plus il y a de lésions, plus les récides sont probables. Cette maladie s'aggrave plus elle se manifeste, un peu comme une chanson ver d'oreille; plus on l'écoute, plus elle prend de l'expansion dans votre tête.*

*La patiente A possède vingt-deux crises d'inscrites à son dossier.*

*La patiente B, neuf seulement. Celle-ci a encore six chances sur dix de guérir à l'adolescence, une fois que ses circuits neuronaux auront terminé de se former. La patiente B prend encore son valium et son phénobarbital pour limiter les crises. L'autre est sevrée parce que trop vieille.*

*Je leur souhaite à toutes deux de guérir, le plus tôt possible, certes, mais idéalement, pas cet été.*

#### **Jour 15**

*La patiente A s'est entichée de Jérôme. Elle traîne souvent dans le sous-sol. Je la vois le regarder de biais le soir lorsque nous faisons un feu sur la plage et que Jérôme sort sa guitare. Les premières grandes chaleurs du cœur illuminent son visage plus que les flammes dansantes.*

*La patiente B ne me parle toujours pas. Elle demande à sortir de table en ne détachant pas les yeux de son assiette et c'est tout. Elle se rend à la plage tous les jours pour plonger tout habillée.*

*Elle me fait peur. Parfois, j'ai l'impression qu'elle peut lire mes pensées...*

#### **Jour 22**

*Il n'est pas souhaitable de « déclencher » une crise.*

*Il y a plusieurs facteurs qui causent l'épilepsie. La consommation d'alcool, de drogues et de médicaments, le manque de sommeil, le jeûne, la fatigue et l'agitation également. Ne serait-ce que le stress d'un examen ou une semaine d'insomnie à écouter la télévision.*

*Quoi d'autre? Les bruits incessants ou étranges, les alarmes à répétition, la lumière intermittente et stroboscopique. Bref! Tout ce qui ne se trouve PAS dans un chalet isolé en bordure de mer.*

#### **Jour 25**

*Les filles n'ont toujours pas eu de crises. Je ne publierai peut-être pas cet essai, tout compte fait.*

#### **Jour 30**

*J'ai marché sur la plage aujourd'hui. C'était le présent que j'avais choisi et qui, je le crois, se déroule encore pendant que j'écris ces lignes dans ma chambre.*

*Les filles préparaient le repas avec Jérôme. J'ai longé la plage. Sans même le remarquer, je laissais derrière moi une trace à chaque pas.*

*Lorsque je fis le chemin inverse, j'ai remarqué la plante de mes pieds incrustée, répliquée, dans le sable. J'avais la preuve de mon existence. Pas à pas, sans le savoir, je remontai le temps.*

#### **Jour 32**

*Il me reste neuf jours, je ne perds pas espoir.*

#### **Jour 34**

*Huit...*

#### **Jour 36**

*J'ai fait brûler les crêpes ce matin. Je n'ai jamais été bonne cuisinière. L'alarme d'incendie s'est déclenchée. La patiente A est devenue soudain très agitée... mais Jérôme a vite fait de monter sur un tabouret pour enlever les batteries du détecteur de fumée. Tout est revenu à la normale. Trop normal.*

#### **Jour 37**

*Je me suis énervée contre la patiente B aujourd'hui. La petite refusait, une fois de plus, de faire la vaisselle avec les autres. Son silence, son air morose de poupée de cire, mélangés à notre confinement depuis un mois; j'ai craqué. Je lui ai dit, sous le joug de la colère,*

*que jamais elle ne pourrait devenir Chirurgienne-Militaire ou Plongeuse-Ambulancière. Puis, je l'ai envoyée dans sa chambre en lui refusant l'accès à la plage jusqu'à la fin du séjour. L'emballement de ses neurones fut immédiat. Elle eut lieu.*

*La crise.*

*Nous l'avons apportée au salon, Jérôme et moi, où nous avons enregistré une variation cérébrale chez la petite. Mais le temps nous est compté, il faut recommencer, calculer des précédents, comparer les données, établir une récurrence et vite.*

*La patiente B a refusé de nous dire si elle avait eu, durant sa crise, un déjà-vu. C'est précisément cet instant qu'il faut capter. Elle seule peut nous guider là-dessus, mais depuis sa crise, elle ne nous parle plus.*

#### **Jour 40**

*Jérôme est parti. Après avoir assisté à la querelle, il ne se sentait plus à l'aise. De toute façon, je n'ai plus besoin de lui pour surveiller les crises. Je vais m'arranger pour y être. Dès que la patiente A s'est réveillée et a constaté son absence, elle s'est*

Les pages suivantes étaient manquantes.

Voilà qui est contrariant, se dit Guy B. en faisant glisser, de haut en bas, la plante de son index sur le ventre de la reliure. Il examina la cicatrice de plus près. Le feuillet avait été, non pas arraché, mais bien sectionné d'un seul coup très net. Pourquoi avait-on scalpé ainsi l'essai de Madame Welldone? Il sentit l'irritation monter. Un peu comme K. qui attend dehors devant le *Château*, tapi dans l'ombre, les mains dans les poches depuis 1962...

Guy B. s'endormit et rêva à des lumières aux textures de miel étalées sur une tartine brûlée comme le ciel. Quoi d'autre? Il aperçut le croissant lunaire tomber et s'écraser sur l'Hôtel de Ville avec la résistance d'un œuf. Le jaune de la Lune coula jusque dans le bureau de la Mairesse qui pleurait de gros morceaux de lards salés. L'estomac de Guy B. gronda dans la cellule.

Le monde était brunch.

\*\*\*

## Chapitre X

### *La libération de Guy B. et le plan de Loucy*

Au lever du soleil, un nez camus familier vint s'aplatir de l'autre côté de la grille.

« Jaro! s'exclama Guy B. ravi de voir un visage amical.

—Ma cousine t'a entraîné dans ses affaires croches, han, mon Guy?

—Cousine? s'étonna Guy B. Je croyais que c'était ta sœur.

—Sœur, cousine, est-ce vraiment si important? demanda Jaro en sortant une flasque et en buvant à la dérobée

—Non, lui concéda Guy B. Tu es allé la voir?

—Je pouvais juste choisir une personne à libérer.

—Oui, mais Loucy?

—Tu n'as qu'à aller la libérer si tu veux, mais en tant qu'ami, je te le déconseille. Ouah, ça pue ici. On dirait du vomi de chien! »

Jaro reboucha le goulot et serra la flasque dans son manteau afin de pouvoir se pincer le nez.

« Pourquoi me le déconseilles-tu? s'étonna Guy B. qui ne se sentait aucunement coupable du vomi puisqu'il avait déjà oublié qu'il agissait là du fruit de ses angoisses existentielles.

—Écoute, je sais qu'elle est bien gentille et bien jolie, mais il faut éviter Loucy. C'est une croqueuse d'hommes! Une mâchouilleuse de messieurs! Une succube de gentlemen! Elle draine les ciboulots pour y faire ses provisions. Tu l'aimes bien et elle t'aime bien, à ce que j'ai pu voir, mais dans peu de temps elle va se mettre à te parler de *son plan*. C'est là que ça risque de se compliquer...Loucy est en train de te recruter, tu comprends? Retourne chez toi et oublie tout...ça vaut mieux. »

Au même moment, un Gardien de prison-Mannequin, un chérubin à tête rasé qui avait la gorge couverte de tatouages reptiliens et les yeux verts opium déverrouilla la porte de la cellule.

Guy B. remercia Jaro de cette sollicitude, mais lui assura, en lui volant une gorgée dans sa flasque, que tout était en son contrôle.

Il se dirigea ensuite vers la cellule des femmes d'un pas gambadant. Le Gardien de prison-Mannequin s'accota sur la grille à la manière « James Dean » et regarda Guy B. détalé comme un lapereau.

Lorsqu'il arriva devant la porte de la cellule, Guy B. découvrit avec épouvante que Loucy n'y était pas. Il demanda à une dame âgée, qui se trémoussait bizarrement le long des barreaux, avec qui la jeune femme rousse venait de quitter? La dame cracha par terre avant de répondre:

« J'ai passé neuf mois à porter cette enfant-là, à la nourrir avec les meilleurs aliments, à lui prodiguer de l'amour et elle, elle, me remercie comment au bout du compte? En sautant de ma camionnette à la première occasion! Petite ingrate, va! »

Puis elle cracha sur Guy B. À croire que c'était une forme de ponctuation ancienne, se dit-il. C'est alors qu'il entendit un sifflement aigu derrière lui.

« Guy! Viens, on s'en va! cria Loucy en se dirigeant vers la sortie. »

L'air était frais, mais le soleil avait réchauffé le sol. Dans quelques semaines, le printemps ferait place à l'été, calcula Guy B. qui venait de rattraper les talons de la jeune femme.

« Qui t'a choisi? demanda-t-il à Loucy qui marchait péniblement vers il ne savait où.

—Aucune importance. Je te l'ai dit, j'ai des amis ici. »

Elle s'alluma un joint en espérant atténuer ses rhumatismes.

« Qui? insista-t-il en repensant au beau Gardien-Mannequin avec un tatouage de caméléon qui l'avait libéré plus tôt.

— J'ai appelé Jaro pour qu'il vienne te libérer, c'est l'essentiel. »

Elle laissa tomber son joint par terre.

« Oui, je sais. Mais toi, qui est-ce qui? s'acharna-t-il confus. »

Loucy ne répondit pas et écrasa le mégot avec le plat de son espadrille *Five Star*; signe que la discussion sur le sujet était close.

« Sinon, reprit Guy B. bourru, c'était intéressant ton party entre copines?

—Oui, très. On a titillé nos mamelons gonflés en regardant des films tournés dans des polyvalentes californiennes, répondit-elle joyeusement en lui lançant un clin d'œil. »

Guy B. devait vraiment lui dire d'arrêter ces foutus clins d'œil. Un jour, elle finirait par blesser quelqu'un.

Loucy s'arrêta pour remettre du orange à lèvres.

« Cette nuit, amorça-t-elle nonchalamment, durant mes réflexions, j'ai trouvé comment faire lever ta carrière.

—Comment?

—L'Officière avait raison sur un point...nous sommes le Progrès, Guy. Et pour que les choses changent ici, pour que les gens comprennent ce que tu fais, il va nous falloir de l'aide. Tu comprends? »

Il comprenait. Loucy sourit malignement:

« Il nous faut trouver le Progrès ».

Elle fit claquer ses lèvres dans un « pop », puis s'approcha du visage de Guy B. Il figea sur place. Elle apposa sa bouche sur le nez celui-ci. L'empreinte de ses lèvres brûlantes lui avaient non seulement coloré le nez, mais les joues également. Elle se remit en marche comme si de rien n'était.

« Où va-t-on? demanda Guy B. déstabilisé.

—Au quartier général.

—Tu as un *plan*?

—Pour sûr que j'ai un plan! »

## Chapitre XI

*À l'usine, Grace écoute les femmes médirent sur Guy B. et le Progrès arrive en Ville*

Lundi à l'aube, Grace arriva à la Pailletterie, le chignon impeccable, le visage frais et le cœur en miettes; l'organe lui-même aurait pu être transformé en milliers de paillettes et envoyé dans un sachet à Guy B. Ainsi, il aurait eu tout le loisir de les disperser le jour de ses nouvelles épousailles.

Cela faisait deux jours et trois nuits qu'elle n'avait pas revu son mari. Dans la salle de triage où elle assurait la supervision, elle pouvait sentir le regard compatissant de ses collègues, pis encore, elle pouvait entendre le bavardage des commères se heurter à ses tympanes, puis rebondir sur les murs et lui revenir encore. Et encore. Comme une éternelle (et encore) partie de squash joué en solo.

«...partir comme ça en abandonnant tout pour une poulette droguée..., bavassa une employée. »

Celle-ci s'appliquait à écarter les mauvaises paillettes, celles qui avaient un coin mal limé ou encore celles dont la teinture n'avait pas entièrement enrobé le squelette.

« À son âge! répondit sa compagne en relevant la tête du microscope.

—J'ai entendu dire que l'autre n'a pas la vingtaine! Jocelyne les aurait vues ensemble *Aux deux Pierrots* en fin de semaine. Ils s'embrassaient comme des animaux! Un gorille et une gazelle!

—Oh oui, elle me l'a dit! Et son humiliation publique! Penses-tu qu'il a eu le temps de compter tous ces organes qu'on lui balançait? demanda-t-elle malicieusement.

—Quelle chipie tu fais, Rachel! s'amusa-t-elle. »

Elle fit mine de retourner à sa besogne, mais Rachel pouvait encore l'entendre baragouiner:

« Tout de même...un homme si respectable...pauvre Grace...c'était prévisible...question de karma! »

—Comment ça le karma, Miche? »

Miche abandonna l'oculaire et lui sourit comme une sainte pie.

« Eh bien, imagine-toi donc qu'elle est la fille d'un Barmaid-Pasteur et d'une Enseignante-effeuilleuse! Ça ne pouvait que mal tourner... »

Grace eut envie d'intervenir dans le récit de sa propre vie, qui dans les faits, était presque exact, sauf pour son père qui n'était pas Barmaid-Pasteur, mais Busboy-Aumônier.

« C'est là tout un retour d'ascenseur en effet! Mais tout de même, elle qui abandonné sa carrière pour... enfin, tu sais... »

—Moi, je l'ai toujours trouvé bizarre ce Guy B.

—Bizarre comment?

—Je ne saurais trop te le dire à toi, mais je me le suis toujours dit en ces termes et mot pour mot en plus: « Micheline, un jour cet homme va partir avec une petite salope ».

—Et c'est ce qui advint, Miche!

—J'ai du sang de médium.

—Et moi? Que vois-tu pour moi?

—Pour toi...du bonheur... et un voyage, répondit-elle sans même détourner le regard de son travail.

—Stupéfiant! Je pars justement avec Paul en Floride, comme à chaque année, en février prochain!

—Tu vois... »

Grace colla l'embout de son porte-voix à sa bouche et leur cria de se remettre au travail, car telle était sa définition de tâches.

Puis, elle s'absenta de la grande salle afin de gagner les toilettes où elle comptait tirer la chasse sur son chagrin.

Contrairement à Guy B., Grace se souvenait de tout. De tout, sauf de ses rêves de jeune fille... Elle se rappelait, comme si c'était hier encore, le jour où elle avait rencontré Guy B. Elle ne l'attendait pas en robe bouffante assise sur un tas de fumier, elle venait plutôt d'éteindre un feu dans une ferme. Le foin de la grange avait brûlé sous les rayons du Soleil; elle avait remarqué un jeune interne venu compter les organes calcinés de la jument, pour s'exercer, lui avait-il assuré. Lorsqu'elle voulut se retourner pour lui demander son nom, celui-ci avait disparu.

Le sort décida que Grace ne devait pas revoir ce mystérieux jeune homme avant deux mois. Un feu avait été signalé dans la cuisine très chic du réputé Chef-Boxeur Marco Tedagneau, coté trente-sept étoiles et champion en titre du bœuf braisé mi-moyen. Celui-ci sauvait la petite serveuse avec du beurre blanc et de la sauge, après l'avoir attendrie au préalable, lorsque sa poêle s'enflamma. Le pauvre Marco perdit, et sa petite serveuse, et trois étoiles.

Il s'adonna, comme par hasard, que Guy B. mangeait seul au restaurant ce soir-là. Lorsqu'il aperçut Grace sortir de la cuisine, les cheveux défaits, les joues empourprées, il l'invita sur-le-champ à se joindre à sa table pour deux. En espérant, pour sûr, qu'elle aime sa viande bien cuite.

Un an après leur mariage, Grace se vit obligé d'abandonner sa profession. Dès lors, aux yeux de son mari, c'est comme si elle s'était volatilisée, évaporée. Pouf! Le *remake* de ma sorcière bien-aimée, mais sans le « bien-aimée ». Au bûcher la sorcière! Dans l'eau avec des roches dans la capuche!

Elle avait pourtant conservé de sa formation: un amour maladif pour la discipline, une paire de chaussons ensanglantés (croulés même) et son emblématique chignon, plus pratique sous le filet!

À bien y penser, elle aussi avait cessé de se voir à l'époque. Et maintenant, où était-elle? Tarissante, édulcorée dans une chaîne toute grise et sans nuances. Insignifiante comme un panneau-réclame dans le désert. Et lui. Où était-il?

Lorsqu'elle revint à son poste, Grace trouva son département au repos. Tous les employés s'étaient arrêtés. Figés comme des corps cireux. Ils regardaient quelque chose en l'air. Quelque chose que Grace n'arrivait pas à distinguer. Elle suivit leur regard commun. Il convergeait vers la rampe de l'escalier à quart tournant, au deuxième étage. Elle avançait aux trots. Qu'est-ce qui pouvait bien retenir leur attention?



Elle le vit; un jeune homme amérindien se tenant sur la rambarde. Il leva les bras en l'air comme le messie. Grace devina de qui il s'agissait. On l'attendait oui, mais plus tard. Beaucoup plus tard.

\*\*\*

## PARTIE III: LE PROGRÈS

### Chapitre I

#### *Trois semaines après l'arrivée du Progrès; constats et répercussions sur la Ville*

Le passage du Progrès, il y a trois semaines de cela, a vraiment retourné la Ville sens dessus dessous. À la grande Pailletterie, plus de la moitié des Vaccavillois ont perdu leur emploi.

Désormais, les cuves se brassent d'elles-mêmes, la musique est diffusée par un mégaphone relié à des haut-parleurs et le triage est effectué par des scanners aux lasers. Même Po Lyne, la limeuse prodige à onze doigts, fut remplacée par un cyborg japonais à six mains.

Ils ont tout remisé; nacelles, caisses de limes, microscopes, passoires, Po Lyne. Tous recouverts de draperies blanches, des suaires de chez Sears, et entassés dans le petit hangar annexé à la Pailletterie.

Grace est l'une des rares chanceuses à ne pas avoir perdu son poste. En fait, c'est même tout l'inverse puisqu'elle se vit offrir une promotion.

En effet, lorsque le Progrès, au fameux jour de son arrivée, descendit les escaliers pour s'adresser au chef des *trieurs*, celui-ci savait qu'il rencontrerait de la résistance. Évidemment, le chef tenta de chasser l'Amérindien, comme ses prédécesseurs avant lui, en lui jurant qu'« il n'y a rien à améliorer ici! »

Le Progrès avança calmement vers les microscopes. Il apposa le bout de son index sur la lamelle et remonta le doigt à la hauteur de ses yeux, avec, sur le bout de son ongle, une paillette en équilibre. Le Progrès examina la paillette or comme une parcelle de lumière dans les sables aurifères.

Tous les employés retinrent leur souffle.

« Le poids est bon, dit-il après un moment d'observation silencieuse, la couleur pourrait être mieux, elle tire davantage sur l'orpiment que sur l'or pur, le limage est passable, mais la vélocité est à revoir complètement et il manque d'enrobage, conclut-il. »

Il souffla sur la paillette qui retomba en tanguant tristement vers le sol.

« Comment osez-vous! s'indigna le jeune chef, les poings serrés et deux fois plus tremblants qu'à l'ordinaire. »

Le Progrès, qui connaissait toutes les coutumes, car il faut connaître les coutumes pour bien les changer, se tourna vers Grace qui portait le filet à cheveux turquoise. Il lui fit comprendre d'un simple regard ce qu'il attendait de la sous-chef *trieuse*.

Grace s'avança vers le jeune chef devenu aussi livide et résigné qu'Abraham sur le Mont Moriah. Fidèle à la tradition, il s'agenouilla, presque mort déjà, avec une dignité silencieuse. Il avait l'allure de ces Japonais qui, autrefois, se faisaient trancher la tête par le Kaishakunin désigné, Grace, en l'occurrence.

Celle-ci demanda à ce qu'on lui apporte un baril de teinture or, légèrement chauffée et totalement permanente. Elle commanda ensuite au chef de se dévêtir, ce qu'il fit comme l'on s'éventrerait avec un poignard, à savoir avec une volonté et une rapidité déconcertantes.

Puis on versa le contenu du baril en entier sur son corps, jusqu'à *bien* l'enrober de part et d'autre. Il serait ainsi condamné à passer sa vie « jaune de Perse » déclara Grace sans émotion perceptible.

Le Progrès prit le mégaphone des mains de Grace et s'adressa à l'usine au grand complet:

« Rentrez chez vous, tous. Vos services ne seront plus requis, merci tout de même, leur dit-il tout en prenant note qu'il faudrait penser à un meilleur système de communication, peut-être plein de mégaphones comme celui-ci, mais dispersés à l'intérieur du bâtiment. »

Tous les départements se dirigèrent lentement vers la réception, Grace suivit le mouvement du courant quand le Progrès l'intercepta:

« Sauf vous, madame. Votre rôle n'est pas encore terminé, lui assura-t-il aimablement. »

Grace continuait donc de venir travailler tous les jours à la Grande Pailletterie. Elle était seule à l'ouverture de l'usine et seule à la fermeture également.

La différence notoire depuis la mise à pied générale est qu'au lieu de superviser des personnes, Grace supervise désormais de grosses machines à vapeur. L'unique avantage qu'elle y trouve est que ses nouveaux collègues ne vilipendent pas son ex-mari.

\*\*\*

La Ville enregistra un taux critique de chômeurs, soit environ sept mille sur vingt mille habitants. Un record jamais égalé! C'était inscrit dans un livre de prouesses extraordinaires, entre un homme qui avait les favoris longs comme deux boulevards et des jumelles homozygotes qui n'avaient jamais porté de tenues identiques!

Comme le veut « le plan #817 », voté au conseil municipal afin de suppléer à une augmentation de la cotisation versée à l'assurance chômage, en situation d'extrême crise, il faut partager les emplois, retirer le trait d'union, choisir l'une ou l'autre de ses vocations et laisser la vacante à son fils ou sa fille, son conjoint ou sa conjointe, sa maîtresse ou son prof de yoga chaud.

Même la Mairesse s'est vue forcée de donner sa Maîtrise de psychologie à son corniaud de fils aîné. Évidemment, cela créa quelques tensions au sein des familles. Un peu comme lorsque l'on gagne un gros montant à la loto, les préférés ressortent avec une Ferrari et les laissés pour compte avec un essuie-glace de vitre arrière.

Il n'y a pas que dans le cœur des Vaccavillois où le Progrès avait semé la zizanie et la convoitise, les rues aussi semblaient se livrer bataille, car ceux qui n'avaient personne avec qui séparer la profession décidèrent de sortir faire du grabuge artisanal.

Le Retraité-Errant vit son territoire envahi par une horde de sans-emploi. Ses paisibles nuits à trifouiller dans les déchets, ses repas frugaux et son aumône en tenu d'Adam s'en-volèrent comme autant de corbeaux disparus.

Tous se mirent à croasser, réveillant à l'aube ceux qui avaient encore un travail. Quelques fouineurs observèrent le Retraité-Errant percer les sacs de poubelle pour ensuite faire pareil.

« Y mette même pas d'bave! D'pâles imitateurs! C'est tout c'qu'ils sont, gueulait le Retraité-Errant en les poursuivant avec sa nudité ballottante. »

On le retrouva mort un matin de mai. Il gisait dans un tas de journaux et de boîtes de conserve vides. C'était un jeudi, jour de recyclage. Il fut difficile de ne pas le confondre avec une souche vermoulue. L'autodestruction cellulaire, déjà bien entamée, avait recouvert son corps d'ampoules et les insectes larvaires avaient pondu dans sa bouche, ses oreilles et ses narines. Il était finalement devenu propriétaire d'un loyer.

Lors d'une conférence de presse, la Mairesse s'exprima publiquement en ces mots: « Des emplois sont perdus! Vous pouvez toujours les chercher dans la boîte à l'entrée de la bibliothèque, ou encore afficher des pancartes sur nos pylônes électriques *Emplois perdus*, cela ne nous les rendra pas tant que le Progrès court librement! » L'Officière Bluequiche, punitive et avide de sanctions, avait également fait sa déclaration publique: « Le Progrès est en état d'arrestation pour *Crime contre la Pailletterie*, quiconque le cache, le protège ou le débarbouille est passible de partager sa sentence d'emprisonnement à vie. Comme sa vie est éternelle, alors même après la mort, vous serez encore condamné. C'est un pensez-y-bien à deux fois plutôt qu'une! L'excommunication sera irréversible.»

Après la modernisation de l'usine, celle-ci découvrit une autre bizarrerie venant s'ajouter aux *trois lumières* et à *l'abuveur*.

Dans le carré de sable du parc, au bout d'un poteau en fer planté jusqu'au noyau terrestre, se trouvait une gloriette de la taille d'un buffet. La volière huppée ressemblait trait pour trait à l'Hôtel de Ville. La déglingue abritait des animatroniques de la taille d'un vice-roi. Les androïdes miniatures dansaient en rond en se tenant par la main sur *la Carmagnole*. Même l'imaginaire de l'Officière n'aurait pu concevoir des êtres aussi immondes. Ils avaient les yeux rouges, les dents acérées, peut-être même en avaient-ils plus que trente-sept?

La gloriette infernale donnait la chair de poule à l'Officière. Aucun doute que ces personnages s'inscrivaient dans la *vallée dérangement*.

Les enfants, en contrepartie, abandonnaient toboggan et glissoire pour vénérer ces êtres enchanteurs. Elle sécurisa le périmètre en encerclant la zone avec son ruban de signalisation. Une fois les mioches retournés à leurs badinages, elle s'empressa de neutraliser un à un les gnomes métalliques avec son pistolet électrique. Elle plaça ensuite les êtres miniatures et inanimés dans des sacs de plastique numérotés d'un à sept.

Avec une truelle, un tamis et un pinceau d'archéologue, l'Officière réussit à différencier les traces adultes des petons légers dans le sable. Les trois mêmes pieds furent identifiés ainsi qu'une nouvelle paire qui semblait s'être jointe au groupe.

Entre temps, les enfants l'avaient entouré en catimini, furtivement comme les centipèdes sous les plinthes de chauffage.

Alors qu'elle s'apprêtait à repartir sur sa motocyclette, des dizaines de petites voix se mirent à la conspuer. Ils l'imploraient d'enterrer puis d'exhumer les corps devant eux. Ils braillaient en lui jetant leurs chaussures, nouvellement à velcro, au visage.

L'Officière sortit sa matraque pour se protéger des canonnades et démarra en trombe. Sous la huée générale et l'averse de semelles illuminées, le sac numéro six tomba de ses coffres.

Traversé de courts-circuits, le robot se mit à se débattre dans le sac. Le son suraigu qu'il produisit effraya le petit nouveau au short de matelot. Celui-ci courut chercher réconfort dans la jupe de sa maman.

Les autres enfants, ayant vu d'autres violences et bon nombre de Festivals, achevèrent la *chose* en la piétinant à tour de rôle puis lui creusèrent une fosse, un bien piètre sépulcre, à l'ombre de la frondaison d'un pommier.

Ils s'agenouillèrent autour de l'arbre et gouaillèrent en chœur le « Notre Père ».

\*\*\*

« Officière, c'est un désastre!

—Holà! Je vous avais prévenu, moi, dit l'Officière en reculant d'un pas. »

La Mairesse avait convoqué l'Officière Bluequiche à son bureau. Elle se retrouvait à gérer la plus grosse crise de l'Histoire de Vaccaville, avec l'épidémie de Tuberculose de 1884 et la pénurie de plastrons en 1911. La voilà sa chance d'avoir sa photo dans les livres scolaires!

« Vivement le Festival, réfléchit la Mairesse à voix haute, il faut créer un peu de main-d'œuvre et vite avant que les chômeurs ne détruisent tout! La Ville doit cruellement se refaire une beauté. Les invitées de marque ne sauraient tarder... et les caméras! Vous imaginez, notre chère Nélice Nondi, débarquer ici, marcher dans les déchets, inspirer la fumée de l'usine à la télévision nationale! Nélice Nondi toute pouacre chez nous! Non, cela ne peut être! C'est tout à fait inopportun! Je ne le permettrai pas sous mon règne! »

Elle semblait moins zen sans ses certificats de psychologie cloués aux murs, remarqua l'Officière. Le caractère velléitaire de la Mairesse se révélait; celle-ci ne pouvait choisir ne serait-ce qu'une sorte de muffin sans sentir la nausée lui monter.

« Je peux tout arranger avant le Festival, assura l'Officière d'une voix qui se voulait rassurante, je peux nettoyer ce foutoir et capturer le Progrès comme je l'ai déclaré publiquement. Mais pour cela, je vais avoir besoin de...

—Tout ce que vous voulez! Arsenal! Artillerie! Il n'y a qu'à vous servir.

—Carte blanche?

—Cela va de soi, oui! »

La Mairesse fit glisser le tiroir de son bureau et en sortit une carte de souhaits d'anniversaire. Elle la tendit à l'Officière de sa main tremblante. L'Officière Bluequiche s'en saisit et l'ouvrit. Comme prévu, elle était blanche. Aucune restriction d'écrite à l'intérieur, car il n'y en avait aucune. Absolument irrévocable, pensa l'Officière.

« Et prenez tous les effectifs qu'il vous faut! assura la Mairesse. Ce n'est pas les bras vacants qui manquent! »

Puis elle congédia l'Officière Bluequiche d'un signe de la main. Avant que l'Officière ne referme la porte, la Mairesse ouvrit la bouche en cul-de-poule et l'interpella:

« Officière?»

Celle-ci se retourna.

« Avant le Festival, donc, j'ai votre parole? demanda-t-elle comme une enfant validant pour la centième fois la promesse d'aller au parc.

—C'est promis, sur mon insigne, vous aurez la tête et tout le reste du Progrès avant le Festival.

—Sinon, vous prendrez ma place dans l'arène aux taureaux? demanda la Mairesse moitié défiante, moitié apeurée. »

L'Officière acquiesça salutairement et referma la porte derrière elle. Il fallait faire vite. Sévir. Aseptiser les mauvais germes. Elle sortit son monocle et le plaça sur son œil proéminent. Il fallait être vigilant. Elle enfourcha sa moto à la robe zébrée, elle lui donna un

petit coup dans le silencieux, pareil comme on le ferait pour atteler un Camarguais fougueux.

Il fallait chasser bien.

\*\*\*

### Chapitre III

#### *Retour sur la situation de Loucy, Jaro et Guy B.*

Jusque-là, tous leurs efforts pour retrouver le Progrès se soldèrent en échecs. Vaccaville n'était pas grande, certes, mais les champs, les bois et les terres qui entouraient le cœur de la Ville rendaient le secteur difficile à ratisser.

Ils interrogèrent quelques personnes; des fermiers, des employés de l'usine, des familles, mais nuls ne furent en mesure de le décrire; il avait soit les cheveux blonds coupés en brosse ou de longues bouclettes charbon, une taille de géant ou le corps grêle d'un adolescent; des prunelles noisette ou des iris violets!

Toutefois, tous furent unanimes sur une chose: « si jamais ils mettaient la main au collet de ce maroufle, celui-ci se verrait transformé en charpie avant même d'avoir pu crier *plus-value!* ».

Au bout de trois semaines de recherches, ils n'eurent amassé que des témoignages divergents et quelques articles de journaux, —majoritairement sur la chasse à l'homme déclaré par l'Officière Bluequiche, —punaisés en pentagramme sur un babillard dans la cuisine de Jaro. C'est là où Loucy avait installé leur « quartier général ».

« Loucy, il faut se rendre à l'évidence, déclara Guy B. en chiffonnant la gazette, — c'était la troisième fois qu'il la parcourait, —le Progrès est parti!

—Eh bien, moi, je ne me rends jamais, dit Loucy d'un ton mauvais. Surtout pas à l'évidence. Mais toi Guy, tu peux partir quand tu veux.

—Vous perdez votre temps tous les deux, intervint Jaro. Les gens sont déprimés. Les gens ont besoin de rire... de rire et de boire. Il but d'une traite une once de vodka sur glace. C'est le meilleur moment pour retourner sur scène Guy... »

Jaro venait de concéder la moitié de son emploi à Mireille qui, comme des milliers d'autres, avait été démise de ses fonctions à la Pailletterie. Elle y était la réceptionniste. Celle-ci avait été remplacée par une boîte vocale après quinze ans de sincère « bonjour » et de mémos rédigés avec soin. « Elle m'a vraiment pris la moitié de tout! » gémissait Jaro jour et nuit au combiné, laissant des centaines de messages à la voix préenregistrée.

« Les gens sont déprimés, admit Loucy, mais toujours aussi stupides et bornés. Personne ne veut se faire raconter une blague qu'il ne comprend pas. Il n'y a rien de pire que de se faire rappeler sa bêtise, et ce, en public et en boisson!

—Ridicule, dit Jaro en buvant directement au goulot. Guy, envoie-moi une blague d'intello, une blague d'actualité, genre.

—Très bien, accepta Guy B. Comment appelle-t-on un pudding qu'on n'a pas l'intention de manger? »

Silence.

« Un pudding chômeur. »

Jaro étouffa un rot.

« C'est tout? demanda Jaro.

—Point Loucy, dit la jeune femme cynique en prenant une gorgée de vodka qui lui causa un haut-le-corps.

—Vous pourriez peut-être aller voir l'Officière? suggéra Jaro.



—As-tu donné la moitié de ton intelligence à Mireille, coudonc! Non, ce qu’il nous faudrait c’est quelqu’un de plus discret... »

Guy B. se leva, frappé d’une illumination. Il courut chercher son soulier gauche à l’entrée. Pourquoi n’y avait-il pas pensé plus tôt?

« Là, sous le feutre! s’exclama-t-il. »

Il sortit une carte professionnelle et la présenta à Loucy. Ils espérèrent que la Détective-Vendeuse de souliers avait conservé la première partie de sa vocation.

\*\*\*

## Chapitre IV

### *L'Officière Bluequiche fait analyser les empreintes chez sa cousine, la Détective-Vendeuse de souliers*

L'Officière Bluequiche détestait sa cousine ainsi que toutes les formes de sororité. Cela n'avait rien de personnel, au contraire, elle détestait sa cousine autant qu'elle détestait le reste de sa famille. Voyez-vous, l'équité était l'une des rares valeurs qu'elle chérissait, après la rigueur et une bonne santé digestive.

Elle donna trois coups réguliers sur la porte bâtarde à deux vantaux. Celle-ci s'arrondissait en arc vers le haut, comme le rapporteur d'angle qui venait avec l'ensemble mathématique vendu aux étudiants.

La façade était toute en merisier, sculptée de croisillons et égratignée par les griffures de petites bêtes. L'Officière se demanda s'il ne valait pas mieux reculer d'un pas, au cas où celle-ci s'ouvrirait comme un pont-levis. Elle entendit un grattement derrière le mur. Son oreille identifia une famille de mulots lézarder dans l'isolation pour y faire leur nid. Elle crut aussi capter un son lointain de tambourin profane.

L'Officière, butée, appuya sur la sonnette: « Drelin-drelin! Drelin-drelin! » Même la cloche de son entrée sonne terriblement plouc, pensa-t-elle.

La porte s'entrouvrit avec la souplesse d'un livre où l'on aurait inséré une grosse enveloppe d'argent. Trois chaînettes de sécurité dorées comme les bijoux des vedettes rap défendaient la demeure. Un iris couleur crème brûlée perça l'obscurité de la voûte.

« Cousine? demanda l'œil incertain.

—Cousine, confirma l'Officière délétaire qui n'avait qu'une envie; défoncer les chaînes de pacotilles à coups de pied pour venir casser l'œil avec le dos d'une cuillère. »

Sa cousine défit les loquets en commençant par celui du milieu. Ce qui irrita l'Officière encore plus.

Elles se toisèrent un moment. Sa cousine en profita pour allumer un cigare cubain à l'air libre.

« Quel bon vent t'amène par ici? demanda la Détective, le visage à découvert, un Habano fumant dans sa main.

—J'ai un problème de chaussures depuis quelques semaines, j'ai pensé que tu pourrais *peut-être* me donner un coup de main, répondit l'Officière en se couvrant le nez pour barrer la route aux volutes empyreumatiques.

—S'il y a un caillou à l'intérieur, tu dois retourner ta chaussure. Mais si tu veux changer tes affreux bottions du surplus de l'armée, je ne puis rien pour toi. Je ne suis plus vendeuse. Tu ne le savais pas?

—Je sais bien! Je sais tout! C'est justement une affaire de déduction qui m'amène, dit l'Officière en adoucissant son ton grognard. Tu es encore Détective?

—Plus que jamais.

—Bien. »

L'Officière Bluequiche sortit les quatre feuilles où reposaient les empreintes. Puis un grand sac de plastique contenant les Dr. Martens noirs à *studs* argent du Junkie.

—Peux-tu m'identifier ceci. »

La Détective détailla en alternance les silhouettes de pieds et les bottes du délinquant.

« Ça risque de prendre un bout de temps, affirma-t-elle. Tu prendrais bien une tasse de thé? »

Au bout de deux heures, toutes les semelles furent identifiées. Toutes, sauf une.

La Détective avait conservé un classeur avec les fiches de tous les criminels, futurs criminels et autres, à qui elle avait vendu des souliers durant sa carrière.

Elle avait sorti son monocle pour pouvoir consulter les dossiers; c'était héréditaire chez les Bluequiche d'être à moitié binoclard.

Les bottes originaires de Wollaston en Angleterre furent les premières identifiées bien que l'Officière savait déjà qu'elle appartenait à Édouard Bisaillon, le seul à traîasser dans les rues de la Ville avec un mohawk vert anis et des bottes constamment délacées. La Détective déplora l'état des ferrets vaseux et éculés. Des belles bottes d'une cordonnerie estimée, comment pouvaient-elles être autant abîmées en si peu de temps? Par chance, elles sont garanties à vie, le savait-il? L'Officière fit comprendre à sa cousine que cela n'importait plus. Ce que l'Officière apprit, par contre, c'est qu'Édouard les avait achetés il y a moins d'un mois avec la carte de crédit de la seconde paire.

La seconde paire, de pointures dix, était une paire de mocassins tressés. Il y avait une petite boucle lacée tout au bout. La semelle était souple et plate. Un peu comme deux *pancakes*. Son niveau de confort s'apparentait à une pantoufle. Le squelette était mou, ainsi, son propriétaire pouvait les plier et les ranger facilement dans un sac de voyage. La compagnie l'avait sortie au printemps dernier, et ce, en trois couleurs: beige, beige foncé et beige clair. La paire en question était beige foncé et appartenait à David Ravary. Il était bien connu du milieu pour son flegme militaire.

« Il est devenu un peu fou après la guerre, commenta la Détective, on l'a ensuite réaffecté comme Gardien de prison-Mannequin... ici même, lut-elle à voix haute. Regarde, il y a ses photos de casting jointe au dossier. »

Elle tendit les photos à sa cousine qui s'en saisit froidement. Celui-ci ressemblait trait pour trait à un ange tombé de l'Olympe qui aurait grandi dans un gang de ruelles. Il avait une camisole blanche transparente, les menottes en équilibre derrière son oreille droite et les lèvres légèrement entrouvertes dans une moue, —l'Officière dut bien se l'avouer, —très sexy. Elle détailla le tatouage réaliste du python royal qui s'enroulait autour de sa pomme d'Adam. Elle eut l'illusion de voir l'immondice enserrer un peu plus sa gorge. Elle conserva les photos en guise de preuves.

La troisième, de pointure treize, appartenait à un homme de chantier. Il s'agissait de bottes de travail. Elles étaient plus lourdes que ses consœurs, car l'empreinte s'était enfoncée profondément dans la terre. La Détective avait vendu cette paire à un dénommé Guillaume Jolicœur qui magasinait encore avec sa maman. Une mère monoparentale, déduisit la détective par ses souliers à semelles orthopédiques usés jusqu'au talon. Il était jeune, la très jeune vingtaine. Lorsqu'il les essaya en magasin, la Détective ne put s'empêcher de penser qu'il ressemblait à un petit garçon ayant mis les bottes à cap d'acier de son papa. Elle se garda de tout commentaire. Elle voulait les vendre après tout. Le jeune homme lui-même n'avait dit mot de la transaction.

Selon elle, ce n'était pas un criminel, mais il y avait les mots « influençable » et « à surveiller » d'inscrits dans la marge. Il y avait également la notation « animal enragé », mais elle ne se souvint plus trop pourquoi.

L'avant-dernière paire était la plus petite pointure, du neuf pour homme. La paire de souliers en cuir rigide avait connu plusieurs pistes de danse. Du Disco au Hip-hop.

Ils étaient usés. Troués même à en constater l'espèce de tache sur le dessin au niveau du talon. Ils avaient au moins une quinzaine d'années. C'est à se demander si la compagnie hongroise qui les fabriquait n'avait pas fait faillite?

Cette paire était la seule à n'être présente que sur un lieu; le parc pour enfant. La Détective dut étirer son bras tout au fond du classeur pour sortir le dossier de Martin Quévillon. L'Officière Bluequiche se rappela avoir arrêté l'individu il y a moins d'un mois de cela. Celui-ci urinait sur le public d'un spectacle privé. Il était complètement ivre et hurlait à la première rangée, constituée essentiellement de filles légères, qu'elles n'étaient rien de plus que de l'air et du vide dans du tissu trop serré. La troisième rangée ne reçut que quelques éclaboussures et des injures aussi inventives que: « Allez au Diable! », « Dieu vous emmerde! », ou encore, « Vous avez tous grossi cette année bande de canassons à muserolles! » Le sermon s'était clôturé par un *mosh pit* à trois cents contre un.

La dernière paire, celle non identifiée, avait une semelle sportive. Trop neuve pour venir d'ici, affirma la Détective. Le pas était léger, l'empreinte presque invisible. C'est comme si son propriétaire flottait, déclara celle-ci en scrutant l'image à la loupe. Elle remarqua des petits trous dans la semelle. « Pour faire respirer le pied », dit-elle admirative.

Aux yeux de l'Officière Bluequiche, deux choses étaient certaines à présent. Le Progrès portait du douze. Et sa cousine faisait de l'excellent thé au jasmin.

\*\*\*

## Chapitre V

### *Sur le chemin, Guy B. rencontre sa fille*

Guy B. et Loucy avaient rendez-vous avec la Détective pour quatorze heures. Celle-ci demeurait sur la rue *Carroll*, une rue où il n'y avait que des demi-sous-sols.

Comme toujours, Loucy ouvrait la marche et comme toujours Guy B., dans une concupiscence aussi discrète que possible, contemplait sa Hébé d'ivoire.

Lorsqu'elle le surprenait à la dévisager ainsi, il avait la certitude qu'elle devinait ses pensées. Comme si celles-ci n'étaient pas bien différentes ou originales des autres.

La plupart du temps, elle lui souriait gentiment. Dans ces cas-là, l'envie s'emparait de lui; il voulait lui égratigner le dos, planter ses ongles sur ses côtes, sur son aine. Il voulait casser des miroirs dans les toilettes publiques, en la prenant entre le lavabo et le distributeur à savon vide.

D'autres fois, il arrivait à Loucy de rire de lui avec ses iris transparents. Dans ces autres cas, une seule envie lui prenait; celle de pleurer lové dans ses bras de femme éthérée... ou pernicieuse. Il ne saurait jamais véritablement le dire, et ce, jusqu'à la fin de ce récit et par delà.

« Pourquoi on passe par là? demanda Guy B. qui ne reconnaissait pas le chemin.

—J'ai une petite transaction à passer. »

Loucy tendit la main vers celui-ci. Il regarda le creux de sa paume et y glissa un billet de cinquante dollars.

Au bout de la ruelle, il aperçut deux hommes taciturnes en jeans délavés. Ils étaient entourés de jeunes femmes pimpantes. Celles-ci s'embrassaient, se demandaient des nouvelles de leurs études en communication-physio, en droit-soudure, et se montraient des photos de leurs nombreux voyages en sac à dos.

Une fille posa son regard sur lui. Elle ne devait pas avoir plus de quinze ans. Guy B. se sentit très mal, car il n'avait pas de drogue à lui offrir. Elle n'était plus qu'à quelques mètres d'eux.

Soudainement, Guy B. se souvint de la raison pour laquelle Grace avait abandonné, conjointement, la danse et le feu. Elle se rapprochait de lui...plus que quelques mètres avant l'impact...quatorze ans et demi...elle était presque à portée de tir. Il la regarda se planter devant lui avec effroi.

« Salut P'pa.

—Salut hum, il fit un effort surhumain pour retrouver son prénom, mais n'y parvint pas. Salut mon trésor. »

Évelyne, car c'était là le nom que Guy B. cherchait désespérément à s'en faire éclater les neurones, avait assisté au dernier souper familial en silence.

Elle se doutait depuis toujours du malheur profond qui habitait son père. C'est comme si l'esprit de celui-ci partait travailler sur la route durant de longues semaines. Petite, elle le décrivait à ses camarades comme étant un Camionneur-Représentant qui traversait le Connecticut. Ce n'est qu'après que Guy B. eut claqué la porte, que Évelyne se manifesta en applaudissant ce dernier. Grace l'envoya immédiatement dans sa chambre, sans lui laisser finir son souper, ce qui, avouons-le, lui apparut comme une récompense.

Loucy détailla Guy B. puis Évelyne et ainsi de suite. La jeune femme s'attarda finalement sur l'air interloqué de Guy B.

Pour elle, comme pour lui, cette apparition semblait découler d'un vrai miracle. Comme s'ils avaient toujours cru Guy B. infertile. Loucy chercha des « traits de papa » dans son front, sur ses tempes, mais n'en trouvait aucun.

Au contraire, plus elle le regardait et plus il rajeunissait pour devenir un ado cafouilleur, avec le dos arqué, les bras trop longs, les yeux fuyants. Puis, Loucy réalisa que le père et la fille semblaient aussi inconfortables l'un que l'autre. Ils se regardaient les pieds de la même façon, sans parler. « Un mini Guy B. au féminin » se dit-elle, attendrie.

Elle songea que le malaise général était peut-être dû à sa présence et s'éloigna pour aller bavarder avec les autres filles.

« C'est elle ta nouvelle copine? demanda Évelyne .

—Non.

—M'man dit que oui.

—Grace ça? Il s'étonna de la manière dont il prononça le nom de sa femme, comme des syllabes oubliées.

—Oui, m'man Grace, se moqua Évelyne . »

Le regard de Évelyne se reporta sur Loucy qui tendait le billet au premier garçon en jeans; un billet qui aurait pu être investi dans ses propres études. Dieu merci, elle l'ignorait!

« En tout cas, reprit Évelyne d'un air grave emprunté à son paternel, elle est belle... moins jeune que je pensais...cent fois plus belle... »

Guy B. renforça sa thèse fondée sur le principe que « tout le monde est un peu amoureux d'Loucy ». Ou bien était-ce parce que c'était bien là sa fille?

« Hum, tu lui diras que non à ta mère. Non, c'est pas ma... c'est juste mon assistante, précisa Guy B. sans véritablement savoir ce que Loucy représentait pour lui. »

Il soutint le regard de sa descendance pour la première fois, presque avec suspicion. Oui, elle avait le visage rond de Grace, ses yeux bruns également sauf que sa fille avait encore les cheveux en pagaille. Il espéra qu'elle ne tombe jamais sur un élastique, il songea à la mettre en garde sur les dangers du chignon, mais se ravisa.

Il se chercha longuement dans ses traits, mais sans succès, car il avait oublié lui-même à quoi il ressemblait. Et avec les cheveux et le maquillage, ce n'était plus trop évident.

Il y eut un silence.

« Toi, tu es finalement devenu clown, constata-t-elle en le scrutant des pieds à la tête.

—Papa essaie.

—Ça te va bien.

—Tu fumes? relança Guy B.

—Depuis un petit bout de temps. Tu le diras pas à Grace, han?

—Ça va, non, papa a beaucoup changé.

—Oui, ça paraît. Tu as l'air bien différent. Comme... plus mince.

—Et toi tu as grandi, présuma Guy B. au hasard, car il ne détenait, dans les méandres de son esprit, aucun comparatif visuel.

—C'est la puberté, répondit Évelyne en glissant l'une de ses mèches derrière son oreille.

—Moi aussi. Sur le tard, il faut croire! »

Évelyne rit. Il ne se souvint pas avoir déjà entendu ce merveilleux éclat.

« Bon, je vais y aller, reprit Évelyne. Marc m'attend.

—Un Marc?

—Oui un Marc, *mon* Marc! »

Elle lui donna un baiser rapide sur la joue. Évelyne sentait Loucy et les autres filles devant la porte. « Plus aucune trace du sucre de l'enfance, se dit Guy B. qui la regardait s'éloigner tandis que Loucy revenait vers lui avec sa grâce féline, prudente, mais dominante.

—Une fille? l'interrogea-t-elle.

—J'avais oublié...de la mentionner, oui.

—Je ne te l'avais jamais demandé. On n'est pas obligé de tout se dire... »

Elle s'alluma un joint et porta son regard vers Évelyne et Marc au loin.

« Elle te ressemble, constata Loucy.

—Tu trouves?

—Quelque chose dans les épaules.

—Les épaules...Tu pourrais me tatouer son nom?

—Bien sûr. C'est quoi?

—C'est...Montrésor. Oui c'est bien ça, Montrésor B. »

Loucy sourit et se retourna vers lui.

« Pas de doute...

—Quoi?

—C'est ta fille. »

\*\*\*

Guy B. aperçut le front des demi-sous-sols. Ils se tenaient là. Cordés, ligaturés, imbriqués les uns dans les autres. Pareils aux bidonvilles. Pareils aux champs d'ogives. Pareils aux morceaux de militaires après une grande bataille. Il distingua le début des toitures. Avec leurs fenêtres nivelées à la hauteur des tombes. Leurs cheminées, ordinairement embouchées, à peine sorties de terre. Des pousses de carottes, pensa Guy B.

Ce quartier était très reculé. Il dormait au cœur du petit bois, à la lisière de la ville, entre la campagne et la civilisation. Le temps était sec, suffocant, équatorial. Les lances brûlantes envoyées par le Soleil venaient perforer le parasol naturel formé d'épinettes et de boulots. La chaux des toitures sentait le soufre.

Enfant, Guy B. avait visionné un documentaire sur ce quartier à la télévision. À l'époque, les lieux lui étaient apparus à l'écran telle une vallée remplie de fours à pain de la grosseur des moulins.

Le Journaliste-Camelot, avec son équipe de perchistes, allait accrocher les circulaires aux portes des maisons semi-enfouies. Celui-ci avait rapidement compris que ce quartier abritait surtout des brigands, des anciens prisonniers, des mafieux et des vieilles filles. En somme, des gens qui souhaitaient se faire oublier.

« Claquemuré à moitié » que ça s'appelait. Il avait réalisé un portrait vidéo pour chacun des résidents, mais cela remontait à trente ans au moins. Les chances étaient minces d'y retrouver Chuck la matraque, reconnue coupable de triple meurtre sur sa grand-mère, Don Iacono *el Cazzo*, qui passait de la cocaïne dans le cul des mouches à l'aéroport et Yvette Saint-Yves, dit la nourrice intolérante au gluten, qui n'avait commis aucun homicide autre celui de lancer des bouchées de pain sec aux canards, et ce, malgré le prix exorbitant de la mie.

Depuis, le quartier était principalement habité par des familles de Roms d'origine indienne, bien que ceux-ci avaient immigré de Roumanie. Vous pourriez tout aussi bien les appeler Tziganes, Bohémiens, Manouches ou Gitans sans les vexer! Ils cohabitaient par dizaine, entassés et mortifiés à l'idée de se faire expulser par l'Officière qui s'est empressée, après qu'une liseuse de bonnes aventures Rom lui ait prédit une sexualité frigide, d'annuler tous leurs visas sans préavis.

Guy B. et Loucy descendirent les quatre marches de béton pour s'engouffrer dans l'allée. La porte était à peine plus haute que Guy B. Il pencha la tête par précaution. Il remarqua que les toiles d'araignées proliféraient entre le muret de briquettes et le châssis. Il trouva que cela demandait beaucoup d'humilité pour accepter de vivre avec des créatures aussi intelligentes et gracieuses. L'occupante devait être une femme modeste ou alors japonaise.

Loucy cogna trois coups intermittents. Rien ne se passa. Elle cogna sept fois en utilisant ses deux poings. Toujours rien. Guy B. et Loucy se mirent à marteler le bois avec leurs quatre poings. Ils entendirent les loquets glisser poussivement vers la gauche. La porte s'entrouvrit d'environ deux centimètres et demi, soit la largeur d'un œil humain moyen.



« Vous êtes? demanda une petite voix dissimulée derrière une paupiette nerveuse et trois chaînettes de sûreté.

—Pourquoi ne pas vous acheter un judas? demanda Loucy, contrariée de l'attente.

—Pourquoi voudrais-je d'un traître à l'accueil de ma maison? répondit la voix.

—Hum. Je me nomme Guy B. et voici Loucy, dit-il pris entre deux feux. Nous avons rendez-vous.

—Vous avez pris rendez-vous, vraiment? fit la voix en retirant la première chaîne et ainsi de suite. »

Elle disparut dans la pénombre avant même que Guy B. ou Loucy n'eurent le temps de mettre un pied à l'intérieur. Ils suivirent le bruit de ses pas vifs sur le parquet.

Guy B. remarqua des dizaines d'horloges accrochées au mur longeant le corridor. Elles étaient minutieusement alignées et, pour chacune d'elle, il put lire le nom d'une ville dont il n'avait jamais entendu parler: « Heure de Lonlonde », « Heure de Manikastouane », « Heure d'Ottawa », etc. Le tic-tac intermittent du *désynchronisme* allait lui faire perdre la tête.

L'air était lourd. Les pièces étaient plus sombres les unes que les autres, plus étroites également. « Nous allons finir dans un placard », chuchota Guy B. à Loucy. Il avait la sensation de s'engouffrer au cœur d'une pyramide maya truffée de pièges; allant des plafonds descendants aux dards empoisonnés. Il pouvait sentir la claustrophobie le gagner. Il perdait ses repères. Étaient-ils venus ici de jour ou de nuit?

Ils arrivèrent enfin au salon ombreux. Leur escorte était déjà assise avec, sur la table basse devant elle, une théière fumante.

Guy B. ne la distinguait pas bien dans la noirceur. Mais il pouvait tout de même voir son teint blême, ses cheveux grisonnants ondulés ramenés en queue de cheval et deux petites fentes perçantes, brun-jaune, en guise d'yeux.

« Vous vous trouviez clairs au téléphone? demanda la Détective en leur faisant signe de prendre place. »

Celle-ci craqua une allumette longue et offrit à ses convives des cigares dans une boîte en cèdre d'Espagne. Ceux-ci refusèrent; la chaleur était déjà insupportable sans que l'on se fasse enfumer!

« Nous aurions pu être plus précis, il est vrai, avoua Guy B. C'est que toutes les lignes sont surveillées, même celles que les pêcheurs jettent à l'eau. L'Officière Bluequiche a mobilisé tous les hommes grenouilles de la Ville et le seul satellite...

— Nous cherchons le Progrès, coupa Loucy avec impatience. »

La Détective souffla sur le foyer du cigare afin d'harmoniser la braise puis le porta à sa bouche.

« Qui ne le cherche pas? »

Elle prit une gorgée de thé qu'elle fit descendre lentement le long de sa trachée puis expira la boucane en cercle. Elle ferma les paupières en dodelinant la tête.

« Et? demanda Loucy têtue.

—Et puis quoi? s'étonna la Détective en ouvrant les yeux brusquement.

—Vous allez nous aider ou nous faire une charade? s'emporta Loucy qui en avait marre de faire la causette autour d'une tisane.

—Il fallait vous adresser à une Détective Publique si vous vouliez de ces verbeuses et indiscrètes ouvrières. Incapable de la mettre en sourdine, brandissant le moindre indice comme l'on se pavane avec un nouvel imperméable. C'est ce que vous voulez? Que j'indique à qui mieux mieux l'emplacement du Progrès? »

Loucy se leva et fit signe à Guy B. de l'imiter. Décidément, il n'y avait rien pour les aider ici, grommela-t-elle.

« Vous êtes satisfaite de vos chaussures? demanda la Détective en regardant les espadrilles à semelles plates criblées de trous, celles que Loucy affectionnait particulièrement, car on brise particulièrement ce que l'on aime.

—Je les adore, oui.

—Quel dommage, dit la Détective peinée. Si je n'avais pas donné mon emploi de vendeuse de souliers à ma pauvre sœur, ça oui mademoiselle, j'aurais pu vous aider. »

Loucy s'apprêta à lui répondre avec un postillon, mais Guy B. la saisit au poignet et la ramena sur le divan à ses côtés.

« Nous voulons savoir si vous détenez des informations sur le sujet. Nous sommes prêts à payer, dit Guy B. en sortant quelques billets aguichants. »

La Détective prit sa tasse à deux mains et regarda le portefeuille de Guy B. entrouvert.

« Je n'ai pas de réponse, mais j'ai peut-être, en revanche, une question pour vous, Guy ».

Elle tendit la main et se saisit d'un billet de cent dollars. Puis elle écrasa son mégot dans quelque chose qui ressemblait davantage à une jarre ou une urne qu'à un cendrier.

« Voudriez-vous fermer les yeux? »

Guy B. s'exécuta. Loucy roula irrévérencieusement ses pupilles blanches au plafond.

« Où irait le Progrès, en premier lieu, si ce n'est à l'endroit le plus traditionnel, le plus rustre et grossier de la Ville?

—La cabane à sucre, déduit Guy B.

—On y va! s'exclama Loucy déjà debout.

—Mais je n'ai pas la dent sucrée, objecta Guy B., bien embêté d'être démasqué.

—Pas une carie? demanda la détective.

—Non. »

Il contorsionna sa mâchoire en un sourire non Duchenne. La grimace qu'il fit rappela à Loucy un loup avec des gants blancs, un cartoon qu'elle craignait toute petite.

« Ils vont vous prendre quand même, affirma la Détective. Je suis maître du déguisement. Vous voulez voir? »

Elle tendit la main encore et agrippa un billet de cinquante dollars. Elle leur noircit les canines au feutre marqueur, leur enroula deux ceintures fléchées autour de la taille et barbouilla leurs cheveux de cassonade. Elle recula de quelques pas, les mains de chaque côté des hanches. « Granuleux! s'exclama-t-elle enchantée du résultat».

Elle leur enseigna ensuite une technique de visualisation mentale pour se camoufler en cas d'extrême danger. Une technique à deux cents dollars.

« Bonne chance, dit la Détective en ouvrant la petite porte derrière laquelle le jour les avait attendus.»

Loucy passait son corps svelte dans l'entrebâillement. La Détective intercepta Guy B. avant qu'il ne se faufile à son tour:

« Vous, écoutez toujours, et dans l'ordre qui suit; votre instinct, votre cœur, et votre estomac. Essayez voir. Que disent-ils?

—Ils disent hum...Guy B. ferma les yeux. Ils disent va s'y, *papam-papam* et mange moins de fromage.

—C'est limpide, dit-elle ravie. N'est-ce pas que c'est limpide?»

\*\*\*

Dès qu'ils arrivèrent sur place, Guy B. sut que quelque chose n'allait pas. Il pouvait le sentir rien qu'à regarder l'amoncellement de corps qui gisaient à ses pieds.

Il enjamba une dame au manteau de fourrure. Toute chic, toute giboyeuse. Elle ressemblait à une bête avec ses longs cils de biche qui ne papillotent plus, ses jambes maigrettes et ses excoriations à la croupe.

Loucy s'agenouilla quelques instants pour pleurer le manteau. Et nul doute que s'il avait eu sur la tête son petit bachi de scène, Guy B. l'aurait relevé pour lui rendre hommage.

L'établissement était silencieux. Trop. Où était le son des violonades, la plainte douloureuse de l'accordéon et l'entrechat des cuillères martelées sur les cuisses? Où était l'odeur de graisse, de lard, de sirop et de toasts luisantes? Ils n'entendirent ni les rires des marmots aux doigts salivaires ni les chants familiaux gutturaux.

Loucy était déjà dans la grande salle lorsque les pétarades se firent entendre au deuxième étage. Guy B. entendit un corps tomber mollement, le bruit sourd lui rappela un documentaire sur le marsouin harponné. Le branle-bas résonna jusque dans ses organes vitaux.

Son instinct lui conseilla de fuir. Son cœur, tout au contraire, lui cria de foncer voir Loucy. Son estomac, alléché par l'odeur de pâtés et de cretons, lui dit d'avancer vers la grande salle à manger.

À deux contre un, Guy B. décida de rester.

Il avança prudemment dans le couloir qui menaient à la grande salle, là où, il espérait retrouver Loucy et deux poumons fonctionnels. La détonation des projectiles claquait les surfaces comme un match de tennis inégal avec une balle qu'on ne renvoie pas.

Il pouvait entendre les pas pressés des tireurs au-dessus de sa tête. Les souliers, se dit-il, ils marchent différemment... Les semelles se font bruir comme des jeunes merles qui piaillent. On devine que ces gens ne marchent normalement. Ils ne courent pas se confesser par zèle religieux. Leur pas est nerveux, ça fait presque pitié, presque pipi, conclut-il.

Guy B. s'engouffra dans la pièce. Il s'accroupit à quatre pattes pour éviter que les balles perdues ne trouvent leur finalité dans sa chair puis avança vers le corps d'Loucy, évitant ça et là des figures plaquées d'échardes qui ne respiraient plus du tout.

Il atteignit finalement le corps de la jeune femme. Celle-ci échappait de petites plaintes tonitruantes et périodiques. Il avait l'impression qu'elle se noyait un peu. Cela rassurait Guy B. de voir sa figure déformée par la douleur, ses yeux transparents inondés et sa peau blanche devenue toute rouge. Son visage enlaidi lui montrait qu'elle était vivante. Autrement, Blanche-Neige n'aurait pas mérité sa cloche de verre.

La peur ce n'est pas joli, pensera-t-il plus tard. Il pensera aussi, une fois assis dans son chalet dans les bois, avec une tasse de thé du Labrador, que c'est la peur elle-même qui causa cet incident.

Pas de doute dans l'esprit de Guy B.; ils se frottaient à un groupe d'extrémistes. Des Végétaliens-Extrémistes, plus précisément. Il n'y a rien de bon qui sort des extrémités, se dit-il encore. Jamais.

Les extrémités des prismes, c'est pointu. Ça pique. Ça transperce. Ça tue. Les extrémités des doigts, les ongles, ça graffigne, égratigne, crève les menaces autour. Les extrémités des clôtures, ça empale les méchants qui tombent du toit dans les films noir et blanc.

Les dévots, ils avaient les mêmes peurs et cela les confortait terriblement. La haine rallie les hommes et les causes. Elle fortifie même les systèmes les plus désolidarisés. N'est-ce pas que, lorsque l'on déteste tous la même personne à la petite école, on se regroupe pour mieux la haïr? Ça rassemble. On en parle autour d'un feu en s'échangeant une bouteille de fort. C'est convivial. On s'achète des armes. C'est un beau projet. On fait une croix sur le calendrier.

Ils arrivent, se dit Guy B. en regardant Loucy qui s'agitait de plus en plus. C'était comme si la soupape de son corps venait de sauter, soumise à une pression interne exponentielle. Elle ne se noyait plus qu'un peu, son tronc semblait secoué par des vagues incessantes et des brasses de plus en plus fortes. Des lames imaginaires venaient casser sur ses reins.

Guy B. la renversa sur le côté pour lui faire une contention. Ses yeux étaient révoltés, blancs comme l'écume et son squelette tendu comme une cordelette de chaloupe.

Il scruta sa peau. Palpa le port de ses hanches. Lécha son front perlé d'eau salée. Il chercha le sang, la plaie béante, la fuite qu'il pourrait colmater avec son doigt, mais il n'y avait rien. Elle n'avait pas été touchée. Comment donc stopper ce ressac?

Les pas se pressaient. « Ils » se rapprochaient. Guy B. prit du sang tiède sur un papa en chemise carreautee, celui-ci avait encore de la tire dans la moustache, cela dégoûta quelque peu Guy B. dont la manche de chemise resta collée sur la lèvre supérieure de l'homme qui subit, à titre posthume, une épilation impromptue.

Il badigeonna Loucy avec le liquide vital. Avec un peu de chance, pensa-t-il, les tireurs la laisseraient tranquille en constatant cette blessure griève.

Guy B. sentit une présence dans son dos. Les souliers sont arrivés, réalisa-t-il, et ils sont deux.

Deux souliers en cuir rigide.

\*\*\*

Loucy revint à elle. Lentement, ses pupilles en apesanteur cherchaient à comprendre. À quoi pensait-elle? se demanda Guy B. Rageuse, elle était prête à attaquer, il le devinait. Il aurait voulu lui dire que ses petites jointures ne pouvaient rien contre le carnage et la cruauté, que le plomb traverserait son corps comme un couteau le flan au caramel chaud de toute façon.

Il la regarda encore. Son visage rouge et sa peau blanche lui donnaient l'air d'une cible sur le sol. C'était le moment de ressembler à une chaise, oui, à un nénuphar, peut-être, à une végétarienne, encore cela passait-il, tout sauf à une cible.

Loucy s'apprêta à se lever, mais Guy B. lui fit signe de rester au sol. Il reconnut l'homme de la cellule qui le pointait avec le canon de son arme. Quel était son nom? Il y alla avec ce qu'il y avait de plus sûr.

« Mon frère? »

L'homme armé releva le canon de son arme et s'avança.

« La Providence, ça ne peut pas être autre chose! s'exclama-t-il en offrant sa main à Guy B. Lève-toi vieille crêpe!

Guy B. lui donna sa main tremblante. Ses genoux défailirent. Son « frère » le saisit pour lui prêter main-forte. Loucy regardait la scène, tétanisée.

« Qu'est-ce qui se passe ici? demanda Guy B. en regardant le fusil en berne. Je croyais que tu avais... trouvé Dieu?

—Mon frère, implora l'homme de la cellule avec émotion, écoute-moi avant de m'accuser à tort. Tu ignores ce qui m'est arrivé après ton départ! »

Guy B. ne s'attendait pas à ce que la requête honnête vienne de ce côté de l'arme. Il se dit qu'il avait tout son temps pour ouïr le récit. Il ne se souvenait plus très bien de sa mère, mais elle lui avait probablement déjà dit qu'il valait mieux toujours écouter l'histoire d'un homme avec un gros fusil. Par politesse et darwinisme.

« Voilà, amorça l'homme de la cellule, quelques heures après que ton ami ait payé ta caution, le Gardien de prison-Mannequin est venu me proposer un marché. »

Guy B. repensa à l'homme au visage de bébé qu'il avait heurté dans sa hâte.

« Je le redoutai au premier coup d'œil, reprit l'homme, mais il me parla de sa mission avec tant de douceur et de sagesse que je ne pus lui refuser mon écoute. J'ai tout de suite compris que c'est Dieu qui me l'envoyait. Il faut comprendre d'où je viens. Je suis d'un milieu défavorisé. Tu veux connaître la pire date de l'année pour un pauvre? Le 24 décembre. J'ai cru longtemps que le père Noël était rose, car le costume du mien était délavé. On riait de moi à l'école. De mes dessins de père Noël homosexuel et de mes sandwiches aux oignons crus. Rien de plus cruel que les gamins... à seize ans j'ai quitté ce taudis et me suis fait embaucher comme Fouineur-Photographe dans une agence. C'est un petit métier dévalorisé. Après un certain temps, comme tout bon travailleur autonome ayant sucé l'expérience de la boîte, je suis partie à mon compte. Les compagnies de partout, même de quelques états du sud américains, faisaient appel à mes services pour que j'aie croquer sur le vif le matelas d'Oprah! Imagine le coup de promo: « Oprah dort sur nous! » Bref, j'ai

fait un paquet d'argent avant de recevoir un pied-de-biche sur la nuque en voulant photographier la pelle à crottes du chat de Madonna. Douze points de suture et une soudure franche pour fixer le pied-de-biche fendu lors de l'impact avec mon cou! »

Il se tourna pour montrer sa cicatrice. Guy B. reconnut la morsure du levier. Par déformation professionnelle, celui-ci ne compta pas douze, mais bien neuf points.

« Lui aussi, ce Ravary, lui aussi il venait d'un milieu de paumé. Lui aussi il cherchait un sens à toute cette bouillabaisse de vie! Il s'était enrôlé dans l'armée à dix-huit ans. Il était Tireur-Embusqué. Une fois revenu au bercail plus décoré qu'un sapin, il est devenu célèbre grâce à une pub de baume à lèvres pour homme. Tu devrais le voir! Il a un visage de star de cinéma avec une bouche en cœur et des yeux vert forêt...les aurores boréales sont vertes comme ses yeux et pas l'inverse, si tu vois ce que je veux dire? Et des tatouages partout des bras jusqu'au cou. On raconte qu'il a un tatouage pour chaque victime de son visou...»

Il en parle comme s'ils prenaient leur bain ensemble, dans les pétales et la cire de chandelles, se dit Guy B. en se remémorant difficilement l'Apollon tatoué.

« ...il y avait un autre garçon avec lui, qu'il m'a dit, enchaîna l'homme de la cellule en se mordant l'intérieur des joues. Plus petit, plus jeune, plus nerveux. Guillaume Jolicœur. Un sous-fifre pratiquement muet. Je ne l'aime pas plus qu'il faut. Il suit Ravary, toujours et partout, comme l'ombre miniature de son ombre. Jolicœur et Ravary, ils venaient de perdre leur acolyte lors d'une mission éclairceuse. Ils avaient besoin d'un Quévillon qu'ils disaient. Et ça tombait bien, c'était mon nom. Martin Quévillon, mais on m'appelle Marty dans mon coin. Il pouvait me libérer dans l'heure si je promettais de me ranger à leur cause...il disait avoir rencontré quelqu'un, ici même dans la cabane, alors qu'il venait espionner les mangeurs de viande. Cet « individu » ne touchait pas à la venaison sur la table, il se contentait de boire des carafes d'eau avec de la poudre blanchâtre diluée. Il levait le nez sur le menu composé de tapenade de cerf, d'origan en croûte, de chevreuil aux lardons. Il finit par commander « la crêpe au bacon avec accompagnement de fruits », sans crêpe au bacon. Selon Ravary, ce n'était pas un homme. C'était bien au-dessus de l'homme, mais en dessous de l'ange, quelque chose entre les deux. Moi qui avais toujours souhaité être l'émissaire du plus Grand que nous. Ce type lui enseigna l'organisation de la frappe divisée. Une nouvelle forme de *guerroiseries* artisanale. À faire à la maison. En famille. Entre amis. Et même, quelques fois, à faire seul. Il lui enseigna que l'important était de générer la plus grande terreur possible, dans la foule la plus imposante, et ce, avec un nombre moindre d'individus impliqués dans l'assaut. Le calcul de portée est tout simple. Il suffit de multiplier la terreur par le nombre des victimes lynchées et de diviser le résultat par les activistes suppliés. Par exemple, expliqua Marty, ici nous avons choisi de révolvérer un dimanche, car la masse est plus gourmande le jour précédent lundi. Environ cent cinquante têtes en calculant les employés. Cent cinquante personnes multipliées par la terreur. Disons une grosse frayeur à chaque coup de feu. Nous avons tiré en moyennes soixante-quinze balles chacun. Donc deux cent vingt-cinq moments de frayeur multipliés par la foule de cent cinquante nous donnent...

—Trente-trois mille sept cent cinquante calcula Guy B. comme s'il s'agissait de pommes et de pistaches écaillées.

—Et ce total, bien sûr, il faut le diviser par le nombre d’assaillants, dit le boute-en-train fier comme un monarque. Trois, dans ce cas-ci, ajouta-t-il avec la main sur le sternum.

—Onze mille deux cent cinquante, souffla Guy B.

—Merveilleux! Un excellent score, ça oui! Donc, onze mille deux cent cinquante personnes entendront parler de nous dans les médias. Onze mille deux cent cinquante personnes directement touchées dans leur salon par notre régime de terreur. C’est mieux qu’une guerre générale ou interne dont tout le monde se fiche! »

Guy B. ne savait plus quoi penser. En effet, cela semblait être une bonne performance. Il hésitait entre féliciter Marty ou augmenter le résultat de 0.012% en s’offrant lui-même dans le compte.

«Quelle rencontre fortuite! jubila Marty. Et moi qui te retrouve ici agenouillé comme une fleur dans le compost. Quelle réunion inespérée! Ah, mon frère, si ce n’est pas un acte du Ciel, je me demande bien! Je me demande bien!»

Loucy, manifestement écœurée d’être en retrait, et plus écœurée encore de réaliser qu’elle avait couché avec Ravary pour gagner sa liberté, échappa une suite de jurons sonores.

Marty, alerté par le bruit, braqua le canon sur la provenance du « tabernacle » et autres saintetés qui lui étaient si chères.

Guy B. s’interposa entre l’arme et la jeune femme au sol. Elle était avec eux, assura-t-il à Marty. Une végétarienne pure! Il n’y a qu’à regarder son teint! Les creux pourpres sous ses yeux! Le poil sous ses aisselles!

Marty scruta Loucy avec méfiance puis éclata de rire. Bien sûr qu’elle était avec eux! Il fit un clin d’œil à Guy B.

« Elle pourrait même être avec moi?

—C’est ma fille, mentit Guy B.

—Oh. Je vois... »

Les tirades distinctes reprurent à l’étage. On pouvait y distinguer deux fusils. L’un se tut, laissant l’autre poursuivre son monologue saccadé, pareillement à un acteur fraîchement sorti de l’école de Théâtre, débitant le soliloque de Figaro avec trac.

« Je vais vous sortir d’ici avant que Ravary et Jolicœur ne descendent, dit Marty en regardant le plafond. Disons qu’ils sont moins cléments avec les moyennistes!»

Il regarda Loucy ensanglantée de la tête aux pieds.

« Elle n’a pas l’air en grande forme ta fille... »

Guy B. voulut aider Loucy à se relever. Elle l’interrogeait du regard avec fureur puis se leva de son propre chef. Il tenta de lui prendre la main, mais elle conserva les poings soudés.

Marty les fit passer par l’arrière des cuisines. Loucy faillit crier d’effroi. Dans une casserole de fonte, il y avait du bacon qui cuisait dans le gras caramélisé, des cuissots de poulets au beurre et des œufs brouillés calcinés au fond de la poêle. Le cuisinier avait encore sa spatule dans la main et un œil brouillé quelque part sous le soulier de Guy B.

Marty poussa la sortie de secours. La brise chaude s’engouffra dans les narines de Guy B. qui eut l’impression d’aspirer le premier souffle d’un nouveau-né. Avant de les laisser aller, Marty s’adressa à Loucy:



« Ton père est un brave homme, petite, affirma-t-il comme s'il se sacrait lui-même porte-parole de la génération. Tu devrais songer à nous rejoindre, peut-être aujourd'hui, assurément demain, certainement pas avant-hier. »

Loucy se déroba et passa son pied à l'extérieur. Elle regarda Marty dans les yeux, releva le menton et répondit avec la confiance de ceux qui regardent un lutrin avant de crier dans un microphone:

« L'extrême bon devient, à force d'organisation radicale, plus mauvais qu'extrêmement mauvais. Voilà la prophétie qui vous attend ».

Elle cracha en l'air et le grêlon de salive retomba sur Marty.

Loucy semblait avoir recouvré un peu d'énergie, car elle détala vers le bois en claudiquant. Guy B. salua malhabilement Marty et courut rejoindre « sa fille » avant que les coups de feu ne reprissent et perforent la charpente. Marty haussa les épaules, récita un chapelet et retourna à sa gigue sanglante.

Le sentier sylvestre goba Loucy telle une anémone affamée absorbe le krill marin. Guy B. sprintait de son mieux, mais la jeune femme se forlongeait toujours plus profondément dans la brousse. Il pouvait sentir l'humidité fusionner sa chemise à son épiderme. Une crampe lui tenaillait l'abdomen. Sa salive s'épaississait. Il n'avait décidément pas la forme qu'il faut pour faire un marathon, encore moins pour échapper à un massacre, et encore moins pour rattraper une révolution.

« Dépêche Guy! Nous n'avons pas beaucoup de temps. »

Guy B. redoubla d'efforts.

« Tu sais où est le Progrès? demanda-t-il en perte d'haleine. »

Il haletait comme un labrador obèse.

« Je crois savoir où il se trouvait, il y a cinq secondes de cela, assura-t-elle en accélérant la cadence. Et avec un peu de chance, il y est encore. »

On entendit, dans la nuit lugubre, la sirène d'une moto en approche. On aperçut, des balcons et des toits, la pleine lune dans sa nimbe de rouille, se déployer grande ouverte comme un oeil méfiant.

\*\*\*

L'Officière Bluequiche se gargarisait la bouche avec de l'eau salée du robinet. Elle était devenue un bain à remous adriatiques. Je n'ai pas le droit à l'erreur, se dit-elle en renversant la tête vers l'arrière. Elle la ramena ensuite vers l'avant pour cracher en bulles.

Elle appliqua du cache cerne ivoire et tapota frénétiquement ses joues comme on attendrit la bidoche. Elle regarda dans le miroir; elle se trouvait imposante, imperturbable avec son air de magister. Comme une statue grecque, on ne la considérait pas belle, mais on la respectait et on la photographiait tout de même.

Elle ne pouvait échouer. Pas après cette carrière exemplaire. Pas après avoir résolu des crimes aussi tordus que *L'affaire des amants du casse-croûte Chez Pompout!* qui l'avait conduit jusqu'à Vancouver ou *Le cas de Martine Beaulieu; la Factrice-Meurtrière en série*. Ou encore, la plus connue des trois, *La mystérieuse énigme des éoliennes mouvantes*.<sup>13</sup> L'arrestation du Progrès n'était que la suite corollaire des choses.

L'entrevue serait rapide, se dit-elle. Simple question de formalité. Elle avait déjà une preuve béton avec la concordance de leurs pieds. Elle leur montrerait ses croquades de l'*abuveur*, des *lumières* et de la *volière infernale* qu'elle avait reproduites sur des panneaux de bois ourlés de barbelés. L'exposition les achèverait comme des mulets au bord d'un ravin. Elle enleva les mousses rebelles sur son chemisier noir et jeta un dernier coup d'œil dans la glace; elle était prête pour l'interrogatoire.

Marty, Ravary et Jolicœur étaient assis en cercle autour d'une grosse table de granit turquoise. Ils avaient les poignets menottés aux barreaux de leur chaise, une paire d'écouteurs sur les oreilles et un micro devant leur bouche respective.

En entrant dans la pièce exiguë, l'odeur saisit l'Officière à la gorge. Elle en avait compris la cause *Aux deux Pierrots* quand Meunier lui avait parlé des cornichons et des effluves nauséabonds du groupe. Il n'y avait que l'abus de petits pois et de lentilles pour concocter un tel fumet: flatulences de végétaliens.

L'Officière prit place au bout de la table ronde, c'est-à-dire, n'importe où. La pièce hermétique ne faisait que s'empuantir. Elle se couvrit le nez et débuta:

« Vous répondez à mes questions et c'est tout, dit-elle de sa voix temporairement enrhumée.

—Cet interrogatoire passe à la radio? demanda candidement Marty.

—Évidemment, répondit l'Officière en enfilant son casque d'écoute.

—Pas un mot, chuchota Ravary à Marty et Jolicœur.

—Mais l'interrogatoire sera raté si on ne dit rien! rechigna Marty.

—Pas un mot ou je t'explose la tête sur la table avec mes pieds, jura Ravary.

—Laisse-moi faire, assura Marty confiant, j'ai un don rhétorique pour détourner les sujets...

—Tu devrais être politicien alors, cracha Ravary mécontent. »

---

<sup>13</sup> Suivez l'Officière Bluequiche dans cette trilogie où elle en est le protagoniste! Armez-vous de patience cependant, l'auteure n'a encore rien écrit sur ces sujets.

Dans le cubicule, derrière une grande fenêtre, la Portraitiste-Régisseuse<sup>14</sup> dessinait leur disposition à la pastel grasse. Elle se leva pour commencer le décompte. En repliant ses doigts du plus svelte au plus dodu, elle leur signala le nombre de secondes restant avant d'entrer en onde. La lumière tourna au rouge. L'Officière avança vers son micro:

« Interrogatoire des suspects David Ravary, Guillaume Jolicœur et Martin Quévillon dans l'affaire *terroriste du terroir* survenu hier soir à la *Cabane à sucre du Père Fouetté*.

—Attendez, intervint Marty en s'adressant à l'Officière. Avant de commencer, je voudrais saluer votre mère!

—Pourquoi la mienne? demanda-t-elle sur ses gardes.

—Pourquoi pas? Ce n'est pas une femme à saluer?

—Si, si, reconnu l'Officière.

—Bonjour Madame...?

—Bluequiche, compléta-t-elle.

—Bonjour madame Bluequiche! Nous attendons votre appel! dit Marty.

—Pourquoi son appel? demanda encore l'Officière sur la défensive.

—Vous n'êtes donc pas une fille à appeler? »

L'Officière grommela quelques paroles indicibles et poursuivit:

« Monsieur Quévillon, une question pour vous, puisque vous semblez avoir envie de jaser! Oseriez-vous nier que le Progrès est directement impliqué dans l'assaut de dimanche dernier? Et, j'ajouterais même, oseriez-vous nier que vous avez aidé le Progrès à installer cette étrange lumière en campagne? Et cette fontaine de vinaigre au parc? »

L'Officière sortit une photocopie des objets en question. Marty bredouilla quelques « non » et « jamais de la vie ».

« Non, bien sûr que non, reprit l'Officière jubilante, puisque vos empreintes ne se retrouvent que sur le tard, à la volière du parc. Vous niez donc être impliqué dans une organisation de végétaliens-extrémistes? Vous niez aussi les traces de cumin retrouvées, comme par hasard, sur les lieux de la fontaine de vinaigre et de la volière, je suppose?

—Je ne vois vraiment pas le rapport, se défendit Marty en lâchant un gaz nerveux.

—Ah non? Alors pourquoi ai-je retrouvé des traces de cumin sur vos doigts? Et un sachet de cent grammes dans votre sac? Pouvez-vous expliquer cela à nos milliers d'auditeurs à l'écoute, monsieur Quévillon?

—C'est pour aider à la digestion.

—La digestion des végétaliens! Tout comme, et j'ai fait mes recherches, le vinaigre de cidre de pommes! »

—Et alors, ce n'est pas un crime de ne pas manger de viande. C'est même tout l'inverse. Dieu aime ses créatures. Il les aime toutes égales, sans discrimination, comme les enseignantes de maternelle aiment leurs élèves, prêcha naïvement Marty.

---

<sup>14</sup> Celle-ci avait conservé ses deux emplois, car elle venait d'un pays étranger. Personne d'assez proche n'avait donc pu les lui réclamer. Elle avait toutefois formulé, et ce, à maintes reprises, la requête de pouvoir offrir son poste de « Régisseuse » à son cher mari pour le faire venir de sa bizarre contrée. La Mairesse, encore Psychologue à l'époque, lui avait finement répondu (en imitant l'accent fadet de la demanderesse) qu' « ouna mawi fèrait une piétre rézizeuse »!

—Ne dis plus rien, Marty! ordonna Ravary qui avait toujours été le chouchou de ses enseignantes, celles-ci lui donnait d'ailleurs toujours un peu plus de temps de jeu que les autres.

—Nous ne dirons rien sans la présence d'un plat d'avocats mûrs, déclara Marty avec assurance.

—Très bien, pesta l'Officière, vous connaissez vos droits. »

Elle leur fit chercher un plat d'avocats à l'épicerie du coin. La Portraitiste-Régisseuse lâcha sa console pour s'attarder aux fruits mous. Elle aimait bien les natures mortes. Mais affectionnait le dadaïsme également. Si bien qu'elle en fit une guacamole bleue dans un chapeau melon en équilibre sur le petit doigt de Poséidon.

Exaspérée, l'Officière se tourna vers Ravary. Elle défit quatre boutons de son chemisier plantureux et mis ses deux mains à plat sur la table. Séduisante, langoureuse, elle mit un peu de chauffage dans sa voix et un peu de velours dans ses yeux.

« Nous allons maintenant nous entretenir avec Ravary, le chef, le cerveau des opérations, susurra-t-elle dans le micro. Avouons-le, David, nous ne sommes pas si différents vous et moi? »

Ravary toisa l'Officière suave avec un dégoût manifeste pour ses pratiques peu orthodoxes et son cul flasque. Il fit un quart de tour (autant que ses mains menottées pouvaient le lui permettre) et pointa son nez à l'opposé du gros œil de l'Officière comme si celui-ci représentait l'objectif d'un appareil photo. L'Officière reconnue-là l'une des poses classiques qu'il arborait sur ses photos de top model. Non pas qu'elle les avait regardées à outrance! Celle-ci se rétracta en constatant l'échec de la séduction.

La Portraitiste-Régisseuse abandonna sa besogne inspirée. Elle se leva et s'approcha de la vitre. Elle cogna deux fois et désigna le moniteur à l'Officière Bluequiche qui avalait le rejet de travers.

« Nous avons ici une question pour Jolicœur, de Maryse de Seigle, lut l'Officière d'un ton glacial »

Elle s'éclaircit la gorge:

« Entre le Progrès et Ravary, lequel a le plus beau corps en maillot de bain? »

Jolicœur pinça ses lèvres ensemble et cessa de respirer.

—Jolicœur? insista l'Officière. »

Il était tout rouge et tout bleu. Ravary lui fit de gros yeux.

« Répondez donc, vociféra l'Officière, cette question n'est même pas incriminante!

—Bêêê! Baaêêk! Bak! fit enfin Jolicœur en avalant un peu d'air. »

Marty s'esclaffa nerveusement. Ravary donna un grand coup sous la table avec ses mocassins pour le faire taire. L'Officière ne sut que faire de cette basse-cour. Quant à Jolicœur, il était tout à fait incontrôlable:

« Bêêêê! Baaêêk! Bak! Bêêêê! Baaêêk! Bak! Baêêk!

—Jolicœur, assez! cria Ravary en bon maître.

—Baaêêk! Bak! Baêêk! répéta-t-il systématiquement avec la constance des wagons d'une locomotive déraillante ».

L'Officière bondit de sa chaise et réclama une muselière.

« Elle va perdre son sang froid, s'affola Marty en se rongant les cuticules et en avalant tout rond les rognures.

—Sortez-moi cet animal enragé d'ici et châtrez-le! ordonna l'Officière. La perpétuité! C'est tout ce qui attend une bande de sauvages comme vous l'êtes!

—Baaêêk! Bak! Baêêk! fit Jolicœur alors que deux hommes en t-shirt noir, visiblement trop serrés pour leur carrure, le saisirent avec sa chaise pour l'emporter hors d'onde. »

Jolicœur cherchait à mordre les renforts sur la pointe de leurs mamelons moulés dans l'étoffe. Avec ses bottes à capes d'acier, il réussit à donner un coup de pied sur le nez de l'un des deux mastodontes. Celui qui n'avait pas le nez cassé assomma Jolicœur avec un micro. Jolicœur grogna comme un animal blessé. Et puis on ne l'entendit plus.

L'Officière raccrocha son casque d'écoute rageusement. Elle enfonça son poing dans sa gorge et avala presque sa jointure. Celle-ci vint lui chatouiller la lnette. Mais elle ne riait pas. Pas du tout.

Habituée aux situations de crises, la Portraitiste-Régisseuse lança le jingle d'une pub d'après-après-shampooing. Elle esquissa au fusain l'Officière, le poignet à demi enfoncé dans le gorgoton, toute nue en position fœtus dans l'espace tout en fredonnant:

*« Shampooing, point! Champlure, pelure! Si vous ne vous lavez pas la tête trois fois, c'est que vous ne l'avez pas! Pouilleux, pouilleuses changez votre chevelure graisseuse! Adieu pellicules! Adieu fond de tête squameux! Le shampooing Champlure, c'est le shampooing des Dieux... »*

\*\*\*

Guy B. voulut pousser la porte de la boutique d'antiquités, mais à son plus grand étonnement, celle-ci s'ouvrit d'elle-même.

« Fabuleux! Astucieux! fit une voix grésillante. »

Un vieillard se balançait dans le coin de la pièce avec une cigarette au bec.

« Et regardez, ma berçante, elle se fait aller toute seule! dit l'homme en levant les bras et les jambes. Ah! S'il avait pu faire la même chose avec ma femme lorsqu'elle vivait encore, ajouta-t-il d'un ton aigre-doux. Et cette clope, elle est électronique...ça goûte... Il se léchouilla les lèvres. La gousse de vanille! s'exclama-t-il en riant aux anges.

—Où est-il? demanda Loucy. Où est l'homme qui vous a patenté tout ça?

—En bas. Il dit qu'il peut moderniser mon système d'achats et quintupler mon chiffre d'affaires! Selon lui, je pourrais vendre mes candélabres trois fois le prix indiqué, mes Baticks indonésiens dans les quatre chiffres et mes vieilles boîtes de biscuits en métal, le double de la somme actuelle. Plus encore, s'il reste des miettes de biscuits antiques à l'intérieur! C'est le nec plus ultra, ce type! Et de bon aloi en plus! Prenez, par exemple, ces macarons de propagande de Donald Duck, authentiques de 1943. Seulement cinq dollars le trio, sept le quatuor, et neuf le quintette. Une aubaine! annonça le vieillard en pointant un cendrier rempli de ces reliques qu'il thésaurisait depuis trente ans.»

Guy B. déclina l'offre et partit à la poursuite de Loucy qui s'engouffrait dans l'escalier en colimaçon qui *colimaçait* vers le bas. Le sous-sol était rempli de trésors écaillés, de cochonneries rouillées, de meuble poqué à force d'être décapé, de figurines édentées et de camelotes en tout genre. Il régnait dans le bric-à-brac une odeur de sacristie et de merlan frais.

La jeune femme essayait de s'imaginer le jour où ces objets furent achetés. Elle se projetait dans un passé délavé. Brun et Blanc. Le temps d'avant où le four brisé sur le bord du mur avait procuré beaucoup de bonheur à un étudiant pensionnaire qui y fit cuire ses trop nombreuses pâtes. Ou encore, quand ce bain jauni à l'allure miteuse poussa une femme à embrasser son fiancé, comme ça, devant le vendeur, dans une boutique chic en 1966. À ses yeux, cela rendait la matérialité plus supportable. Elle se dit qu'elle devrait faire pareil avec les humains exécrables; les meurtriers et les *radicalisateurs* comme Ravary. Repenser à l'enfant qui gazouillait en découvrant sa pose de l'escrimeur. Excuser sa bouche baveuse, innocente petite ventouse sur le sein de sa maman. Oui, ils avaient tous déjà procuré ce genre de bonheur...mais malgré tous ses efforts et sa bonne volonté, Loucy n'arrivait pas à faire abstraction qu'un toaster demeurerait plus aimable qu'un tyran.

Elle entendit un petit tapotement de machine à écrire. Le clapotis frénétique, comme une grosse pluie tropicale, provenait de derrière un clavecin entièrement peint à la main. Loucy distinguait les pensées, épervières, cannas et capucines effoires à la palette à l'huile sur le chevalet de l'instrument. Elle se rapprocha du cliquetis. Le couvercle relevé du clavecin l'empêcha de voir l'émetteur du « tic » ininterrompu.

Guy B. arriva juste à temps pour la surprendre bondir à l'aveuglette sur le jeune homme assis en lotus. Celui-ci était complètement désarmé. Loucy lui serra le cou comme à une truite frétilante. Elle pressa un peu ses ouïes.

« Je l'ai! cria-t-elle triomphale. Je le tiens! Essaie de me mordre, serpent! »

Guy B. accourut pour l'aider à maîtriser le jeune homme. En vain, puisque le Progrès ne se débattait pas. Il souriait comme un archange dans le tunnel de l'amour.

Guy B. ligota les poignets du Progrès avec un foulard de soie qui sentait les boules à mites. Loucy leva sa main tendue, signifiant au Progrès qu'il la verrait d'encore plus près s'il ne coopérait pas. Celui-ci demeura aussi inoffensif qu'un requin-pèlerin.

« Ce que tu as montré à Ravary et ses deux guignols... amorça Loucy.

— L'organisation à effectif réduit? demanda-t-il naïvement.

— Ça, oui. Je veux que tu nous l'enseignes, ordonna-t-elle. Nous voulons moderniser la Ville.

— Et l'humour, précisa Guy B.

— Et l'humour, cela va de soi! reconnut Loucy en souriant à Guy B. Mais l'humour se modernisera une fois les valeurs déconstruites. Avec l'anarchie installée, l'humour se façonnera comme de la pâte à modeler entre tes doigts.

— Pourquoi vous aiderais-je? demanda le Progrès, sans arrogance toutefois.

— Parce que, expliqua Loucy, je sais que tu es en campagne contre le rustique et le barbare. Et crois-moi, rien n'est plus barbare que ce Festival qui avilit l'altruisme!

— Très bien, répondit-il. Détachez-moi et je vous aiderai de bonne foi.

— C'est tout? fit Loucy agréablement décontenancée.

— Si cela est ce que vous voulez? demanda-t-il comme un génie que l'on viendrait de frotter sur l'une des vieilles lampes à l'huile de l'Antiquaire.

— C'est ce que nous voulons oui, répondit Guy B. méfiant. »

Guy B. convoqua Loucy en privé entre une horloge grand-père et un vaisselier Louis XVII.

« Peut-on vraiment lui faire confiance? demanda-t-il tout bas. Après tout, peut-être que la trahison est la nouvelle technique pour obtenir ce que l'on veut? »

— Guy, la trahison pour obtenir ce que l'on veut est en vigueur depuis l'époque de Brutus, expliqua Loucy gentiment. Je ne sais pas encore s'il est vraiment de notre côté, mais si nous voulons redémarrer cette Ville, nous allons avoir besoin du bronzé de notre côté, OK?»

Il acquiesça peu convaincu. Loucy lui répéta de ne surtout pas s'en faire et se dirigea vers le Progrès comme la souris est attirée par la musique d'un pipeau enchanté. Guy B. lui enleva ses liens à contrecœur.

Le Progrès posa la machine à écrire sur ses cuisses bandées et se mit à pianoter. Le plan était fort simple; il tenait en un paragraphe double interligne:

*Demain, Guy se déguise en Clown-Cowboy pour la clôture du Festival Bovinois Film D'amour. Le dernier jour; c'est là qu'il y a le plus de couvertures médiatiques. C'est là qu'il faut frapper. Loucy doit s'acoquiner aux caméramans et s'assurer que les caméras sont tournées vers les gradins de l'arène principale. Dès que Loucy fait le signal, —à dé-*

*terminer entre Loucy et Guy B., —Guy ouvre l'enclos des taureaux de l'intérieur. Une fois relâchées dans la foule, les bêtes sèment le chaos et la panique. Trop peur des récidives, les investisseurs et commanditaires retirent leur logos géant des bandes. C'est la mort immédiate du Festival et, bien sûr, de quelques humains.*

Guy B. trouva sa plume plutôt pragmatique, bourrée de répétitions et dénuée de figures de style. Pas même un calligramme en forme de poing levé! Pas même une litote! Ce n'était pas terrible, mais il espéra qu'il ne s'agissait point là du progrès de la littérature.

« Des pertes humaines? demanda Guy B. en achevant sa lecture. »

Le Progrès sourit et posa fraternellement sa main entre les omoplates de Guy B.

« Il y a toujours des dommages collatéraux à l'avancement, expliqua-t-il. Toujours quelques cobayes intoxiqués avant de trouver le remède. Toujours quelques figurants renversés dans leurs voitures rouges lorsque les héros sauvent le monde. Toujours des pertes regrettables sous la faucille ou la charrette, car on ne peut avoir du blé sans quelques corps jonchés ici et là pour enrichir le jardin. La vérité, Guy, c'est qu'on ne progresse jamais sans meurtrissures.

—Dans ce cas, s'opposa Guy B., nous ne valons pas mieux que Ravary...et je sais que tu as couché avec lui en prison, ajouta-t-il à l'endroit de Loucy, en jouant avec ses pieds comme un gamin trahi. »

Le Progrès et Loucy échangèrent un regard de roubards complices. La main de Loucy vint se poser dans le dos de Guy B. comme un pansement.

« Réfléchis bien Guy, est-ce un crime de sauter un garde-fou? De détourner une palissade? Ou encore, faut-il faire un procès à tous ceux qui ne supportent pas les cagibis? Faut-il se méfier de toutes les alliances sous prétexte que certaines font passer leurs opinions à coups de bombes fumigènes et d'armes à feu? Toute mutinerie n'est pas bonne, je te l'accorde, mais toute mutinerie n'est pas non plus malveillante. Les révolutions ne se font pas à partir de rien, compris? »

Guy B. croyait justement que les grandes révolutions se faisaient à partir de petits riens. Qu'il n'y avait rien de plus révolutionnaire que de ne *rien* tenter du tout. Qu'il valait mieux, au lieu d'essayer de renverser les choses comme l'on fait toujours, se croiser les bras et siffler un air improvisé. Toute mutinerie n'est pas bienveillante, en effet, se dit-il, car toute mutinerie ne possède pas, à sa tête, cette probante meneuse. Il plongea son regard dans les iris diaphanes de Loucy et s'entendit répondre presque malgré lui:

« Compris. »

\*\*\*



Il était presque minuit. Ils avaient convenus tous ensemble (surtout Loucy) de dormir dans le sous-sol de la boutique. Cela faisait cinquante fois au moins que Guy B. relisait le plan. Serait-il un Clown-Cowboy crédible?

Et si je m'enfarge dans mes bottes, pensa-t-il. Et si mon chapeau est trop grand et m'empêche de voir la charge du premier taureau? Et, si pourquoi pas, un frappe à bord vient me piquer la cheville, me faisant enfler juste avant d'ouvrir l'enclos? Et si l'Officière Bluequiche, pour m'arrêter, me roule dessus avec sa moto? S'il mouille à siaux et que la Ville se trouve inondée avant l'exécution du plan? Après tout, le ciel ne dévoile presque pas d'étoiles cette nuit. Et si un astéroïde oublié heurte la Terre comme nous heurtons souvent les poussières en décélération? Oui, tout cela est très plausible...

« Guy? Hé ho! cria Loucy en recherchant son attention.

—Oui? dit Guy B.

—T'étais où? questionna Loucy.

—Ailleurs. Pas loin. Dans mon lobe temporal. »

Elle lui sourit.

« On a besoin de toi ici, maintenant. C'est possible? lui demanda-t-elle.

—Oui. »

Elle l'envoya chercher son briquet dans sa sacoche. Elle souhaitait se détendre un peu avant de dormir.

Guy B. ouvrit la fermeture éclair de l'abysses en faux cuir. La sacoche était remplie d'absurdités. Il y avait un briquet tout au fond, des bobépinés pêle-mêle, un porte-monnaie, un canif de poche, un rouge à lèvres orange brûlé, des bonbons en liberté, un porte-clefs avec l'option lampe de poche, deux toupies et des dizaines de tampons qui, grâce au Ciel, étaient tous emballés. Son attention fut attirée par un feuillet de papier drôlement familier. Il replia les pages et les glissa dans la poche arrière de sa salopette.

Lorsqu'il revint, Loucy et le Progrès étaient avachis sur la collection de coussins en plume d'oie brodés aux points de croix. Ils discutaient d'inventions potentielles. Guy B. surprit la fin de leur conversation:

« Un entonnoir de caoutchouc? Qui se rince? Sérieux, plus jamais besoin de serviettes hygiéniques? s'enthousiasma Loucy.

—J'y pense depuis un moment, oui, affirma le Progrès. Je cherche encore l'élasticité...

—Comme ça, il y en aurait moins dans ta sacoche, intervint Guy B.

Il tendit le briquet à Loucy qui s'en saisit.

« Quelle diva tu fais, Guy! s'exclama Loucy. Tu as une fille, tu devrais être familier avec nos extensions féminines. »

Guy B. se contenta de grimacer comme un enfant qui rencontre du foie de veau dans son assiette.

« Tu te joins à nous? demanda le Progrès en allumant le papier roulé.

—Guy ne fume pas, précisa Loucy.

—Quel dommage! C'est pourtant le nouveau petit verre de porto, fit le Progrès sincèrement peiné.

—Je vais me coucher, annonça Guy B. qui voulait être en forme pour le lendemain.

—Bonne nuit Prince, dit le Progrès en inclinant la tête et en passant le joint.

—Bonne nuit, Guy bébé, ajouta Loucy qui expirait la fumée en souriant. »

Comme elle le savait douillet, elle lui jeta sa veste pour qu'il se couvre un peu. Une fois en retrait, Guy B. huma l'étoffe en pelote jusqu'à s'éclater les vaisseaux du nez.

Il alla ensuite s'allonger sur le lit à baldaquin de style Louis-Philippe datant du XIX<sup>e</sup> siècle. La couleur cerisier et les ornements floraux lui conféraient un style rétro, mais le matelas d'origine méritait un séjour au dépotoir. Il ne vaut pas les trois mille dollars demandés, se dit Guy B. en repoussant un ressort qui lui transperçait l'échine.

Le sous-sol empestait. Il entendait Loucy et le Progrès étouffer leur gaieté dans la boucane odorante, chahuter sous les bourrades amicales, ricaner, pouffer et badiner en érigeant une cabane avec les matelas pour abriter une civilisation aborigène ainsi qu'une portée de chatons à pattes cassées. Des enfants, se dit-il, l'avenir appartient à des enfants.

Il rabattit le drap de percale jusqu'à son menton et sortit le livre démembré. Il entama la fin de sa lecture, reprenant à partir du jour quarante:

#### **Jour 40**

*Jérôme est parti. Il ne se sentait plus à l'aise de travailler ici après avoir assisté à la querelle. De toute façon, je n'ai plus besoin de lui pour surveiller les crises. Je vais m'arranger pour y être. Dès que la patiente A s'est réveillée et a constaté son absence (SUITE...) elle s'est agitée. Elle m'en voulait terriblement du départ de son amourette d'été. Je ne me souviens plus tous les noms exacts que j'ai reçu par la tête ce matin-là, mais je puis affirmer que « grosse vache même pas bonne pour la galette de steak » et « Truie du purgatoire » y figuraient. Je ne lui en veux pas. Selon des études du gouvernement chinois (gardées secrètes, mais j'ai un ami haut placé en Chine; il vit sur une montagne) le cœur d'une adolescente en peine d'amour contiendrait assez d'énergie pour alimenter une ville entière. Comment croyiez-vous qu'ils éclairent Pékin? Le réseau souterrain haute tension? Ah! Faites-moi rire. Les jeunes filles ont pris beaucoup de valeurs dans les années soixante-dix après la sortie de cette étude. Les hommes d'affaires qui se rendent au travail et qui gardent, dans le coffre de leur voiture électrique, une petite Chinoise au cœur gonflé et aux yeux bouffis se comptent par millions dans la capitale!*

*Quel qu'il en soit, la patiente A s'est enfermée dans sa chambre durant toute l'heure du déjeuner, me faisant la lippe et serrant dans son lit, comme s'il s'agissait d'un ours en peluche, la guitare acoustique de Jérôme. J'entends encore le « gling » désaccordée accompagner ses sanglots.*

*Quant à la patiente B, le mini démon, elle me fixait alors que j'avalais mes gaufres. Pas une fois elle ne détourna son regard, elle semblait se nourrir de mes faits et gestes, délaissant sa propre omelette pour me toiser en train de mettre du paprika sur mes pommes de terre ou boire ma dernière gorgée de café tiédasse.*

*« Je sais ce que tu essaies de faire, qu'elle m'a dit effrontément ». Puis, elle s'est levée de table pour retourner à son indéfectible occupation; fixer l'ondulation des vagues.*

*Cette enfant, me dis-je sur le coup, avec ses yeux opalins de petit cadavre sorti du puits, cette enfant me donne froid dans le dos...*

*Au crépuscule, le jour même, alors que j'allais lui crier de rentrer après une journée de contemplation, je la retrouvais au bord de la grève; l'eau détrempait ses pieds qui s'agitaient comme deux petits crabes sous les roches minuscules. Elle était couchée sur le côté.*

*La joie de cette découverte surpassa l'horreur. Il fallait faire vite! Même si cela est peu recommandé, voire dangereux, je traînai son corps jusqu'au chalet. Je la déposai sur le divan du salon et la branchai sur le système d'Électroencéphalographie quantitative. Son duvet blond se hérissa. Mes mains tremblaient terriblement, en partie, car elles posaient les ventouses sur sa tête convulsive. Ses tempes étaient écumeuses et ses yeux ronds comme des dollars de sable.*

*Je regardai le moniteur. Les "patch-clamp" montaient et descendaient pour former des stalagmites en plein cataclysme synaptique. La petite, la patiente B, elle la voyait! La quatrième dimension. Elle la ressentait. Elle l'embrassait. Son cerveau percevait quelque chose au-delà du cadre habituel. Les influx ne sont pas comme les signes de l'âge, me dis-je en accentuant mes pattes d'oie, ils ne mentent jamais!*

*Quelle découverte! Quel état de transcendance! J'en écrivis quelques vers lyriques en prévision d'un refrain electro-pop:*

*Le passé est périmé. Yé-é.  
Le présent déjà fuyant. Han-han.  
Le futur en fausse fourrure.  
Mais toi, my angel, tu es intemporel.  
(sonate de violon électrique)*

*Tes yeux sont révoltés. Yé-é.  
Ton poulx s'emballe autant. Han-han.  
Ta bouche tartinée de confiture.  
Mais toi, my angel, tu es miel éternel,  
tu es intemporel... tu es miel éternel...  
(harmonie de cymbales acoustique)*

*\*Ce n'est qu'un premier jet.*

*Après une minute d'effervescence neurale, la patiente B revint à elle. À mon grand étonnement, elle se montra plutôt coopérative. Peut-être venait-elle de comprendre l'importance de notre expérience à l'échelle planétaire?*

*Je lui donnai un chocolat chaud tandis qu'elle me détaillait son expérience. Je transcrivis chaque mot dans mon journal, et ce, malgré sa confusion apparente:*

*« J'ai vu...du noir. Et du blanc par dessus le noir avec de l'orange brûlée...du jaune qui bouge aussi...du jaune mimosa, du jaune partout. Très mou. Comme de la gouache. J'ai vu...non, j'ai entendu des cris. C'est tout, oui. Vraiment tout. »*

—Patiente B

*J'étais si heureuse. En allant la border, je lui donnai un baiser sur le front et avalai quelques grains de sable.*

#### **Jour 41**

*Selon les Ballerins-Pompier, le feu se serait déclaré vers une heure du matin. Il aurait pris le téléphone et les aurait appelés de lui-même durant la nuit pour les aviser d'un problème électrique. Je leur demandai quelle voix avait ce feu. Les Ballerins-Pompier me répondirent que ce ne devait pas être une flamme bien vieille, elle avait la voix calme, juvénile et assez aiguë lors de l'appel. Une flamme maligne, si je voulais leur avis.*

*La patiente A périt dans l'incendie. Une orpheline de plus brûlée au nom de la Science! Calcinée, comme les guimauves qu'elle aimait tant embraser lors de nos feux de fin de soirée. Plus jamais elle n'en ferait dorer pour manger leur croûte avec ses palettes qui attendaient leurs broches. Plus jamais elle ne chanterait sur la musique de Jérôme. Paraît-il que son corps serrait encore la guitare aux hanches de femmes qu'elle n'aurait jamais. Toutes deux devenues un tas de cendres indissociables.*

*Jérôme fut très peiné d'apprendre cette perte. Il l'avait achetée lors de son voyage étudiant en Équateur l'année même. C'est compréhensible.*

*J'avais, de mon côté, mon propre deuil à faire. Ma progéniture. Mes machines, mes données, mes espoirs, tous réduits à néant. Le chalet au complet n'était qu'un amont de bûches grésillâtes. Dans la lumière du matin, les braises orange rampaient sur mes meubles comme des lucioles. Mon domaine familial ressemblait au vestige d'un feu de camp réalisé par des fêtards géants. Plus de legs...nulle part...*

*Quant à la patiente B, elle avait survécu en sautant du deuxième étage. Elle s'était cassé les deux genoux au contact du sable tapé. Aucun de ses parents ne répondit à mes appels. C'est sa tante qui, à l'heure du dîner, vint chercher la « flamme maligne ».*

*Avant d'entrer dans la voiture, elle se retourna une dernière fois vers l'étendue d'eau puis vers moi.*

*Je revis la scène de la nuit de l'incendie. Je sortais par la fenêtre du salon avec mon journal de bord contre ma poitrine afin de protéger des flammes et le papier et le silicone, lorsque je la vis, la petite. Elle avait rampé jusqu'à la plage. Aussi grandiose le brasier fut-il, elle se tenait là comme à son habitude; tournée vers l'eau.*

#### **Conclusion**

*Elle avait tout prévu. M'insuffler l'espérance et me la retirer. Comment accuser une fillette? C'est si ingénieux de sa part! Elle avait tout prévu... depuis quand? Le début? Peut-être. Ou peut-être bien qu'elle l'avait déjà fait? Qu'elle l'avait déjà vue !*

Guy B. fronça les sourcils sur cette finale aux crochets interrogatifs démodés. Lorsque toute cette histoire sera terminée, se dit-il, j'amènerai Loucy à la mer. Je lui montrerai la côte Est, je lui ferai visiter Cape Cod, les quais à fleur d'eau, les pêcheurs, le récif... Il s'imagina la jeune femme, la poitrine infiniment libre, sauter à pieds joints dans les vagues-lettes glacées de la presqu'île.

Il l'avait oublié, mais c'était son anniversaire depuis une heure environ. Guy B. s'endormit.

Il venait d'avoir quarante ans.

\*\*\*

## PARTIE IV: L'OFFICIÈRE BLUEQUICHE

### Chapitre I

#### *Le procès de Jolicœur*

Il régnait à la Cour une ambiance de messe du Dimanche ou de mariage royal. Les dames s'étaient pourvues de chapeaux qui vous donnaient envie d'une pâtisserie recouverte de fondant. Une fois assises les unes contre les autres, on eut dit une jolie vitrine de macarons parisiens.

La Mairesse portait, sur sa tête, un Tutulus étrusque acheté chez l'Antiquaire. De chaque côté de sa coiffe conique dépassait un gros bigoudi; la paire lui encadrait le visage gracile à merveille. Dans son cou, un pendentif en fils d'or ornés de figurines de palmettes et autres évocations florales se balançait dans son corsage. Sa longue tunique traînassait derrière elle, cachant à peine ses bottines aux extrémités fines et recourbées.

Elle se pavana jusqu'au premier rang et prit possession de la place d'honneur qui lui revenait. L'Officière Bluequiche, vêtue de sa chemise noire, s'assit à ses côtés.

L'honorable juge Alma Croupiade fit son entrée. Sa robe de magistrat, brodée de milliers de paillettes noires, éclipsait de loin la tenue de la Mairesse qui ne put dissimuler son agacement.

Les spectateurs ainsi que les jurés prosternèrent leur fessier devant l'honorable juge Alma Croupiade. Celle-ci resta debout; elle préférerait demeurer de la sorte par nostalgie de son ancienne affectation de Juge-Encanteuse.

Ravary et Marty se tenaient à gauche, en retrait de la salle, menottés et gardés par trois hommes de loi.

Ils allaient comparaître dans l'heure, pas en tant qu'accusés, mais en tant que témoins. Leur procès pour « terrorisme-gaspillage de bonnes crêpes » n'était programmé que dans deux semaines. Ce sursis leur étant alloué dû à cette vieille clause stipulant qu'« en temps de festivités, on ne condamne personne ». La chose était tout aussi valable à Noël, à la Saint-Valentin, au Jour du Souvenir, à l'anniversaire de la reine, à l'anniversaire de l'accusé, à l'anniversaire d'un proche de l'accusé ou d'un proche de la reine. Si bien qu'on ne passait pas plus de deux mois par année à la Cour. Heureusement, le taux de criminalité était bas à Vaccaville. Si bas qu'on ne passait, en vérité, pas plus de deux semaines par année à la Cour. D'où la troupe de curieux endimanchés.

Seul au banc des accusés, se trouvait Jolicœur muselé. Son corps était enserré par un harnais en cuir. Une laisse, fermement tenue dans la main d'un gardien, le retenait de s'échapper ou de pisser sur les rabats des avocats (ce qui s'était malencontreusement produit).

Depuis son entrevue radio, on n'arriva pas à tirer de lui un seul mot de la langue de Beckett, de Cervantès, de Tchekhov, ou de Carla Bruni. En effet, Jolicœur ne semblait répondre qu'à l'appel de Ravary qui l'appelait généralement avec une cloche à vache.

Voilà pourquoi ce procès-ci causait tant d'émotion. Il serait question non pas de prouver la culpabilité, mais tout au contraire, de prouver l'humanité de Jolicœur. S'il était déclaré

« humain » alors il irait rejoindre ses deux complices pour subir le même procès dans quatorze jours. Sinon...sinon...verra-t-on!

Sa mère, Mamon Jolicœur, s'avança à la barre comme premier témoin. Elle mit de la poudre de craie sur ses mains, sauta et agrippa solidement la barre de bois fixée au-dessus de sa tête. Elle ne tenu pas plus de dix secondes puis tomba sur la chaise dure.

L'avocat de la couronne s'avança et lui demanda de but en blanc:

« Madame Jolicœur, combien de mamelles avez-vous?

—Pardon?

—De mamelles? réitéra l'avocat de la couronne en faisant de petits cercles avec les mains devant ses deux seins d'homme. Ma-melles!

—Une bonne paire je dirais...répondit-elle de bonne foi.

—Évidemment que c'est facile! Les jurés doivent-ils vous croire sur parole?

—Objection votre honneur, coupa l'avocat de la défense, mon témoin n'a pas à se dénuder devant la Cour. Puisque j'ai ici le soutien-gorge de Madame Jolicœur. »

Il sortit le sous-vêtement usé de sa mallette personnelle.

« Et bien que fort en pigeonnant, scanda l'avocat de la défense, celui-ci comptent bien deux bonnets généreux! Et, j'ajouterais, Madame la Juge, qu'ils sont bien fermes en considérant l'âge du témoin, ajouta-t-il en souriant à Mamon. »

L'avocat de la défense, jadis Avocat-Gogo boy, fit tournoyer l'armature avec son doigt puis lança le soutien-gorge aux jurés qui se chamaillèrent pour l'agripper à la volée. C'est finalement le plus jeune du clan qui réussit, avec ses dents, à tirer la brassière par le godet. L'avocat de la défense s'excusa sur-le-champ du réflexe, accusant « la légitime déformation professionnelle ».

L'honorable juge Alma Croupiade débita d'un trait supersonique:

« J'accorde-l'objection-une-fois-deux-fois! J'accorde-l'objection-une-fois-deux-fois-trois-fois? J'accorde-l'objection-au-petit-monsieur-au-rabat-jauni-à-droite!Objection-adjudée. Félicitations! »

Et elle tapa du maillet sur le socle.

Ce fut ensuite au tour de Ravary de se présenter à la barre. On pouvait voir ses muscles moulés dans sa camisole blanche. Les dames avaient chaud sous leur chapeau et durent ventiler leurs robes. L'ex-Gardien de prison-Mannequin enfonça ses doigts dans la poudre de craie puis s'en versa un peu sur le torse où se formait déjà un cerne de sueur. Il agrippa la barre et se mit à faire une série de tractions. Il grogna à chacune d'entre elles, de plus en plus fort sous la charge de son corps. L'honorable juge Alma Croupiade qui constata l'augmentation d'œstrogène dans l'air se vit forcée de lui demander de s'asseoir avant d'atteindre la centaine.

« Monsieur Ravary, commença l'avocat de la couronne, comment décrieriez-vous ce qu'est Jolicœur?

—C'est un associé fidèle, assura Ravary.

—Mais encore?

—Il a toujours été très loyal...

—« Loyal » comme un canin? Monsieur Ravary, vous ne semblez dire de lui qu'il n'est que « fidèle » et « loyal », n'est-ce pas des caractéristiques purement animales et absolu-

ment pas humaines? Aime-t-il...que sais-je, la musique anglophone? Lit-il dans son bain moussant? Fait-il l'amour par devant?

—Je ne l'ai jamais vu écouter de la musique, il préfère la douche, car il peut boire à même le jet et il la prend par-derrière.

—Merci, ce sera tout. »

On entendit un « awww » désappointé dans la foule lorsque Ravary quitta le banc des témoins.

Marty s'avança avec confiance. Il avait revêtu une chemise propre et une cravate qui sentait un peu l'urine de Jolicœur. Il avait prévu user de sa bonne rhétorique avec l'avocat de la couronne. Il effleura du bout des doigts la barre au-dessus de sa tête puis s'assit.

« Monsieur Quévillon...

—Je préfère Marty, précisa-t-il en se remontant les manches.

—Bien. Marty alors...

—À la réflexion, je préfère Martin sauveur de l'humanité, dit Marty en desserrant son col.

—Bien, bien, comme vous voulez. Martin sauveur de...

—À bien y penser...

—Vous n'êtes pas ici pour penser, trancha l'avocat de la couronne, mais bien pour répondre! »

Il était tout rouge de colère.

« Objection, votre honneur! s'exclama l'avocat de la défense. L'avocat de la couronne ne peut plus interroger ce témoin puisqu'il est évident qu'il le déteste! La chose est devenue trop personnelle et il y a ici conflit d'intérêts. »

La juge approuva et Marty fut congédié de la Cour. L'auditoire applaudit ce revirement, car c'était un coup de maître que de provoquer un avocat en débat.

L'avant-dernier témoin à comparaître était l'Officière Bluequiche. Tous refermèrent instinctivement leurs cuisses et remirent leurs chapeaux.

L'Officière se cracha dans les paumes qu'elle plaça sur la barre. Elle exécuta une vrille et demie, rattrapa la barre de justesse puis effectua un balancé pour finalement lâcher et réaliser un salto arrière. Elle atterrit face à l'assemblée, debout sur le banc, les bras levés. Quelqu'un toussota au fond de la salle. L'Officière le fustigea du regard puis s'assit en silence. L'avocat de la couronne s'avança prudemment.

« Officière Bluequiche...

—C'est un animal, trancha l'Officière.

—Oui, eh... attendez au moins que j'aie posé la question. Donc, Officière Bluequiche, dites-nous... que représente Jolicœur à vos yeux?

—C'est un animal, répéta-t-elle, j'ai rencontré des chiens plus humains. Certains poodles arrivent même à porter le smoking et à apprécier le cinéma d'avant-garde.

—Pouvez-vous nous décrire l'horreur que vous avez vécue tout récemment? Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire... »

Il fit jouer un extrait de l'entrevue radio: « Sortez-moi...Baaêêk! Bak! Baêêk!... d'ici et châtrez-le! La perpétuité! C'est tout ce... Baaêêk! Bak! Baêêk!... de sauvages comme vous...Baaêêk! Bak! Baêêk! »



L'Officière ne feignit pas une émotion qu'elle n'avait pas.

« Je n'ai pas eu peur ce jour-là. Mais une autre que moi aurait bien pu y laisser un doigt ou la vie. »

—Merci de votre courage et de votre dévotion envers cette Ville, Officière. Vous pouvez disposer, dit l'avocat bien obligé de jouer la carte de la sensiblerie pour deux. »

Et finalement, on interrogea l'accusé. On lui retira la muselière avec précaution, on le traîna par la laisse jusqu'à la barre, non sans le motiver avec le pistolet à impulsion électrique, puis on le força à s'asseoir convenablement.

Jolicœur fixa la barre avec curiosité; il la renifla et la mordilla. L'avocat de la couronne le laissa faire un peu avant de débiter son interrogatoire; il avait le feu dans les yeux:

« Jolicœur, vous considérez-vous comme appartenant à la classe *Mammalia*? Pour répondre « oui », vous n'avez qu'à bégayer pour nous.

—Bêêêê! Baaêêk! Bak! Bêêêê! Baaêêk! Bak! »

Sa mère pleura au premier rang.

« Iriez-vous jusqu'à dire que vous êtes à peine plus bête qu'un gorille entraîné par quelqu'un de paresseux? Pour répondre « oui », vous n'avez qu'à bêler pour nous.

—Bêêêê! Baaêêk! Bak! fit Jolicœur à nouveau. »

Sa mère, terrassée de tristesse, se moucha dans le rabat de l'avocat de la défense.

« Finalement, reprit l'avocat de la couronne, nous pouvons nous entendre pour dire que vous n'êtes pas plus humain qu'un verre d'eau? Pour répondre « oui », vous n'avez qu'à chevroter pour nous.

—Bêêêê! Baaêêk! Bak! répondit l'accusé dont les yeux semblaient raconter une détresse inaudible. »

Sa mère en perdit la connaissance.

L'avocat de la couronne, qui avait conservé le coup de grâce pour la fin, demanda à ce qu'on apporte « l'ultime preuve ». Un gardien apporta un chevreau d'à peine vingt nuits jusqu'à la barre et le plaça devant Jolicœur fort intrigué; le chevreau avait peine à tenir sur ses pattes encore molles et mal assurées.

« Après l'écoute active des sons produits par Jolicœur, expliqua l'avocat de la couronne, les experts en sont arrivés à la conclusion que le cri du chevreau était celui qui s'apparentait le plus aux braiments de l'accusé. Et donc, pour démontrer la preuve de son animosité, il suffit de prouver la parenté entre les deux espèces! »

On compta d'abord les poils de Jolicœur puis les poils du chevreau. Ensuite, on les plaça tour à tour sur une balance afin de comparer leur poids; le régime et la prison avaient tellement amaigri Jolicœur qu'il ne pesait que quelques grammes de plus que le chevreau.

Finalement, on fit entrer un loup. Celui-ci était uniquement retenu par une ficelle à la patte arrière gauche.

Dans toute l'assemblée, on lui demanda de s'élancer vers « celui » qu'il trouvait le plus appétissant. Le loup balaya l'audience du regard. Il s'attarda un instant sur l'Officière léchant ses babines, puis vers le chevreau qui s'agitait dans tous les sens depuis l'entrée du prédateur naturel.

Dès qu'il vit Jolicœur se débattre avec le chevreau au fond de la salle, le loup hurla en montrant les crocs. Le gardien tira la ficelle et fit tomber l'animal d'un coup. La foule se

gaussa un peu de voir une bête si noble tomber avec si peu de grâce. Le gardien lui balança un gros steak cru et lui pointa la sortie. Le loup se releva et traversa l'allée, le museau relevé, les oreilles dressées. Il lécha le genou de l'Officière au passage et disparut.

\*\*\*

Au bout d'une heure de secrète délibération, le Jury revint au banc des jurés. Le plus jeune des jurés s'avança, ses pectoraux semblaient avoir pris de la mensuration durant les soixante dernières minutes. Il s'éclaircit la gorge avant de rendre le verdict:

« Aux chefs d'accusation *animosité contre une Officière Bluequiche* et *usurpation d'identité humaine*, l'accusé est déclaré: COUPABLE.

—Très bien, dit l'honorable Juge Alma Croupade. L'accusé, n'étant plus protégé par les droits de l'homme, ne sera plus jugé dans ce tribunal! Vous discuterez de la sentence avec un quelconque fermier, précisa-t-elle à l'endroit des avocats. La-séance-est-ajournée-une-fois-deux-fois-trois-fois! Séance-ajournée! Félicitations! »

L'honorable juge Alma Croupiade frappa une fois pour toutes du marteau. La mère de Jolicœur pleura dans les bras de l'avocat de la défense. La Mairesse applaudit poliment et amorça le mouvement de départ. L'Officière Bluequiche, qui avait une bonne idée de la suite des choses, fit un gros clin d'œil à l'avocat de la couronne.

Et Jolicœur, bien qu'il ne put saisir tout à fait ce qui lui arrivait, sentit le cœur du chevreau battre aussi vite que le sien. Il serra l'animal plus fort contre sa poitrine tandis qu'une horde de photographes les encerclait.

\*\*\*

## Chapitre II

### *L'Officière interroge Marty*

La Mairesse fut la première à quitter le Palais de justice. Elle prit toutefois le temps de se faire photographier devant les colonnes extérieures. Dès le lendemain, le magazine mondain *Vaccanity* qualifierait son « Etruscan look » de rafraîchissant et estival. Petit bémol: « les souliers à bouts pointus sont démodés depuis au moins la fin de l'âge du bronze! »

Les curieux s'attardaient à la sortie. Marty se tenait près de la grosse porte; il signait des autographes, poignets liés et main en croix. Il prit soin de dire un mot gentil à chacun, n'omettant pas de complimenter le gardien qui le surveillait pour « son bon travail ».

Les dames divorcées attendaient en filé pour une photo avec lui. Même Mamon, qui portait la monoparentalité depuis la naissance de Jolicœur, après que le géniteur de celui-ci, Pablo sénior, un Portugais en voyage d'affaires, ne l'engrosse sans prendre la peine de lui donner une adresse ou un véritable nom de famille, fit de la façon à Marty avec ses yeux humides de femme encore féconde.

À croire qu'il venait de changer l'eau en vinaigre de cidre de pomme! pensa l'Officière Bluequiche qui le regardait faire son cirque les bras croisés.

Si Ravary avait le physique et le cerveau du ténébreux, Marty, lui, avait du liant et possédait l'amour du peuple, se dit-elle encore. Et elle se demanda lequel était le plus dangereux des deux...la combinaison, conclut-elle.

Elle saisit Marty par la cravate humide et l'entraîna à part; elle avait à lui parler.

« Je vais te le demander à toi, dit-elle familièrement; puisque Ravary n'est pas le plus coopérant et Jolicœur, n'en parlons plus...

—Pourtant, vous venez de le mentionner à l'instant, fit remarquer Marty.

—Si tu veux jouer à tes petits jeux d'esprit avec moi, c'est ton affaire. Je garderai pour moi ma proposition, affirma l'Officière qui adorait lancer des ultimatums. »

Et elle fit mine de lui tourner le dos.

« Eh, Officière! interpella Marty. Officière Bluequiche, attendez! Je veux bien vous écouter.

—Bien, dit l'Officière en se penchant vers lui. Si tu me réponds franchement, je jouerai de mon influence pour atténuer ta sentence, ajouta-t-elle sans louver. Écoute-moi bien: j'ai relevé deux empreintes supplémentaires sur les lieux de la fusillade, indiquant que les fuyards sont passé par les cuisines et puis directement vers le bois. Ma cousine m'a déjà confirmé avoir vendu la plus grande pointure, la paire rouge, il y a un peu plus de trois semaines de cela à ce Clown qui semble traîner partout sur mon chemin. Et, l'autre paire, la plus petite pointure, je présume qu'elle appartient à sa folle furieuse, mais je n'en ai aucunement la preuve! Tu peux me confirmer leur présence sur les lieux, je le sais, car ce sont tes vilains pieds qui les escortaient vers la sortie.

—Peut-être... »

L'Officière se détourna à nouveau.

« que oui! s'exclama Marty. Ils y étaient, oui. L'homme de la cellule et sa fille...

—Sa fille?

—Il m’a assuré qu’il s’agissait de sa propre chair.

—Selon mes recherches, ce Guy B. a bien une femme et une fille presque mûre, mais celle à qui je pensais est une délinquante abandonnée par ses parents bien connue de mon autorité. À moins que toute sa famille ne soit dans le coup? raisonna l’Officière à voix haute. »

Elle se retourna vers Marty avec la rage au ventre.

« Combien êtes-vous? Le Clown et sa famille sont vos complices? Combien? Combien le Progrès possède-t-il d’agents dans cette Ville? Combien? Réponds!

—Vous avez tout faux, Officière, se défendit Marty. Ce ne sont pas nos complices, bien que nous l’aurions souhaité. Et, à ma connaissance, nous ne sommes que nous. Oui, pas plus que nous. »

Mais l’Officière sentait dans sa poitrine ce chatouillement qui ne trompe pas. Le filtre rouge de la conspiration voilait déjà son regard et motivait son départ. Elle s’apprêtait à quitter quand Marty lui agrippa l’épaule.

« Ne leur faites rien! À lui et sa famille! Ils sont purs comme des agneaux! implora-t-il.

—Holà, bas les pattes la vedette! cria l’Officière en mettant la main à sa matraque. Vous allez voir quel sort on réserve aux agneaux. »

Marty regarda l’Officière descendre le grand escalier droit, enfourcher sa mobylette et filer vers le quartier Delime.

\*\*\*

L'Officière Bluequiche gara sa Yamaha Bw's dans l'entrée correspondant à l'adresse enregistrée de Guy Joseph Bubulae. Il était 18h passé, elle espéra que sa conjointe par la loi, cette « Grace », s'y trouverait.

Elle cogna durement. Une femme au chignon irréprochable et à l'allure sobre vint lui ouvrir. L'Officière ne s'attendait pas à une tête aussi banale. Se souvenant de la coiffe grotesque et du maquillage tape-à-l'oeil de Guy B., elle pensait bien voir cette porte s'ouvrir sur la Cour des Miracles.

« Grace Bubulae? demanda l'Officière. »

Celle-ci acquiesça.

« Je suis l'Officière Bluequiche, je... »

—Je sais qui vous êtes, dit Grace, entrez je vais faire couler du café. »

Grace se dirigea vers la cuisine, plantant l'Officière à l'entrée avant que celle-ci n'eût le temps de répondre. L'Officière saisit une paire de chaussures sur le tapis. Elles avaient les lacets dépareillés...

« C'est à votre fille? demanda l'Officière à Grace qui revenait avec deux tasses fumantes.

—Oui, répondit-elle en offrant la tasse des rocheuses à l'Officière. »

L'Officière agrippa la poignée d'une main et sortit, non sans une difficulté accrue, le croquis des semelles retrouvées à la cabane à sucre. Elle appliqua l'une des chaussures de la fille de Guy B. sur le tracé; elle ne correspondait pas. L'imbroglia identitaire ne sembla pas trop déconter l'Officière.

Évelyne, qui se tenait assise sur le comptoir depuis le début, regardait, sans broncher, l'Officière Bluequiche prélever l'un de ses lacets. Personne n'avait remarqué l'adolescente; elle avait ce don pour la transparence et la discrétion que l'on attribue généralement aux courants d'air tiède.

« Saviez-vous, madame, que votre mari fait partie d'un groupe extrémistes-végétaliens? demanda l'Officière.

—Je n'ai plus de mari, dit Grace. Ce clown, ce Toto, à ce que j'ai entendu dire, ce n'est pas mon mari. Mon Guy B. est un Docteur-Comptable respectable.

—Vous niez donc toute implication, de votre part ou celle de votre fille, avec lui ou le Progrès?

—Le Progrès, ne m'en parlez pas! La dernière fois que je l'ai vu, il a bousillé l'usine et plongé la Ville dans le même chaos qui gouverne ma vie depuis le départ de Guy.

—Les deux chaos de sont pas sans se faire écho...dit l'Officière en avalant sa première gorgée de café. »

Elle grimaça. Ce café est presque criminel, pensa l'Officière.

« La dernière fois que votre mari a été aperçu, reprit-elle, c'est à la cabane à sucre.

—Guy, à la cabane à sucre? s'étonna Grace. Nous n'y allions jamais. J'ai toujours trouvé qu'il n'existait pas d'endroit plus vulgaire et crade, affirma-t-elle en buvant une goulée interminable. Enfin, ça et peut-être chez l'Antiquaire... »

Le corps de l'Officière se raidit, mais son visage demeura neutre.

« Eh bien, Madame Bubulae, je vois que vous êtes une femme honnête qui n'avez visiblement rien à voir avec le Progrès. Pardon de l'importune. »

Elle la remercia pour le café, lui rendit la tasse encore pleine, balaya une dernière fois la pièce du regard et fit un effort herculéen pour ne pas détalier vers son bolide.

On entendit le moteur de la mobylette s'éloigner à toute vitesse. Évelyne, qui n'était pas dupe comme sa mère, se rua sur l'annuaire téléphonique et parcourut avec son doigt la lettre « A ».

L'Antiquaire répondit dès la première sonnerie. Évelyne pinça son nez: « Si vous avez quelqu'un à cacher, chuchota-t-elle, faites-lui savoir que le gros œil arrive... » Et elle racrocha.

Sa mère ne l'avait même pas vue faire l'appel directement de sur ses genoux.

\*\*\*

L'Antiquaire voulut gagner un peu de temps en montrant à l'Officière son nouveau système de *caméras de visionnage*.

« C'est génial, vous allez voir! s'exclama le vieillard en pointa la lentille en l'air. Si, par exemple, l'envie me prend de sortir fumer un cigare aux cerises de terre, il n'en tient qu'à moi de laisser mes articles de qualités sans surveillance puisque, si jamais à mon retour il venait à manquer ce coffre slovène à 1500 dollars ou encore cet adorable carrousel jouet en fer des années vingt, à trente pour-cent de rabais, eh bien, je n'aurai qu'à visionner l'enregistrement pour coincer le voyou! »

L'Officière, faisant mine de l'écouter, sorti sa clef et se déverrouilla l'oreille subrepticement. Pas assez subrepticement cependant.

« Oh que voilà un bel objet! s'extasia l'Antiquaire en lui prenant la clef des mains. Transmis de génération en génération, dites-moi si je me trompe?

—Il y a du bruit au sous-sol, affirma l'Officière qui avait maintenant le tympan hypersensible.

—En bas? Hum oui...ce doit être les rats, répondit nonchalamment l'Antiquaire. Ça grouille dans mes vieux matelas et ça nidifie où ça peut!

—Des rats, han? Voyons voir quel genre de souliers portent ces rongeurs...»

L'Officière tassa l'Antiquaire du revers de la main et s'engagea dans l'escalier. Une fois en bas, elle ne trouva, effectivement, que des rats. Ils grugeaient les billes de coussins disposés en cercle. Sous le clavecin, elle découvrit une énorme carafe à café encore tiède ainsi qu'une machine à écrire fonctionnelle. Elle examina les touches avec attention; certaines d'entre elles étaient recouvertes d'une épaisse poussière et d'autres, au contraire, dévoilaient leur lettre décrassée. La machine avait visiblement servi. Récemment.

L'Officière Bluequiche remonta à la hâte et demanda à l'Antiquaire s'il possédait l'enregistrement des vingt-quatre dernières heures, plus important encore, s'il y avait du son sur cette caméra. Il affirma que le son n'était pas de grande qualité, mais qu'on pouvait y entendre ce superbe gramophone de dix-neuf cent dix lorsqu'il le faisait fonctionner pour attirer la clientèle.

« Ça fera, pensa l'Officière tout haut.

—Le gramophone? demanda l'Antiquaire.

—Non, je veux acheter la machine à écrire, précisa-t-elle.

—Ah oui, un beau modèle! Olivetti Lettera 32, la même que celle utilisée par Cormac McCarthy...

—Mille dollars pour la machine et l'enregistrement coupa sèchement l'Officière.

—Six cents pour la machine, quatre cents pour l'enregistrement, rétorqua l'Antiquaire.

—Cinq cent soixante-quinze pour la machine et quatre cent vingt-cinq pour l'enregistrement et cette offre est finale, affirma l'Officière qui commençait à s'impatienter.

—Je veux cette clef, dit l'Antiquaire, juste cette clef et l'affaire est conclue. »

L'Officière hésita. Pas à donner la clef, elle ferait ce qu'il faut pour mener à terme cette affaire, mais elle tergiversait à savoir s'il était préférable de vivre avec l'oreille éternelle-

ment ouverte ou indéfiniment fermée. Son choix se porta sur l'ouverture et elle lui remit la clef.

Ils se serrèrent la main par souci de convenance.

« Allez donc fumer un cigare à la limonade rose dehors, j'ai besoin de silence, dit l'Officière qui avait déjà remarqué un magnétoscope et une vieille télévision cathodique au sous-sol. »

\*\*\*

L'Officière Bluequiche alluma l'écran aux coins arrondis. Elle poussa la cassette dans le magnétophone et appuya sur « jouer ». Elle avança le film jusqu'à apercevoir Guy B. et Loucy entrer dans la boutique. Loucy fut la première à se diriger vers l'escalier. Guy B. la suivit de près comme son chien de poche. Le son était très mauvais, mais avec son oreille affinée, elle arriva à distinguer une bagarre en bas et...une troisième voix.

« Il est là..., dit l'Officière. »

Elle ne perdit pas une miette de leur échange puis, après qu'ils eurent certifié leur alliance, elle entendit le Progrès se mettre à dactylographier frénétiquement quelque chose... mais quoi?

L'Officière Bluequiche se plaça devant la même machine à écrire. Elle passa et repassa le moment de la rédaction. Elle le fit jouer encore et encore jusqu'à connaître par cœur le son produit par le mouvement de ses doigts sur les touches. Elle pouvait l'entendre dans sa tête, de plus en plus clairement comme l'air d'une chanson. Après plus de trois heures d'écoute active, elle ferma les yeux et se mit à taper.

L'Officière ouvrit les yeux pour constater la réplique exacte:

*Demain, Guy se déguise en Clown-Cowboy pour la clôture du Festival Bovinois Film D'amour. Le dernier jour, c'est là qu'il y a le plus de couvertures médiatiques. C'est là qu'il faut frapper. Loucy doit s'acoquiner aux caméramans et s'assurer que les caméras sont tournées vers les gradins de l'arène principale. Dès que Loucy fait le signal, —à déterminer entre Loucy et Guy B., —Guy ouvre l'enclos des taureaux de l'intérieur. Une fois relâchées dans la foule, les bêtes sèment le chaos et la panique. Trop peur des récidives, les investisseurs et commanditaires retirent leur logos géant des bandes. C'est la mort immédiate du Festival et, bien sûr, de quelques humains.*

Ce Progrès avait une plume efficace, elle dut le reconnaître. Loucy, Guy B. et le Progrès, elle n'avait plus besoin de courir après eux désormais puisqu'ils viendraient vers elle. L'Officière Bluequiche comptait les piéger, les attraper, les électrifier.

Comme des rats.

\*\*\*

## Chapitre V



Au téléphone, l'anonyme informateur n'avait pas spécifié à l'Antiquaire quand, précisément, l'Officière allait débarquer chez lui. Le groupe n'avait donc pas eu beaucoup de temps pour penser à un plan B.

Cependant, comme la Ville n'était pas grande, mais circulaire, et comme la mobylette de l'Officière ne pouvait surpasser les quatre-vingts kilomètres à l'heure, Guy B. calcula, par la seule force de son mental, que celle-ci, en partant du rayon le plus éloigné, arriverait à la porte de l'établissement avant la prochaine vente de l'Antiquaire.

Ils ne pouvaient retourner chez Jaro, car cela mettrait l'innocent dans l'embarras et assurément que l'Officière irait y faire un tour tôt ou très tôt. Pas question de demander l'asile chez Guy B. (en admettant qu'il se souvienne du chemin) et le Progrès n'avait plus d'alliés depuis la capture du trio Ravary, Jolicœur, Marty.

C'est alors que Loucy eut une idée:

« Où se terre-t-on quand le prédateur reconnaît notre odeur et nous flaire de loin? »

Elle leur répondit sans leur donner plus de matière à réflexion.

« Avec d'autres proies! Plus nombreuses et qui sentent plus fort que nous, mais qui lui sont moins appétissantes toutefois, éluda-t-elle en prenant l'escalier deux marches à la fois. »

Le Progrès, tout souriant, la talonnait déjà. Guy B., dans un effort considérable, fit glisser la machine à écrire sous le clavecin et s'élança derrière eux.

Il devinait que Loucy les entraînait vers le haut pour les faire descendre encore plus bas, plus creux; sur la rue Carroll.

\*\*\*

Loucy cogna à la porte jaune et verte du demi-sous-sol, de la peinture fraîche lui resta sur les jointures. Voyez-vous, les Roms la repeignaient chaque jour différemment et reconfiguraient leur numéro d'adresse pour tromper l'Officière.

Une fillette d'environ cinq ans leur ouvrit; celle-ci était nus pieds et avait les cheveux jusqu'aux chevilles. Loucy, sans se pencher, lui demanda gentiment s'ils pouvaient voir Bogdan. La petite lui demanda lequel des Bogdan elle désirait voir. Loucy lui répondit qu'elle désirait voir celui avec le tatouage de pépite d'or. Où il est ce tatouage de pépite d'or, lui demanda la petite fille qui semblait trouver que Loucy manquait de précision. Sur le poignet, sur le poignet *gauche*, spécifia Loucy devançant ainsi la prochaine question de la petite. Celle-ci acquiesça et disparut en courant.

Les Roms étaient une vingtaine à vivre dans ce demi-sous-sol. Celui-ci n'était pas bien plus spacieux que celui de la Détective qui lui convenait à elle seule. Ils étaient plus de cent cinquante répartis dans une dizaine de terriers voisins.

Les premières familles de Roms ont émigré de la Roumanie à Vaccaville durant la guerre. Après que le Parti national-socialiste eut déclaré tous les Roms de « mélange de races inférieures », la plupart furent déportés en Pologne dans des trains de déportation, concentrés dans des camps de concentration et exterminés aux camps d'extermination. Trois familles réussirent toutefois à monter vers la Norvège, prendre un bateau marchand traversant l'Atlantique, puis un ferry traversant le Saint-Laurent, puis cinq pédalos traver-

sant le lac artificiel *De la Louisette*, pour finalement, après avoir bourlingué des mois contre vents et marées, accoster sur la modeste plage de *Vaccamping*, le camping de Vaccaville.

La petite revint en traînant par la main un homme très grand et tout aussi mince. Ce devait être l'un des Bogdan, se dit Guy B.

Le Bogdan ouvrit amicalement les bras aux arrivants.

« Loucy! dit Bogdan heureux.

—Bogdan! répondit la jeune femme avec un bonheur équivalent.

—Que nous vaut l'honneur? reprit-il avec de l'inquiétude dans son sourire doré.

—Il faut se cacher de l'Officière.

—Tu prêches à des convertis! s'exclama Bogdan en invitant les garçons à entrer. Venez, s'il faut vous cacher alors commençons.

—Huit jours, pas plus, promis Loucy en lui embrassant la main. Jusqu'à la cérémonie de clôture du Festival. »

Bogdan la regarda avec une tristesse que Guy B. connaissait trop bien.

« Qui pourrait te refuser le refuge? répondit-il en dévoilant six dents d'or ».

Loucy avait vécu deux ans avec les Roms, de seize à dix-huit ans. Elle avait fugué de chez sa tante par principe de désobéissance. Sa tante n'en fut pas surprise; elles avaient acheté ensemble le baluchon de Loucy la veille de son départ. Elle aurait pu aller cogner chez Jaro, mais elle ne pouvait souffrir sa femme Mireille et réciproquement.

Elle s'était donc retrouvée dans le quartier le plus reculé et le plus enfoncé de la Ville, à dormir sous les étoiles qui perçaient le plafond végétal de sa nouvelle demeure, à manger des salades aux fleurs de trèfle et corolles de morilles.

Malheureusement, la saison des orages arriva plus tôt cette année-là et vint inonder son nid douillet. Bogdan le grand, qui avait remarqué son campement précaire dans les bois avoisinant chez eux, lui héla de courir se mettre à l'abri. Il l'avait séchée avec une serviette et lui avait offert des vêtements chauds; un pull-over orange vif, une jupe plissée ample et longue à bordure dorée avec un fichu à motifs floraux.

Loucy resta tout le mois des orages. On l'adopta vite dans la communauté. Elle apprit à jouer du piano, à danser et à mordiller le plâtre. N'eût été sa peau transparente, n'importe quel Vaccavillois l'eut prise pour une véritable Rom. Et même une fois la saison des pluies passée, on consentit à lui donner une paillasse et à la garder.

La femme de Bogdan le grand n'aimait pas trop la voir rôder autour de son mari, à lire de la poésie arabe et à écouter les quarante-cinq tours de Gainsbourg. Lorsque la petite aurait dix-huit, Bogdan lui rendrait sa liberté lui avait fait promette sa femme. Comme de fait, le jour de son dix-huitième anniversaire, Loucy reprit son baluchon et quitta les Roms. On se souvenait encore de la grosse fête qui avait précédé son départ pleuré par tous sauf la femme de Bogdan le grand.

Bogdan les conduisit jusqu'au salon où la famille s'était déjà rassemblée. Tous se ruèrent sur Loucy pour lui embrasser le visage et les bras. Elle leur rendit leurs baisers à l'aveuglette.

Guy B. n'avait jamais vu des gens qui prenaient autant d'espace alors qu'ils en avaient si peu à partager.

Une fois l'accolade de groupe terminée, ils se tournèrent vers Guy B. et le Progrès puis se nommèrent à tour de rôle; il y avait le grand Bogdan, connu pour étant leur hôte, sa femme Stela et leur fille Stela Shei qui leur avait ouvert la porte, le gros Bogdan, Bogdan junior, bébé Bogdan, le vieux Bogdan, Bogdan senior, Bogdan au sexe flou, Sorin père et sa femme Lumineta mère, Sorin fils, Lumineta fille, Viorel et Violeta qui attendait un enfant (dont le sexe serait une surprise plus que le nom), Cosmina, doyenne et liseuse de bonnes aventures, les cendres de son mari Corneliu dans lesquelles elle lisait régulièrement la température, leur vieille-fille unique Constanta et un chien galeux du nom de Macondo.

« Celui-là, il ne manque pas de couleurs, dit la vieille Cosmina en désignant Guy B. de son doigt crochu, mais lui, le jeune *chavo*,...il n'est certainement pas prêt pour la danse! »

Stela et Stela Shei prirent le Progrès par la main et l'apportèrent au garde-robe communnautaire. Lorsqu'il revint dans la pièce, il aurait aisément pu passer pour le fils d'un Bogdan.

Le Progrès avait troqué son short pour un pantalon noir et remplacé son t-shirt à col rond par une chemise à motifs fractals ouverte au niveau du collet. La petite Stela Shei lui avait fait retirer ses chaussettes. Loucy disait vrai, pensa le Progrès, l'odeur les couvrirait.

Guy B. dénota un dimorphisme sexuel entre les habits des hommes et des femmes. Malgré les couleurs et les bijoux dorés, c'était presque uniformisant. Les femmes portaient des jupes longues, des blouses en lamé colorées, elles avaient les cheveux tressés pour la plupart, du vernis sur leurs ongles et du rouge à lèvres tirant sur l'orange. Il eut de la difficulté à s'imaginer Loucy en jupe longue durant deux ans. Elle n'était pas reconnue pour son gynocentrisme excessif, mais tout de même, cela le surprenait.

La vieille Cosmina sortit sa pipe à eau, fit chauffer la tige au chalumeau et la plongea dans le liquide transparent. Elle colla sa bouche sur le tuyau, inspira et expira sa *salvia divinorum*. Elle croyait ainsi se rapprocher du Divin qui lui chuchoterait ses révélations.

Elle replaça son fichu et tendit l'embouchure aux deux étrangers:

« Sauge des devins, affirma la vieille dont les yeux plissés plissaient encore plus. Elle est particulière parce qu'elle produit des fleurs mâles et femelles sur la même plante, un peu comme Bogdan au sexe flou! ricana Cosmina en renversant du liquide sur son tablier dentelé. »

Guy B. déclina poliment l'offre. Le Progrès, tout au contraire, décida de porter l'immersion à son maximum. Il s'assit avec la liseuse de bonnes aventures et inhala la fumée par la bouche. Guy B. regardait la pression de l'air diminuer à l'intérieur de la base transparente avec une réelle fascination.

La vieille Cosmina pouffa de rire en voyant que le Progrès avait de la difficulté à expirer sans s'étouffer. Celui-ci pensa qu'il vaudrait mieux inventer une pilule avec les mêmes effets. Il essuya quelques larmes et mêla son fou rire à celui de Cosmina tout en excusant son inexpérience.

« On ne s'excuse pas ici! scanda le gros Bogdan. On n'est pas juge ni officière, on est hors-la-loi! affirma-t-il en brandissant son piano-accordéon et en jouant un air que Guy B. ne pût dire s'il était mélancolique ou joyeux ».

Les hommes sortirent des instruments de sous le divan, ils en sortirent de derrière leur dos, et même des dalles au plafond qui était assez bas pour que le grand Bogdan leur dis-

tribue des violons. Les troubadours s'accordèrent et entamèrent une mélodie alliant diverses sonorités musulmanes<sup>15</sup>. Les femmes se mirent à danser au centre de la pièce. Elles firent des mouvements sophistiqués avec leurs mains, leurs poignets et leurs bras, tandis que leur corps se tordait et se contorsionnait pour former une spirale ascendante. Elles se débattaient corps à corps avec la musique, elles y mettaient tout leur cœur pour exprimer la souffrance de l'exil et l'amour.

Guy B. s'éloigna du bruit comme il put. Il trouva une chaise vacante et s'y installa pour ruminer ses pensées.

La petite Stela Shei s'approcha de lui, nonchalamment, en le regardant de biais à l'occasion. Elle grugea un coin de mur comme si de rien n'était puis elle s'avança un peu plus... un peu plus...

« Quel est ton nom déjà? demanda Guy B. en voyant qu'il ne pouvait plus l'ignorer puisqu'elle grugeait une patte de sa chaise.

—Stela, mais appelle-moi Shei. C'est ce que tout le monde fait. Et quand je serai en âge de me marier, tu pourras m'appeler Romni.

—Il n'est pas un peu vieux pour toi Stela Shei? s'amusa Loucy qui avait entendu la conversation de loin ou bien c'est qu'elle l'avait écoutée intentionnellement.

—Mama dit qu'il n'y a pas d'âge pour les gentils garçons.

—Ah ça, c'est un gentil garçon, avoua Loucy en regardant par terre, puis elle se mit à rire sans raison (outre la sauge des devins) et s'installa au piano avec Bogdan le grand qui y brillait déjà de son excellence. »

Huit jours parmi ces grégaires? pensa Guy B. Il pourrait s'y faire. Il pourrait même retenir un ou deux noms, ce qui équivalait à tous les apprendre. La petite Stela Shei vint s'asseoir sur ses genoux sans avertissement. Elle lui prit les mains et les lui fit taper à contre-temps de la musique. Elle devinait qu'il n'était pas du genre à s'accorder au groupe, que ce *chavo* était un instrument solo.

\*\*\*

---

<sup>15</sup> Pour les adeptes de musique et de précision, la sonorité musulmane en question réfère à la musique arabo-andalouse issue de l'Algérie, du Maroc, de la Tunisie et de la Libye. Vous pouvez écouter ce genre musical en vous déplaçant pour aller assister à la performance du duo *Eduardo Paniagua & El Arabi Sergheni*.

## PARTIE V: LOUCY

### Chapitre I

*Guy B. Loucy et le Progrès vont chercher des médicaments chez le vieux William*

C'était le matin du huitième jour du festival; le dernier jour.

La petite Stela Shei tenait Guy B. par le bras et refusait catégoriquement de lâcher celui-ci. Elle pilait sur ses propres cheveux et mordillait la montre du Clown pour empêcher ses larmes de couler. Guy B. détacha le bracelet de sa *Breguet* et la lui tendit sans se pencher.

« Tu vas m'oublier, gronda la petite Stela dont la peine se transfigurait en colère. »

Et elle avait raison. Comme toute chose dans la vie, Guy B. oublierait le petit visage de la fillette; il le savait, mais chaque fois qu'il regarderait son poignet, lui assura-t-il, il y verrait quelque chose de manquant. Il ne saurait pas trop quelle est cette chose absente, mais un vide résiderait chez lui. Et ce vide, seule la petite Stela Shei pourrait le remplir.

Cette réponse sembla consoler un peu Stela Shei. Elle serra la montre contre sa poitrine enfantine et courut cacher le reste de ses larmes dans sa chambre qui était également la chambre de tous.

Guy B., Loucy et le Progrès se tenaient debout devant l'entrée. Ils les saluèrent tous chaleureusement un par un; les adieux finirent en accolade commune malgré tout. Même la petite Stela Shei s'était faufilée à quatre pattes au milieu du groupe. Guy B. pouvait le sentir aux morsures qu'il recevait aux mollets.

La vieille Cosmina fit un clin d'œil au Progrès avant qu'il ne referme la porte sur un séjour qu'ils n'étaient pas près d'oublier...sauf peut-être Guy B. éventuellement.

\*\*\*

Avant de se rendre au centre-ville, le trio avait une halte à faire chez le vieux William. Le vieil homme était dehors devant sa maison, il ajustait le corset de la pauvre Lilas, et, à chaque fois qu'il tirait sur les lacets, un peu de lait s'échappait de la bête au souffle coupé.

Loucy détourna le regard et se mordit la langue pour ne pas crucifier William sur son terrain.

« Bonjour monsieur, dit prudemment Guy B. »

William sortit sa *Winchester* et visa Guy B. entre les deux yeux. Celui-ci ne broncha pas, il n'avait jamais été aussi ciblé de canons que durant le dernier mois.

« Comment tu la trouves ma Lilas? dit machinalement William en mâchant un machin invisible.

—Il ne lui manque rien, affirma Guy B., rien mis à part le grand ruban rouge sang!

—Bien! dit William en crachant la chique absente.

—Nous, hum...nous voudrions vous demander un peu de cette médication? demanda Guy B. en regardant la pauvre Lilas aux yeux vitreux.

—Ma Lilas n'est pas droguée, elle est d'un naturel amorphe! affirma William. Et ce sont ses vrais pis! Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans *Vaccanity*. Vous venez de la part de la concurrence? Il releva le canon de sa carabine et visa, tour à tour, Guy B., le Progrès et

Loucy. Qui vous envoie? demanda William dont les mains tremblaient. QUELS SALAUDS VEULENT MA PEAU DE VACHE, HAN? cria-t-il en enfonçant son pied dans une bouse. »

Le Progrès s’avança sans crainte. William tira deux fois dans le genou gauche du jeune homme. Par chance, les cartouches étaient en plastique.

« Arrière démon! hurlait William en fusillant les tibias du Progrès. »

La Progrès ralentit à peine la cadence. Il s’avança assez près pour mettre sa paume sur la bouche du canon puis saisit à une main le fusil du vieux William.

« Je pourrais vous trouver mieux, dit le Progrès après un temps d’observation. Quelque chose qui lance des grenades, peut-être? »

Loucy et Guy B. regardèrent le Progrès avec désapprobation.

« J’adore ma vieille carabine, répondit William de mauvaise humeur. Tout ce que je veux, c’est que ma Lilas remporte la première place, cracha-t-il en reprenant son fusil des mains du Progrès.

—Je ne peux pas vous garantir la victoire, avoua le Progrès, mais j’ai peut-être une idée... »

Ainsi, le « dealer malgré lui » accepta de leur donner deux flacons de cent millilitres d’anesthésique local contre une pommade lustrante pour pelage que le Progrès avait confectionné en vitesse. Guy B. ajouta au marché quelques flagorneries bonies sur la grâce de Lilas. Il ne mentionna même pas la boiterie qu’elle avait à la patte gauche lorsque William insista pour leur montrer sa démarche de podium. Ils repartirent glapissants comme de fins renards alors que William passait le coton-tige dans l’anus de Lilas.

\*\*\*

Ils se cachèrent dans le bois près de la barrière d’admission du Festival. Le Progrès brassait la liqueur et la drogue dans sa gourde opaque qu’il appela son *shaker*. La liqueur en question était un cidre pas trop mauvais mélangé avec de la lidocaïne et du xylazine. Le cocktail de somnifères, habituellement réservé aux vaches, ferait son effet en quelques secondes, affirma le Progrès et il prit une gorgée « pour la route ».

« La route? s’étonna Guy B. »

Loucy semblait être au courant.

« Était-ce stipulé que je vous accompagne? demanda le Progrès en ajoutant des baies sauvages à la recette qu’il trouva trop acidulée. »

Guy B. sortit le plan dans sa poche, —celui-ci ne le quittait plus depuis dix jours, —et le relut avec attention.

« Il n’y en a aucune mention, avoua-t-il. »

Le plan ne pouvait faillir, leur assura le Progrès avant de s’élancer vers le rang, et ce, malgré les résidus de poudre mal brûlée incrustés dans le derme de ses mollets et la drogue qui aurait déjà dû l’assommer.

Avant qu’il ne disparaisse complètement, ils virent le guerrier vaincu exécuter un flip arrière puis reçurent l’écho d’un ululement caverneux lointain.

En effet, se dit Guy B., ce bougre ne semble pas échouer grand-chose.

\*\*\*

Ils arrivèrent une demi-heure avant le spectacle de clôture; la place publique était bondée. On eut dit une ruche. Si, bien entendu, l'agave des alvéoles se trouvait remplacé par de la viande confite et les abeilles par des omnivores couverts de graisse animale.

C'est le meilleur moment pour s'infiltrer, pensa Guy B. en regardant les installations. L'enfilade de kiosques et de tentes s'étendait à perte de vue, affichant au vent les couleurs officielles du Festival: drapeaux rouges, fanions roses, oriflammes noires.

Il remarqua une femme assise à son kiosque. Celle-ci sculptait au canif des petits veaux en bois pendant que sa fille, à côté d'elle, se chargeait de les peindre d'un rouge vif comme les chevaux de Dalécarlie.

La mêlée générale dégageait une odeur de chien mouillé, de sueur et de charbon de bois. Loucy réprima un haut-le-cœur, elle avait du mal à se faufiler entre les tables en talle.

Une vieille dame lui mit une brochette de boeuf et poivrons marinés sous le nez. La cuisinière lui dit, —comme seules les personnes âgées savent vous gaver gentiment en vous insultant, —qu'elle devait « mettre un peu de gras autour de ce squelette chétif ». Loucy refusa, le plus courtoisement possible, la grillade et passa son chemin.

La chaleur de mai devenait insupportable. Loucy pensa que le Soleil cuisait leur chair et que les hommes cuisaient toutes les autres chairs sous prétexte qu'elles étaient recouvertes de poils, qu'elles se déplaçaient à quatre pattes et qu'elles n'avaient pas encore de concours de chant télévisé.

Elle se couvrit le visage à deux mains pour ne pas gerber à la vue d'un bœuf qu'on faisait rôtir à la broche avec, à l'intérieur de lui, un veau de lait badigeonné de sauce soya, de poudre d'ail et de basilic frais. Répugnée par le triste berceau, elle accéléra le pas avant que le boucher n'entame la coupe transversale.

Guy B. n'arrivait pas à la suivre. Heureusement pour lui, elle avait ce ballon orange attaché au poignet. Grâce à cette boule d'hélium, il pouvait repérer ses déplacements à deux mètres au-dessus des cuirs chevelus, des cuirs chauves et des cuirs incertains sous la casquette.

Ils se rapprochaient de l'arène centrale où se déroulait le Rodéo des Clowns, le spectacle le plus populaire du Festival. Dépassant de loin l'audience de la comédie musicale moralisante « La Bête goûteuse et la Bête avariée », audience qui se composait surtout d'enfants et de personnes au physique ingrat.

Sans parler des quelques dizaines de personnes qui assistaient à la pièce du théâtre d'été, différente à chaque année, de la troupe locale *Les Sabotés*. Fait plus ou moins surprenant: ils portent tous des sabots. Le bruit de leurs galoches dans la pièce de l'an passé *Oh la vache!* hantait encore les tympanes de Guy B. comme des acouphènes de coups de marteau.

Le ballon s'immobilisa devant l'enclos principal, juste à côté d'un groupe de Clowns-Musiciens qui jouait beaucoup trop fort de leurs violons et tambourins. Ils portaient des masques de *lucha libre*, certains visages de catcheurs avaient des dents jaunes autour de la bouche ou encore, des flammes rouges autour des yeux. Guy B. rejoignit Loucy à la hâte.

La jeune femme se tourna vers l'ancien Docteur-Comptable pour lui hurler bonne chance. Il crut même voir passer l'ombre d'une émotion dans son regard, plus froid et plus difficile à capter que n'importe quel glaçon.

« Pars après avoir envoyé le signal, lui cria Guy B. espérant ainsi couvrir de sa voix la musique grinçante des lutteurs mexicains. Avec tes genoux bousillés, mieux vaut ne pas traîner par ici! »

Loucy voulut répondre, mais il enchaîna impérativement sur son idée.

« Va *Aux deux Pierrots*, tu pourras suivre l'action sur les écrans géants. Attends-moi là-bas. Peu importe ce qui arrive, attends-moi *là*, ordonna-t-il confiant. »

Loucy acquiesça. Elle plaça la plante de son pouce sur ses lèvres colorées d'orange puis apposa l'estampe naturelle sur la bouche de Guy B. Elle lui sourit tacitement comme si elle venait de lui partager un secret dont il ignorait le sens.

Ils se séparèrent sans plus de cérémonie.

\*\*\*

Guy B. faisait désormais cavalier seul. Il jeta un coup d'œil aux spectateurs dans les gradins; les gloutons se gobergeaient la bouche pleine de steak, pignochant dans l'assiette en carton de leur voisin, chapardant leurs frites en se pourléchant les babines. Leur promiscuité lui rappela celle des bêtes dans l'enclos.

Mis à part l'absence de son éminence élue qui, comme nous le savons, s'est enfermée dans son bureau devant la télévision, tout le gratin était dans les gradins! En commençant par le bas, il y avait la caste la plus nantie, celle-là qui n'a pas payé son billet. Au milieu, la caste moyenne, la perdante de tous les jours qui a pleinement déboursé. Puis, celle tout au fond, qui a acheté son billet au rabais.

Il reconnut quelques vedettes locales, deux chanteuses internationales et un acteur interplanétaire. Le peintre Marcel Cherboeuf se tenait au premier rang, la pipe au bec et le canotier abaissé sur ses verres fumés ronds. Il crut reconnaître la femme à ses côtés...son visage lui était drôlement familier. L'avoir aperçue en noir et blanc, photographiée derrière la couverture de l'essai scientifique *Les voyages de l'Univers*, Guy B. l'aurait assurément replacée.

Il repéra, au centre, le duo de Mathématiciens-Philosophes. Il se demanda laquelle des deux professions ils avaient décidé d'abandonner. Et surtout, quel discours épistémologique avait mené à ce choix ?

À trois personnes d'intervalle se trouvait le couple de Bibliothécaires-Lesbiennes. La brunette le dévisagea brièvement.

« C'est drôle, on dirait ce client brindezingue qui voulait être clown! Tu te souviens? demanda la brunette en prenant une gorgée de son cabernet sauvignon avec une paille spirale. »

Elle grimaça en découvrant le goût tannique, presque astringent, du breuvage.

« Aucune idée de qui tu veux parler, répondit la blonde doucereusement grisée par sa bouteille de chardonnay tiède. »



Guy B. les trouva changées. Il chercha ce qui n'allait pas dans leur comportement. Elles semblaient moins bien mises avec leurs cheveux ramassés en toques molles, leurs nuques sans parfum et leurs mines toutes déconfites. Il crut deviner ce qui clochait; toute tension sexuelle s'était envolée entre les deux! Elles ne se chamaillaient plus et s'accordaient à peine un regard dans leur nouvelle indifférence platonique.

C'est que, pour conserver leur titre de « Bibliothécaire », elles avaient été contraintes de donner leurs orientations sexuelles. L'une à sa cousine qui travaillait comme *trieuse* à la Pailleterie, et l'autre, à sa tante chargée des commandes en gros pour les fêtes nationales. La cousine et la tante s'étaient automatiquement amourachées l'une de l'autre et habitaient désormais dans un charmant petit cottage. Elles vivaient de la rémunération traditionnelle, c'est-à-dire, des gens, souvent des hommes et souvent des brutes, qui leur lançaient des billets lorsque celles-ci s'embrassaient publiquement.

Six rangées derrière le couple regretté, Guy B. reconnut Jaro et la Patronne chiquement vêtus. La Patronne avait des barrettes ornées de pierreries dans sa chevelure gaufrée en éventail ainsi qu'une robe soyeuse blanche comme l'albâtre, cousue de fines bordures de dentelles et autres passementeries. Nous ressentons ici le besoin de préciser, par égard pour la Mairesse, que ce style distingué fut inspiré à la Patronne par les photos de la précédente tenue de la Mairesse, celles prises, vous vous en souviendrez, au Procès; rien de bien étonnant puisque la Patronne est une fidèle abonnée du magazine *Vaccanity* doublée d'une indélicate copieuse.

Jaro portait un boubou aux fines dorures assorties et avait une canette mate à la main. Il s'agissait de crème soda. Guy B. espéra que son ami court plus vite à jeun et qu'il gambade encore mieux amoureux.

Et finalement, à gauche de l'enclos des taureaux, debout sur un banc d'arbitre de six pieds de haut, plus alerte que jamais, se tenait l'Officière Bluequiche. Elle remplaçait la Mairesse à titre de figure autoritaire officielle. Elle avait donc une chance de se faire jeter dans l'arène avant le coucher du soleil. Mais elle n'avait pas peur. Si elle devait échouer et dire adieu à ce monde, ce serait avec la dignité du matador ainsi qu'avec son mascara à l'épreuve de l'eau.

Une lumière rouge s'alluma au-dessus de l'enclos.

La tauromachie allait commencer.

\*\*\*

Le compte à rebours annonçait l'arrivée du premier concurrent. La foule s'agita. Le numéro d'ouverture s'intitulait, sans aucune finesse, « Rodéo et Juliette ». Il s'agissait de l'épreuve du lasso.

Un clown en robe nacre satinée fit son entrée dans l'arène. Le casse-cou était seul. Il salua l'assemblée et réalisa quelques galipettes faussement ratées. Ses chevilles menaçaient de rompre avec son corps tant il vacillait sur ses talons hauts. Celui-ci portait un vertugadin sous sa jupe pour accentuer l'effet bouffant et grotesque de ses chutes répétées. Guy B. se dit que Juliette ne portait assurément pas cette cage d'oiseau à Venise au seizième siècle. Surtout que cette mode leur venait d'Espagne. Surtout qu'elle n'avait pas besoin d'escarpins quand elle avait un balcon!

La première rangée retint son souffle, puis la seconde et ainsi de suite jusqu'à la rangée économique. Pour une fois, pensa Guy B., les pauvres tout en haut seront avantagés. Il imagina un taureau rafler la zone VIP, embrochant un à un les cuistres sur leur siège cousiné. J'espère qu'il commencera par la droite, se dit-il encore, j'ai toujours trouvé que Depardzeus a une tête de pleurote.

Le silence qui régnait fut brisé par les ruées d'un animal en approche. Le taureau se trouvait derrière la porte coulissante en bois. Pour les faire ruer ainsi, juste avant d'entrer en scène, on leur envoie des charges de 5000 à 6000 volts. On dit également la même chose à propos de Mick Jagger.

« Juliette » sortit son lasso qu'elle fit tourner au-dessus de sa voilette puis donna l'ordre au jeune clown responsable des barrières d'ouvrir la porte. Celui-ci activa le levier et donna un bon coup de fouet: « Huitsch! ».

Le taureau affolé se mit à courir autour de la pucelle. Il atteignit facilement les quarante kilomètres à l'heure. Une toque noire de marmiton, imitant le chapeau plat de Roméo, avait été durement attachée entre les deux cornes de la bête. Juliette fit tourner son lasso en ne détachant pas son regard de l'amant maudit: « Oh! Roméo pourquoi es-tu donc Roméo? Renie Starbuck, renie ton goût et je ne serai plus une carnivore! »

Elle laissa aller la corde et Roméo fut subitement freiné dans sa course par la strangulation. Juliette, avec ses bras musclés, renversa le Montaigu sans ménagement. La Capulet s'approcha prudemment en remontant la corde comme une amarre. Elle tira quelques bons coups au besoin pour étrangler le cou de son captif. Elle arriva assez près pour clore le numéro en ligotant l'animal par les pattes.

Guy B. aurait souhaité un autre dénouement. Que le taureau se libère, par exemple, et que Juliette se fasse piétiner le bassin par Roméo.

« C'est l'heure de tirer le rideau sur ce massacre shakespearien », pensa Guy B. véritablement dégoûté.

L'Officière Bluequiche prit un mégaphone puis attendit à ce que la foule cesse d'applaudir pour annoncer le prochain numéro « un peu spécial ».

Deux Clowns-Cowboys arrivèrent de chaque côté; l'un escortait Jolicœur au centre de l'arène et l'autre le chevreau. On avait déguisé Jolicœur en chevreau et le chevreau en homme chic.

Les Clowns-Cowboys les lièrent tous deux par une cordelette si bien qu'on ne pouvait trop savoir qui détenait qui en laisse. Puis on les laissa pâtre ainsi sous le soleil.

Ils vont relâcher un taureau, réalisa Guy B. épouvanté.

« Faites sortir le taureau! cria l'Officière extatique. »

Guy B. chercha le signal de Loucy; il n'aperçut pas le ballon orange dans le bleu contrastant du ciel. Il n'y avait pas un nuage pour venir briser le tableau bichrome et pourtant...rien. Il ne pouvait attendre que l'Officière massacre Jolicœur.

Il ajusta la ceinture de son pantalon à frange effilochée de suède et fit claquer les semelles de ses *santiags* en peau d'anaconda. C'est une chance que l'Antiquaire avait bien voulu leur vendre quelques vestiges de ses années comme Antiquaire-Chanteur country. Guy B. releva son chapeau *Stetson* en paille et écarta ses jambes comme s'il venait de chevaucher vers l'ouest. Selon les calculs de celui-ci, il y avait dans l'enclos trente-sept taureaux qui attendaient d'être montés.

Il avait retenu quelques conseils de la Détective. Entre autres, que l'eau de source, embouteillée ou filtrée, donne un thé plus savoureux, mais aussi qu'il faut observer son décor pour mieux s'y fondre « comme du beurre dans n'importe quelle recette ».

Il appliqua donc la méditation camouflage: « Je suis du beurre, se dit Guy B., du beurre au soleil...du beurre cow-boy... » Et il réussit à se glisser jusqu'à l'intérieur de l'enceinte sans complications. Cette technique valait bien deux cents dollars, pensa-t-il impressionné.

Guy B. offrit la liqueur au jeune clown boutonueux qui avait ouvert la porte à Roméo et qui s'appêtait à relâcher la mort sur Jolicœur. Celui-ci avait encore son pucelage inscrit sur le front boutonueux. L'étudiant aurait dû se choisir un autre emploi d'été, se dit Guy B. qui n'avait pas reconnu Marc, son presque gendre. Marc, intimidé par son compère chiquement accoutré, le remercia avant de prendre une grande goulée.

Le jeune clown se gargarisa avec le breuvage qu'il recracha immédiatement au grand étonnement de Guy B. qui le vit ensuite porter le sifflet à sa bouche: « Triiit! Triiii! »

Guy B. reçut une balle dans le genou gauche puis une seconde dans la rotule droite. Il tomba mollement par terre et s'évanouit dans la poussière.

\*\*\*

Guy B. ouvrit les yeux. Il se trouvait au centre de l'arène entre Jolicœur, le chevreau et Loucy. Loucy! Le cœur de Guy B. tressaillit et pas uniquement parce qu'il perdait beaucoup de sang. Celle-ci ne semblait pas blessée, bien que de très mauvaise humeur. Les caméramans qu'elle avait tenté d'aguicher s'étaient avérés être des espions.

Loucy et Jolicœur avaient tous deux un bâillon sur la bouche, l'un empêchait quelqu'un de discourir et l'autre de bégayer.

L'Officière Bluequiche prit le mégaphone:

« Vaccavillois, Vaccavilloises! Il me fait grand plaisir de vous offrir « les complices du Progrès! Ce spectacle vous est présenté par les boucheries *Vaccaviande*, les boucheries de vos bouches, ajouta l'Officière avec un tantinet moins de convictions. Alors? Qui veut du sang? »

La foule se déchaîna, à l'exception de Jaro et la Patronne pétrifiés sur place.

« Musique! ordonna l'Officière en claquant ses doigts. »

Le groupe de Clowns-Musiciens, en formation sur la scène à gauche de l'Officière, entama un air que Guy B. trouva à la fois mélancolique et joyeux...c'est alors qu'il comprit; c'était définitivement joyeux.

Soudain, le plus grand du groupe, qui portait un masque bleu et une cape or, releva l'archet de son violon comme s'il eut s'agit du glaive de Spartacus. Les autres cessèrent de jouer.

Le fait est que, le Progrès et Cosmina, lors d'une transe partagée sous les effets de la sauge des devins, avaient tous deux vu venir la ruse de l'Officière. Ils avaient donc élaboré ce plan alternatif sans en aviser Loucy ou Guy B.

« En avant! cria Bogdan le grand que Guy B. avait reconnu. »

Les Roms, déguisés en Clown-Musiciens, se jetèrent dans l'arène. Agiles et rapides comme des apparitions maudites, ils déjouèrent la sécurité, assommèrent les Clowns-Cowboys avec leurs instruments et encerclèrent Guy B., Loucy et Jolicœur qui enserra son chevreau. La foule, croyant assister à une surprise organisée, se mit à crier et applaudir.

Trois Roms saisirent Guy B. et lui enfilèrent un masque. Ils en firent de même avec Loucy, Jolicœur et le chevreau puis se dispersèrent en apportant chacun un rebelle avec eux. Guy B. eut tout juste le temps de voir ce qu'il crut être Sorin fils emporter Loucy.

L'Officière ne savait plus où viser. Il y avait ces fous de Roms partout! Elle en tira un au hasard; il tomba tête première. Le corps semblait souffrir d'embonpoint. Ce n'était pas son homme, réalisa-t-elle rageusement.

Une fois l'arène dégagée de la présence des siens, Bogdan le grand souffla deux coups de trompette puis disparut dans la foule véritablement enchantée par la chorégraphie!

Durant ce temps, la petite Stela Shei passa la barrière de sécurité. Elle avait commencé à gruger le loquet en bois dès que son père et les autres eurent pris position sur la scène. Alertée par le double chant de trompette, elle joua de son innocence avec Marc et le supplia de bien vouloir lire l'heure sur « sa grosse montre d'adulte ». Marc se pencha pour déchiffrer les aiguilles quand il reçut le cadran sur le nez! La douleur vive de son os cassé

l'aveugla assez longtemps pour laisser le soin à Stela Shei d'abaisser la manivelle de l'enclos. Elle siffla avec ses petites dents écartelées, puis détala le plus loin et le plus vite possible.

Une douzaine de taureaux, ameutés par le son strident, se ruèrent vers la sortie. Après moins d'une minute, plus d'une trentaine de taureaux en panique remplissaient l'arène. Marc fut le premier « dommage collatéral » de l'attaque.

La réaction générale ne fut pas immédiate. Ce fut comme un poison lent. Un poison qui vous paralyse d'abord, qui vous glace le sang ensuite et qui, au final, vous arrache vos dernières énergies dans un alitement fougueux et désespéré.

Les gens se dispersèrent à la vue des premières cornes qui transperçaient le nuage de poussière. Certains taureaux sautèrent la bande, d'autres la pulvérisèrent d'un bon coup de tête. La ruche explosait comme si on lui avait lancé une roche.

L'avant-garde de la horde harponna quelques richards trop ivres ou trop gras pour marcher droit. On entendait partout cette rumeur de mort douloureuse.

\*\*\*

## Chapitre V

### *L'Officière Bluequiche dans l'arène*

En haut de sa tour, l'Officière Bluequiche arpenta circulairement l'horreur avec son gros œil. Son tympan menaçait d'exploser sous le chahut. Elle se trouva aussi désemparée qu'un phare insulaire observant les bateaux casser leurs coques dans la tempête.

Elle s'assit sur la chaise en bois du promontoire puis contempla les ruines en prononçant son nom: « Te voilà de retour, Anarchie... »

Elle vit de son perchoir, trois taureaux qui, attirés par *le grand ruban rouge sang* accroché à l'entrée de la mairie, décidèrent d'aller formuler une plainte administrative. Honnêtement, elle ne pensait pas que les sabots, avec leurs deux doigts couverts de corne, montaient les marches si aisément. La Mairesse ne fut peut-être pas lancée dans l'arène, mais l'arène vint la relancer directement. Elle serait bien dans les livres d'Histoire, certes, comme la plus empalée des mairesses.

L'Officière, en proie au marasme, n'avait toujours pas bougé de sa forteresse. Elle y était en sécurité, mais la sécurité devenait convoitée par les taureaux qui courent.

Les hommes bien élevés, par réflexe de masse, se raccrochèrent à la première tradition qu'ils purent trouver. Et puisque la Mairesse s'était barricadée vainement dans son bureau, ils décidèrent de jeter l'Officière dans l'arène à sa place.

Le sable et le crottin amortirent considérablement sa chute. Tous les taureaux étaient sortis à l'extérieur des rambardes. Tous sauf un. Celui-ci préférait demeurer là où il avait toujours été. « Caliban » était reconnu pour être enragé. Il percevait le danger partout et se montrait prompt à charger une coccinelle intruse dans son enclos. Le mâle n'était plus un taurillon, mais conservait cette hardiesse propre à la jouvence. On pourrait dire aussi qu'il avait un œil plus gros que l'autre, mais ce serait véritablement abuser d'analogie.

Caliban arquait son dos creux et agita son toupillon. L'Officière pouvait voir la bosse juste après son encolure s'élever avec la menace d'une attaque. Il contracta son bassin et fit aller ses larges hanches plates de l'avant vers l'arrière. Elle vit son reflet dans le cristallin globuleux de l'animal. Caliban pouvait balayer le secteur avec sa vision panoramique de trois cent trente degrés, et ce, sans même bouger la tête. L'Officière n'avait aucune chance. Elle dirigea tout doucement sa main droite vers la crosse de son pistolet. Avec la main gauche, elle chercha son monocle dans la poche de sa veste. Après tout, la charge d'un *bos taurus* à la cuirasse bringée marron et rouge, aux cornes de Charron lui-même et aux testicules aussi gros que des pamplemousses, était une image à voir dans une vie. Et si cela devait être la dernière, autant nettement la voir, se dit-elle.

Caliban expira bruyamment. Son muflle humide se redressa pour renifler la proie. La corrida commençait. Il fonça droit sur l'Officière Bluequiche, sans hésitation, comme une flèche dans la mouche de la cible.

À cette seconde, l'Officière eut l'impression que la bête cavalait vers elle à deux reprises. Elle esquiva la lyre en roulant son corps hommasse vers la gauche, les pattes arrière du monstre glissèrent dans le sable à la dérobée.

Caliban n'en fut que plus déterminé. L'Officière vida son canon en tentant de se protéger d'une seconde ruade. Elle le toucha dans le fanon, mais Caliban ne ralentit même pas. Elle ne put qu'admirer la force de son adversaire issu des nobles aurochs.

Le crâne de l'Officière éclata sous l'impact. Caliban, touché à la gorge par une douille, se coucha sur la dépouille de l'Officière Bluequiche. Il regarda leur sang consubstantiel imbiber le sable. La respiration de l'animal ralentit. Sa vision s'embrouilla et sa lourde tête tomba sur l'Officière qui venait de rendre son dernier service.

Elle avait une corne dans l'œil.

\*\*\*

## Chapitre VI

### *Le vent change de bord*

« L'apocalypse ». C'est le titre qui apparaîtrait dans la gazette du lendemain. Les taureaux sans cavaliers ratissèrent les rues, labourèrent les mauvaises graines, éradiquèrent l'ivraie. Les sept clairons furent remplacés par les caméras, les anges par les journalistes. Tous pointèrent en direction du grand podium où se déroulait le concours de Miss Vaccavache. On entendait le grondement avancer sur le sol, on apercevait au loin le nuage de poussière s'élever dans le mistral de midi. Peut-on dire qu'il s'agissait d'une catastrophe naturelle? Eh bien, quoi de plus naturel que la revanche de la nature elle-même?

C'était la fin pour Vaccaville. Une centaine de personnes se bousculaient, se piétinaient pour monter sur la scène longiforme. On se fit la courte échelle forcée, pilant sur la tête de son voisin pour mettre femmes et effiloché de bœuf à l'abri.

Lilas était sur la scène. Elle portait sur son poitrail le ruban rose de la troisième place. Elle ne bronchait d'aucune manière, pas même lorsque William se mit à tirer dans la foule pour endiguer ceux qui poussaient sa championne pour plus de place.

L'orage sablonneux se rapprochait. Les silhouettes diaboliques se découpaient à l'horizon. Le venin de la peur se propageait chez les hommes, attaquant leur système nerveux, mouillant leurs aisselles jusqu'au froc.

Dans l'espoir d'effrayer le troupeau, un Clown-Cracheur de feu, qui portait un cache-œil de pirate, souffla sur la bonbonne de propane du barbecue. Le titanesque *charcoal* explosa au visage du courageux qui perdit la totalité de ses yeux. Il comprit cependant, aux hurlements joyeux de la foule, que ce ne fut pas en vain. Le troupeau d'herbivores s'était enflammé comme de la paille sèche et avait rebroussé chemin.

Les taureaux fonçaient droit vers la Pailletterie. On eut dit une traînée de lave remontant vers son volcan (c'est ce que dirait le texte accompagnant la photo de l'article).

Tous applaudirent et ne lésinèrent pas sur le « hurra ». Même Lilas rumina un peu, presque gaiement. Les caméramans, les journalistes et l'hélicoptère se dirigèrent vers l'usine pour couvrir le déplacement.

Le bâtiment central de la Ville, celui qui leur avait donné fierté et renommée, prenait lentement feu, mais tout le monde s'en fichait. Après tout, plus personne n'y travaillait.

\*\*\*



La fumée d'abord. C'est ce que Grace sentit. Comme lorsque Guy B. cuisinait les choux au beurre en oubliant de mettre le beurre d'abord, parce que trop songeur.

Grace connaissait les procédures de sécurité. Le système de douches automatiques, gracieuseté du Progrès, se mit en marche au premier fumet de roussi.

Les flammes pénétrèrent les conduits et détruisirent les nouvelles installations une à une. Le plastique et l'aluminium ne résistèrent pas. Ils n'étaient pas comme les humains, ils ne possédaient pas la capacité de s'enfuir.

Grace parvint à s'échapper de la fournaise par la sortie d'urgence au deuxième étage. Les taureaux ne pouvaient y monter, car la cage d'escalier, trop étroite, ne leur permettait pas de tourner le coin.

Ceux-ci se contentèrent de saccager les cuves automatisées. Ils se vautrèrent dans le mélange de teinture et de paillettes comme de joyeux pourceaux dans la boue. Il y eut des taureaux bleus, jaunes, rouges, orange, verts. Les jaunes se regroupèrent avec les jaunes. Les rouges avec les rouges. Les bleus avec les bleus et ainsi de suite, car dans son instinct le plus primal, l'homme ou la bête se paire avec ses semblables. Le taureau arc-en-ciel, seul de son espèce, fut automatiquement éliminé par les races en surpuissance. Puis, les flammes les dévorèrent et tous furent à nouveau égaux, car les os n'ont qu'une couleur.

Ce n'est qu'une fois à l'extérieur que Grace réalisa toute la frénésie qu'il y avait au sol et au ciel. Les journalistes affamés de témoignage se précipitèrent sur elle. Les taureaux étaient-ils morts? Qu'advierait-il des paillettes? Quelle était donc cette personne qui criait au désespoir?

Grace tendit l'oreille:

« À l'aide! À l'aide! » cria une voix étouffée provenant du premier plancher.

Une voix féminine. Grace ne comprit pas. Elle était pourtant la seule employée le samedi. Qui cela pouvait-il bien être? Elle sentit en elle une alarme, un écho homérique lointain, un chœur grec qui annonçait le dernier acte.

L'hélicoptère se rapprocha de la cheminée industrielle pour capter des images. Les hélices, servantes d'Éole, alimentèrent les flammes qui se déployèrent comme des mains attirantes et chaudes, sans moiteur, prête à saisir la machine volante si celle-ci se trouvait à porter.

Le caméraman, caméra à l'épaule, descendit le long de l'échelle ballottante. Il n'avait que les deux cordes tiraillées par le vent et les barres en bois pour le préserver du vide. Malheureusement pour lui, il n'y avait pas de second hélicoptère et pas d'autre caméraman aussi téméraire pour le filmer en train de réaliser cette prouesse.

Grace courut vers le crématorium en effectuant une dernière figure. Sur le moniteur, ses lèvres semblaient chanter un cantique secret.

« Un...deux...trois, pas de bourrée! Un...deux...trois, pas de bourrée! Un...deux...trois, pas de bourrée! Un...deux...trois... »

Son gel inflammable lui fit un diadème aussi chatoyant qu'un halo de lingots fondus. Ses bras, en osmose avec le brasier, se déformèrent pour devenir deux sceptres rutilants. Le

caméraman réalisa un plan large de son dernier regard puis retourna au plan américain, le plan des héros.

Les flammes l'avalèrent en silence, l'enrobèrent de leurs langues braisées. Elle fondit doucement comme du yaourt léger et doux. Heureuse malgré la brûlure qui pénétrait sa peau avec la précision de millions d'aiguilles.

Elle se déforma sereinement, à l'image d'une chandelle d'anniversaire ou d'un Cierge pascal. Avec au fond du cœur, ce sentiment du devoir accompli.

À plus d'un kilomètre de distance, Guy B. regardait la Pailleterie brasiller au bout de la rue. Il avait les mains sur les hanches, les genoux en sang et les yeux brillants.

\*\*\*

Guy B. poussa les portes battantes *Aux deux Pierrots* sans même remarquer que l'enseigne avait été arrachée par un taureau entraîné spécifiquement à charger les boucliers aux armoiries de clowns.

Le cabaret était plein à craquer, jamais il ne l'avait vu si bondé. Certains pleuraient ou se donnaient de grands soufflets pour se ressaisir. D'autres, plus combatifs, commandaient du bœuf braisé pour la riposte. La majorité, cependant, s'était retrouvée entassée debout dans un coin pour voir les images qui défilaient sur les deux écrans télévisés. Guy B. était si absorbé à chercher Loucy dans la foule qu'il ne vit pas la reprise au ralenti de Grace sautant dans les flammes.

La nouvelle martyre de la Ville venait de naître. Ce jour, la Sainte-Grace, deviendrait férié et partout on brûlerait des lampions en forme de chignon. Grace ne saurait jamais que la voix qu'elle avait entendue était en réalité un enregistrement vocal. En effet, la femme ne disait pas « À l'aide! », mais bien « Alerte! »

Il eut beau faire le tour de l'établissement trois fois, Guy B. ne trouva Loucy nulle part. Il s'isola pour resserrer les deux fichues que les Roms lui avaient solidement attachées autour des genoux, espérant ainsi se préserver d'une grave hémorragie. C'est alors que le Serveur (qui avait accroché ses patins) lui tendit un petit objet métallique.

« Courage *Guy Boy*, dit le gaillard en lui tapotant le dos. »

Guy B. voulut le questionner au sujet de la « chose » qu'il venait de lui remettre, mais celui-ci avait déjà disparu dans la mêlée. Cela ressemblait au type d'aiguille que Loucy utilisait pour ses tatouages.

Il alla demander à Meunier une loupe et des serviettes en papier afin d'éponger un peu le sang puis s'installa au comptoir pour examiner la bringue subulée:

« On dirait qu'il y a... des rainures de gravées là-dessus, dit Guy B. en fronçant les sourcils, mais c'est illisible.

—Ah. C'est donc ça qu'elle bidouillait tout à l'heure..., dit Meunier tout haut en astiquant son comptoir.

— Loucy?

—Ouais, la belle Loucy. Elle me doit encore une Geisha et demie, celle-là!

—C'est un message, réalisa Guy B., et c'est pour moi...

—Si tu veux mon avis, la seule chose capable de lire ce truc est en train de cramer, affirma Meunier sardoniquement.

—Le microscope! s'exclama Guy B. La Pailleterie! »

Il glissa l'aiguille dans sa poche et boitilla vers l'usine...ou ce qu'il en restait du moins.

Le petit hangar d'entreposage était rattaché à la bâtisse, mais possédait son entrée indépendante. Guy B. trouva la porte verrouillée par un cadenas. Il utilisa l'aiguille pour craquer le mécanisme.

Lorsqu'il tira la poignée, la boucane le saisit à la gorge. Les flammes n'avaient pas encore pénétré la pièce, mais la fumée s'était infiltrée par les conduits d'aération. Il entendit

une toux creuse provenant du fond. Il souleva les draps un à un et trouva Po Lyne inanimée entre deux boîtes de carton scellées. Il prit son pouls; elle s'était simplement évanouie.

Guy B. ouvrit les boîtes avec une règle en métal qui servait autrefois à mesurer les paillettes. Il en éventra une dizaine avant de tomber sur celle qui contenait les microscopes. Il en souleva un, celui-ci devait peser au moins trente kilos, et le transporta avec peine vers la sortie. Il préférait décoder l'aiguille au grand air; la chaleur commençait à lui piquer les yeux.

Il s'accroupit dans le gravier, plaça l'aiguille où se trouvait précédemment la lamelle et ajusta la vis micrométrique. Il reconnut l'écriture en pattes de mouche de Loucy:

*Ne sois pas en colère, je t'imagine déjà, sourcilleux, avec ton air de vierge effarouché. Sache que, ce que j'ai fait, je l'ai fait également pour toi. Tu verras, le temps te portera garant.*

*L'idée m'est venue lors de notre nuit en prison, tu te souviens? J'étais dans ma cellule. Une vieille dame me regardait depuis trop longtemps pour que n'intervienne pas (comme tu peux l'imaginer) :*

*« On se connaît, madame?*

*—Il est en route. Je le sens, me dit la vieille en crachant.*

*—Le gardien? lui demandais-je.*

*—Il est passé par ici quand j'étais une toute petite fille. Quand mes doigts se déplaient encore pour agripper les fleurs qu'on me tendait. Elle me montra ses vieilles mains repliées. Il m'a offert une poupée qui mouille sa culotte. Il était beau. Avec une peau lisse, des grosses joues rondes et une dentition qui n'existait pas encore à l'époque.*

*—Le Progrès, réalisais-je. »*

*Guy, si tu lis cette note, c'est que je me suis enfuie avec le Progrès. Je ne l'aime pas tout à fait, mais je suis folle des choses que nous pourrions accomplir ensemble...*

Loucy voulait le Progrès, réalisa Guy B. C'est la seule chose qu'elle convoitait, et ce, depuis le tout début... Et maintenant qu'il avait croisé ses iris céruléens, le Progrès était sien. Elle en ferait ce qu'elle voudrait « comme de la pâte à modeler », se souvint-il. Je ne fus qu'un pion parmi tant d'autres sur l'échiquier, songea-t-il amèrement.

Elle poursuivait en disant qu'ils développaient ensemble (bien qu'elle avait déjà son idée) une nouvelle forme d'Anarchie.

*Imagine Guy, un monde sans coercition, sans Mairesse, sans Officière! Un monde où « en liberté » n'est pas juste un terme négatif pour dire qu'un tigre s'est échappé du Zoo. Où l'humour (ton humour) puisse enfin défier le convenu, attaquer le politique, marteler le quotidien! Ce quotidien qui te tourmentait tant. Toi, Guy B., le premier Clown-Libertaire. Toi, le plus enfant des hommes. Jaro m'a tout raconté à ton sujet, et ce, bien avant notre première rencontre; ta capacité à l'oubli est le plus enviable des dons, car toi seul sais te réinventer! Je t'ai observé. Je t'ai vu mourir et renaître cent fois devant moi. Je dois l'admettre, je m'en suis joué parfois. Je t'ai vu aller à la rencontre de ta fille. Désacraliser tes idoles. Pulvériser tes chaînes, saluer ces bureaucrates, et ce, dans une insouciance frôlant l'idiotie. Renier ta femme (j'imagine que tu ignores la signification de ce jonc or à ton annulaire gauche). Mon infant. Quel cadeau! Je sais que tu es le bon. Tu sauras capter le rire*

*autonome et éviter les rictus forcés. Tu es le pilier qui soutient nos causes. D'ailleurs, le Progrès et moi avons pensé à un terme pour te désigner, que penses-tu d'« humoriste »?*

« Le Progrès et moi...répéta Guy B. en détaillant sa bague vingt-quatre carats qu'il n'avait jamais remarquée jusqu'alors. »

Il ne put s'empêcher d'imaginer leurs peaux, cireuses et basanées, porcelaine et terre, se frotter, se teinter l'une contre l'autre dans leur indéniable, révoltante jeunesse...

« Tout le monde est un peu amoureux de Loucy, se dit Guy B. à lui-même, tout le monde...même le Progrès. » Puis il replongea dans sa lecture du talion:

*Il faut faire table rase du présent. Faire preuve d'abnégation! S'affranchir. Il faut tout brûler, Guy. Le système est pourri, ravagé par la vermine. Après tout, les bleuets ne poussent-ils pas mieux après l'incendie? Nous n'avons pas le choix! Il faut se passer la torche, mettre le feu à la grange familiale et accepter les pertes encourues. Faire un traitement-choc à l'eau polluée. Rasez les cheveux couverts de poux. Enclencher la chimiothérapie directement au cœur vicié.*

*Pour que le monde devienne cet iconoclaste phoenix. Pour que le Patrimoine se noie dans les flammes. Pour que Montrésor s'active hors du clapier!*

*Comme tu le sais, je suis moi-même née d'un brasier...*

Il se rappelait vaguement du reste. Il avait lancé l'aiguille dans le futoir et traîné à l'extérieur le corps de Po Lyne par le poriculaire.

\*\*\*

## Épilogue

*Dix ans plus tard, « Aux deux Pierrots »*

Guy B. fixait la petite scène ronde. Il y avait une coupe de vin sur la table devant lui et une bouteille pleine dans sa main. Il versa le liquide capiteux. Il versa le cépage du Maure Othello. Il versa le vignoble au complet. Tout le liquide...il le versa.

La Serveuse-Infirmière s'approcha doucement. D'instinct, elle mit la main sur son front pour prendre sa température:

« Ça va, monsieur Toto? »

Il répondit sans lui accorder un regard, véritablement absorbé par le débordement de la piquette malique.

« Oh, vous savez, parfois... il faut tout laisser couler. »

Elle approuva silencieusement et le laissa errer dans ses pensées. Elle irait chercher la vadrouille plus tard et nettoierait le plancher comme à l'accoutumée lorsqu'il venait boire à l'établissement. Encore heureux qu'il préférât le blanc!

« Attendez, dit Guy B. en hélant la serveuse sur sont départ, auriez-vous l'amabilité de m'apporter une chandelle allumée? »

La serveuse acquiesça puis disparut.

C'était le dernier spectacle de sa tournée de décembre. La salle avait été plus que comble. Il avait rejoué quelques-uns de ses meilleurs numéros en carrière, dont celui des quatre estomacs se chamaillant pour renverser la monarchie intestinale. Le show s'était clos par une triple ovation. Cette fois-ci, aucune viande avariée ne lui fut jetée.

Une certaine mélancolie le gagnait comme à chaque fin de n'importe quoi. Comme lorsqu'il terminait son bol de céréales et se sentait plus vide que plein.

Il regarda par la fenêtre givrée. La neige tombait en bordée. La lune expirait une buée fraîche. Les étoiles se confondaient avec la pollution sur la vitre. Avait-il seulement déjà observé dans un hublot? Un vrai hublot de bateau? Il ne s'en souvenait pas. Il se réserverait, dès le lendemain, un billet sur l'une de ces croisières à la mode. Il commanda un demi-ananas pelé pour se donner un avant-goût de ces paradis exotiques.

Son tatouage délavé (la viande bleue avait viré au vert) et sa canne à pommeau de tête de chien, soutenant ses genoux qui ne s'étaient jamais tout à fait rétablis, ne constituaient pas là les seules marques du temps.

Les choses avaient beaucoup changé au cours de la dernière décennie.

À commencer par la Pailletterie qui avait repris du service quelques mois après sa démolition complète. Le taux de chômage avait fondu avec l'enclenchement des travaux de construction et tous retrouvèrent leur double affectation!

Il fallut tout reprendre à moins quatorze. Rebâtir et faire réviser les plans par les anciens employés. La nouvelle structure devait faciliter le processus de fabrication sans toutefois éliminer l'action humaine. Même Po Lyne fut réaffectée au département. Elle reçut une promotion et devint Ingénieure-Designer.

Il s'avéra que, pour passer le temps durant son isolement dans le hangar, Po Lyne s'était mise à bricoler les objets désuets (dont elle faisait partie) avec ses onze doigts.

Au bout d'une semaine, elle avait inventé une limeuse électrique. La machine nécessitait toutefois son intervention pour mettre les paillettes une à une dans l'entonnoir. De plus, en bougeant le mobilier de sa nouvelle « maison », celle-ci se découvrit une indéniable passion pour l'aménagement et la décoration.

Très sensible à l'art déco, Po Lyne redora la Pailleterie comme un chic hôtel new-yorkais des années vingt. Partout, elle fit poser, par double encollage, de la moquette avec des mascarons de clown. Dans le hall, juste au-dessus de Mireille revenue à son poste de réception, tout le monde pouvait admirer le majestueux portrait de Grace. Le cadre était tout en feuilles d'or et régulièrement aspergées de fixatif. La pose de Grace s'inspirait du vieux calendrier que Guy B. conservait dans la cuisine. On y voyait Grace vriller dans les flammes avec, sur la tête, son filet turquoise et son auréole en chignon.

Quant au FBFD, le Festival Bovinois Films d'Amour, il fut remplacé l'année suivante par Le FCFR, le Festival de la Courge Films de Répertoire, car personne n'avait jamais vu une courge musquée charger qui que ce soit avec son pédoncule.

Celui-ci se déroulait maintenant en septembre lorsque la Ville revêtait ses couleurs chaudes dans le froid naissant. La semaine d'exposition exige toujours à ce qu'on louange les légumes endimanchés en bordure de route. La seule différence c'est qu'au lieu d'utiliser l'arquebuse, on lance des concombres entiers aux passants.

La courge Hubbard, avec sa carapace verte de chrome, vert menthe ou orange, est devenue l'incontournable du Festival. Leur forme se compare à de volumineux citrons à la peau bosselée bien que leur goût n'aille rien d'acidulé. On en fait de délicieuses frites dans l'huile d'olive qui se marient à merveille avec le dernier Léo Carax.

Sinon, il y a la courge Buttercup. Une chaire tendre et sucrée, délicieuse en gratin, jamais filamenteuse. La parfaite accompagnatrice pour du Godard.

Et que dire de la Courge turban Aladin! Sinon que sa forme orientale nous porte à la servir en couscous, mais Guy B., lui, préfère la vider pour la garnir de gruyère râpé. Il la déguste ensuite avec du pain chaud devant le mysticisme terreux de Tarkovski.

Pour du Kubrick, le programme offre la courge spaghetti apprêtée de deux façons. La classique, c'est-à-dire, en longs filaments dans un bol et une sauce marinara. Ou au goût de la nouvelle vague, en salade froide.

Le concours de décoration de potirons ou autres courges attire de plus en plus de participants. Chaque année, les sculptures extraordinaires font les manchettes mondiales (se conservant entre deux ou six mois dépendaient de la sorte). Il se trouve d'ailleurs que le vieux William a une habileté insoupçonnée pour la sculpture. Il peut nous tailler le portrait de Maryline Monroe à bout portant avec sa carabine. On le félicite d'ailleurs pour l'obtention du *Grand Ruban Orange* de l'an passé. Remporté avec la représentation de la Cène, et ce, malgré qu'un juge qualifia son Jésus « d'un peu fibreux ». Heureusement, le vieux William n'avait pas oublié de charger son autre carabine à blanc!

Le nouveau Maire était en poste depuis huit ans maintenant. Les électeurs ne tarissaient pas d'éloges à son sujet! Quévillon. Marty Quévillon. Ça vous dit quelque chose? Après l'entrevue radio avec l'Officière, et après sa parution éloquente au procès, l'ex-émeutier fut adopté du public et libéré après deux ans pour « extrême bonne conduite ». En effet, le

parvenu n'avait renversé aucun cône à son examen et s'était même arrêté pour donner le chemin à une pauvre dame. Mais Quévillon demeurait un charismatique subalterne.

Guy B. se doutait bien que Ravary arrivait à tirer les ficelles de sa cellule. Le changement végétarien s'était toutefois fait en douceur et dans la paix. On ne se faisait presque pas tabasser à mort si on nous surprenait avec une aile de poulet ou du bacon séché dans les épinards.

Ce qui est bien avec la longévité au pouvoir, c'est que le changement peut s'opérer. Ce qui est moins bien, c'est qu'à force de durer trop, ce changement devient à son tour une tradition. Car toutes les traditions eurent, autrefois, une brise de fraîcheur d'avril.

Pour ce qui est de Jolicœur, on dit qu'il vit sur la rue Carroll, dans un demi-sous-sol, avec les Roms et son chevreau. Il ne parle toujours pas un traître mot français, mais il arrive, en ayant recours uniquement à l'usage de ses talons, à jouer du tambourin d'une manière si délicate qu'il vous en fend l'âme.

Quoi d'autre? Ah oui! La chasse aux glaçons fut intronisée aux Olympiques d'hiver sous le nom officiel de « lancer du livre sur glace ». Il y a même la catégorie synchronisée en double mixte (tome 1 et 2). Les glaçons ne sont pas naturels, ils sont moulés dans des congélateurs avec de l'eau colorée bleue pour ensuite se voir fixés à des barres latérales métalliques à des distances et hauteurs variables selon la catégorie. Guy B. avait toutefois sa préférence pour le dix mètres par dix mètres.

Dans un registre plus intime, Jaro et la Patronne se marièrent après trois ans de volubile concubinage.

Le banquet *cruditéen* eut lieu *Aux deux Pierrots* qui affichait fièrement, juste au-dessus de la porte du cabaret, sa nouvelle enseigne en néon blanc froid.

Ils se retrouvèrent tous deux, Jaro et la Patronne, en boubous cérémonieux sur la minuscule scène ronde. Le Curé-Attaché de presse, quant à lui, se fit attaché par des câbles au-dessus du couple, car il ne restait plus de place pour lui.

Guy B. se vit honoré d'être le témoin de Jaro qui fut ému jusqu'aux larmes lorsque « son pote Guy » porta un toast à Georges Pompidou, le dix-neuvième président de la République française.

Bien qu'il pût toujours compter sur le soutien de Jaro, les premières années qui succédèrent le décès de Grace ne furent pas simples pour Guy B. D'un côté, il se refusa à faire une croix sur sa carrière et de l'autre, il ne pouvait guère plus abandonner sa fille. Elle n'avait peut-être pas sa physionomie, mais elle partageait ses gènes et l'arc particulier de son dos.

Il en fit donc sa nouvelle assistante. Évelyne apprit le maquillage, l'éclairage, la jonglerie, mais également le pouvoir oratoire, la subtilité des idéaux, la satire politisée, et ce, pour devenir clown à part entière.

Elle conserva « Montrésor » comme nom d'artiste. Guy B. ne pouvait être plus fier que de voir sa fille clopiner dans les traces de son vieux père et aspirer bientôt à les dépasser. Il la trouvait bien meilleure que lui. Montrésor était plus engagée, mordante et moderne, avec cette pointe d'absurde dont il prenait le crédit.



Jusqu'à sa mort, —mort<sup>16</sup> qu'il était allé consulter à la bibliothèque un dimanche pluvieux, —il s'enorgueillissait d'avoir pavé la voie aux jeunes de la relève. De leur avoir en quelque sorte tendu le flambeau bien qu'ils aient ajouté eux-mêmes la poudre noire.

Il tenait justement le fruit de cet accomplissement entre ses mains cinquantenaires. L'ouvrage était encore chaud. Il ouvrit *Le moyen traité de l'humour moderne* par Guy Joseph Bubulae, aux éditions de Minuit moins le quart.

La préface était la retranscription (plus ou moins fidèle) d'une conversation ayant eu lieu entre le Progrès et lui-même. C'était juste avant que l'Officière ne débarque chez l'Antiquaire, un moment déterminant dans l'évènement que l'Histoire moderne baptisa *Le Samedi Bien-cuit*.

Les deux hommes prenaient leur café dans le sous-sol de l'Antiquaire alors que Loucy ronflait, assoupie sur un tas d'oreillers:

« *Ce n'est pas tous les jours qu'on discute avec le Futur, lui dis-je.*

—*Le Progrès, corrigea-t-il.*

—*Et le quatrième espace-temps? Vous connaissez Madame Welldone? »*

*Il prit une pause avant de me répondre.*

« *J'ai déjà conversé avec elle, une fois.*

—*Alors, vous êtes au courant pour la dimension d'un espace en continu? lui demandais-je promptement.*

—*Oui, mais moi je ne voyage pas dans le passé.*

—*Alors vous ne regardez jamais en arrière?*

—*Si, si très souvent. Sinon comment innover?*

—*Alors vous croyez qu'il existe un autre Guy B. de quelques semaines mon cadet qui, à l'heure qu'il est, soupe avec Grace comme si de rien n'était?*

—*Je le crois. »*

*Je réfléchis à cette idée et frissonnais malgré moi.*

« *Vous avez ruiné le seul gagne-pain de la ville, repris-je avec mon ton d'analyste, ils ne sont pas très contents, surtout l'Officière, vous savez?*

—*Et le deuxième, c'est vous qui vous apprêtez à le ruiner, me répondit-il tout aussi placidement. Je pense que vous allez me servir à long terme, Guy...inéluçtablement...vous allez me servir.*

—*Mon but est uniquement de faire évoluer l'art clownesque.*

—*Et je sais que vous avez toutes vos chances de réussites. Les choses bougent, c'est inévitable que vous y arriviez...*

—*Vraiment. Pouvez-vous voir mon avenir?*

—*Je ne vois pas l'avenir, je l'apporte.*

—*C'est drôle, j'ai comme... comme une impression de...*

—*Déjà-vu?*

—*De déjà-vécu, plutôt. »*

*Le Progrès me sourit comme à l'un de ses frères.*

---

<sup>16</sup> Guy Joseph Bubulae: décédé d'un infarctus à l'âge de soixante-dix-neuf ans; entre la première et deuxième marche d'un escabeau.

*« Nous avons du café pour une armée, constatai-je en regardant la carafe électrique encore trop brune.*

*—Si cette jeune femme se réveille, elle pourrait bien être cette armée, dit le Progrès à l'endroit de Loucy encore roupillante. »*

*Je réfléchis tout haut.*

*« Ce qu'il faudrait c'est la bonne dose pour un café par personne. Comme une petite capsule individuelle.*

*—C'est exactement ce qu'il faudrait oui..., songea le Progrès; l'individualité plastique. »*

Guy B. referma le livre. Il pinça le bout de son nez orange —telle était devenue sa marque de commerce au fil du temps —, en se demandant où pouvaient bien se trouver Loucy et le Progrès à cet instant *présent*.

En Catalogne, en train de faire la révolution? Dans l'océan Pacifique Nord, prêts à couler quelques baleiniers japonais? Au Burkina Faso, à distribuer des condoms à saveur de kale? Couchés sur la banquise en Arctique, occupés à décompter les derniers icebergs? Sur la terrasse d'un café à Amsterdam, à se demander comment légaliser le cannabis dans les autres pays? Au Biodôme de Montréal, à casser les dispositifs de sécurité, à brandir les grenouilles comme s'il s'agissait de dragons, à embrasser la tête orange des oiseaux pour ensuite les relâcher vers l'horizon?

La serveuse réapparut avec la chandelle demandée, elle la déposa au centre de la table et partit sans ajouter mot.

Guy B. sortit de sa poche une petite aiguille argentée qu'il passa à plusieurs reprises au-dessus de la mèche allumée. L'aiguille noircit jusqu'à ce que l'alliage se recourbe sur lui-même. Il lança ensuite l'insignifiant objet par-dessus son épaule.

La collision ne fit pas même un son.

À quoi pensait-il déjà?

À qui?

\*\*\*

# LE PROGRÈS

partie théorique

*Le Dada tourne en rond*

—André Breton

## Introduction

### **Dada: mouvement d'anti-mouvements**

Ce mémoire propose de sonder les méandres d'une démarche artistique qui découle, entre autres, d'une fascination pour l'antithétique mouvement dada, lequel revendiquait, on le sait, un renouveau radical. Mais voilà, ce renouveau est-il seulement possible? Puisque l'idée du progrès est associée, d'un point de vue philosophique, à la transformation de la société par l'acquisition de connaissances nouvelles, nous verrons, en examinant les perspectives multiples développées dans la partie création, les personnages et l'idée du Progrès lui-même, si une telle évolution s'effectue par l'écriture. Farce ou révolution? C'est ce que nous découvrirons.

« Les gens [...] agissaient comme s'ils étaient incapables de comprendre ce qui se passait autour d'eux. Comme des moutons perdus, ils regardaient le monde avec des yeux vireux. DADA a cherché à secouer les hommes pour le faire sortir de leur conscience anéantie<sup>17</sup>. » Ce discours de Hans Arp pourrait très bien se retrouver dans la bouche (ou la plume) de Loucy. En effet, le courant dada (ou dadaïsme) renvoie au mouvement intellectuel, littéraire et artistique ayant pris racine sous forme de tract en février 1915. Ce courant est caractérisé par une remise en question de toutes les conventions et contraintes idéologiques, esthétiques ou politiques. Bref, on flambe le village pour rebâtir à neuf sur une terre brûlée ! Une terre plus riche.

---

<sup>17</sup> Nicolas Turquet, « May' Dada », Académie de Mayotte, IA-IPR de lettres, 2015, p. 23.

Il faut savoir que les conventions propres au courant dada se distinguent par la forme anti-conventionnelle du récit ainsi que par le fond de l'histoire qui, à la fois, prône l'innovation d'expression et tend à l'employer. Est-ce que l'œuvre à l'étude donne raison au Dada ou, tout au contraire, réfute l'idée même d'un changement possible? Car l'idée de « changement » ne signifie pas nécessairement « une progression ». À rebours, « une progression » nécessite un « changement » quelconque (et voilà que nous tournons déjà en rond). Comment maîtriser le « n'importe quoi »? Peut-on réellement se passer de règles? L'Anarchie et le chaos sont-ils vraiment les meilleurs véhicules pour un message? À quoi bon progresser si le temps est relatif et la mort si légère? On n'invente rien ici avec ce texte. Mais on a la prétention de « vouloir » réinventer ce qui est somme toute le début de quelque chose...une réflexion ? Un reflet déformé ? Un échec assuré? C'est à ces questions que nous tenterons ici de répondre en trois chapitres.

Il s'agira d'abord d'explicitier le détournement systématique des **attentes**, autant dans la subversion des conventions littéraires que par le recours à l'humour. Ensuite, on s'attardera aux **personnages**; Guy B. comme antihéros, à la fois idiot et enfant (représentation même d'un progrès personnel déficitaire), remise en cause de la figure archétypale du protagoniste. Et, finalement, nous examinerons le rôle du **Progrès** dans le récit, à travers sa quasi-absence (bien que tous les habitants semblent en parler et le pourchasser) et dans la perspective de la réflexion critique d'Henrietta Welldone sur ce qu'est le véritable sens du changement, de l'art, des idées reçues, et donc, du Progrès.

\*\*\*

## Chapitre 1: les attentes contournées

Qu'est-ce que l'art et le temps ont en commun? Notre perception de l'un comme de l'autre est souvent relative et ponctuelle. En effet, on conçoit généralement le temps comme une progression linéaire qui participe d'un mouvement dialectique, opposant tour à tour différentes conceptions de l'art qui se trouvent ensuite rejetées, subverties ou dépassées par la génération suivante. Mais que savons-nous du beau dans l'absolu? Que pensons-nous être vrai? Que pensons-nous être Art? Qui est en mesure de fournir des réponses à ces questions lorsqu'on sait que les valeurs et les critères esthétiques évoluent avec le temps ?

Dans ce premier chapitre, il sera question de voir par quels moyens le volet création de ce mémoire tente de subvertir les attentes et de remettre en cause, de manière radicale, la logique même de la narration. Nous verrons que ce sabotage diégétique s'effectue, entre autres, par **la distorsion des conventions courantes** (tant dans la forme que dans le fond), mais également par **la mise à profit d'un humour décalé**, décliné sous diverses formes.

### 1.1 La distorsion des conventions

Nous l'avons dit déjà : le dada questionne et se moque des « règles » de l'Art, et c'est à la lumière de ce parti pris qu'il faut interpréter les passages clés de notre récit. Ainsi, le clin d'œil de la Détective-Vendeuse de souliers écrasant son cigare dans une urne n'est pas sans évoquer lorsque Marcel Duchamp a lui-même recueilli les cendres de son cigare de la sorte

le 15 mai 1965 durant le dîner Rose Sélavy. Le peintre Marcel Cherboeuf et son urinoir clownesque (tatouage de Guy B.) font référence à la pièce *Marcel Duchamp* (2004) de Frédéric Cherboeuf et Guillaume Désanges dans laquelle Marcel Duchamp subit un procès en tant qu'accusé, et ce, à la demande de l'Histoire de l'art. Ces deux clins d'œil ont également pour but de déboussoler le lecteur en lui suggérant des images qu'il n'est pas habitué de traiter. La référence au mouvement Fluxus comme *genre indéfinissable* met en évidence la situation paradoxale de tous ces genres qui réclament la liberté du canevas et l'éclatement complet de la forme. Peut-on faire fi de toutes les conventions? Briser toutes les barrières? Physiques et temporelles?

Déconstruire le temps, en faire une fresque collage, en voilà une idée dada! C'est pourquoi, le sablier chez Loucy, les horloges chez la Détective-Vendeuse de souliers, la montre de poche de Margarine, la montre de Guy B. ne sont en vérité que des outils de mesures limités, comme si un astronome regardait la Lune avec un monocle. Seule la crise d'épilepsie (souvent chez les enfants ou les jeunes adultes) permet de percevoir la quatrième dimension cachée. Tout se passe comme si l'âme sensible des enfants arrivait à saisir toute la poétisation de l'art, à entrevoir les possibilités cachées dans une vision emprisonnée dans un carcan sociétal que l'adulte ignore généralement.

Pour inviter le lecteur à penser au-delà des conventions, un certain nombre de dispositifs symboliques ont été mis en place. Ainsi, le passé (la tradition) et le futur (le progrès) à Vaccaville sont représentés par des couleurs bien spécifiques. Le rouge pour le passé: le

sang, la violence, le vin, la viande, la mort, la corrida, etc. Et l'orange pour l'avenir: le feu, le phénix, les courges, le ballon, le rouge à lèvres orange, les cheveux de Loucy, etc. Et le présent? Il n'est pas défini. Il est relatif. Il n'y a que le *passé-ent* qui pourrait se définir comme le mélange de toutes ces couleurs, toutes ces trames temporelles. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si la couleur du progrès, l'orangé, est dérivée de la couleur de la tradition, le rouge. Car il ne peut y avoir illusion de progrès sans tradition et aucune tradition à défendre sans la crainte du progrès à venir. Bref, leur parenté dans le cercle chromatique ne fait que renforcer l'idée d'un cycle revenant sans cesse puiser à la même source et d'un temps calqué indéfiniment.

Dans ce sens, cette idée d'un présent stagnant renvoie à la pièce de Beckett, *En attendant Godot* (1952). C'est, du moins, ce qui caractérise l'œuvre selon Johanne Bénard dans son article *Tromper l'attente* (1992):

[...] comme s'il s'agissait d'une suite de présents qui, au lieu de former une succession, s'accumulaient. Le texte de la pièce abonde en passages où les personnages déniaient le passage du temps. Mais c'est Estragon qui détient la palme de l'oubli, quand, dans le second acte, il ne reconnaît ni l'arbre, ni ses chaussures<sup>18</sup>.

L'oubli est, effectivement, une négation involontaire du temps qui passe, car si l'on ne se souvient pas de l'évènement, alors que celui-ci se soit produit ou non n'a que très peu d'importance. Et quelle meilleure illustration de ce principe que la mémoire défaillante de

---

<sup>18</sup> Johanne Bénard, « Tromper l'attente », *Jeu*, (64), 1992, p. 19.



Guy B., laquelle permet une anti évolution personnelle; un présent figé que Loucy semble lui envier ?

Nous avançons le postulat qu'il faut arrêter de penser le temps de manière conventionnelle si l'on veut pouvoir échapper à sa linéarité. Et si, comme le suggère Maude Laporte-Marginean dans *La mémoire et l'oubli dans Cent ans de solitude de Gabriel Garcia Marquez* (2004), le temps était, tout comme le Progrès, non pas unidirectionnel, mais bien circulaire ?

[Il] détruit les barrières entre le réalisme et le fantastique, créant un monde irréel, intangible et aliénant entraîné dans un système circulaire qui se détraque inexorablement et, enfin, [il] met en place une «fausse vérité» construite selon une conception individuelle et même collective du passé<sup>19</sup>.

Le temps apparaît ici comme une prison. Et quelle prison plus malicieuse qu'une prison circulaire qui nous donne l'impression d'avancer infiniment ? Une histoire traditionnelle se lit comme une ligne du temps, de gauche à droite, du passé au présent. La nôtre est un peu différente : en ce qui a trait à la forme du récit, l'intrigue se déploie de manière ni circulaire ni tout à fait linéaire. Nous sommes plutôt dans le domaine du collage ou de la fresque. La forme n'est pas du tout conventionnelle, dû, en partie, au récit enchâssé de Madame Well-done qui vient entrecouper l'intrigue principale.

---

<sup>19</sup>Maude Laporte-Marigean, « La mémoire et l'oubli dans Cent ans de solitude de Gabriel Garcia Marquez », Montréal, Presse de l'université McGill, 2004, p. 2.

Le narrateur externe omniscient use également de focalisations multiples (Guy B. L'Officière, Loucy, Grace, Henrietta Welldone et le Progrès) afin d'illustrer différents points de vue au présent (l'action) et au passé (l'essai de Madame Welldone). Des points de vue pragmatiques, conformistes, anticonformistes, lyriques, scientifiques et neutres. Le narrateur possède le recul nécessaire pour survoler et voir l'histoire dans son ensemble. Mais il ne faut pas tout divulguer au lecteur, car une histoire n'est qu'une facette du cube : elle possède plusieurs dimensions. Nous nous rangeons volontiers à l'avis de Nathalie Sarraute qui « dénonce pour sa part l'emploi des "vieux accessoires inutiles" du roman " traditionnel" visant la vraisemblance : " les loupes et les gilets rayés, les caractères et les intrigues<sup>20</sup> ». Cette histoire déforme donc les conventions du roman traditionnel avec ses récits enchâssés, ses intrigues latentes, ses héros anti-héroïques. Sans revisiter la même scène sous tous les angles possibles comme Sarraute le fait dans *Vous les entendez?* (1972), il est question de polyphonie et pluralité des points de vue (un peu à la façon du mouvement cubiste). Ainsi, le roman cherche à faire ressortir l'objectivité, la vérité, au travers de cette subjectivité redistribuée. Pour les personnages, il n'y a pas d'échappatoire possible, c'est-à-dire, qu'ils n'évoluent pas avec leur idée. Certains meurent avec leur idée tandis que d'autres triomphent. Loucy pousse son idée d'Anarchie (sans considération pour les autres, sans considération pour elle-même, sans considération des conséquences) le plus loin possible, et ce, jusqu'à ce que sa propre mort la freine un jour ; en espérant que d'autres, comme Guy B., poursuivent son idée. L'Officière pousse son idée de conformité dans la même direction, avec la même ardeur, mais succombe sans réel héritier. Cette « Idée »,

---

<sup>20</sup> Naomi Toth, « Écrire contre l'évidence. Lire Nathalie Sarraute sur et avec Virginia Woolf », *Études britanniques contemporaines*, 2015.

cette « Vérité » que chaque personnage tire de l'avant au fil du récit n'est nul autre que leur conception du Progrès (seul personnage bénéficiant d'une narration au présent). Et qu'arrive-t-il lorsque deux idées contraires se rencontrent ? Il y a quête de Vérité unique. Tout le monde cherche (littéralement) le Progrès dans cette histoire comme tout le monde cherche la Vérité.

L'Officière ne connaît qu'une solution face à la divergence: la muselière, la prison ou la mort. Elle fait taire l'autre pour n'entendre qu'une voix unique s'élever, celle de la raison. Loucy propose, au contraire, que tous s'expriment en même temps, choisissant le chaos comme voix dominante. La voix de Guy B. est très passive, il absorbe comme une éponge les voix susceptibles de le toucher (Loucy, Henrietta Welldone, la Détective-Vendeuse de souliers). En un sens, Guy B. représente le lecteur novice, l'enfant se forgeant une opinion au fur et à mesure, le coryphée témoin de l'histoire. C'est ainsi que les perceptions se croisent et se répondent dans ce récit absurde, sans véritable héros, sans véritable but et, peut-être, sans véritable progrès.

## **1.2 L'humour comme inducteur d'ambiguïtés et moteur du récit**

Un récit sans but ? Est-ce à dire que le lecteur est confronté à une narration qui tourne à vide ? Bien sûr que non, car l'objet d'une fiction ne se borne pas au développement de l'intrigue et aux réponses qu'elle apporte à une situation initiale problématique. Au contraire, ce sont pour nous les questions laissées en suspens qui déterminent le caractère artistique

de l'œuvre. Avec ou sans intrigue, il faut tâcher d'entretenir l'attention du lecteur. L'humour est le piège à ours utilisé ici.

Pourquoi lire *Le Château* (1926) en sachant (comme la quatrième de couverture l'affirme) l'intrigue lacunaire? Tout simplement parce que le récit est porteur de questionnements. Même sans dénouement, même sans conclusion, sa valeur est indiscutable. Si la forme du « récit à intrigue » conventionnel n'est pas respectée ici, l'appréhension d'une blague suffit à tenir en haleine le lecteur qui s'engage à prendre l'œuvre au présent, sans motivation autre que ce qu'on lui offre ligne après ligne.

Qu'est-ce qu'une blague si ce n'est qu'une redéfinition des fondements de la réalité? Les philosophes furent sans doute les premiers humoristes du monde. Parodiant, ridiculisant, critiquant leur société à l'aide de personnages grossis (Candide, Jacques le Fataliste, Don Quichotte, Ubu roi) ou de situations invraisemblables. Et tel Don Quichotte, Guy B. abandonne sa vie morne de docteur-comptable afin d'embrasser son rêve secret : devenir clown. Coiffe multicolore, maquillage grotesque, habits rapaillés, et le voilà paré à devenir un Grand Clown! Enfin...c'est ce qu'il croit, car ce que nous suivons réellement, c'est le laquais de l'histoire. Un laquais qui se croit héros.

Les procédés humoristiques utilisés ont toujours pour but de déjouer les perceptions. Le lecteur croit que le narrateur lui pointe une avenue connue quand, tout à coup, il se retrouve ailleurs, agréablement dérouté. Tout l'art consiste à jouer avec les attentes et les ten-

sions pour susciter la surprise, comme le souligne Élisabeth Nardout-Lafarge dans *L'usure du rire chez Réjean Ducharme* (2011) :

L'accumulation des calembours contribue, avec d'autres procédés comme les fausses citations ou les fausses traductions, à un sabotage de l'écriture littéraire qui s'oppose ainsi à la fois à l'idéal stylistique de la génération précédente, au sérieux d'une certaine littérature engagée, contemporaine des romans de Ducharme, et à la littérature française<sup>21</sup>.

Sans toutefois user du même stratagème que Ducharme, ou alors, en l'utilisant partiellement dans une mer d'autres procédés, ces railleries directement adressées au lecteur ne sont pas sans faire écho à l'œuvre ici présentée qui souhaite revisiter, autant que faire se peut, la forme conventionnelle. Pour Gilles Marcotte, il s'agit ni plus ni moins d'arriver à « mettre en échec, dans son propre texte, la machinerie littéraire<sup>22</sup>. »

À titre d'illustration, il faut connaître le chemin convenu pour l'éviter et ainsi créer une chute surprenante. Un procédé utilisé à maintes reprises est celui du *rieur aveugle* qui consiste à dissimuler un détail au lecteur pour ne révéler la clef qu'à la toute fin: « J'ai passé neuf mois à porter cette enfant-là, à la nourrir, à lui prodiguer de l'amour... et elle me remercie comment? En sautant de ma camionnette à la première occasion<sup>23</sup>! » On pourra recourir également *au pied de la lettre*, qui consiste à prendre le propos au premier degré:

---

<sup>21</sup> Élisabeth Nardout-Lafarge, « L'usure du rire chez Réjean Ducharme », Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 47(2), 2011, p.124.

<sup>22</sup> Gilles Marcotte, « Le copiste », Conjonctures. Revue québécoise d'analyse et de débat, no 31, 2001, p. 89.

<sup>23</sup> Rébecca Potvin-Gravel, « Le Progrès », Maîtrise en lettres à l'Université du Québec à Chicoutimi, 2018, p. 95.

« Une fois adolescent, mon père trompait ma mère si ouvertement, qu'il a fallu dire à sa maîtresse de sortir de sous la table<sup>24</sup>! » Ou encore, à *la règle de trois*, une énumération dont le troisième terme se veut imprévisible : « Camil? Paul-Marie? Jean-Soccer<sup>25</sup>? »

Nous avons également cherché à soutirer le comique du langage lui-même. Notamment à travers le recours au *paralogisme*, qui s'appuie sur un raisonnement erroné: « Tous les maires de Vaccaville furent Clown-Cowboy, mais aucun Clown-Cowboy ne fut jamais maire plus de trois minutes<sup>26</sup>! » *La tautologie*, répétition inutile, contribue elle aussi à alimenter cette manière de penser peu commune: « Une cuve moyenne a la dimension d'un tricératops adulte, un tricératops adulte a la dimension d'un éléphant adulte<sup>27</sup>. » Nous avons également exploité le *calembour*, qui s'appuie le plus souvent sur une méprise sonore: « Je panse, je panse avec un « a », tu comprends Grace? Je panse donc chop suey<sup>28</sup>! » Ou encore, *le jeu de mots classique* fort utilisé par Guy B. lors de son numéro *Aux deux Pierrots*: « Quel est le poète qui serait absolument sans défense à la guerre? [...] Mallarmé<sup>29</sup>! »

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 80.

Outre l'effet de surprise et le jeu de déstructuration du langage, nous avons cherché à surprendre visuellement le lecteur. *La bissociation* (combinaison de deux choses pour en créer une nouvelle) se retrouve dans de petits éléments aussi simples que l'invention de fruits à l'épicerie, la fusion de pamplemousses et de melons donnent donc des « pamplemons » et des « melousses ». Cet effet de combinaison comique s'exprime également dans tous les métiers combinés, offrant des images de serveur en équipement de hockey ou de pompier sautillant gracieusement en collant autour des flammes! *L'exagération* vise ici à stimuler l'imaginaire: « Cette voiture était monochrome à un point tel que Guy B. aurait pu y déverser une bouteille de Pinot entière sans que l'on y décèle la moindre trace<sup>30</sup>! » Cependant, *la comparaison* demeure le procédé le plus usité pour faire image: « Et le silence plana à nouveau sur leur tête comme une raie papillon<sup>31</sup>. »

L'enjeu consistait pour nous à faire en sorte que l'esprit carnavalesque s'exprime autant par les couleurs omniprésentes que par les descriptions de personnages, toutes plus loufoques les uns que les autres (un retraité-errant nu criant comme un corbeau, une Officière à l'œil démesuré, une limeuse à onze doigts, un clown habillé en femme...) Cette ville est une basse-cour et le Festival en est l'étalage mondial! L'anthropomorphisme (une vache habillée en robe griffée, un taureau déguisé en Roméo) vise également à mettre en relief l'absurdité du traitement de l'homme versus celui de la bête. À l'inverse, l'Officière traite Jolicœur (s'exprimant en cris d'animaux) exactement comme une bête.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 9.

Finalement, il nous est apparu nécessaire de choquer, de provoquer le lecteur, de le déstabiliser dans ses croyances. Pour y parvenir, rien de tel que le recours à l'*ironie*: « Elle pourrait vous limer des barreaux de métal à une fenêtre en moins de deux, mais elle dit qu'elle les aime bien tout de même, les barreaux à la fenêtre de sa chambre<sup>32</sup>. » Le procédé de *l'arroseur arrosé* est également utilisé, par exemple : lorsque la vieille femme se fait voler ses sacs à l'épicerie après avoir volé la jeune fille, ou encore, à la mort de l'Officière, tuée par ce qu'elle défendait ardemment; la tradition.

C'est ainsi que la forme, autant et sinon plus que le fond, peut contribuer à l'axiologie de l'œuvre. C'est, du moins, l'idée que défend Monique Le Pailleur-Leduc dans *Claude Gauvreau et le procès de la signifiance* (1981):

Bien qu'une telle démarche invite à un non-conformisme, le prodigieux pouvoir créateur semble pouvoir s'inscrire également dans une optique de recréation. Pour décrire l'irrationnel, quoi de mieux que l'enchaînement irrationnel des mots ou des sons? Pour dire l'indicible, pour exprimer l'inexprimable, il importe de poursuivre la recherche, de piéger le langage et d'en extraire la quintessence ultime, la « substantifique moelle<sup>33</sup>. »

Sans toutefois tomber dans la poésie phonétique de Gauvreau, il nous a semblé pertinent de varier le rythme afin de garder le lecteur sur le qui-vive. La forme narrative aspire donc à demeurer indéfinie, c'est-à-dire, déclinée en différentes parties: essai scientifique, journal

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>33</sup> Monique Le Pailleur-Leduc, « Claude Gauvreau et le procès de la signifiance », Montréal, Presses de l'Université McGill, 1981, p. 122.



de bord, notes de bas de page, lettres manuscrites, chansons, poèmes, citations, récits racontés en dialogue, etc. Ainsi, on en vient à déstructurer le récit traditionnel et, pour ainsi dire, à brasser la soupe stagnante et ses ingrédients, à créer des remous dans le lit de la rivière dormante.

Nous avons cherché à donner forme à ce que Bakhtine qualifie dans *La poétique de Dostoïevski* (1998) de genre *comico-sérieux*, dans lequel l'humour devient un moteur de l'action, car « la perception carnavalesque du monde possède un extraordinaire pouvoir régénérant et transfigurant, une vitalité inépuisable.<sup>34</sup> » C'est précisément à cette source mouvante que l'œuvre puise sa raison d'être. Toujours selon Bakhtine, le rire en littérature posséderait une « audibilité ». Chez Rabelais, par exemple, le rire se veut fort et franc, contrairement à Cervantes où celui-ci se montre plus discret. Ici, le rire cherche à se situer entre les deux. En effet, tout comme « dans la littérature carnavalisée des XVIIIe et XIXe siècles, le rire est le plus souvent considérablement assourdi, jusqu'à l'ironie, l'humour et d'autres formes du rire réduit.<sup>35</sup> » Les procédés stylistiques, la forme changeante et le rire silencieux guident donc la lecture d'une image fixe à une autre. Et si nous mélangeons cette palette de couleurs uniformément, nous obtenons au bout du compte: le noir; unique teinte de l'humour à Vaccaville.

\*\*\*

---

<sup>34</sup> Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 161.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 233.

## Chapitre 2: les personnages déstructurés

Dans tout récit, le personnage est un opérateur de la construction du sens : à rebours et de manière tout à fait délibérée, nous avons cherché à en faire un facteur de déstructuration. Paradoxalement, et parce qu'elle possède son propre langage et sa propre philosophie, on peut envisager La Ville en soi comme le personnage principal, le véritable héros du récit (de même que son destinataire et son destinataire pour reprendre les termes du fameux schéma actantiel). Les autres personnages représenteraient alors les différentes avenues morales, adjuvants et opposants qui entrent en conflit afin d'infléchir le gouvernement de la Ville dans une direction ou dans l'autre (peu importe laquelle puisque nous avons déjà statué que la Ville tourne en rond). Le bien? Le mal? La gauche? La droite? Qui sont ces personnages et quels rôles se disputent-ils dans la fresque brièvement entrevue par le lecteur?

Le présent chapitre se propose d'explicitier en premier lieu la fonction du personnage de **Guy B.**, que l'on pourrait caractériser, pour faire bref, comme un enfant ou un idiot utile. En effet, sa maladie oublieuse fait de lui un canevas vierge qui explore la théorie du nouveau décomplexé propre à l'enfance et aux courants dada et surréaliste. En second lieu, nous verrons comment **les autres personnages** du récit ont pour but d'incarner des « idées ». Tantôt divergentes, tantôt similaires, ces idéologies polyphoniques et subjectives témoignent par leur simple existence de l'impossibilité de définir ce qu'est « le Progrès ».

## 2.1 Guy B. l'enfant ou l'idiot utile:

Picasso lui-même l'affirmait : « J'ai mis toute ma vie à savoir dessiner comme un enfant<sup>36</sup>. » Pour nous, désapprendre son art consiste à le laisser s'exprimer dans sa version la plus brute, primitive, vraie. L'oubli est envisagé ici comme vecteur de renaissance perpétuelle. La « maladie oublieuse » confère à Guy B. un rôle stratégique et semble le favoriser aux yeux de Loucy comme prophète de sa campagne du renouveau centriste. Cette tendance à « oublier » le placerait au même niveau que les enfants, c'est-à-dire, plus désintéressé, plus honnête, plus apte à communiquer la vérité. Et qu'est-ce que l'Art sans la Vérité? Mise de côté par ses parents (et mise à l'épreuve par l'expérience d'Henrietta Well-done), la petite Loucy est devenue très tôt une adulte. À l'inverse, parce que trop materné par Grace, Guy B. est demeuré un gamin centré sur son propre univers, un idiot presque.

Guy B. connaît peu l'attachement; il ressent la perte d'une chose aimée non pas moins vivement, mais moins longtemps, c'est un peu comme s'il mettait le feu à sa boîte de souvenirs toutes les nuits pour renaître vierge et insouciant le lendemain. Il vit dans un hermétisme, dans son propre petit monde dont il est le centre gravitationnel. Au même titre que le Christ, le Prince Mychkine de Dostoïevski ou le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry, Guy B.—aux yeux de Loucy (sa Nastassia, sa rose) — semble avoir été choisi pour devenir le messie de *sa* Vérité. Un message de pureté et d'innocence dont lui-même ignore la por-

---

<sup>36</sup> Antoni Gelonch-Viladegut, « 200 citations de Picasso et sur Picasso », Paris, Collection Gelonch Viladegut, 2013, p. 23.

tée, un vaisseau vide que l'on semble pouvoir remplir, un idiot, mais un idiot utile. C'est un point que soulève Julie Ouellet dans *La rhétorique de l'idiot* (2001):

L'idiot est, dans l'imaginaire collectif, celui qui est pur et sans aucune malice. [...] ce qui signifie non pas qu'il ne puisse éprouver la joie ou la colère, mais plutôt qu'il ne connaît pas ce devoir humain qui est de distinguer le bien du mal<sup>37</sup>.

Guy B. est toujours décrit comme un enfant (« gamin », « gaminerie », « enfant », « mioche ») ou encore traité comme tel (traîné par la main, sermonné, se fait reprocher son caractère boudeur, se faire priver de dessert). Il prend d'ailleurs le chapeau rouge de l'enfant au parc, acceptant ce « rôle » qu'il campe tout au long de l'aventure.

Ses attributs se partagent, en réalité, entre l'enfant et le chien. Deux figures souvent associées à l'idiotie. Entendons-nous, idiotie et non pas folie, car selon Frédéric Bateman, dans son livre *The Idiot: his Place in Création and his Claim on Society*<sup>38</sup>, l'idiot se reconnaît par la constance de sa misère tandis que le fou, lui, regrette une prospérité révolue ou souffre d'une lourde perte lui ayant brouillé sa raison. Toujours selon Julie Ouellet : « [...] la rhétorique de l'idiot est des plus insidieuses. À première vue, l'idiot ne pose aucun jugement (ou si peu) sur le monde qui l'entoure. Il se montre neutre et naïf : intouchable dans la distance qu'il prend et maintient<sup>39</sup>. »

---

<sup>37</sup> Julie Ouellet : « La rhétorique de l'idiot », Québec, Département des littératures de l'Université Laval, 2001, p. 177.

<sup>38</sup> Frédéric Bateman, *The Idiot : his Place in Création and his Claim on Society*, Norwich, Jarrold & Sons, 1897, p. 123.

<sup>39</sup> Julie Ouellet, 2001, p. 162.

Toujours selon Julie Ouellet, la logique de l'idiot est primaire, à l'image de celle de Guy B. Un héros qui n'a aucune réelle méchanceté en lui, mis à part un détachement face à tout ce qui l'éloigne de son but qui ne concerne pas les relations humaines. Ce détachement presque psychotique vis-à-vis des autres (sauf Loucy) le rapproche un peu de Meursault au sens où les situations lui glissent sur le dos sans l'atteindre. Contrairement au héros extrêmement passif de *l'Étranger* (1942), Guy B. aspire bien à quelque chose. Il veut grandir. Le petit garçon idolâtre en lui pense devenir un Homme en devenant un Clown. Le Serveur-Gardien de but et le Progrès éveillent un sentiment de grande jalousie pour Guy B. non seulement pour leur jeunesse et leurs physiques sportifs, mais également pour le « statut de masculinité stéréotypée » qu'ils incarnent. Aux yeux de Guy B., ce sont indéniablement des Hommes.

Pourtant, même si celui-ci voulait se conformer, apprendre en copiant les autres, il n'arrive pas à leur accorder d'intérêt assez longtemps pour opérer un changement. Il n'arrive pas à apprendre d'autrui (Grace a essayé durant des années sans résultats). Il ne peut que se construire par ses propres expériences. C'est ainsi qu'il arrive à conserver cette pensée unique. En ce sens, Guy B. exemplifie les propos de Rousseau dans *Émile ou de l'éducation* (1762), quant à la manière de devenir un penseur autonome :

Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité raison, il ne raisonnera plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres<sup>40</sup>.

---

<sup>40</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 215.

Guy B., les enfants ou tout ce qui est associé à la jeunesse représentent les étincelles du brasier de cette révolution. Au parc, le groupe d'enfants achève le sixième mini robot à coups de bâton; les sept mini robots symbolisent les sept morts consécutives de la trame de l'histoire: Le Junky, le Retraité-Errant, le jeune homme de la grille (car il est mort) La Mairesse, Henrietta Welldone (car elle est morte), l'Officière et Grace. Le sixième étant l'Officière; les enfants enterrent donc celle-ci, symbole de l'autorité passée. C'est également un taureau (très jeune) qui terrasse définitivement l'Officière à la toute fin. Les figures d'autorités (La Mairesse, l'Officière, Henrietta) meurent pour laisser la place aux nouvelles arrivantes (Loucy, Montrésor, Po Lyne). Selon Henrietta Welldone, seuls l'enfant ou l'artiste, car il s'agit de synonymes, arrivent à reconnaître ou produire l'Art sans complexe. Affranchi des conventions, lui seul peut créer de manière décomplexée, poétique, automatique, surréelle, quasi onirique. Grâce à sa conscience pure, il peut voir la quatrième dimension : le déploiement du Temps comme de l'Art.

## **2.2 Les doublons et les antithèses:**

Comme le récit comporte sa part d'autocritique, les personnages participent à la remise en cause radicale des conventions. En effet, il existe des duos de « personnages miroirs » qui sont quasiment la même personne et, tout au contraire, des « personnages contrastés » qui s'opposent en tout point. Puisque nous nous définissons dans le regard des autres, chaque personnage se construit donc par imitation ou par confrontation.

## Effets de miroir

Aux dires du poète québécois Claude Gauvreau: « La banalité est la loi. L'unique est tabou<sup>41</sup>. » Et, effectivement, à Vaccaville, la banalité est la loi. La pensée unique, à peine nuancée, est ce qui permet le maintien de l'ordre. C'est aussi, assez paradoxalement, cette pensée de l'idéal commun qui brise l'ordre établi. Puisque Ravary réussit à former un groupe d'extrémistes partageant sa vision unique, il réussit à renverser la tendance pour devenir la nouvelle banalité.

Pourquoi mettre en scène des personnages pensant exactement la même chose et reflétant les mêmes valeurs? Pourquoi décrire les mêmes plaies, les mêmes bubons de chaque habitant d'un village touché par la peste? Nous serions tentés de répondre : pour constater l'étendue du mal.

Tout d'abord, il y a le duo des Mathématiciens-Philosophes qui se présente comme un chien à deux têtes. L'un, enthousiaste et admiratif du second, demeure d'accord en tout point avec son maître, lequel se balade joyeusement avec cette conscience qui valide ses pensées et insécurités. Guy B. écoute un seul discours alors qu'il s'agit d'un dialogue entre deux personnages, il rencontre une même opinion.

Ensuite, il y a le duo des Bibliothécaires-Lesbiennes. Guy B. n'arrive pas à les différencier tant elles répondent sur un même ton. Eh bien qu'elles se querellent comme deux voix

---

<sup>41</sup> Claude Gauvreau, *Beauté Baroque*, Québec, l'Hexagone, 1992, p. 1.

dans une seule tête, elles ne manquent pas de s'allier contre tout intrus. Leur ressemblance est telle qu'une fois Guy B. parti, celles-ci ne font plus qu'un, physiquement.

Pourtant, malgré cette soumission indéniable, un rapport de force semble lier un personnage à l'autre. La fascination et l'amour cimentent cette fusion, uniformisent la pensée. C'est également ce qui se produit pour Guy B. qui se rallie à la cause de Loucy. Ceux-ci sont très différents, mais la jeune femme réussit à le persuader du contraire, lui affirmant qu'ils ont été sculptés de la même souche. Loucy comprend vite ce pouvoir de répliquer sa pensée dans la tête des autres. Ravary en fait également de même avec Marty et Jolicœur, ils les envoûtent de sa personne avant de les rallier à sa cause. L'Officière ne peut détenir cette arme secrète, car elle n'aime et n'est aimée de personne.

Ce qui nous amène à cet autre duo tellement similaire qu'ils se repoussent comme des aimants au pôle identique: Loucy et Ravary. Ils partagent le même charisme de leader, la même allure rebelle, la même convoitise pour le Progrès et la même cause! Mais deux leaders aussi forts ne peuvent absolument pas travailler ensemble. Ils ont besoin de leur Guy B. et Jaro, de leur Marty et Jolicœur. Bien que Loucy semble plus « libre » que Ravary à la fin, les deux réussissent sensiblement à placer leur émissaire là où ils le souhaitaient. Ils se répliquent comme des bactéries, car le charisme surpasse la force et permet de survivre à la sélection naturelle.



## Contrastés

Si nous venons de voir des personnages à un seul cœur, il y a des duos à Vaccaville dont les têtes ne sont faites que pour se heurter l'une à l'autre, et à commencer par les clowns. Les clowns, personnages grotesques apparus en Angleterre au XIII<sup>e</sup> siècle, permettent ici de représenter des duos forts en oppositions. Il n'y a qu'à penser à Rince-Crème, le clown blanc logique, et Margarine, le paresseux maladroit. L'esprit burlesque teinte leur numéro de bouffonneries et de « coups de bâton ». Le public n'a pas le temps de s'interroger sur la blague qu'une autre cabrioie vient le faire rire et ainsi de suite. Ce genre de duo représente le réconfort et la tradition. Le même canevas est reproduit avec Pierrot Ferdinand et Pierrot Gregor, le sex-symbol opposé au poète mélancolique. Cette recette, calquée d'un duo à l'autre, vise à démontrer l'intérêt d'une reproduction facile, au même titre que le *ready-made* dans l'art.

Parmi les personnages contrastés, on retrouve également le Progrès et l'Officière. La Progrès représente le changement tandis que l'Officière traîne partout avec elle la tradition, le protocole et la loi. Son désir de contrôle absolu et cette soif de pouvoir ne reflètent en rien l'aspiration passive du Progrès et sa reddition quasi immédiate face à Loucy. Il veut aider tous ceux prêts à avancer, peu importe la direction. L'Officière, quant à elle, ne voit qu'une direction; la ligne droite. Le langage de Jolicœur, ses cris d'animaux, elle ne souhaite pas les comprendre ; ce n'est que l'expression de l'Anarchie et elle ne connaît qu'une solution à la discordance: la muselière. Les deux personnages ne se rencontrent jamais, car le Progrès devance toujours un peu la tradition. L'Officière sera finalement tuée, non pas

par le Progrès ou un symbole de changement, mais par cette tradition qui refuse de se laisser répéter par trop de fougue. Elle se fait donc attaquer par ce qu'elle croyait défendre.

Un autre duo fort en oppositions est celui composé de Grace et Guy B. Ceux-ci sont à l'image de la mère et l'enfant au parc. La mère veut changer l'enfant et le conformer à son idéal tandis que l'enfant souhaite s'enfuir. Grace a abandonné le bonheur et a accepté son quotidien; tout ce qu'elle cuisine est raté, car l'espoir de réussir quelque chose de bon ne réside plus en elle. Le café est amer. Le gâteau est sec. Les couleurs sont fades. Ce sont les flammes qui viendront la libérer et raviver un dernier rêve de grandeur en elle. À l'opposé, Guy B. espère, rêve et ne demande qu'à s'échapper. Lui, c'est Grace qu'il a abandonnée. Il quitte le navire, car il sait que cette femme ne peut rien pour lui. Elle veut le changer et, inversement, lui demande à ce qu'on le découvre tel quel. Le contraste entre la poétisation qui entoure Grace (l'émotivité, la fragilité et les images lyriques) et l'intellectualisation de Guy B. (son pragmatisme, son besoin de logique, son intérêt pour la théorie et la science) en font rapidement de parfaits étrangers résidant sous le même toit, car aucun ne souhaite partager cette facette avec l'autre.

Similaires ou opposés, les personnages à Vaccaville s'épousent et se révulsent comme des idées dans la tête du lecteur. Il n'en tient qu'à lui de s'allier à l'un ou l'autre. En effet, si l'on en croit Thomas Pavel dans *L'ironie romanesque entre l'involontaire et l'échec : Une lecture de L'art du roman de Milan Kundera* (2011), il n'y a pas de moralité qui prévale. Tous ont, à leur manière, tort et raison:

Mais si chez Richardson l'action et les réflexions des personnages, pour tumultueuses qu'elles soient, reposent en fin de compte sur des certitudes morales inébranlables et qui valent autant pour les bons et les méchants, dans *Jacques le fataliste* de Diderot — le chef-d'œuvre suivant dans la généalogie du roman contemporain selon Kundera —, l'impossibilité de juger le bien et le mal à l'avance reprend le dessus. Comme Cervantès dans *Don Quichotte*, Diderot semble vouloir semer le doute dans l'esprit du lecteur sur le sens ultime — moral ou pratique — de la narration<sup>42</sup>.

La narration ne semble pas prendre parti. Qui est le véritable héros de l'histoire? L'Officière n'a-t-elle pas de louables motivations? Et la Maitresse, n'a-t-elle pas le droit de survivre, tout simplement? William veut que Lilas gagne et pourquoi pas? Madame Welldone désire un peu de reconnaissance pour son travail, Guy B. convoite le succès et Loucy la vengeance. Est-ce que l'un prévaut sur l'autre? Bien sûr que non, puisque la moralité est aussi subjective que la Vérité ou notre idée du Progrès.

\*\*\*

---

<sup>42</sup> Thomas Pavel, « L'ironie romanesque entre l'involontaire et l'échec : Une lecture de *L'art du roman* de Milan Kundera », Montréal, les presses de l'Université de Montréal, 2011, p. 133.

### Chapitre 3: le Progrès dépassé

Par définition, le concept de progrès implique une évolution dans le temps qui conduit vers quelque chose de meilleur. Or, nous avons choisi d'en faire l'allégorie centrale de notre récit, situant même le Progrès à Vaccaville, ville où l'expression « plus ça change, plus c'est pareil » prend tout son sens. Une ville traditionaliste de jeux, de sang et de vin qui se retrouve cernée par un vent de « changement ». Mais voilà, cette allégorie a-t-elle vraiment une valeur démonstrative et le changement est-il synonyme de progression? Et pouvons-nous seulement maintenir cette progression? Pour Vittorio Vaccari dans *Progrès technique et progrès social* (1957), la définition du « Progrès » est directement liée à la notion de développement : « Le développement, pour devenir objet d'évaluation et de mesure, suppose une origine et un but. Se développer signifie s'éloigner d'une manière négative d'être. Se développer signifie s'approcher à un modèle idéal d'épanouissement et de perfection<sup>43</sup>. » Cette vision « idéale » nous semble plus près de l'utopie, car si l'on admet qu'il est toujours possible d'améliorer son sort, il nous apparaît impensable d'atteindre « la perfection ». Le Progrès, la Perfection, la Vérité; tous des concepts que notre récit ambitionne d'interroger, voire de dépasser, et ce, malgré le caractère intangible de leur existence.

Dans ce chapitre, il s'agira d'abord de réfléchir à cette **absence du Progrès**, laquelle constitue le paradoxe fondateur de l'œuvre. Puisqu'on cherche à lui donner un sens (au

---

<sup>43</sup> Vittorio Vaccari, « Progrès technique et progrès social », Québec, Département des relations industrielles de l'Université Laval, 12(4), 1957, p. 326.

même titre que le courant absurde cherche un sens à la vie), il va de soi que personne en Ville n'arrive à s'en saisir (et pourtant ce n'est pas faute d'essayer! Car pour trouver un sens ou une logique boiteuse, il n'y a pas plus imaginatifs que les Vaccavillois). Nous aborderons ensuite les enjeux de la **critique indirecte du Progrès** et de ce qu'il représente. Cette critique, au sens large et esthétique, est formulée par Henrietta Welldone dans *Les voyages de l'Univers*, essai fictif sur le temps qui tente de redéfinir le concept en le qualifiant d'emblée, et de manière plutôt paradoxale, d'indéfinissable. Ce besoin de redéfinir un concept aussi linéaire que le temps l'amène donc à se questionner sur d'autres concepts au passage, dont l'Art et le Changement, et donc, indirectement, le Progrès.

### 3.1 Le titre et l'absent dans l'absurde

Le réflexe du lecteur sera peut-être de chercher dans le titre le sens de l'œuvre alors qu'il n'y en a pas. L'intitulé *Le Progrès* porterait à croire que celui-ci en est le sujet, voire le protagoniste du moment qu'on réalise qu'il s'agit d'une personne. Et pourtant, il est pratiquement absent du récit. Le lecteur aura-t-il envie de mettre le feu aux pages comme certains eurent l'envie de mettre le feu au théâtre des Noctambules en 1950, attendant de voir poindre *La Cantatrice chauve* en vain ? Et qu'en est-il d'une quête qui n'aboutit pas et qui risque de s'avérer tout aussi frustrante ? L'enquête de l'Officière, à la recherche du Progrès mais qui ne le coince jamais, peut être mise en résonance avec Vladimir et Estragon qui se tiennent debout *En attendant Godot* (1952). En vérité, tous cherchent le Progrès comme tous cherchent un sens à la vie.

On ne peut voir une chose qui n'existe pas courir vers nous. Et nous avons déjà soulevé le point, à de maintes reprises déjà, que le Progrès est un concept subjectif selon l'époque et donc qu'il n'existe pas. Un peu comme ceux qui affirment que Godot représente Dieu dans la pièce de Beckett (bien que l'auteur s'en défende), le Progrès représente cette espérance de changement. Le Progrès ne se montre donc qu'à ceux qui ont la prétention d'avoir trouvé un idéal pour lequel il sacrifierait jusqu'à leur vie. Loucy et Ravary semblent avoir trouvé ce sens dans la révolution alimentaire; ils ont décidé de ne plus attendre et de passer à l'action. Et l'action implique une apparence de changement, et donc, de Progrès. Cependant, il demeure illusoire puisque ce « tout le reste » évoqué par Philippe Soupault dans le *Manifeste DADA surréaliste* (2005) inclut tout autant le Progrès :

Depuis que nous sommes au monde, quelques paresseux ont essayé de nous faire croire que l'art existait. Aujourd'hui, nous qui sommes plus paresseux encore, nous crions : « L'Art, ce n'est rien ». Qui me dira ce que c'est que l'Art. Qui osera prétendre connaître la Beauté? Je tiens à la disposition de mes auditeurs cette définition de l'Art, de la Beauté et tout le reste : L'Art et la Beauté = Rien<sup>2</sup> <sup>44</sup>.

À quoi bon rédiger une quarantaine de pages d'analyse pour venir affirmer ensuite qu'elles ne riment à rien ? Qu'il n'y pas de sens à tirer de l'œuvre ? Pas de Progrès dans l'approche littéraire ? Et pourtant, l'espérance d'en dégager du sens demeure. Forcer le sens. Forcer le sens comme les personnages à Vaccaville forcent la logique où le doute s'installe. Il n'y a pas de non-sens qui vaille ici. La moindre théorie, aussi loufoque soit-elle, se voit justifiée par un autre fait encore plus loufoque et ainsi de suite jusqu'à ce que

---

<sup>44</sup> Georges Sebbag, *Manifeste DADA surréalistes, textes réunis et présentés par Georges Sebbag*, Paris, Michel Place, 2005, p. 36.

l'esprit s'en trouve satisfait. C'est cette voix *pseudologique* qui, pour chaque personnage, vient le convaincre qu'il y a bel et bien un sens à trouver. Pour mieux comprendre à quoi peut correspondre cette voix, il faut se rapporter à ce qu'en dit Kevin Koyer dans *La Cantatrice chauve: poétique phatique de la résonance* (2016) :

Les personnages argumentent du mieux qu'ils le peuvent dans leur système à eux. Pour eux, l'important n'est pas de fonder une argumentation sur des prémisses solides, de présenter des arguments valides ou de prouver dans l'absolu ce qu'ils avancent. Non, «ce qui importe, c'est d'avoir raison» [...] En résumé, la voix pseudologique utilise les mécanismes de l'argumentation, mais la rhétorique qui en découle est absurde et loufoque<sup>45</sup>.

Les personnages élaborent leur propre logique rhétorique comme l'on bâtit notre propre raison de vivre; avec détresse, urgence et détermination. Pour Marty, il est indéniable qu'« avec de la peau morte, on fait une femme morte<sup>46</sup>. » Pour l'Officière, que « la beauté grise tout autant, sinon plus, que la fermentation<sup>47</sup>. » Pour Guy B., il est clair qu'ils ne peuvent (Loucy et lui) être « le » Progrès, puisqu'ils sont deux. La spécialité des personnages sert parfois leur logique boiteuse. Après tout, ils doivent bien le savoir, c'est leur métier! Ainsi, Guy B. ne songe pas à contester l'expertise de la Patronne:

[...] tu as bien acheté le shampoing bleu pour conserver ton jaune? demanda la Patronne. Et le shampoing jaune pour conserver le bleu, et l'orange pour garder ton orange et ton rose? Le shampoing rouge et le shampoing vert, comme je t'ai dit,

---

<sup>45</sup> Kevin Voyer, « "La Cantatrice chauve": poétique phatique de la résonance », site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2016.

<sup>46</sup> Rébecca Potvin-Gravel, 2018, p. 90.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 68.

sont des attrape-nigauds et ne servent à rien sinon à accentuer ton problème de pellicules<sup>48</sup>.

Ou encore celle du Mathématicien-Philosophe :

Et moi de lui répondre, dit le premier, que si cela était vrai alors,  $1.9999999999999999 + 2$  égalait à 4? Et si tel était le cas, alors assurément que  $2+2$  égalait à  $3.9999999999999999$ ! Et si tel était encore le cas alors...il fallait tout revoir l'arithmétique moderne<sup>49</sup> !

Outre cette logique en tourniquet, les personnages peuvent parfois avoir recours à des preuves matérielles pour justifier leur pensée et ainsi obtenir gain de cause, comme lorsque la Patronne offre à Jaro de venir voir Édith Piaf en concert ; celle-ci réfute la mort de la chanteuse avec la simple présentation de son billet.

Cet effet de « fausse vérité » ou de « logique absurde » se retrouve également dans les notes de bas de page puisque le narrateur joue aux mêmes jeux que ses personnages. Il y a du vrai et du faux. Le lecteur sait-il les distinguer l'une de l'autre? Ou encore, le lecteur veut-il vraiment prendre le temps de séparer le bon grain de l'ivraie? Il y a au moins soixante-quinze pour cent des principes postulés par Madame Welldone qui sont véridiques. Sa théorie est-elle si différente des articles scientifiques communs? De nos jours, la vérité demande plus de temps que nous ne voulons lui en accorder. La folie, comme ici, berce donc le lecteur en attente du Progrès.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 88.



### 3.2 Henrietta et la critique sous-jacente du Progrès

Henrietta amorce le travail effectué ici puisque l'œuvre critique déjà l'œuvre. Comme il a été démontré, tout est une question de perspective. Autant l'art que le temps. C'est bien ce que Henrietta Welldone s'évertue à expliquer dans *Les voyages de l'Univers*. Ce recul pour mieux admirer « le grand tableau » du monde est en fait une réflexion sur l'art et, à quelques reprises, sur l'histoire elle-même:

Je suis trop près. Je ne peux admirer l'œuvre dans son entièreté. Je dois la segmenter en partie sans jamais pouvoir connaître le réel sujet. [...] Mon cerveau tentera toutefois de trouver la logique, logique qui repose sur un déterminisme social propre à chacun, idiosyncrasique certes, mais étroitement liée tout de même. [...] nos sens sont si confortés qu'ils se limitent par tant de certitudes. Ils deviennent paresseux<sup>50</sup>.

La perception du temps comme un ensemble, dans la mesure où elle demande du recul, devient indissociable de la critique de l'œuvre. D'ailleurs, n'existe-t-il pas à Vaccaville un livre contenant la mort de chacun rédigé de la main d'un enfant ? Même s'ils pouvaient voir l'ensemble du monde, très peu posséderaient l'ouverture de seulement considérer la chose probable. Qui veut prendre le risque de croquer une pomme que l'on dit empoisonnée ? Les extrêmement braves ou les légèrement fous.

Henrietta Welldone (à moitié chanteuse et à moitié scientifique elle-même) se questionne justement sur les générateurs d'entière-té et sur ceux qui sont aptes à recevoir cette réalité, cette autre dimension. Sa réponse se tourne une fois de plus vers l'art :

Il faut savoir que le déjà-vu se manifeste d'emblée chez les personnes qui se questionnent sur les fon-

---

<sup>50</sup> Rébecca Potvin-Gravel, 2018, p.52.

dements de la réalité, celles qui perdent parfois le contact avec les repères communs, tels que les hystériques ou encore ceux qui souffrent de troubles obsessionnels compulsifs, et j'ose avancer ici, les artistes<sup>51</sup>.

Mais alors, à qui s'adresse-t-on? Aux initiés? Non, surtout pas, car cette « certitude » dont parle madame Welldone, cette habitude face à un certain type de format rend, en effet, la nouveauté déstabilisante, voire, incompréhensible. L'ouverture de l'esprit, la mouvance, la crise, la jeunesse, voilà le regard tant souhaité. Chaque chapitre possède sa propre temporalité, non pas en lien avec le chapitre précédent (le passé) ni avec celui à venir (le futur), mais bien comme si tout se déroulait en même temps. Le temps de ce récit est au *passésentur*; il doit être regardé dans son ensemble, pour être considéré.

Le personnage de Guy B. se permet également une brève critique dans ce sens. En effet, dans le sous-sol de l'Antiquaire, celui-ci craint que le véritable progrès s'exprime dans « un genre littéraire très simple », et donc, à l'inverse du style du récit actuel: « Guy B. trouva sa plume plutôt pragmatique, bourrée de répétitions et dénuée de figures de style. Pas même une litote! Ce n'était pas terrible, mais il espéra qu'il ne s'agissait point là du progrès de la littérature<sup>52</sup>. » Si tel était le cas, alors il serait coincé dans une histoire qui se voulait progressiste, mais qu'il ne l'était plus déjà, car tel est le paradoxe de l'innovation. L'Officière, tout au contraire, trouve l'écriture du Progrès tout à fait appropriée.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 72

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.130.

Mais alors, le Progrès ne serait-il qu'un concept qui se réplique, selon les goûts de chacun, à des époques différentes? À en croire Picasso, il en va de même pour l'évolution de l'artiste:

Quand j'entends les gens parler de l'évolution de l'artiste, il me semble que c'est comme s'ils le voyaient entre deux miroirs placés l'un face à l'autre, miroirs qui répètent son reflet un nombre innombrable de fois...Ils n'ont pas l'idée que tout cela ce sont les mêmes images, seulement sur des plans différents<sup>53</sup>.

L'obsolescence de cette « chasse à l'homme » se reflète donc autant par la personnification absente du concept que par l'effort qu'on emploie à le décrire.

---

<sup>53</sup> Antoni Gelonch-Viladegut, « 200 citations de Picasso et sur Picasso », Paris, Collection Gelonch Viladegut, 2013, p. 23.

## Conclusion

Alors, au bout du compte, cette histoire est-elle la fin ou le début de quelque chose? Les deux ou rien. Comme l'horizon, elle est déterminée par la limite de nos sens. On voit la ligne, mais pas au-delà. Toujours renvoyé à ce mur trop grand, à ce recul à prendre. On semble toujours à l'aube de quelque chose et, par un paradoxe tout à fait logique, à la fin d'une autre. L'âge des personnages, par exemple, dix-neuf pour Loucy, trente-neuf pour Guy B. et quarante-neuf pour l'Officière. Ils sont tous à l'aube d'une nouvelle décennie. Avec comme finalité l'anéantissement ou la renaissance.

De plus, ce récit contre-initiatique tend à démontrer qu'il n'y a pas de changements ou alors uniquement *apparence* de changements. Et qui est responsable du changement ? Le temps évidemment. Et si l'ouvrage montre également qu'il n'y a pas de temps? Alors, il n'y a pas de changement. Aucune véritable leçon apprise. Juste un nouveau régime mis en place par la crainte de l'ancien. Guy B. lui-même ne se voit pas particulièrement grandi puisqu'il oublie tout au final. Il a réalisé ses rêves, certes, mais demeure le même gamin esseulé. Le Progrès, tout aussi inchangé physiquement, reviendra plus tard avec une « nouvelle » révolution, car Vaccaville tourne en rond. Le dada tourne en rond. Tout tourne en rond.

Mais la question qui persiste est la suivante: peut-on, après tout cela, croire encore à la légitimité de l'œuvre? Une œuvre qui prend le progrès comme sujet, mais qui ne peut véri-

tablement que constater l'échec de le voir se matérialiser en fond ou en forme. Autant rédiger un mémoire sur l'existence des dragons en brandissant des grenouilles. Enfin, même s'il eut été ici présenté cent cinquante pages barbouillées de monosyllabe, la chose n'eut pas été plus révolutionnaire. La vraie révolution c'est d'admettre qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais. L'Art est le mélange du temps, voilà tout.

On croit l'encre noire, on pense que celle-ci imbibe profondément la page vierge, mais la page est déjà bien noircie de prédécesseurs et l'encre tristement pâle. Si toutefois l'œuvre arrivait à maintenir une ou deux questions en suspens, sans même y percer la tête, ce serait déjà une germination satisfaisante.

\*\*\*

## Bibliographie

### **Romans:**

- BAKHTINE, Mikhaïl (1998) : *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, 366 p.
- BECKETT, Samuel (1952) : *En attendant Godot*, Paris, Les éditions de Minuit, 136 p.
- BÉHAR, Henri (1967) : *Étude sur le théâtre dada et surréaliste*, Paris, Gallimard, 367 p.
- CAMUS, Albert (1942) : *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 192 p.
- CERVANTÈS, Miguel (1988) : *Don Quichotte de la Manche, tome I*, Paris, Gallimard, 640 p.
- DIDEROT, Denis (2006) : *Jacques le Fataliste et son maître*, Paris, Gallimard, 384 p.
- DE SAINT-EXUPÉRY, Antoine (1979) : *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, 120 p.
- DOSTOÏEVSKI, Fiodor (1935) : *L'Idiot*, Paris, Gallimard, 820 p.
- GARCIA MARQUEZ, Gabriel (1995) : *Cent ans de solitude*, Paris, Gallimard, 468 p.
- GAUVREAU, Claude (1992) : *Beauté Baroque*, Québec, l'Hexagone, 122 p.
- GIROUD, Michel (1981) : *Dada Zurich Paris 1916-1922*, Paris, Éditions Jean Michel Place, 256 p.
- HUELSENBECK, Richard (2005) : *Almanach dada*, Paris, Champ Libre, 416 p.
- IONESCO, Eugène (1970) : *La Cantatrice chauve*, Paris, Gallimard, 160 p.
- JARRY, Alfred (2015) : *Ubu Roi*, Paris, Gallimard, 128 p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1966) : *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1152 p.
- SARRAUTE, Nathalie (1972) : *Vous les entendez?*, Paris, Gallimard, 192 p.
- SEBBAG, Georges (2005) : *Manifeste DADA surréalistes, textes réunis et présentés par Georges Sebbag*, Paris, Michel Place, 168 p.
- TZARA, Tristan (2005) : *Sept manifestes Dada*, Paris, Dilecta éditions, 108 p.
- VOLTAIRE, (2003) : *Candide ou l'Optimiste*, Paris, Gallimard, 176 p.

### **Articles et Mémoires:**

- BATEMAN, Frédéric (1997) : « The Idiot : his Place in Creation and his Claim on Society, Norwich », Jarrold & Sons, 123 p.
- BÉNARD, Johanne (1992) : « Tromper l'attente », *Jeu*, (64), p. 19–26.
- BRUEL, Gaëtan (2007) : « Dada, Pinoncelli, l'urinoir... », revue *Inter*, no 95, p. 24-28.

DONGUY, Jacques (2008) : « Pataphysique, Dada, Fluxus et situationnisme », revue *Inter*, no 99, p. 20.

GILL, Louis (2016) : « Art, Politique, Révolution », revue *Nouveaux Cahiers du socialisme*, no 16, p. 223-232.

GIROUD, Michel (2008) : « Dadaction », revue *Inter*, no 99, p. 11-12.

LAPORTE-MARIGÉAN, Maude (2004) : « La mémoire et l'oubli dans Cent ans de solitudes de Gabriel Garcia Marquez », Montréal, Presses de l'Université McGill, 94 p.

LE PAILLEUR-LEDUC, Monique (1981) : « Claude Gauvreau et le procès de la signifiance », Montréal, Presses de l'Université McGill, 270 p.

MARCOTTE, Gilles (2001) : « Le copiste », *Conjonctures. Revue québécoise d'analyse et de débat*, no 31, p. 89.

MUNOZ, Victor (2012) : « What is happening, Mom ? Art établi, art émergent et l'incompatibilité fondamentale », revue *Inter*, no 111, p. 15-16.

NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth (2011) : « L'usure du rire chez Réjean Ducharme », Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 47(2), p. 121-129.

OUELLET, Julie (2001) : « La rhétorique de l'idiot », Québec, *Revue Études littéraires du département des littératures de l'Université Laval*, 184 p.

PAVEL, Thomas (2011) : « L'ironie romanesque entre l'involontaire et l'échec : Une lecture de L'art du roman de Milan Kundera », Montréal, les presses de l'Université de Montréal, 137 p.

TURQUET, Nicolas (2015) : « May' Dada », Académie de Mayotte, IA-IPR de lettres, 30 p.

VACCARI, Vittorio (1957) : « Progrès technique et progrès social », Québec, Département des relations industrielles de l'Université Laval, 12(4), p. 326-347.

### **Sources électroniques:**

TOTH, Naomi. 2015. « Écrire contre l'évidence. Lire Nathalie Sarraute sur et avec Virginia Woolf », *Études britanniques contemporaines*, URL : <http://journals.openedition.org/ebc/2306> ; DOI : 10.4000/ebc.2306, consulté le 04 juin 2018.

VOYER, Kevin. 2016. « "La Cantatrice chauve": poétique phatique de la résonance ». En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/la-cantatrice-chauve-poetique-phatique-de-la-resonance>>. Consulté le 6 juin 2018.

GELONCH-VILADEGUT, Antoni (2013): *200 citations de Picasso et sur Picasso*, Paris, Collection Gelonch Viladegut, 46 p.